This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav 3420.34

THE SLAVIC COLLECTION

Harvard College Library

GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.
(Class of 1887.)

Received 10 apr. 1899.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de G.-A. Dentu, rue de Bussi, 17.

Digitized by Google

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

LES PROVINCES DU CAUCASE,

L'EMPIRE DU BRÉSIL.

PAR M. LE COMTE DE SUZANNET.

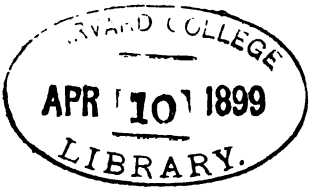
Paris.

G.-A. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue de Bussi, n° 17;
ET PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, N° 13.

1846.

Digitized by Google

Law 3420.34



Dr. A. C. Coolidge

Digitized by Google

PRÉFACE.

La révolution de juillet avait renversé les Bourbons, au sort desquels j'étais lié par conviction et par le souvenir du loyal dévouement de mon malheureux père, noble victime de la dernière guerre de la Vendée, pendant laquelle

Digitized by Google

des parens, des défenseurs du même principe, aveuglés par l'ambition, méconnurent toutes les lois de l'honneur et du devoir. J'étais jeune, indépendant et libre; aussi ne tardai-je pas à m'ennuyer d'une vie inactive et monotone, et je quittai la France pour achever mon éducation, en visitant les pays étrangers.

Six ans de voyage m'ont servi à étudier les questions qui se rattachent à l'avenir des contrées que je parcourais. En Orient comme dans la Plata ou au Mexique, j'ai vu les tristes résultats de notre politique de concession. La France, humiliée et avilie par les hommes qui la gouvernent, a encore tant d'élémens de grandeur et de force, que son abaissement n'est que momentané; mais les sacrifices consentis par nous sont d'autant plus pénibles, qu'ils n'ont jamais été nécessités que par la peur ou par un égoïsme étroit.

Mes notes de voyage, rédigées à la hâte, ont été insérées dans différentes Revues; encouragé à les faire imprimer en les signant, j'ai choisi, comme seuls dignes d'intérêt, mes deux

Digitized by Google

voyages dans les provinces du Caucase et l'intérieur du Brésil.

J'ai parcouru, à deux époques différentes, l'Orient et le Caucase; ma dernière excursion dans le Daghestan remonte à près de cinq ans: la situation des Russes n'a pas changé. Les récens échecs éprouvés par le comte Woronzoff, sont devenus un triste argument en faveur des doutes que j'exprime sur le système adopté par l'empereur.

Mon opinion est sans doute sévère, mais impartiale. J'ai cherché à appuyer mon jugement par des faits. Mon travail, quoique plus complet, est encore très-imparfait; aussi n'est-ce qu'à titre d'étude et de simples renseignemens que je le soumets à mes lecteurs, espérant que, faute de mieux, ils accueilleront avec indulgence ces souvenirs de voyages dans des pays qui méritent de fixer l'attention des hommes politiques.

Je n'ai pas la prétention d'avoir décrit le Caucase et le Brésil comme ils pourraient et devraient l'être. Sacrifiant les questions de dé-

Digitized by Google

tail pour celles d'un intérêt plus général, j'ai désiré plutôt faire comprendre et partager mes impressions, qu'amuser par le récit d'incidens de voyage.

Cte DE SUZANNET.

Paris, 15 novembre 1845.

Digitized by Google

LES PROVINCES

DU CAUCASE

SOUS LA DOMINATION RUSSE.

CHAPITRE PREMIER.

Quelques mots sur les principaux Etats de l'Orient, et sur la Russie.

Un service régulier de paquebots à vapeur qui croisent en tout sens la Méditerranée, rend les communications avec l'Orient aussi sûres que rapides. Deux mois suffisent aujourd'hui pour visiter Athènes, Jérusalem, Smyrne et

Digitized by Google

Constantinople. Cette lointaine excursion a le mérite, aux yeux de certains hommes toujours disposés à exagérer les difficultés et les ennuis du moindre voyage, de se prêter à des récits d'une vérité au moins douteuse : ces intrépides voyageurs, qui ont rarement perdu de vue la fumée d'un bateau à vapeur, reviennent avec des opinions arrêtées sur les mœurs, les habitudes de peuples dont ils n'ont pu juger que le costume; quelques secondes leur suffisent pour connaître l'aspect extérieur du pays; et quelques heures passées dans une auberge de Smyrne ou Beyrout, leur donnent le privilége de décider toutes les questions qui se rattachent à l'avenir de l'Orient (1).

Il y a dix ans, un voyage d'Orient était une entreprise plus sérieuse; il fallait se résoudre à rester des années loin de sa famille, parler bien ou mal la langue turque ou arabe, traverser le

(1) J'ai eu le plaisir d'entendre un illustre touriste assurer, à son retour d'Orient, que la race des chameaux à deux bosses n'existait que dans l'imagination des voyageurs.

Pendant quelques jours passés en Syrie, il avait remarqué seulement des chameaux ou dromadaires à une seule bosse, et sa très-grande expérience l'autorisait à décider que la race de chameaux à deux bosses, qu'on ne rencontre qu'en Perse, en Tartarie ou au Jardin-des-Plantes, ne pouvait pas exister; on appelait, disait-il, chameaux à deux bosses, ceux qui n'en avaient bien réellement qu'une seule : il en avait acquis la certitude.

Digitized by Google

désert et s'enfoncer dans l'intérieur des terres; les communications par mer étaient aussi lentes que difficiles; de mauvais bâtimens marchands, partant à des époques irrégulières, étaient les seuls moyens de transport pour ceux qui ne pouvaient frêter un bâtiment. Dormir sous la tente ou dans des khans ouverts à tous les voyageurs, riches et pauvres, chrétiens et musulmans, adopter le costume, la manière de vivre des Orientaux, était alors une nécessité. Si l'on voyageait lentement, si l'on éprouvait plus d'une fois des ennuis ou des obstacles, il y avait toujours dans cette vie nomade, dans cet abandon de toutes les jouissances de la vie européenne, des compensations pleines de charmes : forcément en contact avec des hommes d'une éducation si différente de la vôtre, vous étiez occupé à étudier leur pensée, à deviner leurs penchans, leurs instincts. Accueilli avec hospitalité, comme voyageur étranger, vous échangiez librement vos impressions du moment avec des hommes qui, inconnus pour vous la veille, devenus un jour vos amis, devaient être oubliés le lendemain.

Dans ces belles nuits d'Orient les graves musulmans viennent se grouper autour du voyageur, lui demandent d'où il vient, où il va, et veulent connaître son opinion sur toutes les

Digitized by Google

questions qui les intéressent. Le voyageur répond à cet interrogatoire tout amical, la conversation s'engage, et plus d'une fois l'heure du repos se passe en causant avec des hommes, simples villageois, dont les impressions revêtent une couleur toute poétique, grâce aux allégories, aux sentences dont ils font un si fréquent usage.

J'ai oublié toutes les fatigues de ces longues journées de voyage pour ne me souvenir que du bon et cordial accueil des musulmans : quant à des dangers réels, jeune et étourdi, je courus vainement à leur rencontre : une attaque de voleurs m'aurait ravi; et en parcourant le Kurdistan, je refusai de prendre aucune escorte, malgré l'insistance de mon Tartare et de mes domestiques arméniens, fort effrayés d'être assassinés ou même dévalisés par des Kurdes. Je ne fus jamais volé que par des muletiers persans, dont la probité était, me disait-on, au-dessus de tout soupçon. Je leur confiai mes bagages pour les transporter à Téhéran, et ils disparurent sans qu'il me fût possible de savoir ce qu'ils étaient devenus.

La Grèce était en 1834 couverte de ruines encore fumantes : partout l'anarchie la plus complète et une profonde misère. Grâce au protocole du 7 mai 1832, la Grèce avait été livrée

Digitized by Google

aux embarras d'une régence : il fallait un pouvoir aussi fort qu'habile pour organiser la nation grecque, dont l'éducation politique était à faire, et l'Europe lui envoyait un souverain à former. La France fut la première à manifester d'ardentes sympathies pour les Grecs opprimés ; nous croyions retrouver chez les Grecs modernes les vertus de Thémistocle et d'Épaminondas, oubliant cette triste et longue période du Bas-Empire, pendant laquelle les Grecs, lâches et efféminés, se signalèrent par d'odieuses trahisons. Notre enthousiasme fit bientôt place au découragement le plus profond : l'ascendant exercé par la Russie nous effraya ; nous aurions dû comprendre pourtant qu'il ne nous restait d'autre parti à prendre que de créer en Grèce une royauté assez forte pour se rendre indépendante de toute influence étrangère. Un gouvernement capable de maîtriser une population turbulente et inquiète, était sans doute difficile à établir : on n'y pensa même pas ! Les ambitions mises en mouvement se heurtèrent péniblement ; les hommes qui avaient marqué dans la guerre de l'indépendance, se trouvant annulés par le nouveau gouvernement, ne pensèrent qu'à conspirer. La politique adoptée par le comte D'Armansberg, loin de calmer les esprits, ajoutait de nouveaux élémens au dés-

Digitized by Google

ordre; car il devenait évident pour tous que la Grèce livrée à des Bavarois avides de pouvoir et d'argent, ne se résignerait pas, sans combattre, à cette domination nouvelle.

Athènes, incendiée pendant la guerre, formait, en 1834, une réunion peu nombreuse de misérables cabanes; les ruines du Parthénon, le temple de Thésée dominaient majestueusement cette ville déserte, et ces vallées célèbres par leur fertilité, que n'ombrageaient plus leurs forêts d'oliviers. Il fallait tous ces souvenirs des temps de prospérité et de grandeur, la vue de ces monumens qui, rappelant les grands noms des orateurs et des poètes de la Grèce, vous permettent de juger les travaux de leurs architectes et sculpteurs, pour oublier le triste spectacle qu'offrait la Grèce moderne : il était difficile pourtant de se faire illusion, et je croyais si peu à la possibilité d'une administration régulière, que je fus tout étonné lorsqu'en 1840 je trouvai un gouvernement presque stable, presque organisé; les conspirations devenaient rares, le malaise était moins profond, et la Grèce encore imparfaitement constituée présentait une apparence d'ordre et de respect pour l'autorité.

Un palais destiné à la résidence du souverain s'était élevé à Athènes. Peut-être était-ce, comme le prétendait Méhémet-Ali, un grand

Digitized by Google

palais pour un petit royaume et un petit roi ; il flattait toutefois la vanité des Grecs. Des maisons plus simples, mais mieux appropriées au climat que le somptueux édifice construit par les Bavarois, s'étaient groupées autour du palais, des rues encore irrégulières se terminaient aux monumens de l'ancienne Athènes, plus célèbre par tous les souvenirs qui se rattachent au passé, que comme capitale du nouveau royaume de la Grèce.

Le roi Othon persistait toutefois à refuser les réformes qui lui étaient proposées. Dissipant dans de folles dépenses les dividendes de l'emprunt garanti par l'Europe, il expédiait en Bavière tout l'argent disponible, recevant en échange, à des prix onéreux, l'armement des soldats, leur équipement, tous les objets enfin qui pouvaient être l'objet d'une spéculation.

L'habileté des ministres consistait à créer de nouveaux impôts pour faire face à des dépenses excédant chaque année les recettes. Lorsqu'il aurait fallu encourager l'élève des bestiaux, protéger l'agriculture et la plantation de mûriers et d'oliviers, destinés à remplacer ceux détruits par les Turcs, on imposait de nouveaux droits sur les pâturages ; les propriétaires, soumis à l'arbitraire des fermiers, collecteurs de dîmes, ne jouissaient d'aucune sécurité, et finis-

Digitized by Google

saient par se décourager. L'agriculture et la marine sont cependant les deux bases sur lesquelles doit s'appuyer la richesse de la Grèce; c'est à leur développement que devraient tendre tous les efforts d'un gouvernement éclairé. Sans espérer que la Grèce parvienne, à cause du caractère remuant de sa population aussi orgueilleuse que dégénérée, à exercer une influence sérieuse dans les questions d'avenir des races chrétiennes de l'Orient, on ne peut qu'applaudir à la manifestation nationale qui a mis fin au monopole des Bavarois.

Une Constitution sage et modérée, en modifiant les rapports des Grecs avec leur gouvernement, doit avoir pour résultat de détacher du parti russe toutes les populations qui ne se rallient au czar que forcément, parce qu'elles ne voient aucun autre avenir dans leur misère actuelle.

Pour moi, je voudrais avoir confiance dans la vitalité de la Grèce moderne, et je regrette sincèrement que des ambitions personnelles, soutenues par les ministres étrangers, perpétuent les causes de désordre, en empêchant tous les partis de développer les ressources matérielles du pays, par leur concours unanime dans l'adoption des mesures vraiment nationales. Ces luttes intérieures ne doivent avoir d'autre résultat que

Digitized by Google

de rendre impossible l'influence que les Grecs voudraient obtenir en devenant le centre auquel se rattacheraient les populations chrétiennes soumises à la Turquie; influence qui ne peut exister tant que la situation de la Grèce continuera à être incertaine, et sera menacée chaque jour de révolutions nouvelles qui la rejeteraient dans l'anarchie dont elle vient à peine de s'affranchir.

La Turquie, faible et ruinée, ne se maintient au rang des nations qu'en se soumettant à l'influence de ces chrétiens qu'elle se croyait le droit de traiter avec mépris; des réformes plutôt apparentes que réelles ont amené une civilisation bâtarde, qui, détruisant les croyances religieuses d'un peuple qui avait dû ses triomphes à un fanatisme ardent, est plutôt dangereuse qu'utile.

Le sultan Mahmoud avait épuisé dans des guerres malheureuses contre la Russie et la Grèce les dernières ressources de son empire : réformateur maladroit, en détruisant le corps des janissaires, dont la sanglante tutelle l'effrayait, il avait anéanti la seule milice guerrière qu'il eût pu opposer avec succès pour sa défense. Les Turcs, découragés par des réformes qui leur étaient odieuses, tournaient tous leurs regards vers Méhémet-Ali, dont les

Digitized by Google

troupes victorieuses à Homs, Beylan, Koniah, s'étaient arrêtées dans leur marche sur Constantinople, que le sultan, effrayé, venait de livrer aux Russes; et la présence d'une armée russe sur les rives du Bosphore attestait irrévocablement l'impuissance et l'impopularité du malheureux sultan.

La paix achetée par le sacrifice de la Syrie, des districts d'Adana et de Tarsous, avait humilié l'orgueil de Mahmoud, qui ne pensa plus qu'à punir un vassal trop heureux. Les finances en désordre, les provinces soulevées contre le despotisme des pachas, rien ne put ébranler la résolution du sultan, qui jusqu'au dernier jour persévéra dans ses projets de vengeance, sans tenir compte des obstacles, sans comprendre que ces luttes sanglantes allaient hâter la ruine de son empire déjà si affaibli.

En 1840, la victoire de Nezib, la mort du sultan, la désertion de la flotte paraissaient avoir assuré le triomphe définitif de Méhémet-Ali. Les Turcs résignés et abattus acceptaient sans murmurer l'arrêt du destin, et le jeune sultan, trop faible pour prolonger une lutte inégale, aurait reconnu sans peine l'indépendance de l'Égypte et de la Syrie. L'Europe intervint, et la France, qui dans toute cette question d'Orient a montré autant d'imprévoyance que

Digitized by Google

d'ineptie, fut la première à invoquer le concours des puissances pour décider de l'avenir réservé à la Turquie. Les résultats d'une intervention provoquée par notre naïve confiance, loin d'établir l'influence qu'il nous eût été si facile d'acquérir en soutenant Méhémet-Ali dès le principe, amenèrent le rapprochement de l'Angleterre et de la Russie, s'unissant contre la politique de la France par le traité du 15 juillet. La Turquie soutenue par l'Europe, qui enlevait la Syrie au seul homme capable de la gouverner, n'est ni plus forte ni plus prospère qu'elle ne l'était alors.

Les Turcs, simples et bons dans l'habitude de la vie, nobles et grands dans leur hospitalité, sont si supérieurs, par l'élévation de leurs sentimens, à toutes les populations chrétiennes de l'Orient, qu'on n'éprouve que des regrets en les reconnaissant incapables de maintenir leur indépendance : les dangers de leur situation n'ont amené aucun changement ni provoqué aucun effort; Dieu et Mahomet, origine de leur puissance, les soumettent aujourd'hui aux chrétiens; ils acceptent comme une nécessité le joug dont les menace la Russie. Toute trace d'énergie a disparu chez les Turcs; une civilisation nouvelle, forcément imparfaite, a détruit le fanatisme religieux et le respect ab-

Digitized by Google

solu pour leurs souverains, sans modifier leur caractère, leurs habitudes, qui les portent à mépriser toute autre domination que celle de la force : aussi la Turquie reste-t-elle le jouet de la diplomatie européenne, qui, ne sachant encore s'il est de son intérêt de la laisser vivre ou de l'anéantir tout-à-fait, prolonge sa lente agonie.

En parcourant les différentes provinces de l'intérieur de la Turquie d'Asie, on ne peut qu'admirer les richesses naturelles du sol : tantôt des plaines fertiles où se cultivent l'opium et le tabac, tantôt d'immenses forêts, partout une végétation puissante, favorisée par de nombreuses rivières, suffirait pour assurer la prospérité de l'empire des sultans, si des garanties d'ordre et de sécurité difficiles à espérer dans la situation actuelle de la Turquie, permettaient à la population chrétienne et musulmane de se livrer à la culture des terres.

Quant à des monumens, les Turcs, étrangers à tout sentiment des beaux-arts, ont vécu comme campés en Europe; des aquéducs, des réservoirs destinés à alimenter les fontaines des principales villes, sont, avec des mosquées d'un style lourd et massif, à l'exception de leurs minarets aux flèches dorées, d'une architecture aussi hardie que légère, les seuls édifices que les

Digitized by Google

Turcs aient pris la peine de construire. Leurs palais, bâtis en bois, n'ont qu'un instant d'éclat, et Constantinople, dont la vue est si imposante lorsqu'on dépasse pour la première fois la pointe du sérail, perd tout son charme si l'on pénètre dans l'intérieur de ses rues inégales, au milieu de maisons d'un aspect misérable. Ce n'est qu'au Caire, à Damas, dans toutes les villes célèbres du temps des khalifes, qu'on retrouve encore cette architecture arabe aussi remarquable par le fini du travail que gracieuse dans son ensemble.

L'Égypte seule, aux deux époques où je la visitai, présentait une organisation forte et régulière. Un sceptre de fer pesait, il est vrai, sur les populations, obligées de travailler sans profit pour elles-mêmes, car l'Égypte entière était devenue la propriété du vice-roi.

Les revenus retirés du monopole, habilement employés, avaient donné à l'Égypte une importance politique dont on ne pouvait que s'étonner. Une marine, une armée avaient été créées par l'énergie d'un seul homme, qui, tantôt surveillant la construction d'un vaisseau ou les manœuvres d'un régiment, présidait à toutes les ventes de ce coton à longue soie dont la culture avait pris un si immense développement; tantôt quittant Alexandrie, partait pour les pro-

Digitized by Google

vinces les plus éloignées, afin de réparer par sa présence les fautes commises. L'infatigable activité de cet homme, sorti des derniers rangs de la société, et progressivement arrivé à faire trembler le sultan, l'habileté dont il a fait preuve dans les circonstances les plus difficiles, ont rendu Méhémet-Ali justement célèbre.

Organiser l'Égypte, qui de l'autorité des mamelouks avait passé sous la domination française, pour retomber ensuite sous le joug de la Turquie, était une mission aussi périlleuse que difficile. Méhémet-Ali, en s'imposant tour-à-tour aux mamelouks et au sultan, a montré une intelligence remarquable, un génie supérieur. Nous devons déplorer les violences commises par ses ordres, mais nous ne pouvons oublier pourtant qu'avant lui aucune administration n'existait ni en Égypte ni en Syrie. Les ressources qu'il a su tirer de l'Égypte, l'obéissance imposée aux tribus nomades de Bédouins, forcés de respecter les voyageurs, l'impulsion qu'il a donnée aux populations qui lui étaient soumises, en détruisant entre elles toute distinction de race et de croyances, sont des titres à nos sympathies et notre admiration. Livré à ses propres forces, Méhémet-Ali aurait réuni sous sa loi tout l'empire d'Orient; l'Europe

Digitized by Google

vint à deux fois l'arrêter dans sa marche victorieuse, et le contraindre à renoncer à ses projets de conquête, lui refusant même son indépendance du sultan. Méhémet-Ali exerce sur tous ceux qui l'approchent une véritable séduction; son regard est vif et pénétrant; abordant avec une certaine franchise les questions qui se rattachent à sa situation et à la politique de l'Europe, il provoque des observations qu'il combat ou approuve, se justifiant de la nécessité de sacrifier le bien-être des populations pour maintenir une armée capable de résister à la Turquie; il raconte parfois sa vie passée, les obstacles qu'il a dû surmonter avant de devenir l'unique maître de l'Égypte; sa conversation, pleine de faits, vous surprend et vous charme. Il a fallu une étrange fatalité pour que toutes les puissances se soient unies pour accabler Méhémet-Ali. Le seul gouvernement intéressé à le défendre, s'est trouvé soumis à un homme d'un égoïsme étroit, voulant la paix à tout prix, et incapable d'adopter un système de politique plus conforme aux intérêts de la France qu'à ceux d'une dynastie chancelante.

Le malheur de Méhémet-Ali a été de se croire assez fort pour dédaigner l'appui de l'Angleterre. La France avait laissé en Égypte de glo-

Digitized by Google

rieux souvenirs. Méhémet-Ali, quoiqu'arrivé à la tête d'un faible détachement pour combattre nos soldats, fut témoin des violences commises par les armées anglaises, qui, venues sous le titre d'alliées, commandaient despotiquement à l'Égypte. Trop inconnu alors pour se prononcer, Méhémet-Ali conçut une répugnance presque invincible pour l'Angleterre, et se rapprocha de la France : ses sympathies ont entraîné sa ruine. L'Angleterre ne pouvait voir sans jalousie la France, déjà maîtresse de l'Algérie, exercer une influence prépondérante en Égypte. La protection à accorder au sultan servit de prétexte pour détruire l'ascendant que la prospérité de l'Égypte devait nous donner dans la Méditerranée, au détriment de l'Angleterre, menacée de perdre les avantages que lui assure la possession des forts de Gibraltar, Malte et Corfou.

La Perse présente un aspect tout différent que la Turquie ; au lieu de cette riante végétation de l'Anatolie, on est environné de terrains arides, de collines sans arbres, de plaines sans eau et sans verdure ; pour se rendre d'une ville à une autre, il faut traverser des déserts dont la chaleur est intolérable ; souvent, après une marche pénible, vous ne trouvez pour refuge qu'un caravanserail en ruines,

Digitized by Google

immense édifice construit jadis à grands frais, mais abandonné aujourd'hui, où vous ne pouvez parfois obtenir qu'une eau saumâtre d'une odeur presque fétide. Les Persans, aussi actifs que les Turcs sont indolens, ont déployé une admirable énergie en luttant contre les obstacles provenant de l'aridité naturelle du sol; de tous côtés l'on retrouve ces aquéducs souterrains qui amenaient les eaux d'une distance souvent éloignée; les villes, les villages entourés de jardins où tous les fruits sont cultivés avec soin, ont un luxe de végétation qui contraste agréablement avec la désolation des plaines environnantes. D'après l'ancienne législation persane, toutes les terres rendues fertiles par l'irrigation, étaient abandonnées à celui qui avait pu les mettre en valeur, soit par la découverte d'une source nouvelle ou la construction d'un canal. Cette disposition de la loi est encore en vigueur, quoiqu'inutile maintenant, la population étant insuffisante pour cultiver les terres susceptibles d'être arrosées.

Les Persans, supérieurs aux Turcs par leur intelligence, leur industrie, n'ont aucune de leurs qualités morales. Astucieux et fourbes, ils vous séduisent par leurs prévenances; curieux de connaître les usages étrangers, ils recherchent avec empressement la société des

Digitized by Google

Européens, et les accablent de politesses presque toujours intéressées. Les relations politiques ou commerciales avec des Persans présentent d'incroyables difficultés, car ils ne répugnent à aucun acte de mauvaise foi. Un des premiers ministres du shah actuel répondait à l'envoyé anglais qui réclamait le paiement d'une créance reconnue par le ministre lui-même : « Dans l'engagement écrit que je « vous ai envoyé, je me suis servi d'une ex- « pression que vous ne deviez pas compren- « dre, et vous lui avez donné, comme je l'es- « pérais, un sens tout différent de celui dans « lequel je l'avais employée. »

La Perse conserve encore des souvenirs de son ancienne opulence, d'une civilisation avancée. Sans chercher dans les ruines de Persépolis les traces de la puissance des Mèdes, nous retrouvons dans les édifices d'Ispahan, construits au seizième siècle par Thamas Kouli-Khan et Shah-Abbas, toute la magnificence orientale.

L'Atmeidan-Shah, quoique dépourvu des arbres destinés à ombrager le canal qui y répandait la fraîcheur, offre à l'admiration du voyageur des palais régulièrement bâtis, des mosquées dont les coupoles, les minarets, revêtus de briques vernissées, lui conservent son an-

Digitized by Google

cienne splendeur : on se rappelle ces temps de richesse et de prospérité, quand les seigneurs persans étalaient leur faste et leur opulence; animés par la présence d'un souverain guerrier et galant, ils faisaient assaut d'adresse pour se distinguer devant lui. Le Tchar-Bag, cette longue avenue de platanes séculaires, bordée de palais, de mosquées, de jardins ravissans, qui se termine par un pont gigantesque sur le Zenderout, pauvre rivière desséchée; les immenses bazars aux voûtes larges et élevées, jadis rendez-vous des caravanes de tout l'Orient, qui venaient y échanger leurs marchandises contre les riches étoffes, les armes des Persans; tout l'ensemble de cette capitale, aujourd'hui presque déserte, produit une impression qu'on ne peut oublier. Les vastes salles de l'ancien palais des shahs renferment des richesses rapportées des Indes par Nadir-Schah; les murs sont recouverts de peintures destinées à perpétuer la mémoire des succès obtenus par les Persans. Ispahan, Shiras, Sultanieh, Casbin, Koum, successivement capitales de la Perse, ne sont plus que l'ombre de leur grandeur passée, et la Perse elle-même, gouvernée par un souverain faible et impuissant, est devenue une vassale soumise à la Russie, qui a déjà pris possession de ses plus riches provinces.

Digitized by Google

La Russie doit à son isolement et à nos guerres malheureuses de l'empire, une influence hors de proportion avec sa puissance réelle; elle veut à la fois combattre tout mouvement d'idées en opposition avec son système de soumission absolue à la volonté d'un chef politique et religieux, et étendre sa domination en Orient par la conquête de Constantinople. La paix, en facilitant les progrès de la Russie, aurait amené son triomphe, si des causes qui tiennent à la nature même de son organisation politique n'avaient effrayé les peuples disposés à se soumettre à tout gouvernement capable d'assurer leur avenir. La Russie, plutôt asiatique qu'européenne, est aussi difficile à connaître que curieuse à étudier : les habitudes, les vices même d'une civilisation avancée, s'y trouvent sans cesse en contact avec des instincts presque barbares. Le pouvoir absolu d'un empereur disposant sans contrôle de l'existence et de la fortune de ses sujets, est souvent neutralisé par le mauvais vouloir d'un employé subalterne.

Isolées de l'Europe par leur idiôme, les classes inférieures échappent à toute observation; nous ignorons leurs souffrances, leurs sympathies, et ne pouvons que juger imparfaitement du degré d'oppression qui pèse sur elles.

Digitized by Google

La classe intermédiaire, ou petite noblesse, car la classe des marchands se confond par ses habitudes à celle des serfs, composée des hommes libres, de ces milliers de nobles qui ont mérité, par des services dans l'administration ou l'armée, le rang qui leur assure les priviléges de la noblesse, ne peut être étudiée que d'une manière incomplète. Les employés, avec lesquels un voyageur est forcément en contact, ont de si tristes habitudes de vénalité, que leur civilisation bâtarde excite peu d'intérêt; d'ailleurs, tous les Russes vous répètent que vous ne sauriez juger leurs tiers-état d'après la nombreuse classe d'employés aussi corrompus qu'ignorans. Loin de protester contre l'envahissement de l'esprit militaire, qui s'oppose au développement des intérêts matériels du pays, et de réclamer des lois et des institutions capables de créer un mouvement commercial et industriel en rapport avec l'immense variété de ressources de l'empire russe, le tiers-état reste étranger à toute action politique : de l'argent, des places, des décorations suffisent pour satisfaire des hommes qui, manquant d'éducation première, n'ont aucune idée élevée.

Le contact habituel avec l'Europe développerait, sans nul doute, un sentiment d'indépendance dans le tiers-état russe, et ferait sentir

Digitized by Google

à tous l'imperfection de leur organisation sociale : mais l'empereur emploie toute sa puissance pour rendre impossibles les rapports avec l'Europe; sous prétexte de protéger les classes inférieures contre le despotisme aveugle de la noblesse, il se pose comme leur représentant, seul en état de juger les avantages, les inconvéniens de toute modification dans les principes du gouvernement; il exige de tous une obéissance absolue, un véritable culte, qu'il ne pourrait obtenir si les Russes venaient à se convertir aux idées de l'Europe et à celles de la France, où tout pouvoir est traité avec un profond mépris.

La classe supérieure de la noblesse, occupant les principaux emplois, à la tête de toutes les administrations, refuse de conserver l'ascendant auquel elle devrait prétendre; renonçant à toutes ses sympathies avec les institutions libérales de l'Europe, n'ayant ni le sentiment de sa force ni celui de sa dignité, elle obéit servilement à l'empereur. Les plus riches propriétés sont livrées aux soins de misérables intendans qui abusent de leur pouvoir sur les malheureux esclaves de leurs maîtres. Pétersbourg est devenu la résidence habituelle de tous les seigneurs qui pourraient, en demeurant au milieu de leurs vassaux, exercer une

Digitized by Google

influence heureuse sur le bien-être des populations, et mettre en pratique les exemples qu'ils ont recueillis en Europe. Au lieu d'une existence indépendante et libre, ils préfèrent abdiquer tout sentiment d'individualité, en occupant un emploi de cour qui les rapproche de l'empereur, mais les réduit au rôle d'esclaves.

L'esprit de conquête qui dirige la politique de l'empereur n'éprouve aucune opposition; les classes inférieures, quoique habituées à une vie de misère et de souffrances, témoignent seules une vive antipathie contre le service militaire, qui les éloigne pour toujours de leur famille. Le tiers-état, la noblesse voient dans toute conquête de nouveaux titres, de nouveaux emplois, qu'ils s'efforcent d'obtenir en donnant des preuves de leur zèle à exécuter les volontés de leur souverain.

Le système militaire absorbant toutes les forces nécessaires au développement du travail et de l'industrie, présente plus d'inconvéniens que d'avantages dans un pays qui, comme la Russie, manque de population. L'envahissement progressif de l'Asie, loin de favoriser la prospérité intérieure, ne fait qu'épuiser les ressources qui devraient être utilisées pour le bien-être des peuples. L'organisation toute militaire du gouvernement russe est, sans doute,

Digitized by Google

utile au despotisme de l'empereur, mais elle est hostile à une civilisation sage et éclairée; des généraux devenant magistats sont des interprètes trop arbitraires de la loi, lorsqu'il en existe une; aussi ne doit-on pas s'étonner des abus d'une législation encore dans l'enfance. Aucune garantie dans l'ordre judiciaire ou administratif n'existe pour ceux qui ne sont pas assez riches pour acheter au poids de l'or une décision favorable. Si la Russie parvenait un jour à avoir des institutions sages et régulières, elle deviendrait plus redoutable pour l'Europe qu'elle ne l'est aujourd'hui avec toutes ses armées, qui, dans l'état actuel des finances, ne pourraient entreprendre aucune guerre importante sans subvention étrangère.

Appelée par la rivalité de l'Angleterre et de la France à prendre une part active aux évènemens de l'Europe, la Russie se trouva un instant l'arbitre de nos destinées; mais la paix, en rendant inutile le concours de la Russie, a détruit cette influence que toute l'ambition de l'empereur Nicolas ne peut faire renaître. La Russie, dont les institutions sont presque barbares, ne peut exercer en Europe une influence sérieuse; elle doit protester en vain contre les tendances révolutionnaires de la France. En effet, il faut, pour combattre un système po-

Digitized by Google

litique, pouvoir disposer de ressources qui manquent à la Russie, et rallier au système qu'on veut imposer, une partie des populations. Ceux qui connaissent la Russie et son gouvernement, sont, je crois, aussi peu disposés à se soumettre aux exigences du despotisme, tel qu'il y est établi, qu'à défendre son organisation sociale, car la Russie reste encore pour tout Européen un pays barbare. L'empereur, avant de peser dans la balance de l'Europe, a voulu étendre sa domination en Orient. Les causes d'anarchie et de désordre qui ont amené la ruine de la Turquie et de la Perse, favorisant son influence, l'empereur a pu agrandir ses États, incorporer de nouvelles provinces dans ce vaste empire, dont les limites sont à peine connues. Si nous comparons la Russie actuelle à ce qu'elle était il y a un siècle, nous resterons effrayés de son agrandissement territorial, de l'accroissement de sa population, qui a plus que doublé. Nous ne pouvons douter que si l'empereur, renonçant à s'occuper de l'Europe qui le repousse, concentrait toute son ambition sur l'Orient, sa politique n'éprouverait aucun obstacle; mais aujourd'hui, voulant dominer à la fois en Europe et en Orient, ses progrès sont lents et incertains; obligé d'employer la force pour soumettre des

Digitized by Google

populations qu'aucun intérêt matériel ne rattache à la Russie, toutes ses conquêtes peuvent être compromises par une guerre qui soulèverait les peuples contre une autorité trop despotique pour être juste : quelle que soit l'incertitude de l'avenir, la Russie marche à grands pas, rêvant chaque jour de nouvelles conquêtes.

Constantinople étant déjà regardée par les Russes comme une seconde capitale de leur empire, ils ont voulu soulever la Perse contre la puissance anglaise dans les Indes. Le siége d'Hérat fut entrepris, et les troupes persanes engagées pour cette expédition reçurent l'assurance que le shah victorieux les conduirait jusqu'aux Indes, dont la conquête, par les armes de Nadir-Shah, a laissé en Perse de fabuleuses traditions de richesses qui devaient rendre populaire un siége entrepris pour obéir aux ordres de la Russie : le khan de Khiva fut attaqué, et forcé de subir l'influence russe, qui veut, par des traités, s'assurer du concours de toutes les populations ennemies de la puissance anglaise.

Une attaque directe contre les possessions anglaises dans les Indes présente tant d'obstacles, qu'il est difficile d'admettre qu'elle soit jamais tentée; mais la menace seule suffit pour tenir l'Angleterre en éveil et la forcer à user de

Digitized by Google

ménagemens envers les populations. Les intrigues de la Russie causent à l'Angleterre des craintes d'autant plus sérieuses, que ses agens sont actifs et intelligens, et qu'ils s'appuient sur la population indépendante et guerrière de l'Afghanistan, dont les montagnes inaccessibles ont été dernièrement le théâtre du sanglant massacre d'une armée anglaise venue pour s'opposer à la conclusion d'un traité avec la Russie.

La domination russe, facilement établie sur la Perse et la Turquie, ruinées par des guerres intérieures et combattues par l'Europe, qui détruisait la flotte turque à Navarin et proclamait l'indépendance de la Grèce, a été favorisée par les réformes que le sultan et le shah de Perse ont voulu imposer à leurs sujets. N'éprouvant nulle part une résistance sérieuse, trouvant, au contraire, un puissant appui chez les populations chrétiennes de l'Orient, ses conquêtes ont été faciles, mais ne peuvent être considérées comme preuve de sa puissance dont les bases sont trop chancelantes pour qu'elle soit redoutable. Nous voyons depuis trente ans quelques milliers d'hommes défendre avec succès leurs montagnes contre les armées russes.

Les tribus du Caucase, sans ordre, sans discipline, sans connaissance de la guerre, même sans ressources matérielles, dirigées par des

Digitized by Google

chefs qui n'ont d'autre influence que leur bravoure éprouvée, ou le respect religieux qu'ils inspirent, résistent à toutes les attaques; et l'empereur aurait renoncé à tous les droits qui lui étaient assurés par les traités d'Andrinople et d'Unkiar-Skelessi, si la reconnaissance de l'indépendance des Circassiens ne devait pas être considérée comme preuve de l'impuissance où il serait d'assurer leur soumission.

Pour exercer une autorité réelle, en faisant concourir au même but des peuples d'origine, de mœurs, de religion si différentes, il faut que l'empereur donne à l'industrie et au commerce une impulsion que la civilisation seule doit favoriser.

Le gouvernement russe, dans son état actuel, n'est pas assez fortement constitué pour qu'il puisse être dangereux pour l'Europe; il est soumis à des entraves qui proviennent de l'insuffisance du traitement d'employés avides et ignorans, de l'action trop directe d'un pouvoir qui ne peut être assez éclairé pour comprendre les besoins de toutes les provinces, sur la situation desquelles il n'obtient que des rapports infidèles. Nous ne pouvons pas être effrayés de la politique envahissante de l'empereur : ses triomphes, sans avantages pour les peuples conquis, ne seront définitifs que

Digitized by Google

lorsque la Russie sera sortie de cet état de barbarie que l'empereur protége au lieu de combattre, et unie à l'Europe, adoptera nos mœurs, nos institutions, qui, toutes imparfaites qu'elles sont, offrent des garanties d'ordre et de sécurité inconnues sous un gouvernement dont la direction, dépendant entièrement du caractère du souverain régnant, soumet tantôt les peuples aux folies furieuses d'un Paul Ier, tantôt à l'autorité presque paternelle d'un empereur éclairé et libéral comme Alexandre, pour les laisser retomber sous le despotisme religieux d'un souverain comme l'empereur Nicolas, qui, voulant anéantir chez les peuples tout sentiment d'indépendance, toute civilisation européenne, proscrit leur religion, leurs costumes, leur idiôme national, et s'engage dans une lutte acharnée même contre les principes d'une liberté sage et modérée, dans le seul but d'agrandir son influence politique et religieuse, en isolant les populations de toutes relations étrangères.

A l'exception de Moscou, dont les nombreuses églises, surmontées de coupoles qui rappellent les pagodes des Indes, et le Kremlin, qui conserve encore une architecture presque orientale, tous les monumens en Russie ne sont qu'une pâle copie de ceux de l'Europe.

Digitized by Google

Pétersbourg, dont les palais, les édifices publics sont construits sur de vastes proportions, est régulièrement bâti; d'immenses quais, des rues belles, quoique désertes, font de la capitale de la Russie une ville tout européenne, mais sans aucune physionomie qui la distingue. Pour me servir de l'expression d'un de nos ambassadeurs, Pétersbourg sera toujours une ville d'un an. En effet, les froids forcent à revêtir chaque année les maisons d'une couche de chaux, ce qui leur donne un aspect uniforme.

Quant aux autres villes, vous chercheriez vainement des monumens; à part quelques couvens d'une architecture sévère, partout vous ne retrouvez que des édifices entourés de colonnes; des rues immenses et des palais en bois marquent l'emplacement d'une grande ville qui n'existera peut-être jamais.

La race slave n'a aucune architecture qui lui soit propre; toutes les villes nouvellement bâties présentent le même aspect, et il faut parcourir les districts long-temps possédés par les Tartares, pour trouver quelques monumens dans le style oriental, qui aient plus d'un siècle d'existence.

Partout des villes nouvelles sont créées, d'immenses travaux sont entrepris, mais abandonnés avant d'être terminés; les froids rigou-

Digitized by Google

reux d'un hiver qui se prolonge plus de six mois, et le désordre d'une administration dont le chef suprême croit naïvement que toutes ses volontés s'exécutent sans obstacle, tout contribue à multiplier les ruines. Nulle part plus qu'en Russie on ne voit tant de travaux inachevés ou détruits, des ponts qui, à quelque distance vous paraissent d'une solidité à toute épreuve, ont été minés par les orages, et vous ne pouvez qu'avec peine les franchir.

En Russie, l'apparence extérieure des monumens comme de la civilisation, est le seul but qu'on se propose; tout vous séduit au premier aspect; mais un séjour de quelque durée a bientôt détruit vos illusions, en vous dévoilant le vide qui se cache sous une brillante superficie. La Russie a de sérieux progrès à faire avant d'arriver à une civilisation réelle; jusqu'à présent le fond est abandonné pour la forme, la solidité pour l'éclat, et la civilisation des Russes n'a d'autre caractère qu'une légèreté superficielle et imitative.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Départ de Constantinople pour les provinces du Caucase. — Erzeroum. — Le traité du 15 juillet 1840. — Goumri. — Tiflis.

Un séjour de plus de trois ans dans les différentes parties de l'Orient m'avait permis d'étudier la plupart des questions qui se rattachent à l'avenir des populations chrétiennes et musulmanes; j'aurais voulu, pour compléter mon voyage, visiter la Circassie. Placée entre la Russie et l'Orient comme une barrière insurmontable, elle mérite l'attention de tous les

Digitized by Google

hommes qui veulent juger par eux-mêmes la situation d'un peuple.

A peine arrivé à Constantinople, j'entrai en relation avec les chefs circassiens qui y résident, cherchant à obtenir les renseignemens utiles à l'excursion que je désirais faire : tous regardent comme un danger peu sérieux le blocus des côtes par la marine russe; les schooners employés à cette navigation étant d'un faible tirant d'eau, parviennent facilement à s'échouer sur la côte; les Circassiens descendent de leurs montagnes et protègent les marchandises contre toute attaque; plus tard le schooner est remorqué dans une des nombreuses baies formées par quelque rivière; si les calmes surprennent une schooner, des avirons lui servent pour gagner le rivage, et les dangers réels du voyage consistent seulement dans l'inexpérience des matelots turcs, qui augmente les obstacles déjà si grands d'une navigation sur la mer Noire.

Pour être accueilli sans défiance en Circassie, il faut s'assurer la protection d'un chef influent capable de vous défendre; cette protection s'achète par des cadeaux d'armes, d'étoffes, car l'argent n'étant d'aucun usage, c'est avec des marchandises seulement qu'on peut témoigner sa reconnaissance d'une hospitalité moins

Digitized by Google

désintéressée que celle des Turcs ou des Arabes.

Tout étranger étant considéré comme envoyé de son gouvernement, est obligé de prendre part aux conférences entre les tribus, émettre son opinion sur les résolutions à adopter, entrer enfin dans toutes les questions qui tiennent à la position politique qu'on le force d'accepter : perdant la qualité de simple voyageur, il est entouré d'une surveillance souvent soupçonneuse; son départ est retardé par mille formalités; pour passer même d'une tribu à une autre, il doit obtenir une autorisation des chefs de la tribu qu'il veut quitter. Les populations, devenues méfiantes, sont difficiles à connaître, et ce n'est qu'un long séjour qui peut vous mettre à même de juger leur situation.

Les obstacles matériels du voyage étaient peu effrayans : la crainte d'être retenu des mois entiers isolé de toutes relations avec l'Europe, l'ennui du rôle qu'il me fallait accepter, et la dépendance forcée dans laquelle j'allais me trouver, me découragèrent. Les chefs circassiens, loin de m'engager à visiter leur pays, parurent presque opposés à ma résolution; ils veulent agir seuls, sans le secours ni le contrôle d'aucune puissance. Après avoir compté sur l'appui de l'Angleterre, ils ont dû reconnaître que le gouvernement anglais ne les soutenait

Digitized by Google

que par hostilité personnelle contre la Russie; un rapprochement s'étant opéré entre ces deux puissances, la Circassie était sacrifiée. Lord Ponsonby, auquel je fis demander des lettres pour les chefs circassiens avec lesquels il avait eu de fréquentes relations, me répondit que tous ses rapports avaient cessé avec la Circassie.

Forcé de renoncer à me rendre directement de Constantinople sur le théâtre même de la guerre, je m'embarquai pour Trébizonde, afin d'entrer en Russie par la frontière de la Géorgie, et parcourir les provinces soumises aux Russes.

Une route souvent interrompue par les neiges qui couvrent les montagnes, sépare Trébizonde d'Erzeroum; le sol est aride et improductif, tout revêt un aspect triste et monotone qui s'accroît encore par l'absence presque absolue de population. Les Russes, sous les ordres de Paskevitch, ont entraîné de gré ou de force tous les Arméniens pour les transporter dans les provinces enlevées à la Perse.

Sur notre route nous ne vîmes que des ruines; l'Arménie, dont l'histoire mérite peu d'être étudiée, a eu pourtant ses jours de puissance et de prospérité; des églises, des monumens d'une architecture simple mais sans élégance, attestent le zèle religieux d'une population dis-

Digitized by Google

persée dans tout l'Orient. Race industrieuse et active, les Arméniens ont su mettre à profit l'apathique insouciance des Turcs; banquiers ou commerçans, ils acquièrent d'immenses richesses, grâce à leur esprit d'ordre et d'économie autant qu'à la confiance qu'ils savent inspirer. Partout vous rencontrez des Arméniens riches et indépendans; il n'y a qu'en Arménie même qu'on ne trouve qu'une population misérable et esclave. Erzeroum, cette triste et froide capitale de l'Arménie, présente le plus sombre tableau; le beau ciel transparent de l'Orient a disparu pour faire place à un ciel brumeux dont la vue seule suffisait pour nous désoler.

Ce fut à Erzeroum que la nouvelle du traité signé le 15 juillet 1840 nous parvint; ses résultats probables devinrent le sujet de vives préoccupations. Le séraskier Hafiz-Pacha, un des hommes les plus influens de la Turquie, ignorait la nouvelle découverte du système de la paix à tout prix, et pensait que la France, forte et guerrière comme du temps de l'empereur, dont le souvenir conserve un si grand prestige en Orient, ne supporterait pas une telle humiliation; il nous affirma que l'appui de la France suffirait pour provoquer un soulèvement général des populations contre la Rus-

Digitized by Google

sie. La noble indignation qui animait Hafiz-Pacha nous rendit quelque confiance. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de partager les idées de lord Palmerston, qui regardait le gouvernement français comme incapable de s'opposer à l'exécution du traité du 15 juillet, et savait que Louis-Philippe laisserait anéantir l'Égypte plutôt que de s'engager dans une guerre commandée par des sentimens de dignité nationale auxquels il était indifférent, sinon hostile.

La Russie avait voulu détruire l'alliance alors possible entre l'Angleterre et la France; le but de sa politique fut atteint par le traité du mois de juillet. Une fois les bases de ce traité définitivement arrêtés, la Russie resta simple spectatrice de son exécution, aucun mouvement de troupes n'eut lieu; la flotte désarmée et hors d'état de tenir la mer, était enfermée à Sebastopol : si les troupes égyptiennes, sous les ordres d'Ibrahim-Pacha, n'eussent pas été démoralisées par l'abandon dans lequel elles se trouvaient, l'Angleterre, livrée à elle-même, aurait éprouvé plus d'un échec; l'énergie et l'activité du commodore Napier prévinrent toute résistance. Beyrout, Saint-Jean-d'Acre, l'armée d'Ibrahim-Pacha, durent se soumettre; la Syrie fut perdue pour Méhémet-Ali, et l'Angleterre triomphante eut à réfléchir aux tristes consé-

Digitized by Google

quences de sa victoire, en voyant les Russes obtenir seuls tous les avantages du traité. L'Angleterre, en perdant toute influence à Constantinople, n'obtenait d'autre compensation que d'avoir annulé les relations existantes entre la France et l'Égypte; cette interruption momentanée des rapports avec Méhémet-Ali était achetée par le sacrifice de toute union possible entre la France et l'Angleterre. Un gouvernement sans dignité nationale accepte une offense qu'il croit de son intérêt de supporter, mais les peuples en conservent le souvenir, qui tôt ou tard doit entraîner la guerre.

Un officier russe, envoyé pour s'assurer de l'esprit des populations, me disait : « Si la Russie veut avoir trente mille hommes à opposer à Ibrahim-Pacha dans sa marche sur Constantinople, elle doit faire entrer en Asie-Mineure plus de cent mille hommes, les désertions toujours nombreuses, les obstacles apportés par une population hostile diminueront l'armée des deux tiers avant qu'elle ait atteint le Taurus. » Les rapports d'Hafiz-Pacha sur l'attitude des populations confirmaient cette opinion. Si Méhémet-Ali avait provoqué un soulèvement dans le Kurdistan, tous auraient répondu à son appel.

L'envoyé anglais près la cour de Perse rési-

Digitized by Google

dait à Erzeroum, attendant la solution des difficultés qui avaient motivé son éloignement. Un courrier porteur des dépêches de l'envoyé anglais, avait été arrêté, la correspondance avec les assiégés d'Hérat saisie. M. Mac-Neil ne pouvant répondre aux reproches du shah de Perse, qui l'accusait à bon droit d'entretenir des relations avec les officiers anglais chargés de la défense d'Hérat contre les troupes persanes, avait protesté, en s'éloignant, contre l'arrestation du courrier de la légation. L'Angleterre exigeait une réparation que Méhémet-Shah refusait. Après deux ans passés à Erzeroum, la légation anglaise retourna à Téhéran sans avoir obtenu aucune concession : la Russie s'y était opposée.

Le sentiment d'hostilité des Anglais contre la France est tellement naturel, que la légation anglaise, tout en faisant entendre ses violentes récriminations contre la Russie, applaudissait à son union contre la France. Les Anglais témoignent du mépris pour les Russes, mais daignent nous honorer de leur jalousie. La France, long-temps supérieure en influence à l'Angleterre, doit espérer encore lutter un jour avec avantage contre elle; de là cette rivalité des deux peuples toujours prête à se manifester, et que l'entente dite cordiale ne peut détruire.

Digitized by Google

Je suivis, en quittant Erzeroum, la route qui conduit à Kars, traversant un pays de montagnes, couvertes d'épaisses forêts qui commencent aussitôt qu'on a quitté la plaine humide qui s'étend autour d'Erzeroum. Je remarquai quelques monumens arméniens, des couvens ou des églises en ruines; les villages étaient déserts; et malgré les difficultés d'une route aussi pittoresque que dangereuse, je refusai de m'arrêter avant d'être arrivé à Kars.

Kars, entouré de montagnes qui en dérobent la vue de tous côtés, est commandée par une citadelle que les Turcs croyaient imprenable; cette forteresse a perdu tout son prestige depuis la dernière guerre, en 1828, où elle succomba dès le premier assaut. Kars, petite ville sans importance, environnée d'un terrain aride, contient à peine deux mille habitans. J'aurais dû visiter les ruines d'Ani pour y chercher quelques traces de la puissance des rois d'Arménie, mais mon zèle d'antiquaire ne fut pas assez grand pour triompher de mon indolence, et je restai près de Bakri-Pacha, qui, frère d'Hafiz-Pacha et Circassien d'origine, pouvait exprimer sur la situation de la Turquie une opinion que l'incertitude dans laquelle nous étions sur les conséquences du traité du mois de juillet, rendait importante : parlant de l'ar-

Digitized by Google

mée russe comme dirigée par des officiers ignorans et composée de soldats redoutables, par leur obéissance passive, mais incapables d'agir isolément, Bakri-Pacha me répondit : « Je ne doute pas que l'armée russe ne soit inférieure à la vôtre, Napoléon l'a prouvé; mais nous, toujours battus par elle, nous ne pouvons la déprécier. »

Kars est à dix heures de marche de la frontière de Géorgie; une nombreuse escorte nous accompagna pour nous défendre contre les Kurdes et les Lazes, qui viennent jusqu'aux portes de Kars rançonner les habitans. Il y avait à peine un mois que Keur-Hussein-Bey, chef indépendant des Lazes, et pouvant réunir sous ses ordres jusqu'à trois mille hommes, avait été blessé dans un engagement contre les troupes de Bakri-Pacha : fait prisonnier, il avait été envoyé à Constantinople pour y subir la peine de ses déprédations.

Au lieu d'une rencontre avec les Kurdes, nous eûmes à subir l'affligeant spectacle de trente malheureuses familles conduisant avec elles quelques chétifs bestiaux, qui portaient quelques haillons, quelques ustensiles de cuisine et les enfans hors d'état de résister aux fatigues de la route. Un vieillard à barbe blanche, monté sur un âne, ouvrait la marche;

Digitized by Google

des femmes, des enfans, les uns à pied, les autres portés sur le dos de leurs mères, le suivaient à quelque distance. Les hommes avaient pu se soustraire aux poursuites du pacha, et avaient franchi la frontière russe, refusant de partager le triste sort de leurs femmes et de leurs enfans. Environ trois cents familles arméniennes s'étaient éloignées du pachalick de Mousch dans une année où le manque complet des récoltes les exposait à une mort certaine, et s'étaient établies près de la frontière de la Géorgie. La richesse des pâturages et la fertilité du sol avaient amélioré leur situation. Depuis deux ans ces familles vivaient tranquilles : un ordre du pacha de Mousch les força à rentrer dans leur village, et un employé turc les faisait marcher devant lui comme de vils animaux. Les lambeaux dont ces malheureux étaient couverts, le petit nombre de bestiaux qu'ils emmenaient ne prouvaient que trop l'étendue de leur misère. Une femme, jeune encore, traînant à sa suite quatre enfans en bas âge, marchait accablée sous le poids de deux autres à la mamelle ; elle nous inspira un vif intérêt : les larmes de bonheur qu'elle répandit en recevant une aumône, bien faible soulagement à tant de souffrances, ajoutèrent encore à la pénible impression que nous causa la vue de tant de misères.

Digitized by Google

Le despotisme des pachas est sans bornes, et les abus qui se commettent par les autorités turques tiennent trop au caractère même de la population pour pouvoir être réprimés. Le sultan a fait adopter un nouveau costume par ses employés, mais là se sont bornés tous ses efforts et toute son influence. Tantôt laissant une liberté absolue aux habitans, tantôt les accablant sans pitié, les pachas ne suivent d'autres règles que leurs caprices, et d'atroces cruautés sont commises par des hommes qui, sans être cruels, sacrifient leurs subordonnés comme ils craignent de l'être eux-mêmes le lendemain, sans nul motif sérieux.

L'Arpatchai, l'*Arpasus* des anciens, divise la Turquie de la Géorgie. Après l'avoir traversé, nous entrâmes dans le lazaret de Goumri; il fallut déposer nos vêtemens, qui furent parfumés pendant vingt-quatre heures, et revêtir, en attendant, un vrai costume d'hôpital. Mon compagnon de voyage, colonel au service de Russie, était dispensé de toute quarantaine, d'après les ordres du général Golavine. Partis ensemble d'Erzeroum, nous avions partagé les mêmes dangers de peste : vingt-quatre heures suffisaient pour qu'il ne la transmît plus, et l'on exigeait vingt-huit jours pour me rendre ma liberté !

Digitized by Google

La durée des quarantaines n'est soumise à aucune règle; le simple marchand peut, à l'aide de quelques sacrifices d'argent, s'en faire dispenser; le voyageur étranger est retenu aussi long-temps qu'il convient aux autorités russes. En 1834 j'avais écrit de Perse au baron Rosen pour lui demander de donner les ordres nécessaires pour que mon arrivée en Géorgie par le littoral de la Caspienne n'éprouvât aucun obstacle. Le baron Rosen me répondit qu'au lieu de m'embarquer à Rescht pour me rendre à Salian et Lenkoran, je devais suivre la route directe de Tiflis, autrement j'aurais à subir une première observation de quarante jours à Lenkoran, et une seconde de la même durée à Salian; du reste, les difficultés que les gouverneurs apportent à la libre circulation des étrangers, n'empêchent nullement la peste de se déclarer tantôt sur un point tantôt sur un autre. A peine arrivé à Tiflis, j'appris que la peste faisait des ravages à Akhalsikh; l'année précédente les troupes et les habitans de Goumri avaient été violemment attaqués.

Une des maisons du lazaret me fut abandonnée pour ma quarantaine; le directeur m'envoya un lit, une table, quelques chaises, et un gardien à mes ordres m'accompagnait dans mes promenades autour de la forteresse ou à la

Digitized by Google

chasse sur les bords de l'Arpatchai. Après huit jours d'observation, je reçus un courrier de Tiflis : le général Golavine ordonnait qu'on me rendît ma liberté; j'étais resté jusqu'alors dans une pénible incertitude, car un mois de séjour forcé, sans livres, sans autre distraction qu'une promenade de quelques heures, aurait suffi pour me rendre malade; et si le général Golavine n'avait eu l'extrême bonté de me faire délivrer, j'étais bien décidé à retourner en Turquie.

Les Russes ont donné à la forteresse de Goumri le nom d'Alexandropol. Construite sur une vaste échelle, elle pourra contenir douze mille hommes, et renferme de grands magasins de dépôt. En cas de marche de l'armée russe contre la Turquie, Goumri servirait d'hôpital et d'arsenal. Si Ibrahim-Pacha se fût avancé sur Constantinople, Goumri devenait le centre de l'armée d'opérations. La citadelle est à une verste de la ville; les officiers devront tous y être logés lorsqu'elle sera terminée, mais les travaux de terrassement et l'intérieur des casernes restent encore inachevés. Les officiers se plaignent du vent des montagnes, qui, soulevant des flots de poussière, rend la position de la forteresse à peine tenable pendant l'été, déjà si court; ce n'est qu'au mois de mai que les froids cessent pour reprendre au mois d'octobre; durant le

Digitized by Google

reste de l'année, Goumri est un séjour aussi triste que monotone. L'Allaghez, dont la cime est couverte de neiges perpétuelles, s'élève à peu de distance de la ville. La nudité des bords marécageux de l'Arpatchai ajoute à l'influence du voisinage des montagnes; quant à Goumri, habité presque exclusivement par des Arméniens, ses communications avec la Turquie sont rendues aussi difficiles que coûteuses par la longueur des quarantaines; le peu de sécurité des routes concourt encore à rendre la situation peu avantageuse au commerce, et rarement des marchandises venant de Turquie arrivent à Goumri. La population, peu nombreuse et assez misérable, consiste dans des familles enlevées à la Turquie.

La distance de Goumri à Tiflis est de deux cent cinquante verstes; je partis dans un mauvais chariot de poste attelé de trois chevaux qui, s'élançant au galop, n'étaient retenus par aucun obstacle; les troncs d'arbres, les rochers, tout était franchi; les postillons ne s'occupent que de maintenir leurs chevaux au galop, et je me rappelle qu'un jour je fis plusieurs centaines de pas mon domestique ayant été renversé pendant son sommeil; notre chariot était tellement lancé qu'il fut difficile de retenir les chevaux. Sur un terrain uni ou solide, les

Digitized by Google

chevaux russes peuvent parcourir l'intervalle d'un relai sans prendre seulement haleine : après la pluie, lorsqu'il faut surmonter une résistance et tirer du collier, les chevaux de poste n'avancent plus, et vous mettez plusieurs heures pour parcourir la même distance que, sur un terrain solide, vous auriez franchie en peu de secondes.

Le pays, coupé par des bois et des torrens, offrait parfois d'imposantes scènes qu'un détour de la route ne nous laissait qu'entrevoir. Je remarquai aussi la misère et la saleté des relais, où l'on ne peut trouver sans danger un abri pendant le temps perdu à atteler les chevaux et à placer les bagages d'un chariot dans un autre. Je vis des paysans mis en réquisition par les autorités russes pour la réparation des routes ; la durée de leur travail dépend des officiers qui les dirigent et des travaux à exécuter; aucune règle n'est suivie; lorsque la route traverse une forêt, on coupe à trois pieds au-dessus du sol les plus beaux arbres qu'on laisse pourrir sur place.

Après une centaine de verstes, malgré la fatigue que l'on éprouve par une course rapide dans des chariots nullement suspendus, je voulais continuer mon voyage ; malheureusement l'écrivain du relais venait d'apprendre que le

Digitized by Google

général Golavine passerait dans quinze jours; il refusa de me donner des chevaux, prétendant qu'il devait les laisser reposer jusqu'à l'arrivée du général; en vain j'observai que quinze jours n'étaient pas nécessaires, je ne pus rien obtenir, et je me refusai à acheter de lui l'exercice d'un droit que m'assurait le padarogna, feuille de route que j'avais payée à Goumri pour les six chevaux qui m'étaient nécessaires.

Un padarogna coûte trois centimes environ par verste et par cheval; ce droit est payé à la couronne, qui alloue aux maîtres de poste, par chaque attelage de trois chevaux, une somme de cent à quatre cents francs. Les officiers voyageant pour affaires de service sont dispensés de ce droit, qui pèse sur les étrangers et sur les Russes non employés. Il faut toujours se munir d'un padarogna si l'on veut obtenir des chevaux de poste; mais votre feuille de route ne suffit pas pour éviter les difficultés sans nombre que les écrivains suscitent à tous ceux qu'ils peuvent espérer contraindre à payer la liberté de poursuivre leur route. Ces écrivains dépendent du gouvernement, et doivent veiller à ce que les chevaux ne soient donnés qu'aux porteurs de padarognas, qu'ils inscrivent sur un registre. Les officiers en mission reçoivent un padarogna

Digitized by Google

de courrier, et passent avant tous les autres; il doit y avoir toujours dans chaque relais un attelage pour les courriers du gouvernement, dont eux seuls peuvent disposer. Si un courrier, arrivant à un relais, y était retenu, l'écrivain serait destitué ou puni, et le maître de poste passible d'une forte amende; quant au simple marchand, l'écrivain peut le retenir autant qu'il lui plaira : toutes réclamations sont inutiles; il est reçu en principe que ceux qui ne peuvent se faire craindre d'eux doivent leur donner une gratification plus ou moins forte.

Je trouvai sans trop de peine des chevaux de paysan, et me mis en route par le chemin le plus pittoresque de toute la Géorgie; nous étions au milieu d'une forêt de hêtres séculaires, de chênes et de charmes. A nos pieds un torrent roulait avec bruit, se précipitant sur les rochers qui interceptaient son cours; des arbres minés par les eaux étaient tombés en travers et formaient des ponts naturels; au-dessus de nos têtes s'élevaient de hautes montagnes, toutes couvertes de bois. La route, parfois retrécie par le lit du torrent qu'il nous fallait traverser, ainsi que ses nombreux affluens qui descendaient des montagnes, empruntait aux clartés de la lune une beauté toute sauvage : malgré

Digitized by Google

la lenteur de nos chevaux, la distance me parut courte; la lune, en se jouant au travers des arbres de la forêt, projetait sur tout le paysage une lueur incertaine qui nous permettait d'entrevoir les tableaux les plus fantastiques.

Arrivé à Karavanserail, mauvais village arménien, je campai en plein air, ne voulant pas entrer dans ces cabanes infectes qui regorgent de vermine. Le lendemain, je remontai encore à cheval. Nous dûmes côtoyer une belle plaine cultivée à de rares intervalles, avant de rentrer dans un pays entrecoupé de torrens et de collines peu élevées; les villages sur ma route étaient peu considérables, et je n'aperçus qu'un petit nombre d'habitans. Après de nouvelles discussions avec les écrivains des relais, j'obtins des chevaux de poste. Je pus observer, dans les villages où je m'arrêtai, la méfiance des habitans à l'égard des Russes, leur mauvais vouloir, mais aussi leur terreur : le dernier soldat, se croyant une autorité, traite les indigènes avec une barbarie sans égale; d'esclave en Russie, il devient despote en Géorgie. Loin de réprimer la brutalité des hommes placés sous leurs ordres, les officiers les encouragent : aucun rapprochement n'est possible avec un pareil système, et ce n'est sans doute pas par une semblable conduite que les Russes

Digitized by Google

espèrent civiliser l'Orient, ou même s'assurer la soumission définitive des populations.

Je traversai des camps de peuplades nomades qui promènent leurs troupeaux dans les différentes parties de la Géorgie; ces tribus ensemencent quelques terres qu'elles abandonnent jusqu'à la récolte. L'hiver, descendant avec leurs troupeaux dans les plaines, elles transportent leurs tentes pendant l'été sur les plus hautes montagnes. Dispensés de toutes les corvées auxquelles sont soumis les villageois, elles ne paient d'autre impôt qu'une dîme sur leurs bestiaux. Les mœurs de ces tribus musulmanes sont hospitalières; les femmes portent un voile qui couvre rarement leur figure. Quatre à cinq mille familles vivent ainsi dans un état nomade, et il serait de l'intérêt du gouvernement de les fixer dans quelques villages, car elles nuisent à l'agriculture et compromettent la sûreté des routes. Des exécutions faites à la suite de quelques déprédations, sont souvent inutiles pour maintenir l'ordre; pourtant l'on aperçoit des têtes exposées près des routes, afin d'inspirer une salutaire terreur aux peuplades disposées à rançonner les voyageurs.

La route est tracée le long des rives du Kour, l'ancien Cyrus : des roues à godets, mises en mouvement par le fleuve, élèvent les eaux jus-

Digitized by Google

qu'aux jardins qui bordent son cours; le chant plaintif et monotone que produit le mouvement de ces roues a inspiré les poètes arabes de Hamah. Je suis peu disposé à partager leur mélancolique enthousiasme, car ce bruit, loin de me charmer, ressemble à celui d'un chariot dont les roues n'auraient jamais été graissées, et agace les oreilles d'une manière vraiment désagréable, qui cependant plaît aux habitans. Des kiosques et quelques maisons de campagne se détachaient au milieu de ces vergers tous brillans de verdure, où d'immenses ceps de vigne forment un abri contre les chaleurs accablantes du soleil de Géorgie. Bientôt j'entrai à Tiflis, dont la vue est entièrement cachée par les montagnes, et je m'avançai au milieu des bazars. Les marchandises que je voyais étalées indiquent que cette ville commence à se remettre du coup fatal porté à son commerce par l'incorporation de la Géorgie au système général des douanes de l'empire. Cette incorporation, prononcée en 1835, avait pour but d'offrir un écoulement aux produits russes, qui, inférieurs en qualité, ne pouvaient soutenir la concurrence avec les marchandises étrangères. Les négocians russes ont peu profité des avantages que l'ukase de l'empereur devait leur assurer. Une contrebande aussi facile qu'active fournit aux

Digitized by Google

habitans tous les produits étrangers qu'ils désirent. Tiflis était appelée à devenir un point important pour le commerce de l'Asie; la loi de douanes a arrêté tout développement commercial, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un dépôt de marchandises russes aussi chères que mauvaises. Quelques Russes distingués ont compris les inconvéniens de cet ukase, contraire à la prospérité générale de la Géorgie, où la Russie aurait dû établir un vaste entrepôt pour son commerce avec la Perse et la Turquie. La diminution du revenu des douanes et l'importance acquise depuis quelques années par Trébizonde, ne permettent plus de douter qu'il aurait été de l'intérêt de la Russie de faire de la Géorgie le centre de toutes ses relations avec l'Orient, en sacrifiant l'écoulement de ses marchandises de rebut. L'Angleterre et l'Autriche ont habilement profité des fautes commises par l'empereur. Aujourd'hui tous se plaignent de la mauvaise qualité et de la chèreté des marchandises envoyées en Géorgie. Les objets de première nécessité sont hors de prix, et souvent difficiles même à se procurer.

Les montagnes qui dominent Tiflis sont nues et arides; dans les belles journées seulement on aperçoit la cîme neigeuse du Kazbek; la ville elle-même n'a rien de remarquable; en perdant

Digitized by Google

tout caractère oriental, elle est devenue presque russe; de grands édifices épars à l'entour de places encore inachevées, font un singulier contraste avec les maisons basses des Géorgiens. Tous les édifices élevés par les Russes présentent une façade ornée de colonnes en bois peint, aussi disgracieuses qu'inutiles; ce style monumental de palais en bois est généralement adopté en Russie. Dans toutes les villes qui s'élèvent, vous retrouvez la même architecture de mauvais goût; le climat de l'Italie convient à des portiques soutenus par des colonnes de marbre ou de granit; quant à la Russie, où chaque année il faut blanchir les maisons pour effacer les ravages de l'hiver, les ornemens extérieurs ne servent qu'à augmenter les dépenses, sans donner aux édifices aucun caractère de solidité et de grandeur.

Les rues de Tiflis sont si inégales et si mal pavées, qu'après quelques heures de pluie il devient impossible de s'y risquer. Le Kour roule ses eaux bourbeuses au milieu de la ville; souvent de fortes crues interrompent toute communication, et les ponts, d'une construction vicieuse, sont facilement emportés par la violence des eaux. Un des ponts de la ville a été détruit tant de fois, que le général Golavine voulait demander l'autorisation d'appeler des

Digitized by Google

ingénieurs européens pour le construire solidement. Les sources chaudes qui ont fait choisir la position qu'occupe Tiflis pour l'emplacement d'une ville, ont une température de vingt à trente degrés; la qualité de ces eaux est sulfureuse; elles sont bonnes surtout contre les maladies de peau, mais les habitans en font un fréquent usage dans l'habitude de la vie.

Enfermé dans un bassin étroit, les chaleurs de l'été sont lourdes et malsaines, tandis que l'hiver le froid est rigoureux, et Tiflis n'offre, comme climat, aucun avantage qui ait pu la faire choisir comme capitale, car les communications avec la Caspienne ou la mer Noire sont aussi difficiles qu'avec la Perse ou la Russie; et sauf une route souvent impraticable avec le reste de l'empire, l'état des communications n'a pas changé depuis la réunion de la Géorgie à la Russie.

Prise et reprise plusieurs fois dans les guerres qui désolèrent la Géorgie à toutes les époques, Tiflis n'a aucun monument ancien; il reste seulement quelques traces d'un mur d'enceinte qui couronnait la montagne au sud de la ville. Une petite église et un couvent sont, je crois, les seuls souvenirs qui rappellent les rois de Géorgie.

Le consul de France, M. de la Chapelle,

Digitized by Google

ouvre sa maison à tous les voyageurs, qui trouvent près de lui une hospitalité pleine de charmes; sa conversation vive et animée sur toutes les questions qui devaient m'intéresser, rendit mon séjour à Tiflis aussi agréable qu'instructif.

J'allai témoigner au général Golavine ma reconnaissance pour la liberté qu'il m'avait accordée; il me parut aussi affable que bienveillant. Gouverneur de toutes les provinces du Caucase, le général Golavine voudrait contribuer au bien-être des populations qui lui sont confiées, mais les ordres qu'il reçoit de Pétersbourg doivent être exécutés; aussi toutes les améliorations qu'il propose restent à l'état de projet, ou se commencent et ne se terminent pas.

Le général Kotzebue, chef d'état-major, un des hommes les plus distingués que j'aie rencontrés en Russie, voulut bien donner tous les ordres nécessaires pour que l'excursion que je me disposais à faire jusqu'à Derbent et Bakou, en traversant une partie des districts encore insoumis du Daghestan, n'éprouvât aucun obstacle.

Le général Golavine accorde aux étrangers une noble protection; il n'a ni les soupçons ni la méfiance du baron Rosen, qui regardait un

Digitized by Google

voyageur comme un ennemi qu'il fallait éloigner. Le baron Rosen voulait dissimuler tous les abus de son gouvernement, croyant ainsi plaire à l'empereur : il y avait réussi, mais l'ambition et la rivalité du baron de Hahn entraînèrent sa ruine. J'ai eu peu à me louer du baron Rosen, qui m'avait refusé l'autorisation d'explorer les provinces de la Géorgie; mais sa fin malheureuse lui a gagné mes sympathies. On peut blâmer un homme qui abuse de son pouvoir, mais on doit toujours plaindre un fonctionnaire jeté à terre, lorsque tant d'autres plus coupables obtiennent des faveurs qu'ils ne méritent pas.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Le Daghestan et le littoral de la mer Caspienne. — Zakataly, Derbent, Kouba.

J'obtins sans peine tous les renseignemens sur les diverses provinces que je devais traverser; le général Golavine et son chef d'état-major m'accordèrent tous les ordres, toutes les recommandations qu'ils pensaient pouvoir m'être utiles; et mes préparatifs de départ une fois terminés, je me dirigeai vers Signakh.

Des colonies allemandes, dont les habitans

Digitized by Google

jouissent d'une certaine aisance, sont échelonnées sur la route ; ces colonies sont loin d'avoir pris le développement dont elles seraient susceptibles. Les Allemands se bornent à cultiver les terres qui leur ont été abandonnées, sans chercher à mettre en valeur les terrains fertiles qui les environnent; la vente du produit de leurs bestiaux est leur principale industrie. Le nombre des colons est de mille environ; une église forme le centre de la colonie, et toutes les maisons, bâties sur deux lignes, sont entourées d'un enclos. Les villages géorgiens ont moins de régularité dans leur construction; mais leur aspect est bien plus pittoresque : les maisons, cachées par une enceinte de feuillages, sont isolées; de beaux noyers, des sycomores et des ceps de vigne forment autour de chaque demeure un rempart épais. Ces villages, peu considérables par le nombre des maisons, occupent un vaste espace : il y avait dans l'aspect de ces habitations agrestes, toujours heureusement situées sur la pente d'une colline, à peu de distance d'une rivière dont les eaux doivent fertiliser les terres, un charme que rehaussait la richesse de la végétation.

Signakh, où nous arrivâmes bientôt, est une ville peu considérable; une filature de coton établie dans les environs, ne donne que des

Digitized by Google

produits grossiers. La mauvaise direction, l'ignorance et l'avidité des employés ont amené la ruine successive de tous les établissemens fondés par le gouvernement pour la filature de la soie; des sommes assez fortes n'ont servi qu'à enrichir les directeurs, sans donner le moindre élan à l'industrie. Le produit et la fabrication de la soie pourraient devenir une branche importante de revenu; mais aucun négociant n'ose exposer ses capitaux dans un pays où la prospérité et la ruine dépendent de l'arbitraire de chefs contre lesquels aucune réclamation n'est possible. Quant à la direction des établissemens créés par la Russie, elle est confiée à quelques protégés, qui n'y voient qu'un moyen de réparer le désordre de leur fortune : leur but principal est d'obtenir des produits d'une belle apparence qui sont envoyés à Pétersbourg, et motivent de nouvelles allocations; plus tard, l'établissement tombe, les directeurs se sont enrichis, et le gouvernement renonce à maintenir des fabriques qui ne réunissent pas, déclare-t-il, les élémens d'une prospérité stable. Les fabriques que j'avais trouvées en voie de prospérité, lors de mon premier séjour à Tiflis, avaient été abandonnées pour de nouvelles entreprises, qui devaient avoir le même sort.

Un bataillon garde la forteresse qui com-

Digitized by Google

mande Signakh; au pied de la ville, située sur une élévation, commence la Kakhètie, vallée la plus riche et la plus fertile de la Géorgie : on évalue à trois millions de védros la quantité de vin qui se recueille dans cette vallée. Ce vin, renommé dans tout le gouvernement du Caucase, est comparé par les Russes à notre vin de Bourgogne; il est beaucoup plus léger et moins capiteux, et a un goût de résine qui provient des outres dans lesquelles on le transporte : tout ce vin est forcément consommé dans le pays, car l'état des routes rend le transport trop coûteux.

Des hauteurs de Signakh, l'horizon est borné par la chaîne du Caucase, couronnée de forêts, et la cîme du Schah-Dagh, couverte de neiges perpétuelles. De nombreux villages, dont les maisons sont cachées par les arbres qui les entourent, des vignes, des champs cultivés, et l'Alazan, qui arrose la vallée de la Kakhétie, forment un panorama aussi beau qu'imposant; la vue s'étend sur un espace de plus de dix lieues.

Après Signakh, la route cesse d'être praticable pour les chariots de poste; on ne trouve plus que des chevaux de Cosaques, qu'on obtient avec un ordre spécial du gouvernement. Je montai donc à cheval, en traversant une

Digitized by Google

plaine riche en céréales : je remarquai des paysans occupés à labourer leurs champs avec des charrues sans roues, auxquelles étaient attelées six et sept paires de bœufs, qui, quoique grands et forts en apparence, étaient nécessaires pour entr'ouvrir la terre, à cause des inégalités du sol et l'imperfection de leur charrue. Quelques heures plus tard, j'arrivais au campement de Tcharkoie-Kalodney (fontaine des rois); le régiment d'infanterie dit de Tiflis y était établi : ce régiment, qui, au complet serait de cinq mille hommes, en compte à peine trois mille. Un régiment de dragons, établi pendant l'hiver à Karagatch, position que les chaleurs de l'été rendent inhabitable, se trouvait également à Tcharkoie-Kalodney. Une batterie d'artillerie de douze petites pièces et deux cents artilleurs complètent le campement. En général, en Géorgie comme en Russie, les régimens ont rarement sous les drapeaux moitié des hommes dont ils doivent être composés; en Géorgie, quelquefois le quart seulement : cette différence entre l'effectif réel et celui porté sur les cadres, fait la fortune des colonels et des employés.

Des officiers nous reconnaissant pour étrangers, nous prièrent d'accepter leur hospitalité avec une insistance si aimable, que nous ne

Digitized by Google

pûmes refuser. Nos hôtes partaient pour une chasse au lévrier, et nous demandèrent de nous réunir à eux; j'acceptai, et, changeant de cheval pour monter un de ceux qu'on m'offrait, nous partîmes tous pour la chasse.

La femme d'un colonel russe m'étonna par sa grâce et sa hardiesse; suivre sur un sol aussi accidenté qu'en Géorgie la course rapide des lévriers, sans se laisser arrêter par un torrent à franchir, exige un certain oubli du danger. Je ne m'étonnai plus de son courage en apprenant qu'elle était Circassienne. A l'âge de dix ans elle avait été faite prisonnière, puis épousée par un colonel qui l'avait fait élever. De ses habitudes d'enfance, de la bravoure chevaleresque de sa nation elle avait conservé le goût des exercices violens. Quant à son esprit, je ne pus en juger que par la vivacité de son regard; elle ne parlait que le russe, et j'avais de trop stupides interprètes pour causer avec elle. Son mari, vieux soldat, avait servi sous Souvarow : deux fois cassé pour insubordination, il avait reconquis tous ses grades sur le champ de bataille.

Les maisons de Tcharkoie-Kalodney sont construites sur un plan régulier par les soldats eux-mêmes. Une grande place, sur un des côtés de laquelle s'élève la maison du commandant,

Digitized by Google

avec l'artillerie en avant forme le centre d'où partent des rues dont la longueur varie suivant le nombre des soldats; un petit jardin entoure ces maisons ou cabanes : celles des officiers se distinguent par des dimensions plus grandes, par l'enduit de chaux qui recouvre la façade extérieure, car elles sont aussi bâties en bois et couvertes soit en foin, soit en feuillage. Les meubles des officiers sont également fabriqués par les soldats. J'ai vu chez des colonels des petits meubles travaillés avec un véritable goût. L'ameublement des officiers ne consiste qu'en une table, un bois de lit, quelques chaises, et un divan recouvert d'une étoffe grossière.

Le colonel d'un régiment cantonné jouit d'un revenu considérable; employant ses soldats, soit à chercher le bois qui leur est nécessaire, soit à cultiver les jardins, qui fournissent des légumes en abondance, souvent même à mettre en valeur des terres dont il a acquis la propriété, il peut s'emparer de la plus grande partie de l'argent consacré à l'entretien des troupes. Les régimens de cavalerie trouvant sur les lieux mêmes les fourrages pour leurs chevaux, qu'on les emploie à récolter, procurent à leurs colonels jusqu'à 100,000 roubles par année.

Beaucoup de soldats sont mariés; ils habi-

Digitized by Google

tent, avec leurs femmes et leurs enfans, les petites maisons qui leur sont assignées : en général, la situation des soldats dans ces campemens est heureuse. Livrés à leur propre industrie, ils doivent vivre par leurs propres ressources et ne rien réclamer de leurs chefs, ne pas compter même sur les rations qui leur sont allouées, et qui se bornent à une distribution de pain ou de farine.

Le gouvernement, voulant remédier à l'inexpérience des troupes cantonnées dans le Caucase, doit y envoyer les soldats ayant déjà plus de dix ans de service; les officiers attendaient ces nouvelles recrues pour compléter leurs régimens. L'artillerie fait l'exercice une fois par semaine. En général, les soldats sont occupés à des travaux manuels, et, à part les heures de faction, ils n'ont aucun service militaire. Les officiers, entrés trop jeunes au service, n'ont reçu qu'une éducation toute incomplète; boire, jouer, courir à la chasse des sangliers ou des lièvres, sont leurs seuls passe-temps : beaucoup parmi eux ont été dégradés et envoyés au Caucase, par châtiment. Plusieurs officiers nous accompagnèrent jusqu'à une forteresse dont la construction remonte à la reine Thamara. Cette forteresse est située sur un rocher à pic de quatre à cinq cents pieds de hauteur.

Digitized by Google

Les murailles, l'ancienne enceinte du château, subsistent seules; jadis il servait de refuge aux Géorgiens contre les incursions des Lezghes. Quelques beaux arbres entourent une fontaine d'eau limpide à laquelle les habitans, fidèles au souvenir de la reine Thamara, attribuent de merveilleuses vertus. De la cîme du rocher, nous dominions encore la Kahkétie, dont la riante végétation nous apparaissait pour la dernière fois, car nous allions nous éloigner des terrains cultivés pour pénétrer dans les montagnes. La chapelle d'Élie, lieu vénéré par les Géorgiens, s'élevait à peu de distance devant nous : un pélerinage nous offrait peu d'intérêt, et nous nous éloignâmes, en observant que toutes les chapelles dont l'origine remonte aux temps anciens, sont placées dans des sites d'un accès difficile; elles rappellent ces époques de persécution pendant lesquelles les malheureux Géorgiens ne pouvaient suivre sans danger les pratiques d'une religion que les Persans voulaient anéantir. Des buissons épais, entremêlés de vigne sauvage et de clématide, bordent les deux rives de l'Alazan, et cachent la vue de ses eaux. Arrivés au poste de Cosaques qui sert de relais, nous dîmes un dernier adieu à nos aimables hôtes; et bientôt l'Alazan nous sépara d'eux. Une route tracée au milieu

Digitized by Google

d'une forêt remarquable par la grosseur et l'élévation des arbres de tout genre qu'on y voit réunis, nous amena à Zakataly, forteresse au pied du Caucase, à l'entrée d'une gorge qui donne accès dans la montagne : c'est par cette gorge que les Lezghes descendaient pour rançonner les malheureux villages de la Kakhétie. Leurs incursions sont aujourd'hui plus rares, mais non moins redoutées. Il y a deux ans, le célèbre Chamyl voulut essayer ses forces contre la Russie, en s'emparant de Zakataly; la garnison résista, et les montagnards durent s'éloigner : après leur retraite, les Russes ont porté la hache dans la belle forêt vierge de Zakataly, prétendant qu'elle offre un refuge aux Lezghes. Les montagnards avaient, pour un chêne de cette forêt, une sorte de vénération superstitieuse; il eût été impolitique de l'abattre; et le commandant du district me raconta le mouvement de joie qu'il avait éprouvé en apprenant que cet arbre, symbole de force et de liberté, avait été frappé par le tonnerre. La forteresse de Zakataly a deux bataillons de garnison; l'un était employé à bloquer une tribu lezghe qui refusait de rendre quatre-vingts prisonniers enlevés aux Ingiloks, que l'intérêt des Russes était de protéger. Les Lezghes, réfugiés dans les parties inaccessibles de la montagne, s'in-

Digitized by Google

quiètent peu du blocus; les troupes qu'on y emploie, servent seulement à rendre les communications difficiles. Depuis six mois, les Lezghes repoussaient toutes les propositions des Russes : ils n'avaient pas, disaient-ils, les Ingiloks en leur pouvoir; c'était aux Tchetchens qu'il fallait les réclamer. Les Russes une fois immiscés dans les questions d'inimitié qui divisent les différentes tribus, ne peuvent plus abandonner leurs alliés sans compromettre l'influence qu'ils espèrent acquérir, en devenant les arbitres souverains de ces peuplades aussi belliqueuses qu'indisciplinées.

Le bataillon formant la garnison de Zakataly comptait à peine quatre cents hommes, au lieu de mille; le nombre des malades est d'un dixième. Zakataly est l'ancienne résidence des Djars, tribu puissante parmi les Lezghes : cette tribu descend de familles nobles de la race des Lazes. Les progrès de la Russie ont amené la soumission des Djars; pourtant leurs brigandages sont encore fréquens, les Djars ne respectant que le pouvoir qu'ils redoutent.

On a formé à Zakataly un corps de cent-quatre-vingts montagnards à cheval, armés, comme tous les habitans, d'une carabine, d'un sabre et d'un large poignard. Cette milice est payée; elle sert aux escortes, à porter les ordres que

Digitized by Google

les généraux veulent envoyer dans la montagne : les chefs seuls ont un uniforme et un rang dans l'armée russe.

Chaque maison paie 12 fr. d'impôt, dont la moitié est consacrée à l'entretien de la milice, et l'autre revient à la couronne. Les habitans, jadis astreints au service militaire à la moindre réquisition, en sont dispensés depuis l'institution du corps de milice.

On nous montra le plan d'une colonie à établir en Kakhétie. Cette colonie, destinée pour des Lezghes, auxquels le gouvernement bâtirait des maisons, abandonnerait des terrains libres d'impôt pendant dix ans, fournirait même des outils et des bestiaux, formerait une seule rue commandée par un petit fortin, avec des soldats russes pour garnison : chaque année, pendant les chaleurs de l'été, les colons seraient libres de retourner dans leurs montagnes. Je doute que ce plan séduise les Lezghes, qui préféreront leur vie nomade à la double obligation de se livrer à la culture des terres et de se soumettre à la discipline russe.

Le général me raconta l'excursion qu'il venait de faire dans la montagne, avec une suite de trente Djars dévoués. Les anciens des villages Lezghes lui témoignaient une méfiance hostile, sans être pourtant en guerre ouverte

Digitized by Google

avec les Russes. Il les séduisit par des promesses d'une exécution impossible, par l'assurance de ses dispositions pacifiques, et l'engagement de ne pas introduire des troupes dans leurs montagnes. Un jour le général courut un véritable danger : un émissaire, fanatisé par Chamyl, le surprit pendant son sommeil, et lui tira un coup de pistolet presque à bout portant; la poudre, d'une mauvaise qualité, n'eut pas assez de force pour chasser la balle, qui vint s'amortir sur sa ceinture; l'assassinat ayant manqué par une circonstance indépendante de la volonté du jeune fanatique, il fut arrêté par ceux-mêmes qui l'auraient protégé, si le général eût été tué. Suivant les lois des Lezghes, l'assassin fut condamné à une simple amende; il n'y avait eu que tentative de meurtre sans blessure. Après avoir échappé si miraculeusement, le général fut entouré d'hommages, et ne trouva plus que des visages amis ou résignés dans la suite de son excursion.

Le choix des juges est d'une difficulté extrême. Presque tous les habitans appartiennent à des associations ou tchoukoums; le juge qui fait partie d'une de ces associations donne forcément raison aux membres de son tchoukoum contre ceux d'une autre association. Cette rivalité, ajoutée à celle existant entre les tribus,

Digitized by Google

perpétue les haines et les vengeances : les assassinats commis par suite d'une inimitié de famille ne sont pas rares ; mais les enlèvemens sont les crimes les plus communs. Je vis à Zakataly plusieurs montagnards qui devaient être jugés pour avoir enlevé des femmes ou des jeunes filles.

L'administration civile, que le baron de Hahn, sénateur de l'empire, est venu établir dans le gouvernement du Caucase, inspire autant de mécontentement que d'inquiétudes. Auparavant le gouverneur-général réunissait toute l'autorité civile et militaire : depuis l'adoption du projet dont l'exécution est confiée au baron de Hahn, il doit y avoir deux administrations distinctes et indépendantes, sans parler de la troisième, celle de la police, profitant du conflit d'autorité pour accroître son influence.

Les affaires civiles seront soumises aux juges des tribunaux créés dans les villes de district. Si elles excèdent une valeur de 100 roubles d'argent (400 fr.), elles seront portées au tribunal de Tiflis, qui prononcera en dernier ressort, sauf le recours à la décision de l'empereur, qui, comme on sait, est souveraine.

Les minutieuses formalités de ce mode d'administration doivent exciter le mécontentement des montagnards. Autrefois, ceux-ci venaient

Digitized by Google

se présenter devant les chefs militaires, demandant la solution de leur procès; les deux parties exposaient leurs griefs, et acceptaient sans murmurer la décision de celui qu'ils avaient volontairement choisi pour arbitre. Les montagnards veulent qu'un jugement soit rendu avec promptitude; ils ont une sainte horreur des écrivains, et souvent ils se retirent plutôt que de s'engager dans un procès qui exigerait des écritures.

Le gouvernement militaire a été la source de déplorables abus dans les provinces du Caucase; mais ces abus sont en partie la conséquence du système vicieux de l'organisation russe. Si à une administration mauvaise on en adjoint une seconde plus imparfaite encore, le désordre ne peut que s'accroître; car, créer un nombre double d'employés, c'est augmenter le nombre déjà trop grand de ceux qui ne vivent que de vols et de pillage. Un juge répondait à Ivan-le-Terrible, qui l'accusait de se laisser corrompre: « Sire, j'ajoute plus de foi à un riche qu'à un pauvre. » Dans l'état actuel de la Russie, les juges n'auraient pas autant de franchise; mais ils suivent fidèlement les mêmes principes. Habitués au régime du sabre, à un système de lois aussi simple en principe que dans l'application (car il ne consiste pour ainsi dire

Digitized by Google

qu'en une appréciation en argent du dommage causé), les habitans du Caucase seront soumis à des enquêtes minutieuses, à des procédures sans fin; les employés civils les retiendront en prison pour instruire leurs affaires, prendront de l'argent de tous, et ne feront grâce à aucun.

Cette nouvelle administration, prélude de l'établissement d'un système de lois et d'impôt analogue à celui de la Russie, excitait une inquiétude sérieuse parmi les populations. Les Géorgiens et les Arméniens craignent que le gouvernement ne veuille les astreindre au service militaire, dont ils sont dispensés jusqu'à présent. Ne remplissant aucune fonction publique, n'ayant que des rapports forcés avec les autorités, on ne peut les contraindre à abandonner leur langue nationale pour le russe; le gouvernement ne peut que persécuter leurs prêtres et poursuivre leurs croyances, comme contraires à sa sûreté.

Il est presque inutile d'ajouter que les autorités militaires voient avec regret un nouveau pouvoir s'élever à côté d'elles. Sans oser désapprouver un changement ordonné par l'empereur, elles combattront, par des menées sourdes, les employés civils; et le conflit fréquent qui s'élevera entre les deux pouvoirs, en aug-

Digitized by Google

mentant les abus, excitera une perturbation funeste. Tout Russe de bonne foi reconnaît que l'administration de la justice n'est équitable que par hasard. Avant de faire adopter son système de jurisprudence aux peuples chrétiens ou musulmans du Caucase, la Russie devrait avoir un code de lois moins barbares et moins arbitraires. Lorsque l'interprétation des lois ne sera plus si confuse, il lui sera possible d'imposer sa législation aux provinces du Caucase : mais tant qu'une magistrature digne de sa haute mission n'existera pas en Russie, les lois musulmanes auront l'avantage de l'équité et de la clarté.

En quittant Zakataly, je suivis la chaîne du Caucase. Des villages, cachés par les vergers et des arbres séculaires, occupent le penchant de la montagne sur les bords toujours pittoresques d'un torrent qui se précipite avec fracas du sommet des rochers, mais dont les eaux, redevenues tranquilles, répandent sur leur passage la fertilité et la fraîcheur. Les cours d'eau, avant de se perdre dans l'Alazan, couvrent des rizières. Le riz est une des plus importantes cultures du district que je parcourais. Les habitans des villages, attirés moitié par curiosité, moitié par inquiétude, sur le passage de mon escorte, composée de dix mon-

Digitized by Google

tagnards et quelques Cosaques, venaient à ma rencontre, m'offrir des raisins délicieux, des pêches, des poires, sans vouloir accepter l'argent que je désirais leur donner. La culture riche et variée qui entoure les villages, ces beaux arbres à l'ombre desquels on respire si librement pendant les plus fortes chaleurs de l'été, tout disparaît lorsqu'on s'engage dans le défilé qui conduit à Yelissou. Les montagnes ne livrant qu'un étroit passage à la rivière d'Yelissou, son cours est aussi rapide qu'impétueux. La température, si chaude dans la plaine, est tout-à-fait froide dans la montagne; plus d'arbres, plus de végétation, de tous côtés des terrains arides et des rochers à pic. Yelissou, bâti sur les deux rives de la rivière, est un village sans autre importance que sa situation, qui en fait le centre des communications avec l'intérieur du Daghestan; de misérables cabanes en terre, superposées les unes au-dessus des autres, méritent peu d'être décrites. Je dus gravir, non sans peine, des rues inégales pour arriver au palais peu somptueux où demeure le sultan d'Yelissou, souverain de ce district et de celui de Routoul. Le sultan, vassal assez soumis, est jeune et d'une figure agréable; son énergie et sa cruauté l'ont rendu redoutable, et le font ménager par la Russie : ses habitudes

Digitized by Google

sont toutes orientales. Pour me faire honneur, il voulut se servir d'une fourchette; je m'empressai de le tirer d'embarras, en lui assurant que j'étais trop familiarisé avec les coutumes de l'Orient pour ne pas les approuver.

Accueilli par lui avec défiance, car il me croyait Russe, il me témoigna bientôt de l'abandon et du laisser aller, entrant avec moi dans des détails pleins d'intérêt sur les divisions qui règnent entre les différentes tribus du Daghestan. Ces divisions seules ont assuré la domination russe. Les peuplades une fois isolées sont facilement soumises ou anéanties, par suite de l'inaction des tribus qui devraient les soutenir.

Nous parlâmes longuement de Méhémet-Ali. Les montagnards prennent un vif intérêt à ses succès et font des vœux pour sa cause, regardée par eux comme le triomphe de l'islamisme.

Le sultan d'Yelissou a le grade de colonel dans l'armée russe; il protesta très-vivement de son dévouement à la Russie, pourtant tous ses vœux, toutes ses espérances avaient pour but l'indépendance du Daghestan. Je ne voulus pas refroidir son zèle en lui apprenant que le commandant de Zakataly avait été au moment de le faire arrêter, à la suite de quelques réclamations qui déplaisaient.

Le sultan d'Yelissou possède quarante-sept

Digitized by Google

villages, dépendans d'Yelissou et Routoul, en tout quatre mille maisons ou vingt mille habitans. Les communications sont interrompues pendant sept mois de l'année, par la quantité de neiges qui couvre les montagnes. Les habitans des villages placés dans la montagne ne peuvent entretenir qu'un nombre limité de bestiaux, à cause de la rareté des pâturages. Ils ont presque tous des chevaux, la culture y est peu développée, et les habitans, dans les années les plus fertiles, recueillent à peine la quantité de grains nécessaire à leur nourriture. La vallée de Routoul, arrosée par le Samour, est fertile et bien cultivée; le millet y croît en abondance.

Un des neveux du sultan se joignit à quelques montagnards pour me servir d'escorte; descendant des hauteurs d'Yelissou, je suivis le cours de la rivière, en m'élevant vers sa source. Après trois heures de marche, dans un pays qui n'était remarquable que par son aridité, nous arrivâmes au pied d'une haute montagne qu'il nous fallut gravir. La route tracée en spirale et dominant le cours du torrent, s'élevait au-dessus de précipices dont nous pouvions sonder la profondeur; au-dessus de nos têtes j'entrevoyais des montagnards qui contemplaient notre ascension; il leur eût été facile, en lais-

Digitized by Google

sant rouler quelques pierres, de jeter le désordre parmi nous, car la route était si étroite que nous devions marcher à la file. La stupidité des habitans, inférieurs aux populations de la Circassie sous le rapport de l'énergie, explique seule comment les Russes ont osé s'engager dans un pays si bien défendu par la nature. On a construit, depuis leur soumission, encore récente, cette route que les neiges détruisent chaque hiver; les montagnards que j'apercevais étaient occupés à la réparer; ils nous regardèrent passer avec curiosité, sans témoigner de malveillance : nous étions les hôtes de leur sultan.

Descendus des sommets élevés que nous avions fini par franchir, nous entrâmes dans le lit d'un autre torrent; des neiges abritées par la montagne avaient résisté aux chaleurs du mois d'août; le sol qui nous environnait continuait à être aride. Les roches, d'une teinte grisâtre, d'un granit sans consistance, n'ont pas le caractère grandiose des montagnes du Taurus. Au lieu de cette puissante végétation qui couvre le sommet du Taurus, on n'est entouré que de hautes cîmes d'un aspect triste et sévère; quelques beaux points de vue seulement égaient le paysage; ce sont des cascades qui, se précipitant d'une grande hauteur, vien-

Digitized by Google

nent mêler leurs eaux au torrent qui coulait à nos pieds.

La vue de quelques misérables villages inspire le respect pour la constance de ceux qui s'attachent à de semblables demeures; quelques petits champs, cultivés avec peine, sont souvent l'unique ressource des habitans, exposés à souffrir de la famine dans les années où des froids prolongés interrompent toute communication avec la plaine de Routoul.

Après huit heures de marche nous arrivons au village de Zakhur, un peu plus considérable, mais tout aussi misérable; des chevaux frais nous permirent de continuer notre route, qui suit le cours du Samour : du froid si pénétrant de la montagne nous passâmes à une température plus douce, et je m'arrêtai à Soubach. Un mouton entier, rôti avec du riz, composa un dîner auquel nous fîmes tous honneur. Avec un étranger qui parle leur langue, les montagnards deviennent facilement communicatifs; j'aime, je l'avoue, cette intimité qui n'est possible que dans les pays où les distinctions de rang reconnues par tous sans effort, n'entraînent jamais une familiarité gênante qu'il faudrait repousser; les vieilles mœurs patriarcales disparaissent de l'Europe, l'Orient seul en conserve encore quelques traditions bien affaiblies. Le

Digitized by Google

voisinage du Samour répand la richesse et l'aisance dans les villages qui peuvent utiliser ses eaux pour la culture du millet. On cite avec raison la beauté des tapis fabriqués par les femmes, les couleurs en sont aussi brillantes que solides.

Après Soubach la route côtoie encore le Samour; la vallée s'élargissait, et de nombreux villages égayaient la plaine; des habitans la parcouraient en portant sur leur poing des faucons ou des tiercelets; ils chassaient des perdrix ou des cailles, car les faisans s'éloignent peu des endroits couverts. Je fus surpris de la quantité de gibier : des perdrix couraient devant nous sans vouloir s'envoler; il fallait les poursuivre au galop de nos chevaux pour les forcer à s'enlever. Les hommes de notre escorte s'étonnaient de nous voir tuer des perdrix au vol sans descendre de cheval : rien pourtant n'était plus facile, il suffisait de tirer au hasard sur des compagnies de trente à quarante. La veille j'avais été moi-même témoin de l'adresse des montagnards : plaçant une pièce d'argent à cent pas de distance, je l'avais promise pour récompense à celui qui l'enleverait avec une balle; tous atteignirent le but, à quelques lignes près. Au moyen de deux petites baguettes qu'ils plantent en terre, et sur lesquelles ils appuient leur

Digitized by Google

carabine, ils parviennent à tirer avec une justesse remarquable. Les Circassiens ont aussi besoin d'un appui pour ajuster; une fois leur premier coup tiré, les montagnards rechargent rarement leurs armes, et ne tirent plus qu'au hasard.

Je passai le Samour à plusieurs reprises, et pus admirer la légèreté des ponts et la simplicité de leur construction. On commence par établir sur chaque rive une pile, soit en bois soit en pierre, deux poutres la dépassent de deux pieds environ; les autres poutres superposées dépassent les deux premières dans la même proportion; l'extrémité de la sixième se trouve ainsi à douze pieds de la rive du fleuve : la largeur du Samour variant de quarante à cinquante pieds, une poutre de moyenne longueur suffit alors pour réunir les deux rives. Ces ponts sont aussi légers que solides; élevés au-dessus du lit du fleuve, ils résistent aux crues subites qui suivent la fonte des neiges; si les piles forment un contrepoids assez fort pour la portée des poutres, ces ponts durent de longues années.

Je traversai Routoul, village aussi peu important qu'Yelissou; les habitans étaient occupés à la récolte du millet; des enfans conduisaient en cercle des bœufs ou des chevaux

Digitized by Google

attelés à une herse massive, garnie soit de clous en fer, soit de pointes en bois, et destinée à séparer le grain de la paille. La route est coupée par de nombreux canaux qui servent à l'irrigation des champs en culture; l'industrie des habitans et leur intelligence dans la culture des terres, sont attestées par le bon entretien des canaux, et le soin avec lequel les pentes sont ménagées.

J'arrivai à Akhti, chef-lieu d'un district que commande le colonel K***, Arménien d'origine. Les Russes ont élevé depuis 1839 une forteresse à Akhti, au confluent de l'Akhtisou et du Samour; elle domine toute la vallée qu'arrose cette rivière. Cette forteresse, isolée au centre des montagnes, servirait de refuge aux troupes en cas de revers. C'est à la suite de l'expédition faite en 1838 par le général Golavine, que les Russes ont créé un établissement militaire dans cette partie du Daghestan. Akhti commande les défilés qui conduisent à Yelissou, ainsi que ceux qui communiquent d'un côté à Derbent, de l'autre à Noukha. Dominée à l'est par les montagnes environnantes, il serait impossible de la défendre contre de l'artillerie; mais sa muraille et ses fossés d'enceinte sont un obstacle suffisant pour arrêter les montagnards.

Digitized by Google

La ville d'Akhti s'élève au pied du Schah-Dagh, dont le large sommet, dominant toute la chaîne, est recouvert de près de deux mille pieds de neiges perpétuelles; d'immenses glaciers existent aussi, assure-t-on, mais une exploration scientifique du Schah-Dagh ne me tentait nullement. De nombreux jardins et des champs en culture entourent la ville, composée de quatre cents maisons.

Le baron de Hahn a renoncé à introduire les tribunaux civils dans le district d'Akhti; les montagnards, nouvellement et imparfaitement soumis, n'ont pas été jugés dignes de la précieuse faveur accordée aux autres districts; il faut de longues années d'épreuves pour faire succéder sans danger, aux abus d'un pouvoir despotique qu'on redoute, ceux d'une administration vénale qu'on méprise.

La milice est organisée à Akhti comme à Zakataly; les hommes me parurent dévoués au colonel, qui exerce sur eux l'ascendant que donne la force et peut-être la cruauté, si je puis en juger par un poignard qu'il voulut me donner comme souvenir de notre rencontre, et dont la lame encore teinte de sang, avait été éprouvée par lui plus d'une fois, m'affirma-t-il.

Les montagnards de mon escorte m'amusè-

Digitized by Google

rent par leurs questions sur la politique générale de l'Europe; ils voulaient établir une comparaison entre les forces de la France et celles de la Russie. Les montagnards ont tous retenu le nom de Napoléon; et conservent pour lui un saint respect, à cause de ses succès contre les Russes. Malgré leur soumission au gouvernement, ces montagnards paraissaient tristes et rêveurs quand on leur rappelait que la division qui régnait entre les différentes tribus était l'unique cause de leur esclavage, et que les Tcherkesses, en ne permettant aucune intervention de la Russie dans leurs querelles de tribus, avaient pu maintenir leur indépendance.

« Chamyl, me dirent-ils, nous a envoyé des émissaires pour nous engager à nous soulever; mais que pouvons-nous faire? Nous serions écrasés! » A Zakataly j'avais vu des lettres de Chamyl écrites aux différens chefs des tribus; ces lettres avaient été livrées par ceux qui les avaient reçues, parce qu'ils ne pouvaient se révolter sans danger.

Quittant Akhti, je traversai le Samour près de la forteresse, et je m'engageai de nouveau dans la montagne, m'élevant graduellement pendant trois heures. Arrivé au point culminant de la route, je pus jeter un dernier regard sur le district que je venais de parcourir : à

Digitized by Google

mes pieds étaient Akhti et les villages qui s'élèvent sur les rives du Samour; le Schah-Dagh et la chaîne dont il fait partie bornaient l'horizon. Les montagnes que nous avions gravies étaient nues et arides; quelques sources entretenaient seules un peu de végétation. Je descendis lentement jusqu'au village de Kabir, situé sur le bord d'une petite rivière que l'on côtoie plus d'une heure; ce versant de la montagne est riche en pâturages; les habitans forment des meules du foin qu'ils ont coupé; l'hiver, lorsque la nourriture manque à leurs bestiaux, ils le transportent dans leurs villages sur de légers traîneaux.

Après Kabir, la route suit les rives de l'Arakh; la végétation était devenue riche et puissante; des buissons de clématide et de vigne sauvage s'élevaient de tous côtés; parfois des champs cultivés ou d'immenses pâturages donnaient au paysage, animé déjà par le mouvement des eaux, un charme d'autant plus vif que nous quittions des montagnes tristes et stériles. Arrivé au village juif d'Arakhin, je demandai des chevaux au chef du village; d'après l'organisation du service des postes, les habitans doivent fournir aux voyageurs des moyens de transport d'un village à l'autre. Les musulmans n'avaient fait aucune difficulté de

Digitized by Google

nous amener leurs chevaux, sans s'inquiéter si je les paierais; ils regardent cette obligation comme un devoir d'hospitalité.

Les Juifs furent loin de montrer le même empressement; me refusant à employer le système des officiers russes, en forçant par la crainte les récalcitrans, je commençai par leur payer leurs chevaux, au grand mécontentement de mon escorte, qui aurait voulu un prétexte pour les rançonner. Il fallut néanmoins de nouveaux pourparlers, afin d'obtenir les cordes nécessaires pour attacher nos bagages. Les Juifs avaient amené leurs chevaux nus; ils craignaient que leurs selles ou bâts ne fussent volés, et il fut difficile de les rassurer.

A mesure qu'on approche de la mer Caspienne, la chaleur devient plus lourde et plus accablante; sur ma route, des villages juifs offraient presque l'aspect extérieur des villages géorgiens; la vallée que nous traversions s'incline vers la Caspienne : malgré la fertilité du sol, le climat de cette vallée est malsain, et les habitans ont tous une apparence maladive; l'air vif des montagnes donne la force et la santé, que l'on vient perdre dans ces vallées où nul souffle d'air ne paralyse l'action du soleil. En général, au Caucase, même pour des organisations saines et robustes, la fraîcheur

Digitized by Google

des nuits, les pluies périodiques, les changemens fréquens de température, les vents alisés et glacials des montagnes, qui traversent l'atmosphère au milieu des journées les plus chaudes, sont autant de causes de maladies.

Laissant derrière moi Koulara et ses riches vergers, je suivis presque le rivage de la mer, puis m'engageai au milieu des vignes et des jardins qui entourent Derbent, dont les hautes murailles, partant du pied de la montagne de Tabasseran, se prolongent jusqu'à la mer, sur une longueur d'environ trois mille mètres. Des cimetières musulmans, placés à l'entrée de la ville, recouvrent un vaste espace, et vous font réfléchir sur l'importance passée de Derbent, qui aujourd'hui n'offre plus que des tombes et des ruines, au lieu du mouvement commercial d'une population active.

Les traditions populaires attribuent à Alexandre-le-Grand la fondation de Derbent, que les Turcs désignent sous le nom de Demir-Kapou (portes de fer). Je me rendis à la citadelle, bâtie sur un rocher à pic, à deux cent-soixante mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est à partir de la citadelle même que commence la grande muraille, qui se prolonge sur une longueur de deux cents verstes, et se termine près de Dariel, sur le versant opposé du Caucase. La

Digitized by Google

construction de cette muraille remonte au règne des Sassanides; des bastions réguliers et des tours s'élèvent à des intervalles de quatre cents mètres Cette muraille, servant jadis de défense contre les incursions des montagnards, se dirige à l'ouest et couronne les montagnes du Tabasseran; des meurtrières sont pratiquées dans les murs, formés de blocs énormes dont la solidité a pu résister aux ravages du temps.

Je trouvai dans les murs d'enceinte de la ville quelques inscriptions romaines; ce sont des pierres tumulaires que les musulmans ont employées pour réparer les murailles. Le commandant de Derbent, le colonel Bousckief, me montra une de ces pierres trouvée dans une fouille; le colonel regardait l'inscription qui y était gravée comme une preuve irrécusable de la présence d'Alexandre à Derbent. J'ai copié cette inscription, tant son explication me parut surprenante. Les lettres A. M. A. D. V. placées sur trois lignes, devaient selon lui signifier *Alexander Macedonius Adversus Derbent Victor*. Le commandant me parut si enchanté de sa savante interprétation, que, loin d'exprimer un léger doute, je l'engageai à persister dans sa résolution d'envoyer ce monument historique à Saint-Pétersbourg, et il me promit de l'y expédier.

Une tradition historique moins incertaine

Digitized by Google

que celle qui concerne la présence d'Alexandre-le-Grand à Derbent, se rattache au passage de Pierre-le-Grand, qui le premier enleva Derbent aux Persans, en 1722; cette ville retomba au pouvoir de la Perse, et, en 1766, le khan de Kouba la rangea sous sa domination; ce ne fut qu'en 1806 qu'elle fut incorporée au gouvernement du Caucase. Les habitans n'ont pas cessé de prendre part aux guerres des montagnards; on nous désigna une centaine de maisons dont les propriétaires avaient été pendus ou exilés par suite de leurs relations avec les tribus révoltées.

Derbent est administré par un divan composé des notables, et placé sous la présidence du gouverneur, qui seul exerce vraiment le pouvoir. Les habitans paient une capitation de six roubles (24 fr.), comme impôt de guerre. L'intérieur de la ville, ses bazars, les costumes des habitans sont empreints du caractère persan. Les Russes ont construit une place immense : des bazars, une caserne et le quartier-général occupent les divers côtés de cette place, où l'on est sans abri contre un soleil ardent.

Le mouillage de Derbent est peu sûr; les vents violens qui règnent sur la Caspienne rendent le séjour des petits bâtimens dangereux, car la rade est ouverte de tous côtés,

Digitized by Google

excepté vers l'ouest : aussi ne font-ils que s'arrêter pour déposer quelques marchandises venant des ports d'Asterabad, Bakou ou Astrakhan. La ville n'occupe que la partie éloignée du rivage, et le port, ainsi que le littoral, sont bordés de jardins qui servent de lieu de réunion aux habitans. Les casernes nouvellement construites sont mal aérées et ne peuvent convenir qu'au climat froid de la Russie; la saleté des soldats, leur mauvaise nourriture aggravent encore les effets de la disposition vicieuse de leurs logemens.

Les soldats russes, exposés à un soleil de plus de 30° Réaumur, n'échappent aux fièvres pernicieuses que pour languir des années de l'épuisement qu'entraîne une fièvre lente; l'abus des liqueurs fortes, des fruits et des végétaux, amène des dyssenteries, et ceux qui sont assez heureux pour résister à l'action du climat, vont tomber sous le fer des montagnards.

Le commandant d'un bataillon m'assura que, malgré la fatigue d'une route de plusieurs mois, il n'avait eu, de Moscou à Derbent, aucun malade; à peine entré à Derbent, il compta trente à quarante soldats alités par jour. La fièvre faisait de tels ravages qu'il fallut envoyer son bataillon à une vingtaine de verstes, près d'une source d'eaux chaudes.

Digitized by Google

Un bataillon et une compagnie d'artillerie sont en garnison à Derbent; le gouverneur m'assura que le climat était très-sain pour les soldats habitués à cette chaude température; l'action du climat se fait surtout sentir sur les nouvelles recrues, dont un dixième est enlevé la première année.

Le district qui environne la ville n'étant qu'imparfaitement soumis, le gouvernement s'oppose à tout rapport des habitans avec les montagnards; aussi le commerce est nul, les bazars sont déserts, il n'y a qu'un luxe de fruits et de légumes; quant à des marchandises, je ne pus en apercevoir.

La population de la ville et du district s'élève à quinze mille âmes, parmi lesquels on compte beaucoup de Juifs et des musulmans des deux sectes. La distance qui sépare Tiflis de Derbent, par la route directe que j'avais suivie, est de quatre cent-seize verstes; la route de poste est plus longue de trois cents verstes.

En remontant vers le nord, au-delà de Derbent, on ne trouve plus que des forteresses isolées; des rivières qui perdent leurs eaux dans la Caspienne, interrompent par des crues rapides toutes communications, et les Lezghes ou les Tchetchens viennent vous assaillir. Pour suivre le littoral de la Caspienne jusqu'à l'em-

Digitized by Google

bouchure du Terek, il faut faire partie d'une expédition russe, ou se mettre sous la protection d'un chef montagnard.

Au lieu d'une campagne toute militaire dans le Daghestan, je suivis paisiblement la route de Derbent à Kouba, praticable pendant une partie de l'année pour des chariots de poste; elle n'est interrompue que par les crues des rivières, car des ponts n'existent pas. Le Samour, quoique subdivisé à l'infini, offre souvent un passage aussi difficile que dangereux, les chevaux russes se laissant entraîner par le courant, sans opposer la moindre résistance.

Les relais de poste sont établis dans des redoutes entourées d'un fossé et d'un mur en terre revêtu de palissades en bois; quelques Cosaques gardent ces redoutes, faciles à enlever, car soldats, maîtres de poste, écrivains, postillons, tous sont attaqués par les fièvres, qui leur ôtent toute énergie. A l'exception de quelques villages entourés d'eaux-vives, ombragés de beaux arbres et d'immenses vergers, la route de Kouba n'offre aucun intérêt. On suit toujours une plaine entrecoupée par des rivières; les montagnes bornent l'horizon à l'ouest, et parfois vous entrevoyez la mer Caspienne, dont l'eau paraît dormir comme celle d'un lac.

Digitized by Google

Avant d'entrer à Kouba, je traversai la rivière de Kudialtchaï; sur les rives du Kudialtchaï s'élève un village habité par les Juifs Karaïtes. Ces Juifs, fidèles à l'Ancien Testament, ont rejeté les compilations du Talmud et les commentaires des savans hébreux, qui regardent les chrétiens comme des animaux immondes contre lesquels toute violence est permise. La simplicité des doctrines des Karaïtes et la pureté de leurs mœurs leur attire une considération refusée aux autres Israélites.

Je passai au milieu de la forteresse de Kouba; elle est entourée d'une palissade en bois, d'un mur de terre défendu par quelques canons; cette forteresse a résisté à l'attaque de quatre mille Lezghes, en 1838 : le siége dura deux jours; et se borna à l'échange de quelques coups de fusil, les montagnards n'ayant pas osé tenter un assaut. Depuis cette attaque, aussi maladroite qu'infructueuse, les habitans du district de Kouba, qui se compose de cent-cinquante villages et renferme une population de cent mille âmes, ont perdu le droit de porter des armes. C'est la seule province dans laquelle les Russes aient pu appliquer cette mesure de précaution. Les habitans du district de Kouba sont plutôt des voleurs intrépides ne pensant qu'au pillage, que des hommes animés par l'amour de l'indé-

Digitized by Google

pendance; leur seule industrie consiste à fabriquer des armes d'une trempe excellente; ce sont eux-mêmes qui coulent et forent leurs canons de fusils. Moins intrépides que les Circassiens, qui leur sont supérieurs, soit comme beauté extérieure soit comme caractère, les peuples du Daghestan ne peuvent pas être soutenus comme eux par la Turquie. Habitués à vivre de brigandages, n'ayant aucun commerce, aucune industrie, l'occupation russe, en empêchant les Lezghes de rançonner les Géorgiens ou les Arméniens, était pour eux un joug difficile à supporter auquel ils se seraient résignés; ils auraient forcément trouvé dans l'agriculture des élémens de richesse, et dans la vente de leurs bestiaux le moyen de se procurer de belles armes, de beaux chevaux, leur unique luxe.

Les officiers qui ont fait les guerres de Daghestan déplorent les pertes sans résultat qu'entraîne le système de conquête adopté par l'empereur. Les montagnards se bornent me disaient-ils à repousser les attaques contre leur indépendance menacée par tous ces forts qu'on élève; ainsi, cette année, les Russes construisent la forteresse de Tchoura, à environ cent-cinquante verstes de Derbent, près de l'embouchure du Terek. Une fois cette forteresse achevée, ils commenceront de nouveaux travaux militaires.

Digitized by Google

Les peuples du Daghestan demandent la libre introduction du sel et des grains nécessaires à leur consommation; ils ne veulent aucun soldat russe parmi eux. Au lieu de les forcer à être toujours en guerre, si on les laisse dans leurs montagnes, conduire leurs troupeaux et cultiver leurs terres, ils perdront peu à peu leurs habitudes guerrières, et apprendront à respecter les populations paisibles des vallées : transiger avec eux, attendre tout du temps et d'une administration équitable, est le parti le plus sage, car les Russes ne peuvent espérer être maîtres de la montagne qu'après avoir anéanti des populations exaspérées par les cruautés exercées contre elles.

Le colonel Wrangel, chef du régiment d'Erivan, voulut bien me confirmer les détails que j'avais déjà obtenus sur le siége d'Akourjo, et qui peuvent faire juger du caractère résolu des montagnards que les Russes ont à combattre.

Chamyl, successeur de Khazi-Mollah, le prédicateur enthousiaste qui tomba sur la brèche de Gimri, est un fanatique moins ardent, mais un chef plus sage et plus dangereux, car sa douce et persuasive éloquence est soutenue par une profonde connaissance du caractère des montagnards ; il avait choisi pour résidence Akourjo, village d'environ trois cents maisons. Entouré

Digitized by Google

de ses fidèles partisans, Chamyl inquiétait les autorités russes : le général Grabbe crut le moment favorable; et réunissant six mille hommes de troupes et de l'artillerie, il s'avança par des chemins presque impraticables jusqu'aux portes d'Akourjo. Il n'avait eu qu'à repousser quelques attaques de montagnards qui, connaissant tous les défilés, lui avaient fait éprouver des pertes d'hommes peu considérables. Un simple mur en terre entourait Akourjo, et le général crut qu'il suffirait d'ordonner l'assaut pour s'emparer de la résidence de Chamyl, qui, située sur les bords du Koisou, n'est forte que par sa seule position. Akourjo s'élève sur un rocher à pic; un ravin profond l'isole et le sépare des montagnes environnantes; pour pénétrer dans son enceinte, il fallait descendre le long d'une arête d'à peine deux pieds de large; si on venait à glisser ou à être atteint d'une balle, on périssait infailliblement sur les rochers qui, bordant le lit du torrent, forment des précipices aussi terribles que profonds. Malgré les dangers d'une marche pas à pas sous le feu de l'ennemi, le général Grabbe ordonna l'attaque; le colonel Wrangel était à la tête de quinze cents hommes d'élite; ils s'avancèrent jusqu'à l'arête, qui se prolonge sur une longueur de quarante mètres environ; l'en-

Digitized by Google

nemi laissa les Russes s'engager; lorsqu'il ouvrit le feu, officiers, soldats, tombèrent blessés mortellement; la chute des uns entraîna celle des autres, et les rochers se couvrirent de cadavres; trois fois le colonel revint à la charge; il s'arrêta enfin, et, blessé lui-même, ne dut son salut qu'au dévouement de quelques soldats. Des quinze cents hommes envoyés à l'attaque d'Akourjo il en restait cinquante; sur trente-quatre officiers deux seulement survivaient; les autres, frappés à mort, étaient tombés en combattant ou avaient péri misérablement sur les pointes des rochers. Le siége d'Akourjo traîna en longueur; les Tchetchens, animés par la présence de Chamyl, firent preuve d'un fanatisme qui les élevait au-dessus de toute crainte; ils s'exposaient au feu de l'artillerie pour tuer des officiers russes : aussi les assiégeans comptèrent-ils plus de cent officiers morts ou blessés. De nouvelles troupes furent nécessaires pour combler les vides faits par l'ennemi, et un assaut général mit enfin un terme à la défense d'Akourjo. Pour se rendre maîtres d'un simple village, les Russes avaient perdu près de six mille hommes; quant à des prisonniers à faire, il fallut y renoncer; les montagnards périrent les armes à la main, sans vouloir se soumettre. Chamyl et quelques-uns de ses dévoués par-

Digitized by Google

tisans trompèrent la vigilance des soldats russes; le but du général Grabbe était manqué, car Chamyl, quoique forcé de quitter Akourjo, exerçait toujours la même influence. Aujourd'hui Akourjo est rasé, sa position n'a rien perdu de sa force, et le jour où les montagnards relèveront leurs cabanes et le mur d'enceinte, il faudra encore bien du sang versé pour s'en rendre maître. Tcherkaie est devenu le séjour habituel de Chamyl, et les Russes, instruits par la résistance d'Akourjo, n'osent plus l'attaquer.

Chamyl exerce aujourd'hui une influence immense dans le Daghestan; soulevant les haines religieuses des musulmans contre les Russes, employant la douceur et la persuasion pour rallier toutes les tribus, ses efforts tendent à unir les tribus du Daghestan avec celles de la Circassie; actif et astucieux, il a fait preuve d'une rare persévérance; sa confiance dans le triomphe de leur indépendance, partagée par les montagnards, les soutient contre tous les revers. Accablés par des forces supérieures, leur soumission cesse aussitôt que les troupes russes sont éloignées; les hommes qu'il désigne pour accomplir une mission obéissent même au péril de leur vie. Le fanatisme des tribus est tel, que des officiers m'assurèrent qu'ils n'auraient pu suivre la route qui m'avait amené à Derbent.

Digitized by Google

Le même montagnard qui passait près de moi me souhaitant la bien-venue, aurait armé son fusil, et, posté dans un lieu écarté, aurait tué l'officier au milieu de son escorte. Un des officiers du régiment d'Erivan avait été enlevé par les Lezghes, qui demandaient cent mille francs pour sa rançon. Le gouvernement russe refuse de racheter les soldats ou officiers faits prisonniers; ce sont les familles de ces malheureux qui doivent payer leur rançon, si elles ne veulent les laisser enchaînés au service d'un montagnard, qui, perdant l'espoir de les vendre, les emploie aux travaux les plus pénibles.

Chamyl un jour sans doute succombera, les os de ses victimes resteront semés sur le sol qu'il aura défendu, et un nouveau prophète surgira, ambitieux d'égaler la renommée de Khazi-Mollah et de Chamyl. Pour qu'une guerre religieuse éclate en même temps en Circassie et dans le Daghestan, il suffit qu'il se rencontre parmi les peuples du Caucase un homme qui connaisse les passions et les haines des différentes familles, qui sache protester avec éloquence contre les injustices des autorités russes, capable à la fois de réunir sous son drapeau et de diriger toutes les tribus de montagnards encore indépendans. Des généraux qui connaissent les mœurs et les habitudes des peuples du

Digitized by Google

il est en ruines, et tout le pays qu'il devait défendre est désert et abandonné.

Les environs de Kouba sont très-boisés; des Polonais qui se trouvaient dans cette ville me parlèrent de l'abondance et de la variété du gibier, et me proposèrent de les accompagner; j'acceptai, car à Zakataly nous n'avions pu forcer un faisan à s'enlever, il s'était laissé tuer par le faucon, sans chercher son salut dans la fuite. A Kouba je fus plus heureux : nous eûmes toutes les émotions de cette chasse moins cruelle pourtant que celle des gazelles, auxquelles le faucon crève les yeux avant qu'elles soient prises par les lévriers.

J'ai souvent rencontré en Géorgie de nobles Polonais devenus simples soldats; partout ils se louaient de leurs rapports avec les Russes, qui oubliaient leur infortune présente pour les traiter comme des égaux; de simples soldats étaient assis à la table d'un général sur un pied d'intimité. Je n'ai jamais remarqué, en Géorgie, cette animosité que l'empereur s'étudie avec tant d'art à développer entre les deux nations.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Bakou. — Le monastère d'Atesch-Gah. — Choumakhie et Gandja.

La route de Kouba à Bakou est monotone et déserte; les seules habitations qu'on rencontre sont les relais de postes; on traverse une plaine toujours unie, et le manque d'eau se fait vivement sentir, surtout en approchant de la presqu'île d'Apcheron. La terre était sèche, et nos chevaux dérobaient l'espace en nous couvrant de flots de poussière; aussi nous fran-

Digitized by Google

chîmes rapidement les cent verstes qui nous séparaient de Bakou.

Laissant derrière moi les nouveaux faubourgs encore inachevés, je pénétrai dans l'enceinte de murailles qui entourent l'ancienne ville, et vins demander un logement au colonel commandant.

Bakou est une ville mieux bâtie et plus régulière que Derbent et Kouba. La population s'élève à sept mille âmes. Quoiqu'elle ait appartenu successivement aux Turcs, aux Persans, aux Russes, sous Pierre-le-Grand, cette ville a conservé quelques anciens monumens des khans indépendans de Bakou. Le général Tsitsianof, gouverneur de la Géorgie, ayant été tué en 1806 par le khan de Bakou, la ville fut prise et incorporée au gouvernement du Caucase. Bakou est soumise à la même capitation que Derbent, et l'administration est confiée à un divan composé de notables que le gouverneur consulte pour la forme. Les habitans de Bakou, Persans d'origine et de religion, se sont signalés par leur esprit d'hostilité à la Russie. Ils voulaient livrer Bakou au schah. Aujourd'hui le gouvernement de la Perse ayant passé entre les mains des Russes, si ce n'est nominativement, du moins de fait, la tranquillité du pays n'a plus rien à craindre du réveil de ces souvenirs d'ancienne nationalité.

Digitized by Google

L'enceinte de Bakou est remarquable par l'élévation et l'épaisseur des murailles, qui en faisaient une ville importante comme défense : les portes sont au nombre de deux. Un monument en ruines mérite d'être visité, c'est l'ancien palais des khans, qui domine la ville et le fort de Bakou. Ce palais ressemble plutôt à une forteresse qu'à la résidence d'un prince. Quant aux évènemens historiques qui se rattachent à ce palais, je n'en connais aucun, si ce n'est l'assassinat du général Tsitsianof. L'intérieur contient quelques traces effacées des arabesques qui couvraient les murs; depuis quarante ans l'ancienne demeure des khans est abandonnée; leur jardin seul continue à être cultivé par les soins du gouverneur.

Je montai sur une tour appelée Kiss-Koulessi (tour de la demoiselle); une plate-forme sur le sommet en indique la destination; de cette plate-forme on pouvait signaler soit l'approche de l'ennemi, soit la présence de quelque bâtiment. La construction de cette tour remonte au même temps que celle des murs d'enceinte, c'est-à-dire au règne des Sassanides. Si l'on ajoute à ces édifices des bazars occupés par les Persans et les Arméniens, et d'assez grands karavanserails, on aura la liste complète des monumens qui rappellent à Bakou la do-

Digitized by Google

mination de la Perse. Les Russes ont élevé quelques maisons d'un aspect blanc et uniforme, qui s'harmonisent mal avec les anciennes murailles.

On me fit reconnaître, à près d'un verste de la côte, un bas-fond qui, jadis habité, communiquait avec la terre-ferme par une chaussée dont les traces sont visibles à marée basse. Les habitans croient qu'un soulèvement volcanique a amené la submersion de cet isthme, qui se prolongeait à une grande distance dans la mer. Le sol de Bakou est assez volcanique pour que l'on puisse admettre les traditions conservées par les habitans, lorsqu'elles ne dépassent pas les limites des probabilités; il aurait donc existé une chaussée parallèle à la ville, dont l'intervalle aurait offert à tous les bâtimens un mouillage sûr et commode; depuis la submersion de la chaussée, le sol de la mer s'est exhaussé, et les bâtimens mouillent près de la ville, à l'abri d'une pointe de terre qui avance. De nombreux bâtimens animent le port de Bakou, un des meilleurs de la Caspienne; tous les navires qui se trouvent sur cette mer sont d'un faible tonnage, à cause des bas-fonds, qui s'étendent souvent à plus de deux lieues des côtes.

Une goëlette de guerre était mouillée dans le port de Bakou, le commandant m'engagea à

Digitized by Google

la visiter, et je saisis cette occasion de faire une courte navigation sur la Caspienne. Les vents soufflaient avec violence, et nous eûmes quelque peine à aborder la goëlette, qui était encombrée de cordages, de barils de toutes grandeurs, et n'avait pas cette apparence d'une exquise propreté, nécessaire à bord de bâtimens de guerre, si petits pour contenir une quarantaine de matelots. La marine militaire de la Caspienne se compose de six bricks-goëlettes, armés de dix pierriers, et suffit pour protéger le commerce russe; les Turcomans ont perdu leurs habitudes de piraterie; ne pensant plus qu'à de longues excursions dans le désert dans le but d'enlever de malheureux Persans, ils ont renoncé à la mer, et n'ont plus qu'un petit nombre de bateaux de pêche.

Les bâtimens de guerre sont souvent employés à des transports entre Astrakhan et Salian ou Lenkoran. Le capitaine se plaignait de la nécessité d'aller mouiller à l'île de Sara, plus remarquable par son climat pestilentiel que par la richesse et la fertilité du sol. Dans un rapport du comité des finances, adressé à l'empereur, sur les ressources de la Géorgie, on a évalué les produits de l'île de Sara, en cannes à sucre, coton et indigo, à plusieurs millions de roubles; une seule difficulté empêche

Digitized by Google

de réaliser ce brillant résultat, c'est que tous les hommes périssent après un court séjour, grâce aux exhalaisons marécageuses d'un sol submergé par les hautes eaux; chaque année la garnison, forte de cinq cents hommes, est presque détruite par les maladies.

L'île de Sara est en face de Salian, lieu renommé pour les pêcheries; la saison des pêches n'étant pas encore arrivée, je renonçai à faire le voyage de Bakou à Salian, jugeant inutile de parcourir un pays qui réunit, comme le Guilan, toutes les conditions de fertilité. Un sol bas et humide, dont la fraîcheur est constamment entretenue par les immenses forêts qui le recouvrent, produit, sous un soleil ardent, le riz, la canne à sucre, l'indigo presque sans culture; mais l'humidité du sol n'ayant aucun écoulement, car les terres sont de niveau avec la mer, les eaux séjournent, forment des marécages, et tout ce pays qui devrait être si riche et si peuplé, n'est habité que par des tigres, des oiseaux ou animaux sauvages, qui seuls résistent à l'insalubrité du climat.

Les pêcheries de Salian donnent chaque année à la couronne un revenu de 200,000 roubles (800,000 francs). Lorsque la pêche est favorable, on prend dans le Kour de dix à vingt mille poissons par jour; la pêche dure cinq

Digitized by Google

mois de l'année, à partir de la fin d'octobre.

Le commerce de Bakou a presque cessé depuis l'incorporation de la Géorgie au système général des douanes; il n'y a que le naphte qui donne encore un peu de mouvement à la place. Je visitai les réservoirs, où l'on conserve le naphte avant qu'il soit livré aux acheteurs : ce sont de vastes citernes où se dépose le naphte des différentes sources exploitées dans le voisinage de Bakou. Le gouvernement vend vingt-huit francs les 400 kilos. La ferme du naphte donne à la couronne un revenu de six cent quarante mille francs : le produit serait près du double, si les agens chargés de percevoir le revenu n'étaient pas d'accord avec les fermiers.

Les sources de naphte sont au nombre de quatre-vingt-quatre, et s'étendent dans un rayon de sept verstes; ces sources sont plus ou moins abondantes; quelques-unes donnent par jour quinze cents kilos de naphte, qui, surnageant toujours à la surface de l'eau, est facilement recueilli; il suffit d'un seau en cuir qu'on promène sur la surface à des intervalles réglés, pour retirer le naphte; après quelques heures de repos, l'eau mélangée au naphte s'échappe par des ouvertures qui lui livrent une issue.

Les puits de naphte noir sont répandus de

Digitized by Google

divers côtés, ceux de naphte blanc sont réunis dans une seule vallée : leur produit est peu considérable; ces puits, au nombre de quatorze, ne fournissent que douze cents kilos par mois. Le naphte blanc donne une clarté beaucoup plus vive, il est toujours plus pur que le naphte noir, employé surtout au graissage des roues, et se vend quatre-vingts francs les quatre cents kilos. On avait cherché, en dégageant plus complètement le naphte de la quantité d'eau qu'il contient au sortir des réservoirs, à obtenir une essence qui aurait pu être substituée avec succès à la térébenthine pour les peintures communes. Les premiers essais ont réussi, l'évaporation de l'eau s'opérait facilement, mais les employés ont prétendu que ce travail leur donnait trop d'embarras, et ils se bornent à suivre leur routine habituelle.

A la distance de près de trois heures de marche de Bakou, s'élève un monastère habité par les Guèbres, et connu sous le nom d'Atesch-Gah (lieu du feu). Pour m'y rendre, je parcourus un terrain rocailleux, qui paraissait rebelle à la culture; pourtant la quantité de villages qui se trouvaient sur notre route indiquait que le sol était fertile; mon guide m'assura même que les récoltes de millet étaient très-abondantes; je dus le croire; quant à des

Digitized by Google

arbres, à de la verdure, je n'en aperçus pas le moindre vestige; l'eau seule suffit pour rendre fertile le sable et les cailloux; ce n'est cependant que vers le sud qu'on recueille le safran, une des branches les plus importantes des produits de Bakou.

Après avoir dépassé des villages fondés dans l'origine par des Arméniens, mais occupés aujourd'hui par des musulmans, j'arrivai en vue du monastère d'Atesch-Gah, qui forme un pentagone irrégulier avec une seule entrée; une cour irrégulière aussi occupe le milieu de l'édifice; elle est entourée d'un mur crénelé auquel sont adossées les cellules des Guèbres; les murailles sont destinées à servir de défense contre ceux qui voudraient troubler les adorateurs du feu dans leurs paisibles invocations; elles ont près de vingt pieds de hauteur, et le monastère a cinq cents pieds de tour.

Au milieu de la cour est un clocher carré; on entre dans l'intérieur par l'espace compris entre les colonnes qui le soutiennent. Dans les quatre angles sont placés des tuyaux communiquant par des conduits souterrains avec les sources de naphte; ces tuyaux s'élèvent à trente-six pieds de hauteur, et vomissent de fortes colonnes de flamme; car le naphte renferme une telle quantité de gaz hydrogène, qu'il s'en-

Digitized by Google

flamme au seul contact de l'air. Au milieu de la voûte du clocher est un enfoncement de forme carrée dont on s'approche par des escaliers en pierre ; trois petites cloches y sont suspendues ; un des tuyaux ayant été rompu, il n'y en avait plus que trois qui projetaient des flammes.

Un conduit au fond de la cellule faisant face à la porte d'entrée, lance aussi de vives flammes ; ce conduit est séparé par une simple draperie, de l'autel où les Guèbres célèbrent leurs cérémonies ; on soulève parfois la draperie, et, sur cet autel même, les corps des vrais croyans sont réduits en cendres par l'action dévorante du feu éternel.

A l'époque où je visitai le monastère d'Atesch-Gah, douze Guèbres occupaient les principales cellules. Le culte des adorateurs du feu n'est plus en honneur que dans quelques districts reculés des Indes, ou à Yezd en Perse, et les cérémonies des disciples de Zoroastre sont si peu connues, car elles sont si rarement pratiquées, que je crois devoir les décrire.

Dès que le soleil éclaire de ses rayons l'enceinte de la cour, chaque Indien (tous ces Guèbres sont d'origine indienne) sort de sa cellule, portant deux petits vases de métal, l'un vide, l'autre plein ; il prie à voix basse, soulève les

Digitized by Google

vases, s'asperge d'eau avec trois doigts, et pose les vases à terre; il regarde le soleil entre ses doigts, élève les mains et les pose sur son front en récitant une courte prière à haute voix. Il reste en contemplation, puis se remet à prier en élevant la voix, relève les vases, s'incline trois fois, et chaque fois verse l'eau du vase plein dans le vase vide; puis il jette l'eau en l'air et rentre dans sa cellule en chantant des hymnes sacrés.

La seconde ablution a lieu dès que les étoiles paraissent, après le coucher du soleil. Un Indien sort tenant un petit cor de chasse; il en tire quelques sons, s'avance vers le clocher, agite avec force la corde d'une des trois cloches, lève ses mains vers le ciel, contemple le feu éternel, et fait une courte invocation à voix haute. Il continue ensuite de prier à voix basse, les yeux fixés sur l'autel derrière lequel est le grand foyer. Tous en font autant; et lorsqu'ils ont terminé, ils se rassemblent en groupes, et chantent le principe créateur, en frappant en mesure deux petites cymbales.

Le grand-prêtre célébra en notre honneur une des cérémonies de son culte. Nous nous rendîmes près de l'autel : à travers l'étoffe légère qui le sépare du foyer, on entrevoit la flamme éternelle. Cet autel est divisé en sept

Digitized by Google

marches, sur lesquelles se trouvent quelques petites idoles en terre cuite, des cymbales, des livres sacrés, des vases pour les ablutions et des cassolettes pour les parfums. La cérémonie fut commencée par quelques sons aigres qu'un des Guèbres tira d'une conque marine. Le grand-prêtre fit ensuite une longue invocation à voix haute, pendant laquelle un des assistans agita une sonnette; des prières à voix basse et la lecture des passages sacrés suivirent cette première invocation. Le grand-prêtre prenant une cassolette fit, en la portant, le tour de l'autel; il répétait des prières auxquelles répondaient les assistans. Prenant deux vases, l'un plein, l'autre vide, il s'aspergea, puis versa l'eau d'un vase dans l'autre, en continuant toujours de prier, pendant qu'un des assistans agitait des cymbales. La cérémonie se termina par une prière à laquelle se joignirent tous les Guèbres; le grand-prêtre prenant alors un petit plat chargé de sucre candi, en avala un morceau; les deux desservans reçurent ensuite leur part, et nous fûmes appelés nous-mêmes à les imiter.

Les cellules des Guèbres sont blanchies à la chaux et d'une rare propreté; quant aux Guèbres eux-mêmes, ils sont à peine couverts de misérables haillons. Dans chaque cellule sont

Digitized by Google

pratiqués des conduits de naphte qui s'allument à volonté; ils servent soit à éclairer l'intérieur, soit à la cuisson des alimens.

La principale fête des Guèbres est célébrée le 30 décembre, et s'appelle *Spmala :* je croyais trouver des fanatiques dangereux dans ces moines qui, depuis quinze ou seize ans, vivent éloignés de leur patrie; tous, au contraire, me parurent doux et résignés à cette triste existence du monastère : contempler cette flamme qui s'élève éternellement suffit à leur bonheur, et ils n'ont d'autres austérités à subir que celles qui leur sont imposées par leur misère. Presque tous portent sur leur front une marque de couleur orange qu'ils se font avec une pierre importée des Indes. Le grand-prêtre est entièrement habillé d'étoffe couleur orange; sa tête est couverte du bonnet indien, de forme conique. Il me raconta les violentes persécutions qu'ils ont eu à subir de la part des Persans. Les troupes persanes s'étant emparées de Bakou, en 1826, vinrent piller le monastère d'Atesch-Gah, et brûlèrent tous les livres qui y étaient conservés; une semblable destruction est une perte réelle pour la science, si, comme me l'assurait le grand prêtre, tous les livres sanscrits qui se rattachent à l'adoration du feu se trouvaient réunis dans ce monastère.

Digitized by Google

Quant au zèle religieux, il s'affaiblit chaque jour : trois ans s'étaient écoulés sans qu'un vrai croyant fût venu s'agenouiller devant le feu sacré.

Tout le sol environnant renferme une telle abondance de naphte, qu'il suffit de le creuser légèrement pour établir des fourneaux, dont la chaleur est assez forte pour cuire, dans l'espace de six ou huit heures, des pierres à chaux. Tous ces fours laissent échapper des masses de flammes qui, recouvrant les pierres, donnent tout-à-fait l'idée d'un incendie souterrain prêt à éclater. Le naphte doit se dégager librement à l'air, car le contenir causerait une explosion : nous en fîmes l'expérience nous-mêmes en faisant boucher l'entrée d'un puits; quelques instans après on y lança un brandon allumé qui produisit une explosion semblable à un coup de canon.

La nuit était obscure lorsque je quittai le monastère d'Atesch-Gah. Les fours à chaux en pleine activité brillaient dans la plaine, et de tous côtés l'on voyait s'élever des masses de feu; les gerbes de flammes qui s'échappent du clocher d'Atesch-Gah répandaient au loin une vive clarté; des cavaliers galopaient autour de nous, portant d'énormes flambeaux ou machalls, formés de morceaux de toile imprégnés

Digitized by Google

de naphte, et projetaient sur la route que nous parcourûmes pour retourner à Bakou, une lueur inégale mais presque féérique.

Nous avions pu juger par nous-mêmes un phénomène atmosphérique des plus curieux, et fouler un sol presque brûlant; les souvenirs que réveille le couvent d'Atesch-Gah avaient ajouté un nouvel intérêt à notre excursion. De pauvres moines qui se plaignent et gémissent, montrent leurs haillons, et demandent l'aumône, sont les derniers débris d'une religion jadis toute puissante en Orient, dont le principe philosophique excite encore l'attention des hommes qui veulent étudier les premiers pas de la philosophie.

A de violens orages succédèrent les pluies; la route cessa d'être praticable; il eût été agréable pourtant de franchir rapidement la distance qui nous séparait de Choumakhie, car la presqu'île d'Apchéron n'offrait aucun charme qui pût nous dédommager des ennuis d'une marche lente sur un terrain qui, s'attachant aux roues légères de nos chariots de poste, nous forçait parfois à l'immobilité absolue. Nous perdions des heures presque entières pour franchir la moindre colline; après bien des cris et des efforts nos postillons parvenaient au sommet. Mais il fallut passer la nuit dans une mauvaise cabane qui

Digitized by Google

sert de relais, et dont le toit nous garantissait à peine de la pluie; nous attendîmes le jour avec la résignation forcée d'un voyageur qui prévoit de nouveaux obstacles; car les pluies avaient dû faire déborder les rivières et rendre leur passage dangereux, peut-être impossible. La route, toujours aussi monotone, devenait de plus en plus difficile pour les chevaux, qui n'ont pas la force de vaincre la moindre résistance; je traversai Marasie, village abandonné; une belle fontaine, un ancien palais, construit plutôt sur le plan d'une forteresse solide que d'une résidence agréable, et des ruines de maisons indiquent encore l'ancienne importance de Marasie, détruite dans quelques incursions des Persans. Je ne pus cependant apprendre à quelle époque remontait l'abandon de ce village; on m'assura seulement que long-temps avant les dernières guerres de Perse, Marasie avait le même aspect désolé. La vallée qui environne le village est d'une grande fertilité, mais manque entièrement de population.

Pour arriver à Choumakhie il nous fallut traverser le Pirsagat, gonflé par les dernières pluies; ce ne fut qu'en jetant nos chevaux à la nage que nous pûmes arriver sur l'autre rive; quant à nos effets, ils furent trempés d'eau comme nous-mêmes, qui avions dû renoncer à

Digitized by Google

poursuivre notre route en chariot de poste, pour monter de nouveau sur des chevaux de Cosaques. On doit s'étonner avec raison d'avoir presque un danger à courir pour arriver jusqu'à une ville commerçante et industrielle : ne vaudrait-il pas mieux, dans l'intérêt d'une civilisation bien entendue, s'occuper d'abord des provinces soumises, établir partout des voies de transport sûres et faciles, puis penser ensuite à faire arriver des canons dans les montagnes? Trop entreprendre est souvent une faute, mais ne penser qu'à inspirer la terreur est une politique contre laquelle tout homme doit protester.

Choumakhie, résidence d'un commandant russe et capitale du Chirvan, est une des villes les plus remarquables de la Géorgie, par ses fabriques d'armes et d'étoffes de soie. Les relations commerciales de Choumakhie avec la Perse, subsistent au moyen d'une contrebande très active; les employés russes chargés de la ligne des douanes, accordent toutes facilités aux contrebandiers. Les étoffes de soie qui se fabriquent à Choumakhie sont appelées *khânaos;* elles ont quelque ressemblance avec notre gros de Naples; le tissu, inégal, n'a ni la souplesse ni le brillant des nôtres. Presque toutes ces étoffes sont à carreaux ou unies; les des-

Digitized by Google

sins comme les couleurs varient peu; leur prix est du reste élevé, vu l'imperfection du travail, mais la main-d'œuvre est toujours fort chère, à cause du temps employé à la fabrication et à la préparation de la soie. Les armes sont d'un prix peu élevé et leur trempe excellente; un fusil simple, comme les carabines dont se servent les montagnards, avec une crosse incrustée de cuivre, coûte trois ducats; un poignard de ceinture à peu près le même prix.

La ville de Choumakhie, détruite à plusieurs reprises par les guerres, ou bouleversée par les tremblemens de terre, n'a aucun caractère d'ancienneté; d'ailleurs la ville actuelle n'occupe pas l'emplacement de l'ancienne ville; il faut aller à près de deux verstes de distance pour en retrouver les ruines; elle occupait deux collines réunies par un immense pont qui servait d'aquéduc.

La ville nouvelle consiste dans une large rue de plus d'une verste de longueur; des arcades voûtées servent de bazars. L'eau et la boue rendaient la circulation impossible, et ce fut à cheval que nous dûmes parcourir la ville et nous rendre à la citadelle qui la domine. Les mosquées, le petit nombre d'édifices avec des portiques à colonnades, élevés par les soins du gouvernement russe, me parurent des bâtimens

Digitized by Google

sans style ni architecture. Les Persans auraient dû marquer leur occupation par quelqu'unes de ces brillantes mosquées qu'ils construisaient avec tant d'art : rien de semblable n'existe; des masures et des palais russes couvrent l'emplacement d'une ville qui comptait encore cent mille âmes au commencement du siècle dernier. Pierre-le-Grand saccagea Choumakhie, Nadir-Schah la rasa de fond en comble; le dernier khan de Chirvan, en la choisissant pour chef-lieu de sa résidence, lui rendit quelque importance : aujourd'hui Choumakhie a une population de dix mille âmes.

Au lieu de me rendre à la citadelle demander l'hospitalité au commandant de la ville, je m'étais arrêté à la direction de la police, dont le grand-maître était absent, et j'avais pu, en toute liberté, faire sécher mes vêtemens trempés par l'eau du Pirsaga autant que par la pluie qui ne cessait de tomber. Tous les hommes attachés à la police avaient parcouru la ville, et, en moins d'une heure, un kébab, rôti persan, un excellent pilaf et des fruits en abondance, nous firent oublier les fatigues et les ennuis de notre dernière journée. J'aspirais avec délices des bouffées de tabac, et le léger café contenu dans ma fitzan; rien ne me paraissait devoir troubler ce kief oriental, farniente plein de

Digitized by Google

charmes pendant lequel une douce rêverie vous procure un demi-sommeil; j'étais presque perdu dans des rêves fantastiques, lorsque des soupirs, des gémissemens plaintifs vinrent jusqu'à mon oreille : j'écoutai. Les mêmes cris de souffrance et de douleur se renouvelèrent. Oubliant toute pensée de kief, j'appelai un des hommes qui se tenaient à ma porte, pour savoir d'où partaient ces cris. Il me répondit qu'ils provenaient d'une femme arrêtée par suite du meurtre de son mari; l'assassin, qui était son amant, s'étant enfui, les autorités l'avaient arrêtée comme complice. J'obtins sans peine qu'on me laissât entrer dans la chambre où était enfermée la captive; je vis une femme jeune et jolie; son regard était doux, presque voluptueux; rien en elle n'inspirait la crainte ni l'idée d'un crime; effrayée d'abord, lorsqu'elle me vit entrer, elle crut que je venais pour l'interroger, et se couvrit la tête, refusant de répondre : son geolier la rassura; je n'étais venu qu'attiré par ses cris plaintifs, savoir s'il dépendait de moi de lui prêter quelque assistance; laissant tomber son voile, elle se découvrit entièrement le visage; ses longs cheveux noirs retombaient sur ses épaules, qui, brûlées par le soleil, n'avaient plus la blancheur de l'ivoire; mais sa taille était élégante

Digitized by Google

et souple, et l'on comprenait sans peine, en la voyant, que pour la posséder sans partage, un homme fût devenu assassin. Habituée à la vie des champs, la captivité rendait cette pauvre femme triste et sérieuse, et lui arrachait ces profonds gémissemens que j'avais entendus. Sans avouer aucune participation au meurtre de son mari, elle me parut l'approuver, et se promettre, aussitôt qu'elle serait libre, de rejoindre son amant. Tous les agens de police étaient devenus ses fidèles adorateurs, et je ne sais vraiment si le crime qu'on lui attribuait n'ajoutait pas un charme infini à sa beauté. Un des gardiens me voyant causer avec elle, me proposa de faciliter sa fuite; il eût suffi de forcer une porte qui la séparait de mon appartement, lui faire revêtir des vêtemens d'homme et l'emmener avec moi jusqu'à la frontière; si j'avais cru qu'elle courût danger de la vie, j'avoue que j'aurais eu presque du plaisir à enlever une victime si jolie à la justice; mais aucune preuve n'était alléguée pour sa culpabilité; c'était à la suite d'une rixe que son mari avait été tué; les habitans portant toujours un poignard à la ceinture, un meurtre n'a rien d'étonnant; et si le coupable ne s'était soustrait à la justice, les autorités n'auraient jamais pensé à rendre la femme responsable : après

Digitized by Google

une détention plus ou moins longue, on lui rendra la liberté, mais elle aura perdu tous ses bijoux, tout ce qu'elle possédait, perte d'une importance minime pour elle, car tous les hommes, plus sensibles que des employés avides, s'offriront pour lui faire oublier les ennuis d'une injuste prévention.

Un terrain glaiseux environne la ville de Choumakhie; ce sol, qui exigerait une culture intelligente pour devenir fertile, se retrouve dans les montagnes qui, se prolongeant jusqu'à Noukha, s'élevaient au nord de notre route. En fait de végétation, on ne voit aux environs de Choumakhie qu'une multitude de buissons épineux, des roseaux et des joncs. Près de Noukha la culture du mûrier a pris quelque développement; on vient d'y établir une filature de soie qui aura bientôt le sort de tous les établissemens créés par les Russes, qui n'ont jamais pu se soutenir par suite du détournement des fonds affectés à leur entretien : aussi l'industrie de la soie est-elle beaucoup plus arriérée qu'en Perse.

Le relais, appelé nouveau Choumakhie, situé sur le versant opposé de la montagne que nous avions dû franchir en quittant la capitale du Chirvan, ne consiste qu'en quelques cabanes éparses au milieu des vergers; comme situa-

Digitized by Google

tion, elle est bien plus favorable que celle de l'ancienne ville. Si la culture du mûrier était favorisée par des autorités éclairées, elle suffirait pour attirer une population nombreuse près du nouveau Choumakhie; mais aujourd'hui ses environs ne sont remarquables que par leur insalubrité et leurs exhalaisons marécageuses, qui nécessiteraient des canaux d'écoulement.

Des chevaux qui refusent d'avancer, un chariot qu'il faut réparer, mille incidens de voyage à ajouter aux discussions avec les maîtres de poste, retardèrent mon arrivée à Gandja. Il me fallut passer une nuit à la belle étoile, sur un îlot entre deux bras d'un torrent, pour attendre que le jour permît à notre guide de reconnaître le meilleur passage, car dans l'obscurité nous ne pouvions ni revenir sur nos pas ni nous aventurer plus avant dans un courant rapide qui nous avait déjà presque submergés : la nuit se passa heureusement sans pluie, et au lever du soleil nous atteignîmes sans encombre l'autre rive. Des employés attendaient depuis plusieurs jours que les eaux, en baissant, leur permissent de tenter le passage, et ils préféraient attendre que courir un danger; ils s'étonnèrent de voir que, sans nécessité absolue, je m'étais exposé à un péril qu'ils redoutaient

Digitized by Google

pour eux-mêmes, et moi j'admirai leur patience trop pusillanime, car tout danger compris vous procure une émotion qui a bien son charme.

Je suivis, pour me rendre à Gandja, une immense plaine, sans culture comme sans végétation. Quelques torrens dont les rives sont abritées par des chênes, des mimosas, des grenadiers chargés de fruits, ou des vignes sauvages, interrompaient seuls la monotonie de cette route déserte. Je passai le Kour, grossi par l'Alazan et la Gora, et j'entrai à Élisabeth-Pol après avoir parcouru des jardins entourés de murs, ombragés d'immenses tilleuls et de noyers d'une grosseur extraordinaire. Le souvenir de l'Orient s'est conservé dans toute sa pureté : et vous êtes transporté en Perse comme par enchantement. Je traversai la grande avenue de la ville, dont les sycomores surpassent de beaucoup les platanes du Tchar-Bag d'Ispahan : j'avouerai même que les sycomores de Gandja ont une vigoureuse et riche végétation, tandis que les platanes d'Ispahan ne se soutiennent que par leur seule écorce. Mais le Tchar-Bag est entouré de palais, qui rappellent encore de beaux jours passés. A Gandja, cette longue et belle avenue ne domine que l'espace et des ruines : pourtant le mouvement du Tchar-Bag de Gandja mérite de fixer l'attention. Un ruisseau

Digitized by Google

d'une eau limpide court entre les doubles rangées d'arbres; sur ses bords des marchands déposent des charges entières de melons, de pastèques, poires, pêches, raisins, enfin toutes les variétés de fruits que produit ce climat si beau, mais malheureusement si malsain. Des cafés, dont tout le luxe consiste en quelques tapis étendus au bord de l'eau, avec un brasier toujours prêt pour ceux qui veulent savourer la fumée narcotique du kalioun; des boutiques de rôtisseurs, des boulangers, des barbiers même; le mélange des costumes, le mouvement des piétons et des cavaliers parcourant au galop le sol si uni de cette belle avenue, tout se réunit pour vous procurer de douces illusions. Mes souvenirs, un instant ramenés vers les beaux jours de l'Orient, durent faire place à la triste réalité, quand je vins m'arrêter à un karavanserail en ruines, situé à une des extrémités de cette allée où se presse une foule dont la douce indolence convient si bien au climat énervant de Gandja.

La population de la ville est moitié musulmane, moitié arménienne; elle s'élève à dix mille âmes. L'histoire de Gandja est celle de presque toutes les villes de Géorgie. Soumise à des khans particuliers, elle fut long-temps sous la dépendance de la Perse. Prise par les

Digitized by Google

Russes le jour de la sainte Élisabeth, Gandja reçut le nom d'*Élisabeth-Pol*. En 1828, Abbas-Mirza fut défait sous ses murs par le général Paskevitch; ce fut cette victoire qui amena le traité de Turkmentchai, à la suite duquel la Perse, perdant ses plus belles provinces, a été livrée à l'influence prédominante de la Russie. Quant à des mosquées, à des palais, les ruines seules marquent leur emplacement. Sans la victoire des Russes, nous dit-on, la ville eût été détruite par Abbas-Mirza, et l'on n'admirerait plus ses beaux sycomores et ses magnifiques jardins. Quant à la prospérité actuelle de la ville, depuis l'occupation russe, qui pourrait la contester? l'industrie a fait un immense progrès : on exploite une mine d'alun affermée quarante mille francs à des Arméniens.

Sorti d'Elisabeth-Pol, j'entrai dans une plaine, véritable désert sans les monticules de sable, qui parfois revêtent les formes les plus bizarres, car le vent ne peut soulever les cailloux qui couvrent le sol. Je remarquai au premier relais un beau minaret en briques, resté seul debout au milieu des ruines qui l'entourent; la mosquée dont il faisait partie n'existe plus. Ici comme en Perse, la population se groupait autour des cours d'eau; maintenant

Digitized by Google

les villages ont disparu. L'absence de population se fait partout sentir.

Les bords du Kram, que je traversai sur le Pont-Rouge, sont les seuls points un peu animés. On retrouve des arbres et de la verdure, et la vue n'est plus brûlée par le reflet du soleil sur des terrains arides. Arrivé au dernier relais, j'eus une ennuyeuse altercation avec le maître de poste. Mon compagnon de voyage, bon et excellent Breton, venu chercher en Géorgie le moyen de faire sa fortune politique ou industrielle, s'ennuyait de la lenteur de notre marche, et avait frappé sur l'épaule le postillon qui conduisait notre chariot, afin de le forcer à hâter l'allure de ses chevaux. Arrivé au relais, le postillon porte plainte à son maître. « Il a été frappé, dit-il, sans motif. » L'écrivain commence une longue harangue dont je ne pouvais que saisir quelques mots, mais son air doctoral me déplaisait; il paraissait m'adresser une réprimande, et j'étais peu disposé à lui en reconnaître le droit. Je me lève, tenant à la main mon courbach, cravache longue et flexible, formée d'une lanière d'hippopotame, et m'avançant vers le postillon, qui accompagnait de ses gestes l'éloquent réquisitoire de l'écrivain, je le touche sur l'épaule en lui disant : « C'est comme cela que l'on vous a frappé? » puis

Digitized by Google

d'un revers de ma cravache je lui coupe la figure; il ne m'entendit pas ajouter : « C'était ainsi qu'il fallait vous traiter! » L'écrivain me fit un profond salut, et cessa ses discours. Puisque j'agissais ainsi, j'en avais sans doute le droit! Quelques instans après, mes chevaux étaient attelés, et je suivais la route de Tiflis. Cette histoire m'en rappela une autre qui m'était arrivée quelques années auparavant, toujours avec ces maudits écrivains. J'avais perdu en Perse mes deux domestiques; l'un s'était cassé le bras en tombant de cheval, l'autre était mort du choléra. Je ne savais pas un mot de russe, et le baron Rosen pour me sortir d'embarras, me donna un sous-officier qui devait me servir, non d'interprète, car il ne savait que trois mots d'allemand, mais m'éviter toutes difficultés sur la route de Moscou. Arrivé à Novo-Tcherkask, la neige commençait à couvrir la terre, et l'on pouvait voyager en traîneau. J'étais brisé de fatigue. Parcourir des centaines de verstes en charette, sur des routes inégales, est un supplice de tous les instans. Je demande un traîneau au maître de poste, ne voulant plus continuer ma route en pawosk. Soit que ma demande ne fût pas comprise, soit qu'il ne fût pas disposé à y accéder, je vois préparer un chariot. Je veux m'expliquer, mais

Digitized by Google

les paroles me manquent; je ne parlais pas sa langue. Impatienté, je saisis une règle qui se trouvait sous ma main, et la jette à la tête de cet homme; son front est légèrement écorché, le sang coule, et sa femme, attirée par le bruit, vient panser sa blessure. Je commençais à me repentir d'un mouvement de vivacité que je n'avais pu réprimer, et j'allais essayer une apologie, lorsque le maître de poste, un instant étourdi par le coup, se lève avec fureur, comme si une idée soudaine s'était présentée à lui. Il s'élance dans la cour, je le suis; il saisit un malheureux postillon, l'assomme de coups, et se tournant vers moi, me dit : « C'est cet homme qu'il fallait battre et non pas moi, qui suis noble! Vous devez à l'officier qui vous accompagne que je ne vous fasse pas repentir de l'insulte faite à mon rang; car, répétait-il avec emphase, je suis noble! » Mon chariot était attelé, je partis au milieu de ses protestations de noblesse. Il m'avait prouvé, en assommant un pauvre mougik, qu'il n'était qu'un misérable, et moi j'avais perdu à cette discussion de faire encore une vingtaine de verstes dans une exécrable charette, au lieu d'être mollement étendu dans un traîneau.

Mais je reviens à Tiflis, où j'arrivai encore en

Digitized by Google

côtoyant les rives du Kour. Après avoir parcouru depuis Bakou cinq cent-vingt verstes. Je n'avais visité qu'une partie du gouvernement du Caucase, qui, borné au nord par le Terek et le Kouban, à l'est par la mer Caspienne, au sud par l'Araxe, l'Arpatchai et le Laristan, à l'ouest par la mer Noire, comprend huit degrés entre la Caspienne et la mer Noire, sur cinq degrés entre l'embouchure du Terek et la frontière de Perse. Je dus renoncer à une excursion en Imériticie et Mingrélie, avant de suivre les rives du Kouban, pour me rendre en Crimée; la saison étant avancée, le débordement des rivières rendait les communications trop difficiles; le manque de routes se fait partout sentir : c'est le principal obstacle au développement de l'agriculture et de l'exploitation des produits du sol. Habitués à compter sur les glaces pour le transport de toutes les marchandises, les Russes n'ont pas reconnu les avantages qui résulteraient, pour toutes les provinces du Caucase, de la construction de grandes voies de communication, ou regardent les dépenses comme trop fortes pour être entreprises; toujours est-il que Tiflis se trouve tous les hivers isolé de la Russie par un débordement du Terek ou une avalanche qui entraîne la route. Re-

Digitized by Google

doute-Kalé, Poti, les deux ports de la mer Noire, n'expédient qu'à grands frais leurs marchandises jusqu'à Tiflis, et pourtant ces contrées sont tranquilles.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Tiflis. — La société. — Les Géorgiens et les Circassiens. Administration de la Géorgie et situation de l'armée russe.

La société de Tiflis se compose de généraux ou d'employés du gouvernement : quelques-uns sont mariés; mais la prétention de leurs femmes, qui se croient de grandes dames, sans en avoir ni l'éducation ni les manières, rend vos rapports avec elles peu agréables : aussi restent-elles isolées comme en Orient.

Digitized by Google

Heureusement je pouvais, en causant avec les officiers, recueillir des détails curieux et intéressans sur l'administration et la marche générale des affaires. Les familles princières de Géorgie, peu nombreuses et peu riches, admettent rarement les Russes dans leur intimité; elles donnent seulement, à d'assez longs intervalles, des fêtes que le général en chef est prié d'honorer de sa présence. J'assistai à un de ces grands dîners monotones et sérieux, comme tous ceux où les Géorgiens se trouvent en contact forcé avec les Russes. Le caractère des deux peuples est si distinct, il y a entre eux si peu de sympathies, que je ne comprends pas qu'ils cherchent des occasions de rapprochement : d'ailleurs, des mariages entre les Géorgiennes et les Russes sont rendus presque impossibles, par la différence de religion. Toute l'instruction des principales familles consiste dans la connaissance de la langue française, qu'elles apprennent de préférence au russe. Les Géorgiens ont conservé un sincère attachement pour la France, avec laquelle ils n'ont jamais eu que des rapports religieux. On me raconta un fait qui servira à juger la tolérance religieuse des autorités. Une pauvre femme de la religion grecque fit appeler à son lit de mort un prêtre catholi-

Digitized by Google

que; et abjurant entre ses mains la religion qu'elle avait professée, plutôt par habitude que par conviction, elle mourut catholique. Malgré le profond mystère dont cette abjuration avait été entourée, les autorités en eurent connaissance : on déclara au prêtre que, si jamais il se trouvait mêlé à quelque nouvelle conversion, on l'enverrait en Sibérie. De pauvres moines catholiques, établis à Kotais, ont été expulsés par ordre de l'empereur; la violence même a été employée contre eux : toutes les lois sont impunément violées à l'égard des catholiques qui refusent de reconnaître la suprématie religieuse de l'empereur. Le gouvernement russe poursuit, en Pologne comme en Géorgie, la religion catholique; l'empereur voulant réunir en lui le pouvoir temporel et spirituel, une croyance indépendante de l'autorité du saint synode ne mérite aucune protection; si un Russe renonce à la religion grecque, ses biens sont confisqués, et lui-même est exilé en Sibérie : aussi les seigneurs russes témoignent à Pétersbourg une ferveur religieuse qui provient du désir d'être agréables à l'empereur. Eloignés de sa surveillance soupçonneuse, ils sont indifférens à toute pratique de dévotion, quoique toujours superstitieux.

Les Géorgiennes ont une réputation de beauté

Digitized by Google

justement méritée : elles se distinguent par la régularité des traits et la majesté de leurs formes, leur peau est d'un blanc mat. Leurs yeux bleus, dont le regard lascif inspire une volupté plus voisine de la corruption que d'un sentiment pur, sont taillés en amandes, et aussi beaux que langoureux. Les jeunes filles, grandes et sveltes, livrées de bonne heure à elles-mêmes, abusent trop souvent de leur liberté pour se procurer des parures coûteuses, qu'elles regardent comme un ornement nécessaire; le relâchement des mœurs autorise cette prostitution, chèrement payée par les officiers russes; et il est peu de jeunes filles qui ne se vendent plus ou moins cher, suivant leur beauté ou leur rang. Aussitôt mariées, les Géorgiennes ne sortent plus; elles se consacrent aux soins de leur ménage, élèvent leurs enfans, et perdent en les nourrissant tous leurs attraits; leur conduite devient exemplaire, et nul ne pense à courtiser une femme mariée. L'usage fréquent des bains sulfureux, détermine chez elles un embonpoint excessif, que leur indolence augmente encore, car les Géorgiennes ne savent se livrer à aucun travail; elles dirigent seulement les esclaves qui les servent. La coiffure des Géorgiennes est gracieuse, et contribue à leur donner un aspect imposant. Leur coiffure consiste

Digitized by Google

dans un diadême posé sur le milieu du front, auquel se rattache un voile de mousseline blanche qui retombe sur les épaules et sur leurs cheveux, d'un noir brillant, divisés en un nombre infini de nattes; une tunique brodée serre leur taille, et laisse leur gorge découverte.

Les Circassiennes ont un type de beauté bien supérieur; elles rappellent les plus belles statues grecques. Leurs grands yeux noirs, vifs et animés d'une noble expression de fierté, leurs longs cheveux d'ébène retombant en nattes sur leurs blanches épaules, leurs pieds, leurs mains admirablement modelés, une démarche à la fois pleine d'aisance et de dignité vous font comprendre sans peine l'empire que leur beauté exerce en Orient. Un étroit corset en maroquin, qu'elles doivent porter dès leur jeune âge jusqu'au jour de leur mariage, maintient leur taille aussi svelte qu'élégante.

La vie des Circassiennes est plus active, moins indolente que celle des Géorgiennes. Souvent admises aux délibérations importantes des tribus, leur dévouement à soigner les blessés, autant que le courage dont elles ont donné tant de preuves, témoignent l'intérêt qu'elles prennent à la cause de l'indépendance.

Le costume adopté par les Circassiennes est celui des femmes turques, à l'exception du

Digitized by Google

voile, que la liberté dont elles jouissent rend inutile. Les Circassiennes, par l'influence qu'elles ont de tout temps exercé en Orient, non seulement par leur beauté, mais comme femmes ou mères des sultans et des chefs de quelque célébrité, ont montré qu'elles joignaient aux charmes extérieurs une intelligence supérieure : elles sont, je crois, les seules femmes d'Orient qui méritent d'inspirer un attachement sérieux. Leur plaire est rarement possible, si l'on n'est assez heureux pour se faire remarquer d'elles par quelque action d'éclat; mais on les aime et on leur est dévoué aussitôt qu'on a pu apprécier les sentimens nobles et élevés qui les distinguent entre toutes les femmes.

Les Circassiens, dont la beauté régulière ne peut être qu'admirée, sont aussi intrépides qu'actifs : on cite d'eux des traits d'une bravoure qui tient presque de la folie. Malgré le peu d'accord qui règne entre les tribus du Caucase, sur le système de résistance à adopter, elles agissent toutes isolément avec une intrépidité qui supplée au nombre. N'étant pas assez forts pour combattre des corps d'armée, ils se dispersent devant eux, attendant qu'un détachement s'engage dans les montagnes pour l'attaquer et le détruire. Parfois,

Digitized by Google

se réunissant au nombre de trente et quarante, montés sur des chevaux rompus à la fatigue, ils partent revêtus de leur cotte de maille (armures conservées dans les familles, et qui datent des croisades) pour attaquer un fort qu'ils espèrent surprendre. Il y a quelques années, la petite ville de Pittigorsk, dont les eaux minérales servent de rendez-vous à un grand nombre de familles qui ne peuvent s'éloigner de la Russie, fut attaquée par les Circassiens. Ils avaient évité les postes de troupes, et les baigneurs furent au moment d'être emmenés par eux dans les montagnes; l'artillerie seule put disperser les Circassiens, qui commençaient à se livrer au pillage; et ils s'éloignèrent après avoir prouvé, par cette démarche hardie, que les progrès de l'occupation russe n'étaient nullement capables de les décourager. Une tentative plus téméraire encore fut celle de soixante Shapsouks. Séparés de Stavropol par plus de trois cents verstes, ils parcoururent cette longue distance sans être aperçus par les Cosaques de la ligne. Arrivés aux portes de Stavropol, ils attendaient dans un bois l'entrée de la nuit, afin de brûler et saccager la ville; un laboureur les remarqua, et vint donner l'éveil : une fois découverts, les Circassiens, entourés de forces supérieures, n'hési-

Digitized by Google

tèrent pas; des corps de leurs chevaux ils se firent un rempart; et brisant leurs carabines, qu'ils ne pouvaient recharger, ils engagèrent un combat corps à corps : les soixante circassiens périrent jusqu'au dernier, après avoir tué un grand nombre de Cosaques; et le souvenir de cette lutte héroïque s'est conservé dans un pays où la seule ambition d'un guerrier est d'être le plus brave de sa tribu, et où la lâcheté est regardée comme le plus grand des crimes.

Le costume des Circassiens, parfaitement adapté à leur vie guerrière, consiste dans une blouse de drap d'un jaune clair, ouverte par devant; elle descend jusqu'aux genoux, et est serrée à la taille par une ceinture étroite en cuir, dans laquelle passe leur poignard, un sabre droit, un pistolet; les deux côtés de la poitrine sont garnis d'une bande de cuir divisée en huit ou dix compartimens, et servent à contenir leurs cartouches : un bonnet en drap, garni d'une peau de mouton dont la longue laine retombe sur leurs épaules; un pantalon large à la ceinture, mais étroit dans le bas, et des bottines en maroquin complètent leur costume, qui est aussi gracieux que commode : ils ont tous une taille remarquable, et leur blouse, en dessinant exactement leurs formes, ne peut que faire ressortir leurs avantages.

Digitized by Google

Les Géorgiens, dont les traits sont nobles et beaux, ont moins d'élégance et de souplesse que les Circassiens; mous et efféminés, ils ne pourraient supporter cette vie de privation et de fatigue du montagnard indépendant. Leur existence est devenue toute calme, toute régulière, et ils ont perdu leurs habitudes guerrières depuis que leurs luttes sanglantes avec la Perse ont cessé. Alors ils firent preuve d'une bravoure éprouvée, d'une rare énergie, et ils surent défendre leur religion, leur indépendance contre toute la puissance de la Perse : aujourd'hui, les Géorgiens vivent du produit de leurs terres. Refusant d'entrer au service militaire, toute leur résistance se borne à des vœux stériles pour un avenir meilleur; ils vivent au jour le jour, sans confiance dans une administration qui les opprime, et se contentent des dons que la nature leur prodigue sans effort.

La Géorgie, l'Imériti, la Mingrélie, contrées riches et fertiles, sont livrées à elles-mêmes; leur population n'inspirant aucun ombrage, le gouvernement russe ne pense pas à s'en occuper. La culture des céréales, du coton, de l'indigo, du tabac, serait pourtant une source de richesses; les récoltes abondantes pourraient presque suffire à la consommation de l'empire,

Digitized by Google

et les forêts de l'Imériti, qui renferment des bois d'une essence supérieure, seraient l'objet d'un commerce important, si le gouvernement, au lieu de se préoccuper exclusivement de la soumission des tribus indépendantes du Caucase, pensait au bien-être des populations qui, depuis trente ans, se sont résignées à sa domination.

Pendant mon séjour à Tiflis, je profitai de la bienveillance amicale des officiers avec lesquels je m'étais lié, pour obtenir, sur la situation de la Russie dans les provinces du Caucase, des renseignemens qui pouvaient m'intéresser. Tous blâment le système de conquête; aucun n'entrevoit un résultat qui les dédommage du danger qu'ils courent. Dans mon premier voyage en Géorgie, les employés du gouvernement paraissaient sûrs d'arriver à une pacification complète; leurs succès contre la Perse et la Turquie leur inspiraient une confiance aveugle : cinq ans de guerre sans résultat, des sacrifices inutiles d'hommes et d'argent les ont découragés; ils expriment leur mécontentement avec une irritation bien extraordinaire de la part d'hommes soumis au pouvoir despotique de l'empereur; presque tous regrettent le jour où la Russie a franchi la ligne du Caucase. Les plaintes des officiers sont très-vives. Si

Digitized by Google

ceux qui trouvent dans cette guerre un avancement rapide se plaignent de leur service au Caucase, que doivent dire les malheureux soldats, qui n'échappent au fer de l'ennemi que pour succomber à l'influence du climat, mortelle pour des hommes aussi mal nourris que mal soignés?

Dans une conversation avec le général Golavine, sur l'état des pays que je venais de parcourir, je fus étonné de voir qu'il croyait comme moi impossible d'arriver à une pacification complète du Daghestan et de la Circassie, sans avoir détruit la population existante.

Le général, tout en désapprouvant le système de conquêtes, me parla des difficultés qu'il y avait à traiter avec des tribus qui ne reconnaissent aucun chef. Il m'assura que, dans un rapport envoyé à l'empereur, il avait insisté sur la nécessité d'accorder aux Circassiens le libre commerce des esclaves avec la Turquie; d'abolir les quarantaines, et de n'employer les forts actuellement construits que comme points de réunion pour un commerce d'échange, qu'il fallait s'étudier à favoriser. Un commerce régulier pourrait seul faciliter la pacification de la Circassie et hâter la fin d'une guerre aussi ruineuse qu'inutile, par les résultats qu'elle peut amener, en les supposant tous fa-

Digitized by Google

vorables à la Russie ; mais cette pacification ne peut que s'opérer lentement, et demanderait de la part des autorités autant de sagesse que de connaissance du caractère des populations, que des cruautés sans motif, et un despotisme qui leur est odieux, ont éloignées de toutes relations avec les Russes.

Le général Golavine était persuadé qu'à moins de construire une ligne continue de forts sur tout le rivage, sur une longueur de près de soixante lieues, il était impossible d'empêcher les communications des Circassiens avec la Turquie. Les vents violens qui règnent sur la mer Noire facilitent le passage des petits bâtimens, et la marine russe n'est pas encore assez exercée pour garder exactement les côtes. Je devais admettre l'opinion du général ; car la facilité que j'avais trouvée moi-même à me procurer un bâtiment pour me rendre de Constantinople sur les côtes de Circassie, prouvait que les dangers des croisières russes n'étaient que peu redoutables.

Le général en chef est pénétré des avantages que le gouvernement pourrait retirer d'un pays aussi riche et aussi fertile que la Géorgie et les provinces d'Erivan et du Chirvan. Il se plaignait de n'avoir pas de capitaux disponibles qui lui permissent de mettre en culture toute

Digitized by Google

la vallée du Kour, qui donnerait des produits avantageux, si un système d'irrigation bien entendu amenait l'eau sur des terrains aujourd'hui arides. Du reste, toutes les améliorations restent à l'état de projet. Le général cherche à expliquer, par le déploiement de forces nécessitées pour les guerres de Perse et de Turquie, par la préoccupation des questions d'Orient, l'abandon dans lequel sont restées les provinces du Caucase depuis l'occupation russe; sans contester pourtant qu'au lieu de ces sanglantes expéditions du Daghestan et de la Circassie, il eût mieux valu employer l'armée à ouvrir dans toutes les directions des routes praticables. Les difficultés naturelles du terrain une fois vaincues, les progrès du commerce et de l'industrie ne pouvaient que modifier la situation du Caucase dans l'intérêt de la civilisation. Assurer son autorité par des moyens de douceur, telle ne sera jamais la politique de l'empereur: il ne veut dominer que par la terreur. Ce n'est jamais le bon vouloir qui manque aux gouverneurs du Caucase; ils désirent attacher leur nom à quelque grande entreprise, mais sont retenus par la crainte de déplaire à un maître soupçonneux, en prenant l'initiative d'une mesure, même indispensable, qu'il n'a pas ordonnée.

Digitized by Google

De tous les généraux en chef, l'homme le plus distingué comme administrateur et comme militaire, a été le général Yermoloff. Il fut rappelé, car il exerçait un trop grand ascendant sur les populations du Caucase. Les services signalés qu'il avait rendus amenèrent sa disgrâce. Le général Paskewitch a dirigé quelques expéditions heureuses, fait avec succès la guerre de Perse et de Turquie, mais il a négligé entièrement tous les soins de l'administration : les moyens de terreur et de séduction employés par lui pour entraîner plus de soixante mille familles arméniennes à la suite de l'armée russe, sont peu faits pour lui mériter l'estime, car ces familles, séduites par de trompeuses assurances, de misérables qu'elles étaient sous l'autorité turque, le sont devenues plus encore en émigrant dans les provinces soumises à la Russie, par le manque de leur bestiaux, de toutes les ressources d'existence que le maréchal Paskewitch leur promettait, et qui leur furent refusées aussitôt qu'elles eurent franchi la frontière. Le baron Rosen, pendant la durée de son gouvernement, se borna à exécuter les ordres qu'il recevait de Pétersbourg. Plus occupé de sa fortune personnelle que des affaires de l'État, une anarchie presque absolue régnait dans l'administration. Il donna du

Digitized by Google

reste une preuve de naïve confiance, par la réception qu'il fit à deux Afghans qui, soi-disant envoyés pour négocier avec la Russie, furent traités pendant plus d'un mois comme des ambassadeurs qu'il fallait se concilier. Après de folles dépenses, on reconnut qu'au lieu d'envoyés politiques, les deux Afghans n'étaient que de simples négocians assez habiles pour exploiter la crédulité des Russes et leur désir d'exercer une influence dans l'Afghanistan. Le baron Rosen fut vivement réprimandé : le voyage de l'empereur dans les provinces du Caucase, amena plus tard sa disgrâce. Une commission d'enquête fut envoyée en 1837, sous la présidence du baron de Hahn, pour réunir les renseignemens les plus exacts sur la situation des provinces du Caucase. Des rivalités de femmes ajoutèrent aux causes de désunion entre le baron Rosen et le président de la commission d'enquête. Le rapport du baron de Hahn devait décider du sort du général en chef; il n'en fut rien. La commission d'enquête évita de se prononcer sur toutes les questions qui regardaient l'administration; M. de Hahn craignait de s'engager en attaquant directement le baron Rosen, qu'un retour de faveur pouvait ramener au pouvoir, et remit à l'empereur un rapport aussi inexact qu'insignifiant.

Digitized by Google

La conduite du colonel d'Adian, gendre du baron Rosen, fournit au président de la commission un moyen plus sûr et moins dangereux de se venger. Le prince d'Adian n'employait les soldats de son régiment qu'à la culture de ses terres, et ruinait les paysans des districts où il était cantonné par des réquisitions forcées de toute nature. Dénoncer de pareils abus était dangereux. Un officier qui voulait de l'avancement s'assura de la puissante protection du baron de Hahn; et lorsque l'empereur passait en revue le régiment, au lieu de lui remettre l'état des hommes présens sous les drapeaux, il lui présenta un rapport détaillé des exactions ordonnées par le colonel. L'empereur eut à peine jeté les yeux sur cet écrit, qu'il entra dans un violent accès de rage. Sans autre examen, il s'avance vers le prince d'Adian, lui arrache le chiffre d'aide-de-camp qu'il portait sur son épaulette, et l'envoie attendre dans une forteresse le jugement qui devait le condamner à être dégradé et fait soldat.

Le coup était porté; le baron Rosen dut quitter son commandement, et M. de Hahn accabla sans pitié un ennemi qu'il ne craignait plus. Le baron Rosen n'avait ni la supériorité de vues ni les connaissances qu'exige une administration si difficile; mais il méritait une meil-

Digitized by Google

leure fin. La conduite du prince d'Adian n'était pas plus odieuse que celle des autres chefs de régimens, et l'on regrette, dans toute cette affaire, de voir la haineuse rivalité de deux femmes entraîner la ruine d'une famille qui, après avoir été riche et courtiséee, tomba dans la misère et l'oubli le plus profond.

Le général Golavine, successeur du baron Rosen, n'ayant aucune liberté d'agir, est forcé de suivre les plans qui lui sont tracés. Grâce à la terreur qu'inspire le pouvoir de l'empereur, les rapports envoyés à Pétersbourg n'ont aucune exactitude; il serait dangereux de faire connaître la vérité, en avouant l'état réel de la situation. L'empereur croyait à la soumission absolue des provinces du Caucase, lorsque les graves échecs subis par ses troupes ont forcé à lui apprendre qu'il fallait de nouveaux sacrifices d'hommes et d'argent pour lutter avec avantage contre quelques tribus de montagnards indépendans. Le baron de Hahn est revenu en Géorgie, chargé par l'empereur d'organiser une administration civile semblable à celle des autres provinces. Sénateur de l'empire, jouissant d'une haute faveur, le baron de Hahn a une confiance illimitée dans son mérite; ceux qui le connaissent ont, malheureusement pour lui, aussi peu d'estime pour son caractère que pour

Digitized by Google

ses talens. Les officiers contestent l'utilité de la division d'autorité que le nouveau système doit introduire ; le baron de Hahn affirme, au contraire, que la nouvelle administration sera un premier pas vers une prospérité réelle ; qu'aucun désordre, qu'aucun abus n'échappera à une répression sévère : enfin, à l'en croire, la justice s'exercera avec autant de sagesse que de rapidité. Le baron de Hahn est si persuadé de son infaillibilité, que la nouvelle administration devant entrer en fonctions le 1er juin, le 31 mai le législateur retourna à Pétersbourg, recevoir les complimens de l'empereur. Les employés seront nommés, qu'importe s'ils remplissent mal leurs fonctions ! la faute en retombera sur eux, non sur celui qui aura organisé une administration avec cette légèreté, apanage trop fréquent de l'ignorance. Aujourd'hui, par le fait, l'autorité du général Golavine n'existe plus ; le gouvernement du Caucase est remis au baron de Hahn, car il serait dangereux de provoquer un mécontentement qui ne tarderait pas à attirer une vengeance. Je fus charmé de saisir une occasion de prouver au baron de Hahn que toutes ses belles dissertations sur les avantages d'une administration civile ne m'avaient pas inspiré une confiance absolue dans les réformes projetées.

Digitized by Google

Au moment de quitter Tiflis, je passai à la trésorerie prendre ma feuille de route : la distance de Thaman était d'environ mille verstes, l'employé exige les droits de poste pour quinze cents verstes; mes observations étaient inutiles, je paie la somme qui m'est demandée.

Le soir même, je dînais chez le baron de Hahn. La conversation s'engage sur la route que je dois parcourir; le baron l'avait suivie quelques mois auparavant. Je m'informe de la distance; il me répond qu'il y a moins de mille verstes : j'exprime des doutes sur l'exactitude de ses souvenirs. Il fait appeler son courrier, qui affirme également qu'il n'y avait que cette distance. Un doute n'était plus possible. Je raconte alors ce qui m'est arrivé le matin même, disant que j'espérais au moins que l'employé serait réprimandé; mais le baron de Hahn me répond que si un employé de la trésorerie m'a demandé quinze cents verstes, lui seul a raison, et ils se trompent tous; il est hors d'exemple qu'un employé russe se permette de voler. Ce pauvre baron de Hahn chercha, par des moyens détournés, à revenir sur ce qu'il m'avait dit : il ne se souvenait plus de cette route; il n'eut jamais la franchise d'avouer que l'employé n'ayant pas de quoi vivre, avait cru pouvoir m'extorquer une centaine de roubles. Il faut,

Digitized by Google

pour convenir des abus, une certaine supériorité, une certaine indépendance d'idées, qui se rencontre rarement en Russie.

Quelques jours avant, j'avais eu une discussion assez vive avec le chef de la chancellerie du général Golavine, qui soutenait que les soldats français manquaient de patriotisme, et exaltait au plus haut degré le sentiment national des classes inférieures de la Russie. Tout le monde sait qu'il n'est pas de condition plus triste que celle du paysan russe; le sort du dernier nègre leur est mille fois préférable. La charge la plus odieuse qui pèse sur les malheureux serfs est le recrutement, tel qu'il se pratique dans l'empire. Un paysan désigné par son maître doit dire un adieu éternel à sa famille: il a cessé d'être la propriété du maître pour devenir serf de l'Etat, et ne peut plus rejoindre son village. Pendant vingt ans mal soigné, mal nourri, tantôt sacrifié à l'ambition de ses chefs, tantôt à leur cupidité, il mène la vie la plus pénible et la plus laborieuse; l'ivresse est son seul délassement; le soldat russe est resté à l'état de machine. Sa patrie, c'était sa famille, son village, qu'il aurait su défendre au péril de sa vie; quant à son drapeau, il y tient par crainte, par un attachement d'instinct, mais jamais par un sentiment d'honneur et de de-

Digitized by Google

voir, comme le soldat français. Je ne pus que noter cet aveu de M. C*** : « nos classes supérieures n'ont aucun sentiment de nationalité; elles n'aspirent qu'à vivre à l'étranger, sans s'occuper du bien-être des serfs qu'elles possèdent : nos soldats, au contraire, ont un véritable culte pour leurs chaumières; mais s'ils avaient plus d'instruction et de jugement, ils ne se soumettraient pas à la vie misérable qui leur est imposée, et voudraient s'y soustraire par la révolte. » Telle est l'opinion d'un homme sincèrement dévoué à son pays. En Russie, les classes supérieures sont, selon lui, hostiles ou indifférentes; les classes inférieures ne sont composées que de brutes qui se soumettent sans murmurer aux misères de leur sort, parce qu'elles n'ont ni l'intelligence du bien-être qu'elles pourraient obtenir, ni la réflexion, qui leur ferait mesurer leur abaissement. Le patriotisme des soldats russes est fort douteux; ils obéissent par instinct au commandement qui leur est donné, s'avancent résolument au feu, sans comprendre ni calculer le danger. Le soldat russe bien dirigé forme, dans les grandes opérations militaires, une masse presque impénétrable, que le canon seul peut briser; mais, pris à part, chaque soldat est une brute inerte, sans énergie, sans élan, qui reste im-

Digitized by Google

mobile autant par insouciance de la vie que par stupidité.

Les Géorgiens et les Arméniens sont peu disposés à apprécier la faveur que l'empereur voudrait leur accorder en les soumettant au recrutement. L'ukase qui a aboli la liberté du commerce a déjà irrité les populations; de nouveaux impôts, de nouvelles charges ne peuvent qu'augmenter leurs inquiétudes. Le calme et la confiance sont nécessaires au développement d'une industrie encore à créer, d'un commerce qu'il faut établir sur de nouvelles bases, et de l'agriculture, véritable élément de richesse des provinces du Caucase; la menace d'un recrutement peut tout compromettre, et rallier les populations qui ont accepté le joug de la Russie, aux peuples encore indépendans qui protestent contre la servitude qu'on veut leur imposer. Des corps formés de Géorgiens ou de musulmans ont coopéré aux succès des Russes dans les campagnes de Turquie et de Perse; ces mêmes corps ont refusé de marcher, soit contre les peuples de la Circassie, soit contre ceux du Daghestan, et il a fallu les licencier.

Tout le détail de l'administration repose sur le chef d'état-major, le général Kotzebue, obligé de correspondre avec tous les gouverneurs de districts, d'ordonner les mouvemens

Digitized by Google

des troupes. Il déploie autant d'activité que de talent dans le poste difficile qu'il est appelé à remplir; mais il est des abus contre lesquels toute autorité est impuissante, et il ne peut réformer les employés qui sont sous ses ordres.

Le général Kotzebue, jugeant sans passion les questions relatives à la situation des provinces du Caucase, ne peut approuver le système de conquête : au lieu d'affamer les peuples du Daghestan, de construire chaque année de nouveaux forts qu'il est difficile de défendre, il croit qu'on pourrait établir des relations régulières de commerce. Les tribus indépendantes se composent d'hommes actifs et intelligens; habitués à se suffire à eux-mêmes, ils cultivent leurs terres, élèvent des bestiaux, fabriquent leurs armes, leurs vêtemens, et ne font la guerre que pour défendre leur indépendance menacée. Leur accorder cette indépendance, en échange de quelques concessions, serait d'une politique sage et éclairée; elle éviterait à la Russie le maintien d'une armée de cent soixante mille hommes.

J'ai accepté comme officiel ce chiffre de cent soixante mille hommes. Un des généraux chargés de la direction des vivres, me montra l'état des rations de l'armée, pour me convaincre que ce chiffre était exact. D'après le nombre

Digitized by Google

de troupes que j'ai rencontrées sur ma route, et si je compare le nombre d'hommes qui peuvent entrer en ligne avec celui qui devrait exister si les cadres étaient complets, l'effectif réel de l'armée du Caucase se réduit à soixante mille hommes. On jugera par ce qui m'est arrivé, combien il est difficile de savoir la vérité. En 1835, j'assistai à une revue du baron Rosen. Après les complimens obligés sur la tenue militaire des soldats, je parlai des forces imposantes que la Russie maintenait dans les provinces du Caucase. Le chef d'état-major porta à deux cent mille hommes le nombre des soldats réunis sous le commandement du baron Rosen; un autre officier éleva le chiffre à deux cent vingt mille; un troisième augmenta de quelques milliers d'hommes. Je m'approchai alors du général Rodofinkin, pour lui faire part de mon étonnement; il me répondit que tous s'étaient trompés, que la Russie comptait trois cent mille hommes dans le Caucase. La plaisanterie devenait ridicule, et je proposai au général de lui envoyer un état de l'armée, qui ne consistait alors qu'en vingt mille hommes disponibles. Le brave général disait quelques jours plus tard, en se rappelant mon indignation : « Nous ne nous attendons jamais à ce qu'on croie plus du quart de ce que

Digitized by Google

nous disons, et il faut bien que nous exagérions un peu. » Les Russes ne comprennent pas que plus ils élèvent le nombre de troupes employées au Caucase, plus les échecs qu'ils éprouvent ont de la gravité. Mentir par sentiment d'orgueil national, est peut-être excusable, mais il faudrait au moins mentir à propos, pour ne pas produire l'effet contraire à celui qu'on attend.

Les pertes causées tant par les maladies que par les guerres et les désertions, dépassent un cinquième de l'armée; on les évalue à douze mille. Ce chiffre a souvent été dépassé, lorsque les Russes ont tenté quelque expédition dans l'intérieur. Ainsi, la prise d'Akourjo a coûté seule six mille hommes. Dans toutes les escarmouches, le nombre des officiers tués ou blessés est vraiment effrayant. Il y a eu dans une seule attaque du général Golafieff, dix-huit officiers tués ou grièvement blessés : à peine cent soldats furent ils mis hors de combat, les montagnards ne cherchant qu'à tuer les officiers, qu'ils choisissent pour point de mire, de préférence aux simples soldats, et leur première balle manque rarement le but qu'ils se sont proposé.

Je ne pus obtenir que des renseignemens très-incomplets sur un tremblement de terre

Digitized by Google

accompagné d'une éruption de lave qui, après avoir bouleversé les environs du mont Ararat, s'était fait ressentir à Érivan et Nakhitchevan. Un village arménien de trois cents maisons avait été enseveli pendant la nuit sous des courans de lave et des torrens d'eau accompagnés de plusieurs secousses. Le village entier fut détruit; maisons et habitans, tout disparut, et un espace sillonné par les laves marquait l'emplacement du village. C'est la première fois que le sol de l'Arménie, sujet à de fréquens tremblemens de terre, est ravagé par une éruption de lave. On retrouve pourtant, sur un des sommets de l'Ararat, un volcan éteint qui contient du soufre, que les habitans viennent extraire. Je serais heureux, avant de m'éloigner de Tiflis, d'exprimer ma vive et sincère reconnaissance pour l'accueil bienveillant que j'y ai reçu de tous les généraux et officiers; ils voulurent bien me témoigner autant de franchise que d'abandon, et je partageai leur noble indignation contre les abus d'une administration hostile à toute civilisation. Citer avec éloges des hommes qui blâment le système adopté par l'empereur, qui en reconnaissent le danger, serait les compromettre. En Russie, toute opinion indépendante est un crime; il faut approuver servilement, et surtout ne jamais avouer la vérité.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Passage des piles caucasiennes. — Wladi-Cawkas. — Stavropol. — Les rives du Kouban. — Thaman et Kirtsch.

Je m'éloignai de Tiflis par la route militaire qui réunit la Géorgie au reste de l'empire. Quinze jours auparavant, les communications avaient été interrompues par un débordement du Terek; un courrier russe chargé de dépêches avait seul trouvé moyen de franchir cet obstacle, à l'aide d'un câble auquel il suspendit une corbeille assez forte pour le porter; en se glissant le long du câble, il parvint à traverser

Digitized by Google

un torrent impétueux qui mit plus d'une fois sa vie en danger.

A peine a-t-on dépassé les barrières de Tiflis, que l'on entre dans un pays aride, parfois l'on côtoie les rives du Kour, toujours animées par des jardins ou les kiosques de quelques riches Géorgiens, puis on traverse le Kour à Mescket sur un pont de bois. La forteresse et l'église de ce village ont été élevées par les souverains de Géorgie; les murs crénelés rappellent par leur construction nos donjons du moyen âge, et ils pourraient résister à une attaque même sérieuse.

Les Russes ont détruit toutes les forêts qui avoisinaient la capitale; ce n'est plus qu'à cinquante verstes de distance qu'on peut trouver les bois nécessaires à la consommation des habitans : chaque année la destruction augmente, et les montagnes qui dominent la petite ville de Douschet commencent à se dégarnir. Après avoir dépassé Douschet, je dus descendre dans la vallée de Khev, au fond de laquelle coule l'Aragva, que je suivis jusqu'à Ananour. Passananour, autre village aussi sans importance, me parut un des plus jolis sites de la route, qui traverse une longue et étroite vallée, fermée par des montagnes dont de beaux arbres couronnent le sommet. L'Aragva anime le pay-

Digitized by Google

sage, auquel les grands mouvemens de la nature ont donné un caractère imposant. Le jour venait de cesser, et de tous côtés brillaient des feux de bivouac, autour desquels des caravanes de marchands ou des soldats s'étaient serrés pour se défendre du froid, car le voisinage des montagnes refroidit la température, et d'épais manteaux sont devenus nécessaires.

J'avais quitté Tiflis en même temps qu'un colonel d'état-major qui voulait bien faire route avec moi jusqu'à Stavropol : grâce à lui, nous n'avions qu'un désir à exprimer pour être satisfaits, car pour voyager en Russie il faut avoir un uniforme et être toujours prêt à mettre le fouet à la main : j'aimais mieux laisser ce soin au colonel, qui s'en acquittait d'autant plus aisément que nul n'essayait de lui résister.

Nous suivîmes la vallée de Passananour jusqu'à Beidar, puis, commençant à nous élever lentement, nous parvînmes par une route difficile et mal entretenue jusqu'à Kaischaour : la végétation avait presque cessé. Nous dûmes pourtant nous élever encore jusqu'au sommet de la montagne de la Croix, c'est-à-dire à une hauteur de trois mille mètres. Nous descendîmes ensuite jusqu'à Kobi, qui, entouré de tous côtés de hautes montagnes, est le lieu le plus triste et le plus sévère qu'on puisse choisir pour ré-

Digitized by Google

sidence. L'espace étroit dans lequel est resserré Kobi empêche les rayons du soleil de parvenir jusqu'aux maisons; je remarquai avant d'y arriver un pont naturel vraiment curieux; l'eau s'étant frayé un passage au milieu des nombreuses couches de glace et de neige accumulées pendant l'hiver, y avait taillé, pour ainsi dire, un pont d'une seule arche légèrement suspendue sur le torrent. De tous côtés jaillissaient, dans ces froides régions, des sources minérales qui produisent, dit-on, des effets salutaires. Les Russes ne parlent qu'avec enthousiasme de l'aspect des montagnes qui nous entouraient; je ne puis m'extasier avec eux sur les précipices que j'entrevis : j'avoue d'ailleurs que je n'aime pas les rochers arides; les montagnes dont les cîmes sont découvertes, ont des formes trop arrêtées pour produire un effet imposant. De Kazbek à Wladi-Cawkas, la route a cependant un caractère de majesté qu'on cherche en vain sur les autres points. Le Terek se précipite avec fracas au milieu d'immenses blocs de granit qu'il entraîne dans son cours rapide; des rochers à pic s'élevaient au-dessus de nos têtes, laissant à peine un étroit passage pour nos chariots de poste. Souvent nous traversions le Terek sur des ponts en bois jetés d'une rive à l'autre. Des pointes de rochers

Digitized by Google

qu'il faut tourner resserrent tellement le passage, que ce n'est qu'en suivant tous les contours du Terek qu'on a pu rendre la route praticable. Une compagnie d'infanterie et d'artillerie occupe le poste militaire de Dariel, point le plus resserré du passage des piles caucasiennes; il fallut montrer nos passeports à l'officier qui commande ce poste. Nous dîmes un dernier adieu aux chaînes du Kazbek et aux piles caucasiennes; nous allions quitter les montagnes, ne plus souffrir d'un froid glacial dont on ne peut se garantir, car les maisons de poste qui servent de retraite aux voyageurs, n'offrent d'autre ressource qu'une bouilloire pour le thé, cette boisson indispensable, sans laquelle un voyage serait impossible en Russie. La route s'élargit avant d'arriver à Wladi-Cawkas, situé à l'entrée de la gorge et au milieu d'une plaine arrosée par le Terek; des pelouses magnifiques, couvertes de verdure, ont un aspect riant et animé; nos chevaux paraissaient apprécier le bonheur de se trouver sur un sol uni, et galopaient avec une ardeur sans égale; au milieu de notre course une des roues se détache, et nous parcourons plus d'une centaine de pas avec trois roues seulement; notre essieu, quoiqu'en bois, résiste à toutes les secousses; on remet la roue

Digitized by Google

en place, et nous entrons à Wladi-Cawkas. Deux régimens sont cantonnés à Wladi-Cawkas, véritable campement militaire; on ne voit de tous côtés que des soldats, des canons, toutes les précautions exigées par la guerre, car les Circassiens et les Tchetchens font des excursions jusqu'aux portes de Wladi-Cawkas. Si les tribus du Daghestan et de la Circassie combinaient une attaque régulière contre les forts occupés par les Russes, qui servent à défendre le passage des piles caucasiennes, leur triomphe serait presque assuré; car ces forts dominés de tous côtés peuvent être enlevés par surprise. Quant à Wladi-Cawkas, sa position est plus forte; à l'entrée même du défilé il domine toute la plaine, et les montagnards tenteraient une attaque inutile. Wladi-Cawkas est l'entrepôt forcé de toutes les marchandises qui vont à Tiflis ou en reviennent : aussi les colons n'ont d'autre industrie que le transport des marchandises; quelques bazars, des casernes, des édifices en bois sont construits, sans ordre, dans l'enceinte en terre qui sert de rempart. Wladi-Cawkas serait un des points les plus favorables pour un commerce actif avec les montagnards, si ceux-ci y trouvaient les avantages qu'il serait d'une bonne politique de leur accorder. Les Arméniens et les Géorgiens réussi-

Digitized by Google

raient sans peine à lier des relations commerciales avec les tribus encore indépendantes; mais nul n'y pense, les autorités russes ne comprennent qu'une chose, l'emploi de la force brutale; elles cherchent à faire reculer les populations ennemies, non à les ramener à elles; aussi les mesures de civilisation dues à la Russie consistent dans des pierres jetées au hasard. Une forteresse est achevée, une autre se commence, les années se succèdent, et les forts à peine construits disparaissent : la même incertitude continue de régner.

La construction des forteresses est aussi dispendieuse qu'inutile; on peut comparer les forts élevés dans le Caucase à des rochers battus de tous côtés par une mer furieuse. Les garnisons, isolées au milieu d'une population hostile, n'osent franchir les fossés de leur enceinte, et périssent en proie à tous les maux qu'enfantent la nostalgie, la mauvaise nourriture et le défaut d'exercice, dans des localités malsaines, par suite du passage d'une température brûlante pendant le milieu du jour, au froid très-sensible de la nuit.

C'est surtout dans ces tristes enceintes que la mortalité est effrayante. Une garnison de de cinq cents hommes, abandonnée pendant un an, se trouve réduite de près de moitié; et le

Digitized by Google

général Ravieski convenait qu'il n'avait souvent retrouvé qu'une centaine d'hommes, les autres étaient morts de maladies ou avaient été tués par les Circassiens. Malgré les inconvéniens qu'entraînent la construction des forts et le maintien de tant de garnisons, la Russie persiste dans son déplorable système, et toutes les expéditions n'ont d'autre résultat que la construction de nouveaux forts. Je n'ai pu avoir la liste exacte de toutes les forteresses bâties par les Russes; sur la côte seule de la Circassie, près de vingt ont été élevées, et l'on doit évaluer à peu près à cinquante le nombre total des forts construits par les Russes, exigeant vingt-cinq mille hommes de garnison. Près de moitié des troupes employées au Caucase se trouvent ainsi renfermées dans les forts, et ne peuvent être d'aucune utilité pour la pacification du pays.

Les soldats qui ont servi quinze et vingt ans sont établis dans des colonies militaires; dix de ces colonies, placées entre Wladi-Cawkas et Ekaterinograd, assurent quelque sécurité aux voyageurs; pourtant, il faut toujours une escorte, et l'on accorde difficilement la permission de traverser la nuit cette plaine encore inculte, et qui n'est riche qu'en pâturages. Le principe qui a déterminé la création de ces co-

Digitized by Google

lonies est digne d'éloges; en utilisant de vieux soldats comme cultivateurs, on peut arriver à des résultats avantageux; mais il faut leur donner les moyens de se procurer tout ce qui est nécessaire à la culture, en leur abandonnant les profits : aujourd'hui ils sont astreints à un service militaire trop actif pour pouvoir cultiver les terres qui leur sont abandonnées. Ces colonies sont de véritables redoutes, avec double rempart en terre, des palissades en bois et du canon. Les colonies militaires n'ont été établies dans le Caucase que depuis 1838; elles diffèrent entièrement des colonies agricoles dont le maréchal Marmont a fait un si grand éloge dans son *Voyage en Crimée*. Le duc de Raguse s'est borné à publier les rapports qui lui avaient été remis par le comte de Witt sur l'organisation des colonies qu'il dirigeait; entouré d'hommes intéressés à lui cacher la situation réelle, il n'avait pu examiner dans quelle condition se trouvaient les paysans obligés de nourrir les régimens de cavalerie qui forment ces colonies, et dont les soldats vivent chez les habitans, qui reçoivent en échange des terres, des bestiaux, une habitation.

Un officier distingué qui visitait les colonies militaires et agricoles de la Crimée, peu de temps avant le duc de Raguse, m'a raconté que,

Digitized by Google

dans une première visite faite avec le comte de Witt, il avait été frappé de l'ordre, de la régularité du service établi, de l'accord parfait des soldats et des paysans, et du bien-être apparent de tous. Un de ses amis lui proposa de retourner une seconde fois se livrer à un examen plus attentif : au lieu d'un ordre parfait, il ne trouva qu'anarchie, au lieu du bien-être, la misère; les paysans étaient de malheureux serfs qu'on exploitait sans pitié, maltraités par les soldats, dépouillés par les officiers, ils souffraient en silence. Il faudrait une administration bien sage pour pouvoir concilier les intérêts du paysan cultivateur avec ceux du soldat qui veut commander; le comte de Witt cherchait vainement à se faire illusion sur la prospérité de ces colonies; elles sont, sous tous les rapports, inférieures aux colonies frontières de l'Autriche, composées simplement d'hommes astreints au service militaire.

Une plaine unie, entrecoupée seulement de quelques cours d'eau, s'étend jusqu'à Ekaterinograd; à notre droite, les hauteurs du Daghestan bornent l'horizon; à gauche, les sommets élevés des montagnes de la Circassie. Nous ne pûmes distinguer l'Elbrouz, dont un brouillard épais couvrait la cîme.

J'avais obtenu du général Golavine un ordre

Digitized by Google

qui me dispensait de la quarantaine établie à Ekaterinograd; cette quarantaine est de quatorze jours pour toutes les provenances de la Géorgie. Arrivé à Ekaterinograd, nos effets, placés quelques instans dans une chambre, nous furent rendus après avoir été parfumés. Une fois sortis du lazareth, nous traversons le Terek en bac, puis nous entrons dans la petite ville d'Ekaterinograd, où le passage continuel des troupes et des marchandises entretient un peu de mouvement. Des steppes unies ou de légères collines dépouillées de bois, s'étendent devant vous; parfois un village ou des petites villes, réunion plus ou moins nombreuse de cabanes qui présentent un aspect uniforme; rien ne mérite l'attention; et au risque d'avoir les os rompus, vous parcourez cette route sans prendre un instant de repos. Alexandrow, Georgiesk et tant d'autres bourgades me parurent désertes et inanimées; je remarquai un assez grand mouvement dans le petit village de Bechpaghir, j'eus même un instant la pensée de m'y arrêter pour assister à la bénédiction de l'église, qui devait avoir lieu le lendemain; je voyais de tous côtés des femmes dans leur plus beaux costumes, venues de plusieurs lieues de distance pour assister à la cérémonie religieuse; les hommes apparaissaient en petit

Digitized by Google

nombre : les paysans russes ont adopté les usages de l'Orient, et paraissent rarement avec leurs femmes; cette population avait un air de fête et de gaieté : des chants monotones et plaintifs, les seuls qui plaisent au peuple russe, résonnaient au loin; les cabarets se remplissaient de buveurs. C'eût été un spectacle curieux d'assister à cette cérémonie, mais je ne comprenais pas le russe; mon compagnon ne pouvait me servir d'interprète, car il devait se rendre à Stavropol. Je l'accompagnai, et nous franchîmes sans obstacle les cinq cents verstes qui séparent Tiflis de Stavropol.

Au moment où j'entrais dans la ville, des soldats d'artillerie, avec une batterie de campagne, se dirigeaient sur les bords du Terek, pour prendre part à une expédition dans le Daghestan, que devait entreprendre le général Grabbe.

Stavropol s'élève sur une colline entièrement nue et au milieu des steppes; on ne trouve de l'eau qu'à plus de deux verstes de distance; les rues sont d'une largeur démesurée, et presque toutes les maisons, construites en bois, sont isolées. La population est d'environ six mille habitans. Stavropol est la capitale d'une des divisions du gouvernement du Caucase, qui comprend la Circassie et le Daghestan; le gé-

Digitized by Google

néral Grabbe, qui commande cette division, devrait disposer de soixante mille hommes, si les les régimens eussent été complets; vingt mille soldats sont placés sous les ordres du général Ravieski, pour surveiller les forts que les Russes ont établi sur la côte de Circassie. Cinq ou six de ces forts avaient été enlevés l'année précédente. Les soldats, abandonnés à eux-mêmes, obligés d'être toujours sur leurs gardes, ne peuvent résister aux Circassiens, qui tantôt tuent une sentinelle, tantôt essaient une attaque de vive force : les fièvres et le scorbut ajoutent aux dangers de la situation, et les garnisons russes envoyées dans ces forteresses, sont exposées à une mort presque certaine.

Je me rendis chez le général Grabbe, qui m'assura qu'avant cinq ans le Daghestan serait pacifié; il était loin d'avoir le même espoir quant à la Circassie : il croyait que les Lezghes, moins guerriers, d'une race inférieure, comme intelligence et énergie, aux Circassiens, seraient facilement soumis par l'interruption de toutes communications avec les autres tribus. « Nous n'arriverons jamais, me disait le général, à soumettre les Circassiens, à cause de leurs rapports avec la Turquie. »

Le général Grabbe allait entreprendre une expédition sur les bords du Terek; des fautes

Digitized by Google

graves commises par le général Golafleff, avaient compromis les troupes, et sa présence était devenue nécessaire. Les officiers qui entourent le général Grabbe me parurent moins confians dans l'avenir que lui, qui espère effacer par des succès les sanglans échecs des troupes russes; tous redoutent la guerre religieuse prêchée par le prophête du Daghestan, dont l'influence grandit tandis que les armées russes ne font aucun progrès, avançant sur un point pour reculer sur un autre. Les forteresses qui s'élèvent sont cernées par les montagnards, et les communications doivent être protégées par des forces supérieures; les garnisons restent prisonnières dans l'enceinte des murailles, pendant que les montagnards parcourent librement la contrée.

Des aides-de-camp de l'empereur sont envoyés pour prendre part à toutes les expéditions. On me cita un de ces aides-de-camp qui avait imprudemment aventuré deux régimens de Cosaques dans des défilés où ils furent presque tous massacrés. Le même découragement que je remarquai à Tiflis règne aussi à Stavropol; les officiers sont fatigués d'expéditions sans gloire et sans résultats : être tué par un ennemi qu'on ne voit pas et qu'on ne peut atteindre, n'a rien de bien séduisant. Il y a dix

Digitized by Google

ans, faire partie d'une expédition du Caucase était regardé comme une faveur, aujourd'hui ce n'est plus qu'une disgrâce, et les officiers sont envoyés par châtiment au Caucase.

Stavropol est un lieu d'exil pour beaucoup de conjurés compromis dans la conspiration de 1825, lors de l'avènement de l'empereur Nicolas : quelques-uns de ces conjurés sont revenus de Sibérie, mais simples soldats, ils ne peuvent obtenir le grade d'officier, qui leur serait nécessaire pour demander leur démission.

Le général Grabbe me proposa de visiter les nouvelles forteresses qu'il fait élever sur les bords du Kouban; une suite de redoutes doit être établie depuis Pretchnoiokop jusqu'à Tifliskaia. Des colonies militaires seront créées pour occuper l'espace formé par le circuit du Kouban; les populations qui habitaient cette plaine se sont retirées dans l'Abkazie, ne voulant pas se soumettre aux Russes. Le terrain est, dit-on, riche et fertile, mais le voisinage des Tcherkesses empêchera toute culture; il sera difficile, je pense, de résister aux incursions fréquentes que tenteront ces montagnards pour enlever les bestiaux des colons. Le général Grabbe est enchanté de la construction de ces forts, qui doivent, espère-t-il, mettre en valeur un immense terrain jusqu'alors aban-

Digitized by Google

donné; les plaines du Kouban sont fertiles, mais marécageuses et malsaines; et tant que les Russes ne seront pas maîtres des montagnes, leur position dans la plaine sera toujours incertaine. Si l'on calcule qu'il y a près de quarante ans que les Russes occupent la Géorgie, et plus de vingt ans qu'ils font une guerre acharnée aux peuples du Caucase, on s'étonnera que tant d'efforts soient restés impuissans.

En quittant Stavropol, je traversai quelques collines peu élevées et entièrement dégarnies de bois. Les relais de poste sont établis dans des redoutes, servant également de colonies militaires aux Cosaques. De distance en distance, à mesure qu'on se rapproche du Kouban, on trouve des Cosaques qui veillent pendant le jour, afin d'avertir les colons dansle cas où ils auraient à craindre une incursion des Tcherkesses; la nuit, ces Cosaques rentrent dans les redoutes.

Huit régimens ont été colonisés pour la défense de la ligne, qui part de l'embouchure du Terek dans la Caspienne et se prolonge jusqu'à celle du Kouban dans la mer Noire; le chiffre de cette population militaire s'élève à quarante mille âmes : six mille hommes sont employés chaque année dans les expéditions. Ces Cosaques, originaires de l'Ukraine, portent à peu

Digitized by Google

près le même costume et ont la même manière de combattre que les Tcherkesses, avec lesquels ils peuvent lutter sans trop de désavantage, surtout appuyés comme ils le sont par de l'artillerie. Un trait de bravoure et de générosité tout chevaleresque d'un détachement circassien, pourra faire apprécier le noble caractère de ce peuple. Trois cents Cosaques de la ligne avaient été surpris par un corps de Circassiens bien supérieur en nombre. Les Cosaques, sans se laisser intimider, acceptèrent un combat dont le résultat était trop certain; leurs ennemis refusent de profiter de leur supériorité, trois cents Circassiens seulement s'avancent contre eux, les autres restent spectateurs de ce sanglant tournoi, qui se termine par la mort de tous les Cosaques.

Ce sont ces hommes dont la bravoure égale la générosité que la Russie veut anéantir, car ils ont trop la conscience de leur propre valeur pour accepter le joug d'un despote qui ne respecte rien.

Les Russes accusent les Circassiens d'être barbares parce qu'ils se livrent au commerce des esclaves, quoique ce commerce soit mille fois moins odieux que la vente d'une terre avec toutes les familles, tous les habitans qui la cultivent. Les esclaves, d'origine circassienne, ont

Digitized by Google

été, sous le nom de Mamelloucks, les souverains de l'Égypte. Aujourd'hui encore, des Circassiens, jadis esclaves, occupent les plus hautes charges de l'empire ottoman. Les femmes même échangent sans regret la vie pénible et laborieuse de la campagne contre l'existence indolente et voluptueuse du harem; belles et intelligentes, elles prétendent à tous les succès. Ce serait une grave erreur de croire qu'il suffit de posséder quelques milliers de piastres pour acheter une esclave circassienne : si elle n'obtient toutes les jouissances du luxe, si elle ne peut rivaliser avec ses compagnes, elle saura toujours forcer son maître à la céder à quelque riche fonctionnaire qui mettra à ses ordres des esclaves, un palais, un kiosque sur les rives du Bosphore.

La victoire des Russes me paraît heureusement difficile, peut-être même impossible; les dix tribus circassiennes comptent soixante mille hommes en état de prendre les armes; trente mille seulement sont complètement armés, et l'on peut calculer que cent guerriers circassiens n'hésiteront jamais à tenir tête à cinq cents Russes, qu'ils auront même toujours l'avantage, avec des forces très-inférieures. Nous pouvons lutter en Algérie contre les populations les plus belliqueuses de l'Afrique;

Digitized by Google

dans les provinces du Caucase, les Russes doivent avoir une immense supériorité numérique pour se défendre; car les Circassiens ont une supériorité incontestable d'adresse, de courage et de résolution sur les troupes russes.

Il serait difficile de donner un chiffre exact de la population actuellement en armes contre la Russie. Chamyl a pu réunir jusqu'à trente mille Lezghes, mal armés pour la plupart, ce qui porterait à quatre-vingt-dix mille hommes le nombre des montagnards dans le Daghestan et la Circassie.

Klaproth, dans son ouvrage sur le Caucase, a indiqué le nombre de familles dont se compose chaque tribu; la guerre a affaibli la population d'une manière sensible, et il serait impossible de se baser sur ses calculs; nous ne pouvons donc qu'estimer approximativement la population guerrière du Caucase, et je crois m'approcher de la réalité en évaluant à quatre-vingt-dix mille hommes, dont moitié seulement sont complètement armés, le nombre total des Circassiens et Lezghes en armes contre la Russie.

Ce n'est qu'à Oustlaba que l'on se rapproche des bords du Kouban. Du côté de la Russie, la rive est assez escarpée; l'autre rive me parut marécageuse; des roseaux et des joncs s'éten-

Digitized by Google

daient à perte de vue. La largeur du Kouban est de vingt à trente mètres en eau; le pays ne change pas d'aspect jusqu'à Ekaterinodar; ce sont des plaines riches en pâturages, entrecoupées de quelques buissons peu épais. J'avais devant moi les montagnes du Caucase, qui, s'élevant vers le centre, s'abaissent d'un côté vers Wladi-Cawkas, et de l'autre vers la Mer-Noire. A la distance où j'étais, ces montagnes paraissaient peu élevées; mais, couvertes de bois, sillonnées par des torrens profonds, elles sont presque inaccessibles. Les seuls obstacles que la nature oppose à la Russie, dans la plaine qui entoure le Kouban, sont des marécages formés par les nombreuses rivières qui viennent s'y réunir. Les Cosaques de mon escorte me montrèrent un aoul (village) tcherkesse, situé à quelque distance du Kouban; des arbres couvraient les maisons, que je ne pus distinguer : ce village est indépendant, et les habitans traversent souvent le Kouban pour enlever des bestiaux ou faire des prisonniers; c'est un des postes les plus avancés des Noutakhaits.

Ekaterinodar est la résidence de l'hetman des Cosaques, le général Zavadosky. Une grande église construite en bois, et tombant presque en ruines, est le monument le plus remarquable

Digitized by Google

de cette petite ville, qui n'est qu'un poste central pour la défense de la ligne. Le général Zavadosky me dit qu'aucune expédition n'ayant été entreprise en Circassie, les montagnards étaient restés tranquilles. Les Russes s'étaient bornés à réunir les matériaux nécessaires pour reconstruire les forts détruits par les Tcherkesses l'hiver précédent. Les incursions sur le Kouban sont plus rares, et occupent moins de troupes qu'il y a quelques années ; la guerre est surtout active sur les bords de la mer.

Des Circassiens isolés cherchent encore à surprendre des bestiaux et des hommes sans défense ; quand ils ont réussi, ils s'enfuient avec leur butin : les engagemens avec les postes de Cosaques, se bornent presque toujours à l'échange de quelques coups de fusil. Les Circassiens indépendans viennent parfois vendre leurs bestiaux au marché d'Ekaterinodar, et prennent en échange du sel et quelques étoffes : il n'y a aucune régularité dans ces échanges, dont l'importance varie suivant les dispositions plus ou moins hostiles des montagnards ou l'abondance de leurs récoltes.

Les officiers et l'état-major des Cosaques ont leur résidence à Ekaterinodar ; les affaires de quelque importance sont soumises à la décision de l'hetman, qui désigne aussi les hommes que

Digitized by Google

chaque colonie doit fournir pour le service militaire. D'Ekaterinodar jusqu'à Kopil, on suit une plaine ou plutôt d'immenses steppes; des redoutes seules animent le paysage. Je passai le Kouban, que jusqu'alors j'avais toujours côtoyé, à Kopil; et m'enfonçant au milieu de roseaux de huit à dix pieds de hauteur, qui couvrent les bords du fleuve, je me dirigeai vers Temrouk. Les montagnes sont à peu de distance, au sud de la route, et l'on aperçoit dans le lointain des villages tcherkesses. Il me fallut une nombreuse escorte pour pouvoir continuer mon voyage sans danger. Le général Zavadosky avait prétendu qu'il répondait de ma sécurité, et ne pouvait m'exposer à être enlevé par les Circassiens : c'eût été pourtant un moyen de visiter leur pays, que d'y arriver prisonnier. Avec l'aide de la langue turque, il m'eût été facile de me faire reconnaître, et je n'étais nullement inquiet de mon sort; mais les Circassiens ne parurent pas. De verste en verste, des Cosaques sont placés en sentinelles sur des espèces de belvéders élevés de vingt pieds au-dessus du sol; ils dominent ainsi le terrain qui les environne, et peuvent donner l'éveil lorsqu'ils voient un ennemi se glisser dans les roseaux.

Une fois à Temrouk, tout danger est passé;

Digitized by Google

on dit adieu aux postes des Cosaques, on dépose ses armes; plus d'inquiétudes, plus d'émotions, tout rentre dans l'ordre et le repos absolu. Temrouk est situé à l'entrée d'une langue de terre qui se termine à Thaman, petite ville peu importante, à cause de la difficulté des communications avec l'intérieur. A peu de distance de Thaman sont des volcans remplis d'une boue mélangée de naphte : on s'est servi de cette boue comme asphalte avec un certain succès.

La mer d'Azof, jadis animée par un grand mouvement commercial lorsque Gênes et Venise venaient y échanger leurs produits contre les richesses de l'Inde et de la Chine, n'est plus sillonnée que par les bâtimens qui viennent chercher à Pérékop un chargement de grains. Thaman, qui pourrait devenir le centre d'un commerce important avec la Circassie, ne se compose que de quelques cabanes de pêcheurs, et je profitai d'une brise favorable pour me rendre à Kertsch, l'ancienne Panticapée du royaume de Pont. Kertsch, entouré de ruines anciennes, est une petite ville de quatre mille âmes; des édifices construits depuis quelques années sur le bord de la mer, lui donnent un aspect assez animé : je remarquai surtout les monstrueux esturgeons qu'on pêche près du ri-

Digitized by Google

vage. La mer d'Azof est, comme la Caspienne, affermée par la couronne, et le revenu des pêcheries est presque aussi considérable. Je trouvai à Kertsch le général Ravieski, qui m'assura que la position des Russes en Circassie était dans les conditions les plus favorables, et que peu d'années devaient suffire pour amener une pacification complète. Il ajoutait que la Circassie serait facilement pacifiée; mais que la guerre sainte du Daghestan causerait à la Russie de sérieux embarras. Je lui parlai alors de l'opinion émise par le général Grabbe, qui pensait justement le contraire, et j'avouai que, du jugement porté par deux hommes si bien en position de connaître le Daghestan et la Circassie, je ne pouvais conclure que l'impossibilité pour les Russes de réussir dans leurs projets de conquête.

Une assemblée de Noutakhaits réunis par le général Ravieski pour délibérer sur des mesures de pacification, s'était partagée en une telle diversité d'avis, qu'il avait fallu se séparer sans rien résoudre : tous, d'ailleurs, étaient unanimes pour n'accepter la pacification qu'autant que les Russes s'engageraient à ne point relever les forteresses détruites. La guerre continuait donc. Le général Ravieski me raconta la triste scène dont il avait été témoin en juin

Digitized by Google

1838. Plusieurs bâtimens de guerre étaient mouillés à Anapa, lorsque survint une tempête si violente que tous furent jetés à la côte. Le général vit les matelots périr sous ses yeux, sans pouvoir leur porter secours, le vent empêchait de mettre un seul canot à flot; les Circassiens descendus des montagnes enlevaient les hommes qui parvenaient à gagner le rivage. Une frégate à vapeur, nouvellement arrivée d'Angleterre, dut chauffer pour se maintenir sur ses ancres. Malgré la résistance des machines, elle fut jetée à la côte et perdue entièrement. Douze vaisseaux de ligne, frégates ou corvettes et deux bâtimens à vapeur firent naufrage sur les côtes de Circassie, brisés par cet ouragan dont la violence défie toute description. Les Circassiens enlevèrent un grand nombre de prisonniers et s'emparèrent de toutes les provisions, de l'argent, du fer, des bâtimens même qui ne se trouvèrent pas à l'abri du canon des forts. La Russie perdit en quelques heures des sommes immenses, et les Circassiens, exaltés par le malheur qui venait de fondre sur elle, considérèrent cet ouragan comme une punition du ciel infligée aux ennemis de leur indépendance. La perte de tant de bâtimens eut pour résultat positif d'empêcher le blocus des côtes, et les officiers, effrayés par le souvenir de cet

Digitized by Google

ouragan, se tiennent à distance du rivage, plutôt que d'exposer leur bâtiment.

Le général Ravieski se rendait en Crimée; je pris passage sur le bâtiment à vapeur qui devait l'y transporter, et quelques jours plus tard j'oubliai près du comte de Woronzof les privations et les fatigues d'un voyage dans les provinces du Caucase.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Conclusion.

Les Russes veulent établir une analogie complète entre leur position au Caucase et celle de la France en Algérie. Je suis loin, je l'avoue, d'admettre ce rapprochement comme exact. Il y a quelques années, la question d'avenir de notre colonie d'Afrique était discutée devant Méhémet-Ali; il n'hésita pas à affirmer qu'il suffirait d'adopter franchement une poli-

Digitized by Google

tique ferme et conciliante dans nos rapports avec les indigènes, pour arriver à une possession tranquille de l'Algérie. Méhémet-Ali a soumis les Bédouins du désert et triomphé des Whahabites, sectaires fanatiques de l'Hedjas. Le caractère des Bédouins et des Whahabites, leurs habitudes, leur genre de vie ne diffèrent nullement de ceux des Maures d'Afrique; et ce que le vice-roi d'Égypte a fait ne peut être impossible pour la France.

Quant à la Circassie, les peuples qui l'habitent ont été de tous temps regardés comme une race supérieure, et ils ont toujours exercé une influence prédominante en Orient : indépendans de la Turquie, ils se gouvernaient par leurs propres lois. Plusieurs de leurs tribus suivent les principes démocratiques, d'autres obéissent à des princes, espèce d'aristocratie; ils ont enfin une civilisation et un gouvernement établi.

La Russie a voulu détruire leurs institutions, interdire toutes relations avec la Turquie, et disposer entièrement de leur sort; les Circassiens ont pris les armes, et ne les déposeront que lorsque la Russie reconnaîtra leur indépendance, en n'exigeant d'eux qu'un tribut.

Habitués dès leur enfance à tous les exercices violens, les Circassiens ne voient dans la

Digitized by Google

guerre qu'un moyen de prouver leur bravoure; ils ont peu de besoins, et aiment cette vie errante et incertaine : la paix les forcerait à cultiver leurs terres, à vivre tranquilles dans leurs villages, et ils préfèrent la guerre, que de renoncer à obtenir les concessions qu'ils demandent. L'empereur veut, de son côté, forcer les Circassiens à une soumission absolue; il repousse toute concession : pour vaincre la résistance des Circassiens, il faut donc les anéantir, car ils ne se soumettront jamais.

En Algérie, les tribus du désert, après de vaines tentatives pour assurer leur indépendance, se résignent à notre domination : notre joug d'ailleurs est moins lourd que celui de la Russie; et quelles que soient les cruautés, les violences exercées en Algérie, elles ne peuvent être comparées à celles qui se commettent en Circassie. La mauvaise foi et la trahison sont les armes favorites des Russes; elles n'ont pu leur assurer le succès, déjà les tribus, divisées si long-temps, s'unissent dans une commune résistance. Si la tranquillité paraît s'établir en Afrique, on ne peut en dire autant du Caucase, car chaque année les Russes éprouvent de nouveaux revers, et pourtant les Circassiens agissent par eux-mêmes, sans obéir à aucune influence étrangère.

Digitized by Google

La nomination du comte Woronzof, envoyé au Caucase avec des pouvoirs illimités, est, je crois, la preuve que l'empereur a reconnu les vices du système suivi jusqu'à ce jour : le comte Woronzof est peu aimé de l'empereur, il est en effet un des seuls hommes qui, par son caractère et sa haute position, ait su conserver une indépendance honorable. Si le comte Woronzof se livre à un examen consciencieux de toutes les questions qui se rattachent à la civilisation des peuples du Caucase, il hâtera plus, par quelques concessions, la soumission des tribus hostiles, que tous les gouverneurs qui ont employé la force seulement. Avant de penser à incorporer dans l'empire les peuples indépendans, il faut connaître leurs mœurs, leurs habitudes, les ramener par la douceur en leur inspirant une confiance presque absolue ; pour exiger d'eux qu'ils restent fidèles à leurs engagemens, il faut s'y conformer soi-même, et jusqu'à présent la Russie n'a traité avec les Circassiens que pour les tromper, mettant à prix la tête des montagnards que signale leur bravoure ou leur influence.

La Russie trouve aujourd'hui des adversaires dans tous ceux qui la voient tendre, par la force, à l'anéantissement des populations du Caucase, dignes à tant de titres des sympathies

Digitized by Google

de l'Europe; l'appui et l'approbation de tous lui seront au contraire acquis, dès qu'elle se dévouera uniquement à leur civilisation.

Près de cinq ans se sont écoulés depuis mon excursion dans les provinces du Caucase; quel que soit le mystère dont les Russes enveloppent leurs expéditions dans le Daghestan et la Circassie, les échecs graves qu'ils éprouvent chaque année ne peuvent se dissimuler. Le comte Woronzof a dirigé lui-même une expédition; comme toujours, les montagnards se sont retirés devant un corps d'armée, se bornant à surprendre des détachemens. De cette expédition comme de tant d'autres, qu'est-il résulté? le massacre de malheureux soldats; on s'éloigne chaque jour de cette pacification tant espérée, à laquelle personne ne croit plus.

Améliorer le sort de sujets encore barbares est un noble et beau triomphe que l'empereur dédaigne; et la Russie manque d'hommes capables de comprendre et de réaliser les améliorations réclamées par l'état du pays.

De longues années s'écouleront sans doute avant que les Russes aient reconnu combien leur système militaire, leur esprit de conquête est peu fait pour assurer le bien-être des populations que le sort des armes a remises en leur pouvoir. Aujourd'hui les peuples subju-

Digitized by Google

gués sont froissés chaque jour dans leurs intérêts, dans leur religion; ils sont dépendans sans être dévoués. Enlevés à la Turquie ou à la Perse, leur situation n'a pas changé; ils languissent toujours dans la même incertitude de l'avenir. Aucune institution durable et civilisatrice n'a marqué la présence des Russes en Asie; partout la sécurité manque, et le plus misérable paysan allemand répugne à aller demander à la Russie une concession de terres; il craint d'être soumis à l'arbitraire du dernier employé.

Le comte Woronzof a des idées trop élevées pour ne pas comprendre que l'emploi de la force est impuissant contre les peuples du Caucase. Sa voix suffira-t-elle pour amener un changement dans la politique de l'empereur? Nous l'espérons; car le choix d'un homme aussi distingué, indique que l'empereur a reconnu qu'il compromettait inutilement ses troupes en continuant une guerre si ruineuse.

Au lieu de cet esprit de conquête qui affaiblit le gouvernement russe sans augmenter son influence, il est temps de songer aux populations conquises; une fois unies d'intérêt et d'affection à la Russie, de nouvelles conquêtes deviendront faciles. La Russie réunit dans son immense territoire une variété infinie de res-

Digitized by Google

sources qu'elle peut utiliser; l'exploitation de ses mines est encore en enfance; son commerce, son industrie sont loin du développement qu'ils pourraient prendre; partout des améliorations sont à désirer; et dans la protection à accorder aux intérêts matériels, il y a plus d'élémens de prospérité que dans toutes les conquêtes qui satisfont l'orgueil de l'empereur, mais paralysent les avantages que la Russie pourrait obtenir de la mise en action de ses forces matérielles. Il est une vérité dont l'empereur devrait se convaincre : ce n'est ni le sol ni l'espace qui manquent à son gouvernement, mais une population forte, industrieuse et libre.

Digitized by Google

L'EMPIRE

DU BRÉSIL.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de France. — Gibraltar. — Quelques mots sur la Plata. — Rio-Janeiro.

L'intérêt politique et la nouveauté d'un voyage d'exploration, dans un pays aussi peu connu que le Paraguay, m'avaient inspiré le désir de me joindre, comme simple voyageur, à la mission que le gouvernement devait envoyer pour établir des relations commerciales avec les consuls qui avaient succédé au farouche docteur Francia. Ce ne fut que peu de jours avant mon départ que M. d'Archiac, craignant

Digitized by Google

que sa mission n'eût des résultats aussi négatifs que la célèbre ambassade en Perse, dont il avait fait partie, demanda des instructions au ministère, afin de mettre sa responsabilité à l'abri. Sur le refus de M. Guizot, tous les projets d'une mission au Paraguay furent abandonnés. Mes préparatifs étaient déjà terminés, ma résolution prise; l'amiral Duperré m'accordait le passage sur une frégate de l'Etat, *la Danaé*, qu'il envoyait dans la Plata; et renonçant à visiter seul le Paraguay, je quittai Paris pour me rendre dans la Plata, et parcourir ensuite les deux Amériques.

Notre navigation dans la Méditerranée se passa sans incident; les côtes d'Espagne, Valence et les montagnes qui la dominent nous apparurent dans le lointain; une brise légère favorisait la marche de notre frégate, et nous pûmes installer nos cabines pour la longue traversée qu'il nous fallait subir avant d'aborder les côtes d'Amérique.

Dix jours après notre départ de Toulon, nous entrons dans le détroit de Gibraltar. Les deux chaînes de montagnes, séparées par un étroit bras de mer qui divise l'Europe de l'Afrique, n'ont point le caractère de majesté et de grandeur des rives du Bosphore. L'Afrique apparaît sous un sombre aspect; l'Europe occupe votre

Digitized by Google

attention, non par sa végétation, mais par l'imposant spectacle des fortifications de Gibraltar, qui, s'élevant sur le flanc du promontoire, dominent un roc âpre et brisé. L'art militaire a ajouté de nouveaux moyens de défense aux obstacles créés par la nature; et tant que l'Angleterre conservera sa puissance maritime, Gibraltar ne pourra lui être enlevé.

La vue du pavillon anglais dominant le détroit avait réveillé tous nos souvenirs. L'Angleterre, devenue par surprise maîtresse d'une position formidable, en a fait le centre de son commerce avec l'Afrique, et d'une contrebande active avec l'Espagne. C'est de Gibraltar que sont expédiées les armes, les munitions qui servent à Abd-el-Kader pour résister à nos troupes. Le gouvernement anglais, marchant à son but avec autant de persévérance que d'habileté, déploie une rare activité; sa puissance, grandie par le succès de ses guerres contre la France, prend chaque jour une nouvelle extension. Quel triste rapprochement à faire entre notre situation et celle du gouvernement anglais! Le seul système dont nous n'osons nous écarter est celui des concessions; nous n'osons plus obéir à de nobles et généreuses impulsions; et la France, qui devrait être puissante et forte, est descendue au second rang des puissances, plu-

Digitized by Google

tôt que de s'écarter du principe de la paix à tout prix.

L'Océan s'ouvrait devant nous, et nous avancions pleins de confiance, lorsqu'un choc subit vint nous troubler : nous crûmes d'abord qu'un des canons avait roulé dans la batterie, car la mer était calme et tranquille ; mais nous venions de raser le rocher de la Perle, dangereux écueil auquel nul n'avait pensé : la marée était haute, sans cette heureuse circonstance nous serions restés cloués sur le rescif.

Nous ne pûmes obtenir que quelques heures de relâche à Sainte-Croix-de-Ténériffe : les mantilles des jolies Espagnoles qui se rendaient à l'office de la Saint-Jean étaient drapées avec tant de grâce, que nous aurions voulu tous pouvoir les admirer. Quant au Pic-de-Ténériffe, entièrement couvert de nuages, il se dérobait à notre vue, sans nous laisser entrevoir son sommet, que par les temps clairs on signale à quarante lieues en mer.

Déjà nous avions dépassé les îles du capVert; nous croyions toucher bientôt au terme de notre traversée : les calmes de la ligne commencèrent, et une profonde tristesse s'empara de nous. Etre en mer, forcé à l'immobilité, est l'ennui le plus absolu que l'on puisse éprouver: une chaleur accablante vous rend incapable de

Digitized by Google

toute étude; vous n'avez plus qu'une occupation, consulter le pennon, qui parfois s'agite mollement, puis retombe sans mouvement. Pendant plus de dix jours nous fûmes forcés à la résignation. Enfin, le vent s'éleva; nous doublons la ligne, en subissant toutes les cérémonies du baptême.

Le froid commençait à se faire sentir, et un bain d'eau de mer était peu agréable : les matelots préférèrent quelques pièces d'or à l'exercice de leur droit, et, au lieu de nous plonger dans une cuve et nous raser avec du goudron, se bornèrent à nous asperger d'eau de Cologne, en exigeant de nous le serment peu solennel de ne jamais séduire la femme d'un marin.

Après cinquante jours de mer, nous sommes à l'entrée de la Plata; un épais brouillard nous dérobe la vue des côtes, et ce n'est que par la sonde que nous reconnaissons les approches de la terre. Nous marchons tout-à-fait à l'aventure; notre commandant est un hardi marin qui aime à braver le danger. La nuit était avancée, et nous restions toujours dans la même incertitude, lorsque les loups marins qui peuplent l'île de Lobos firent entendre leurs vagissemens plaintifs; nous faisions bonne route, et nous pûmes dormir avec l'espoir d'arriver à Montevideo sans rester sur les bancs qui obstruent

Digitized by Google

l'entrée de la Plata. Dans la soirée du 2 août 1842, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Montevideo.

Les sanglantes guerres qui désolaient la Plata ne sont que les tristes conséquences du traité signé par M. de Mackau le 29 octobre 1840. Après avoir fait de vains efforts pour renverser le général Rosas, nous avons accepté les conditions qu'il lui plaisait de nous imposer, perdant par notre faiblesse l'influence que nous pouvions exercer dans la Plata en faisant, de la paix entre les deux républiques, la base de toute négociation.

Je ne m'attendais pas à trouver dans le système suivi par notre gouvernement, à l'égard des deux républiques de la Plata, des motifs capables de diminuer le profond sentiment de tristesse et de dégoût que cause l'abaissement de la France; mais je fus plus qu'étonné en entendant M. de Lurde, ministre de France à Buénos-Ayres, répondre aux Français de Montevideo, qui invoquaient sa protection contre les horreurs de la guerre dont les menaçait Orribe : « Si, comme je l'espère, nous sommes d'accord avec l'Angleterre, nous pouvons vous protéger; si l'Angleterre refuse de s'entendre avec nous, nous serons impuissans pour vous défendre, et vous devez vous soumettre aux conditions qu'on vous imposera. »

Digitized by Google

Tel était le langage d'un ministre de France, qui ne se croyait plus obligé de cacher par pudeur ce que nous savions tous, que le gouvernement français n'agissait que sous l'inspiration de l'Angleterre.

Mon séjour à Buénos-Ayres ne m'a laissé que d'agréables souvenirs. On regrette vivement que l'influence des femmes, de ces gracieuses et aimables portenias, ne soit pas assez forte pour faire dominer les sentimens de tolérance et d'oubli. La malheureuse république argentine, soumise à un joug de fer, sera long-temps encore avant de s'organiser. La civilisation disparaît et s'efface, grâce à l'ascendant d'un chef qui ne s'appuie que sur les instincts sauvages des hommes de la campagne.

L'amiral Massieu de Clerval voulut bien se charger de me conduire à Rio-Janeiro, et je quittai les rives de la Plata après trois mois passés entre Buénos-Ayres et Montevideo.

Huit jours d'un vent toujours favorable nous amenèrent en vue des montagnes qui annoncent au marin les approches de la baie de Rio. Les vents vinrent à changer, et il fallut louvoyer toujours en vue du mont Géant, dont le sommet forme le profil d'une tête humaine. Dans l'incertitude où nous étions tous sur la durée des vents contraires, je me rappelai la réponse

Digitized by Google

toute philosophique d'un vieux pilote grec, qui, interrogé par moi sur la distance qui nous séparait d'une des îles de l'Archipel, me cita cet axiôme : « Avec un pain on peut parcourir cent milles, et avec cent pains un seul mille. » Les calmes fréquens de la Méditerranée, pendant lesquels tout souffle d'air cesse et les voiles restent sans mouvement, vous forcent à admettre la vérité peu agréable de cet axiôme; les violens orages succédant au calme vous en convainquent encore mieux : aussi me regardai-je comme heureux de n'être retenu que trois jours par les vents du nord. Une fois leur violence apaisée, nous fîmes bonne route. Le soleil disparaissait derrière les hautes montagnes qui enveloppent la baie de Rio, lorsque nous pûmes doubler les Châteaux, placés des deux côtés d'un canal étroit, dont la brise du large, qui s'élève tous les jours pendant les chaleurs, rend l'entrée facile; tandis que pour sortir il faut attendre la brise de terre, qui s'élève toutes les nuits.

La baie de Rio-Janeiro, à peine éclairée par les derniers reflets du soleil, ne produisit pas sur moi l'impression que j'avais cru éprouver. Cette baie est si vaste que le regard ne peut en embrasser l'étendue; vous restez indécis devant ces tableaux si divers, qu'on cherche en

Digitized by Google

vain à grouper autour d'un point central; l'entrée même de la baie, d'où l'ensemble du panorama se déploie devant vous avec le plus d'unité, n'offre pas l'imposant spectacle des vues de Naples ou de Constantinople. La ville de Rio, perdue dans l'espace, forme une longue ligne sur la plage; les églises da Gloria et de San-Théresa sont les seuls édifices que nous pouvions distinguer de notre mouillage. Quant à toutes ces montagnes qui entourent la baie, à l'exception du Pain-de-Sucre, cône aride plutôt bizarre que majestueux, et du Carcoval, qui plane au-dessus de nos têtes, je cherchai vainement à distinguer des différences de formes qui me permissent de les reconnaître : il en est de leur aspect comme de la figure des nègres, n'ayant pas de physionomies distinctes ce n'est que par l'habitude qu'on évite de les confondre.

Après quelques excursions dans les contours de la baie, au milieu des nombreux villages qui entourent Rio-Janeiro, on comprend et on partage l'admiration qu'inspire la baie de Rio; le contraste d'une végétation tropicale, riche et variée, avec une nature sauvage et agreste, soit que l'on parcoure une vallée fertile ou qu'on gravisse une colline couverte de forêts vierges, vous séduit et vous charme. La mer, dont les

Digitized by Google

eaux tranquilles s'étendent jusqu'au pied des montagnes, est parsemée de jolies îles; des paquebots à voiles ou à vapeur, des canots la sillonnent en tous sens; le Pain-de-Sucre, espèce de pyramide naturelle, s'élève au-dessus de pittoresques collines qui viennent se réunir au Corcoval, dont le large sommet limite votre vue : chaque promenade nouvelle vous fait découvrir de charmans paysages, et votre enthousiasme égale le plaisir que vous éprouvez.

Les douaniers de Rio-Janeiro sont accusés de multiplier à l'infini les ennuyeuses formalités de l'examen des bagages; ils n'ont d'autre motif, assure-t-on, que de témoigner leur malveillance à l'égard des étrangers qui refusent de payer leur complaisance : pour moi, je n'eus qu'à me louer de leur négligence; mes malles, transportées par nos matelots, ne furent arrêtées par aucun douanier, et je pus, sans opposition, m'installer à l'hôtel Pharoux. M. de Langsdorff, ministre de France près la cour du Brésil, fut moins heureux : un douanier, se précipitant sur lui, voulut arracher le portefeuille qu'il tenait sous son bras; toute représentation étant inutile, M. de Langsdorff dut repousser par la force les incroyables prétentions du douanier brésilien. Ce zélé employé fut plus tard destitué, pour apprendre à tous qu'on

Digitized by Google

ne pouvait pas impunément employer la violence envers un ministre étranger.

Les évènemens historiques qui se rattachent à la ville de Rio peuvent se résumer en quelques mots. La baie de Rio, découverte en 1519, reçut d'abord le nom de Sainte-Lucie, qu'elle conserva jusqu'en 1531. En 1555, Villegagnon, suivi de Français émigrés comme lui, prit possession de Rio-Janeiro, et fonda un des forts qui défendent l'entrée du canal, et qui porte encore le nom de son fondateur. Villegagnon, chef dur et impitoyable, entouré d'hommes toujours prêts à se révolter, ne sut pas se concilier les tribus indigènes, alors toutes puissantes; et les Portugais réussirent, en 1568, à expulser les Français.

Un siècle plus tard, Rio-Janeiro ayant acquis quelque importance, devint la capitale d'un gouvernement particulier, et cessa de faire partie de celui de Bahia. En 1710, Duclerc, à la tête de neuf cents aventuriers français, débarque à Rio; les habitans résistent avec succès contre les assauts tentés contre la ville; Duclerc perd, dans un combat livré dans les rues de Rio, ses plus braves compagnons; lui-même est fait prisonnier et lâchement assassiné, après quelques mois de détention. Duguay-Trouin vient tirer vengeance de sa mort, et Rio-Janeiro

Digitized by Google

tombe au pouvoir des Français, qui lui imposent une forte contribution de guerre.

En 1763, Rio devint la capitale du Brésil. Jean VI, fuyant le Portugal, cherche un refuge au Brésil. Voulant reconnaître les services que l'Angleterre lui avait rendus, il lui accorda tous les priviléges de commerce jusqu'alors réservés à la métropole. Les avantages assurés à l'Angleterre eurent pour résultat de donner à Rio une grande importance commerciale; mais le despotisme des Anglais souleva toutes les passions populaires, et devint la première cause des révolutions qui, troublant ce malheureux empire, ont arrêté le développement de la civilisation.

En 1822, le Brésil se déclare indépendant du Portugal, et une Constitution est proclamée par don Pedro. Rio-Janeiro, centre du gouvernement, devient le théâtre de nombreuses révolutions dans la Constitution du Brésil; les provinces luttent vainement contre l'autorité de l'empereur, toutes leurs tentatives de révolte sont réprimées. En 1831, l'opposition des chambres et les clameurs du peuple forcent don Pedro à abdiquer en faveur de son fils, à peine âgé de cinq ans. De nouveaux troubles éclatent en 1840 contre la régence, et don Pedro second prend les rênes de l'empire avant d'avoir

Digitized by Google

atteint sa majorité. D'après une décision des chambres en 1834, la ville de Rio-Janeiro est soumise à une administration spéciale confiée à un conseil municipal qui dépend du ministre de l'intérieur.

Rio-Janeiro, capitale de l'empire, est devenue la résidence de tous les hommes qui veulent chercher fortune dans les affaires publiques; des rapports constans avec l'Europe, le mouvement commercial, tout contribue à accroître l'influence prédominante de Rio sur le reste de l'empire : influence combattue par Bahia et Fernambouc, qui résistent à la centralisation que les différens ministres voudraient créer. L'unité d'action d'un gouvernement sagement dirigé, ne pourrait être que favorable au développement des ressources de l'empire; mais pour décider à Rio toutes les questions politiques et commerciales qui intéressent les différentes provinces, il faudrait que les ministres, les hommes d'Etat possédassent des connaissances approfondies sur la situation des différentes provinces, connaissances qui leur manquent entièrement, comme je pus en juger par les réponses faites aux informations que je réclamais.

Les ministres, les hommes qu'on me citait comme distingués par leur esprit et leur posi-

Digitized by Google

tion, ne purent me donner aucun renseignement précis sur la province de Minas-Geraës, la plus importante du Brésil et la plus rapprochée de Rio : les Brésiliens, ne voyageant jamais, sont incapables d'émettre sur la position intérieure des provinces une opinion appuyée sur des faits; ils se contentent de notions même incomplètes sur les localités qu'ils habitent.

Cette déplorable ignorance de tous les hommes chargés de la direction des affaires, est une des causes des nombreuses révolutions qui éclatent chaque année dans les différentes provinces, et finiront par amener la séparation de l'empire et la création d'une république. La centralisation des affaires ne peut se maintenir qu'autant que le gouvernement obéira à l'impulsion d'hommes instruits et éclairés sur les besoins et les ressources de chaque province; j'ignore s'il en existe au Brésil. Les communications, rendues plus faciles par l'établissement des paquebots à vapeur, en créant des rapports réguliers entre la capitale et les provinces, ont déjà amené plus d'unité dans l'action du gouvernement. Les hommes qui aspirent à exercer une influence sérieuse dans l'empire, comprendront-ils enfin les inconvéniens de leur ignorance? Je crains qu'ils aient et trop d'orgueil et trop d'apathie pour se livrer aux études néces-

Digitized by Google

saires au développement de la richesse et de la prospérité de l'empire.

La ville de Rio forme un carré irrégulier, et s'élève sur les bords de la baie; de construction toute nouvelle, puisque son importance ne date que d'un siècle, elle n'offre d'autre monument remarquable que l'aquéduc qui amène les eaux du Corcaval à la fontaine de Carioca : cet aquéduc, construit par les Portugais avec le produit des mines d'or et de diamans, a été achevé en 1740; sa longueur et le grandiose de ses proportions ne peuvent qu'exciter l'admiration. Le palais de l'empereur est un grand édifice carré sans architecture; les églises, les différens monumens destinés au service public, sont construits avec solidité, mais sans élégance; quant aux places principales de la capitale, irrégulières et mal bâties, elles n'ont de remarquable que leur étendue. Un jardin ombragé d'arbres est la seule promenade dans le centre de la ville : grâce aux habitudes indolentes des Brésiliens, ce jardin est toujours désert. Les rues sales et étroites sont bordées de maisons qui ont rarement plus d'un étage; mal pavées et inégales, elles rendent toute excursion, soit à pied soit en voiture, aussi pénible que fatigante : la rue d'Ouvidor fait seule exception; les Brésiliens la comparent à notre rue

Digitized by Google

Vivienne. A propos de cette rue où sont situés tous les magasins français, M. Say fait la réflexion suivante : « Une industrie toute nouvelle dont les Français ont conservé le privilége, fut l'introduction de femmes jeunes et jolies venant présider elles-mêmes à la vente de nos marchandises. » Les femmes jeunes et jolies sont devenues rares même dans la rue d'Ouvidor; il paraît pourtant que la spéculation continue à être bonne, car on me cita un coiffeur français attendant avec impatience l'arrivée d'un bâtiment du Havre qui devait lui amener une femme, choisie par son correspondant, et qu'il avait promis d'épouser, n'exigeant d'elle pour toute dot que des charmes extérieurs.

Comme costumes, comme types de figures, les rues de Rio n'ont aucun caractère bien distinct; des nègres et des Européens mal vêtus, de lourds cabriolets traînés par des mules, rien ne mérite l'attention. Le chant triste et monotone des nègres, employés à transporter les balles de café, vous cause une pénible impression; les sanglantes scènes de matelots ivres, se disputant sur le port avec des nègres, ont souvent pour résultat la mort de plusieurs des combattans. Le jour même de mon arrivée à Rio, un matelot américain fut blessé mortellement par un nègre, qui, armé d'un coutelas,

Digitized by Google

parvint à s'échapper. Cette scène de meurtre se passait sous mes fenêtres, en présence d'un grand nombre de Brésiliens qui favorisèrent la fuite de l'assassin : la victime n'était qu'un étranger!

On est heureux de s'éloigner de la capitale pour parcourir les charmans faubourgs de Botafogo et Cacète, qui servent de résidence à tous les ministres étrangers; l'air est si pur, la végétation qui entoure les villas si riche et si variée, que la vie devient agréable et facile; toutes les courses autour de la baie, dans les villages qui s'élèvent sur ses rives, donnent une idée imposante de la richesse et de la fécondité du sol; partout l'on découvre des situations charmantes, des points de vue admirables, partout la nature tropicale vous séduit par sa grâce ou vous surprend par sa grandeur.

L'église de Sainte-Thérèse, construite sur une colline élevée, domine la ville de Rio; c'est un des points les plus favorables pour embrasser tout l'ensemble de la baie, de ses nombreuses îles. Votre vue s'étendant jusqu'à San-Cristophe, résidence de l'empereur, est attristée par la plaine marécageuse et inculte qui sépare San-Cristophe de la capitale. Je me rappellerai toujours avec plaisir mes délicieuses soirées passées au jardin botanique, me promenant au

Digitized by Google

milieu d'épais massifs de bambous, entouré d'arbres dont le feuillage était nouveau pour moi. J'admirais cette végétation puissante et habilement dirigée. Des plantations de cafés et d'arbres à thé me prouvaient que ce jardin avait aussi un but utile. La position de cet établissement est ravissante; situé au milieu d'un vallon, il est dominé de tous côtés par les cîmes de montagnes élevées dont les flancs sont couverts de forêts vierges. On reste sous le charme devant cette nature du nouveau monde, où tout porte un cachet de grandeur que l'Europe pourrait envier, si elle n'avait en échange tant d'autres avantages plus précieux, quoique peut-être moins appréciés.

Comme distractions, comme plaisirs, la capitale du Brésil n'offre d'autre ressource qu'un mauvais théâtre français; l'empereur assistant régulièrement à toutes les représentations, les principales familles ont leur loge à ce théâtre, où l'on s'ennuie par étiquette. Présenté par notre chargé d'affaires, M. de Saint-George, dans le petit nombre de familles qui accueillent les étrangers, je ne trouvai nulle part, parmi ces femmes qui avaient vécu en Europe, cet abandon, ce naturel qui faisaient le charme des porteñas de Buenos-Ayres; bientôt fatigué d'un orgueil toujours susceptible et

Digitized by Google

que rien ne justifie, vous fuyez ce qu'on est convenu d'appeler la société distinguée de Rio.

L'empereur, fidèle à toutes les minuties de l'étiquette de la cour de Bragance, évite le monde, et ne donne des fêtes que dans de grandes solennités; les courtisans imitent son exemple, et la cour d'un empereur qui n'a pas vingt ans, mais dont les goûts, les habitudes sont ceux d'un vieillard, a l'incontestable supériorité d'être la plus triste de l'univers.

Les femmes, habituées à fuir la chaleur, restent à peine vêtues dans leur intérieur; toute visite est une gêne pour elles, si vous êtes étranger; quant à être admis dans leur intimité, la jalousie des hommes s'y oppose, et les femmes sont rarement libres d'accueillir les étrangers comme elles le désireraient; on se console aisément des obstacles qui vous éloignent d'elles, et on se soumet sans murmurer à son isolement.

Ce n'est que dans quelques bals que vous pouvez observer les Brésiliennes; elles arrivent couvertes des plus riches parures; mais les belles étoffes ne suppléent pas au défaut de grâce, et ce luxe de mauvais goût vous étonne sans vous charmer. A part ces occasions solennelles, les femmes ne sortent guère que pour se rendre à l'église les jours de fête; aussi

Digitized by Google

n'ont-elles ni légèreté ni souplesse; elles paraissent mal à l'aise dans leurs vêtemens d'apparat. De l'embonpoint, une petite taille, de beaux yeux noirs, une peau plutôt cuivrée que brune, d'épais cheveux d'ébène, tels sont à peu près les traits distinctifs des Brésiliennes; il y a peut-être à Rio quatre ou cinq femmes qu'on pourrait citer pour leur beauté, toutes les autres n'ont ni attrait ni séduction. L'effronterie de leur regard, le cynisme de leur conversation inspirent presque toujours une répulsion invincible; tant de choses nous blessent et nous irritent quand elles sont dites par une femme qui déplaît! Les Brésiliennes n'ayant ni les habitudes ni les usages que le mouvement du monde force à acquérir, sont trop apathiques, trop matérielles pour comprendre leur infériorité réelle; dans les pays espagnols, les femmes sont l'âme de la société, tout subit leur influence, et leurs efforts tendent à conserver l'empire qu'elles ont acquis; au Brésil, les femmes languissent dans une demi servitude qu'elles paraissent accepter sans regret; la vie intellectuelle leur est inconnue, aussi se garde-t-on de troubler les plaisirs que leur procure le genre d'existence qu'elles partagent avec leurs esclaves. L'ignorance et l'amour-propre des habitans de Rio ne rendent pas, malheu-

Digitized by Google

reusement, la société des hommes plus agréable que celle des femmes; on est réduit aux promenades solitaires, et les environs de Rio peuvent chaque jour vous offrir de puissantes distractions; si l'on veut goûter les plaisirs du monde, vous retrouverez dans les salons des ministres étrangers, un pâle reflet de notre société d'Europe; mais, rapprochés par un commun exil, les étrangers entretiennent entre eux des rapports aussi agréables que bienveillans, quand les rivalités politiques ne troublent pas l'entente cordiale.

Grâce à l'aimable obligeance de notre consul, M. Taunay, je pus me procurer tous les ouvrages publiés sur le Brésil, ainsi que tous les rapports soumis par les différens ministres à la chambre des représentans. Chaque fait nouveau que je pouvais recueillir me faisait douter de la civilisation du Brésil, qu'on m'avait dit si avancée, car les Brésiliens n'hésitent pas à prétendre que le Brésil est pour l'Amérique du sud, comme les États-Unis pour celle du nord, le centre d'une civilisation active et intelligente. Sans doute le Brésil a de grandes ressources dans la richesse d'un sol qui ne demande qu'à produire, mais le rôle que voudrait jouer cette race portugaise dégénérée, est-il bien à la mesure de ses forces? Cette question

Digitized by Google

que se pose le voyageur qui débarque à Rio, il ne tarde pas à la résoudre dans un sens bien contraire à l'orgueil brésilien. Un examen rapide de la situation politique et commerciale du Brésil devient nécessaire pour justifier les doutes que j'exprime; les faits serviront à prouver que la prétention des Brésiliens, satisfaits des formes extérieures de leur gouvernement, ne peut être admise dans l'état actuel de leur organisation sociale; pour que le Brésil serve de modèle aux nations de l'Amérique du sud, il faut qu'il se constitue sur des bases régulières; et bien des progrès restent à faire avant que de semblables espérances se réalisent.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Le gouvernement.—Les chambres.—La société brésilienne.

A la suite de la révolution d'avril 1831, le gouvernement constitutionnel, tel qu'il existe aujourd'hui, a été organisé. Le Brésil a un empereur, des ministres d'État responsables, une chambre des députés, un sénat, dont les membres élus à vie sont présentés au choix du souverain. A ne s'arrêter qu'aux formes extérieures, le gouvernement du Brésil paraît avoir une

Digitized by Google

marche régulière. Dirigé par des hommes qui auraient le sentiment et la connaissance de leurs devoirs, cet empire trouverait dans son organisation actuelle de nombreux élémens de force et de prospérité. Il faut donc se demander avant tout si l'empereur, le ministère et les chambres sont à la hauteur de la difficile mission qui leur est imposée.

Don Pedro II est d'une santé délicate et d'une apparence maladive; on attribue à une excessive timidité la raideur et la gêne qu'on remarque dans le maintien du jeune empereur. Le genre de vie qu'il s'est imposé suffirait à expliquer ce défaut d'aisance et d'abandon dans les manières. D'une petite taille et doué d'un précoce embonpoint, don Pedro prend peu d'exercice, et c'est à peine s'il monte à cheval. On est frappé de la ressemblance extérieure qui existe entre l'empereur du Brésil et son grand-père Juan VI. Il paraît d'ailleurs qu'on pourrait signaler entre les deux souverains plus d'un trait d'analogie, et que chez le petit-fils, comme chez l'aïeul, l'entêtement s'unirait à l'indolence et à la faiblesse. On est réduit toutefois à des conjectures sur le caractère de don Pedro II; une présentation à l'empereur n'offre pas l'occasion de s'assurer si son impassibilité, sa bonhomie apparente, cachent une certaine vivacité

Digitized by Google

d'esprit. L'empereur ne parle jamais; il attache sur vous un regard fixe et sans expression; il salue et répond par un signe de tête ou un mouvement de main, et vous quittez avec une impression pénible ce prince de vingt ans, qui paraît si triste et si malheureux. La gravité de ce jeune homme n'inspire pas le respect, mais un sentiment presque voisin de la compassion.

L'empereur, même avec de bonnes intentions, ne sera jamais à la hauteur d'une tâche qui nécessite une puissante intelligence et une ferme volonté. Jusqu'ici, don Pedro n'a pas exercé l'influence que les formes constitutionnelles accordent au souverain assez habile pour maîtriser les partis; il n'a manifesté d'autres tendances politiques qu'un vif attachement aux priviléges anciens que les rigoureuses prescriptions de l'étiquette suivie à la cour de Portugal ont introduits au Brésil. Étranger à tous les partis, il voit un ministère succéder à un autre sans regret comme sans plaisir. Aucune occasion ne s'est offerte de juger les tendances politiques du souverain, car toutes les questions ont été décidées sans son concours.

Si nous passons de l'empereur aux ministres, nous trouverons les plus hautes prétentions unies presque invariablement à l'incapacité. Je ne pourrais citer aucun homme d'État digne de

Digitized by Google

ce nom parmi les différens ministres qui ont eu la direction des affaires au Brésil. S'il y avait dans cet empire un seul ministre capable d'apprécier la situation des différentes provinces, de concilier leurs intérêts, leurs besoins, et d'appuyer sur des faits une direction politique et administrative, la situation du Brésil pourrait sans nul doute se modifier heureusement; mais l'ignorance absolue des chefs du gouvernement ne leur permet pas de remplir cette noble mission. Négligeant de s'éclairer sur les besoins du pays, ils voient renaître sans cesse des révolutions de provinces auxquelles un emploi intelligent de l'autorité devrait mettre un terme. Ainsi se prépare une crise qui, dans une époque plus ou moins éloignée, amenera la dissolution d'un empire où s'agitent tant d'intérêts divers. Cette crise, qui l'empêchera? L'influence de l'empereur est nulle; aucun système politique n'est adopté par les ministres; les chefs des partis qui arrivent aux affaires détruisent tous les actes de l'administration précédente, uniquement pour satisfaire, par ces changemens inutiles, un amour-propre puéril et tracassier. Les ministres qui aspirent à la popularité ne s'accordent que sur un point, faire des concessions à l'orgueil national, toujours inquiet, toujours en défiance. Ce désir

Digitized by Google

de popularité les pousse même à d'étranges imprudences vis-à-vis de l'Europe; et aux embarras intérieurs viennent se joindre souvent des complications fâcheuses dans les rapports avec les puissances étrangères. Le ministère fut renversé en 1843 sur une question d'étiquette. Une longue et irritante polémique entre le grand-maître du palais et le ministre de la guerre avait suivi la réception de sir Henri Ellis, envoyé extraordinaire du gouvernement anglais. Les deux hauts personnages s'accusèrent mutuellement d'avoir humilié la nation brésilienne, en ordonnant de rendre et en rendant trop d'hommages à l'ambassadeur d'Angleterre. Il s'agissait d'un roulement de tambours, d'un drapeau incliné mal à propos. La population s'émut; on reprocha au ministère sa lâche condescendance; abaisser le drapeau national devant un envoyé anglais, c'était avilir la nation. Le ministre de la guerre, après avoir justifié sa conduite dans les journaux, envoya sa démission, qui fut acceptée par l'empereur, et le ministère dut se dissoudre pour faire place à des hommes restés étrangers à cette grave question, et disposés à refuser toute concession à l'Angleterre.

Les changemens de ministère et de direction politique ont toujours eu des motifs aussi

Digitized by Google

futiles. Sous ces apparences frivoles se cache cependant un mal sérieux : c'est l'influence européenne qu'on veut combattre, et cette influence aurait d'heureux résultats pour le Brésil. On s'obstine cependant, on persiste à repousser, à écarter l'étranger, car on est persuadé que le commerce avec l'Europe, loin d'être favorable au pays, entraîne la perte de tout l'or produit par les mines. Cette opinion, qui est celle de tous, des sénateurs comme des représentans, oblige le gouvernement à limiter de plus en plus ses rapports avec les États européens. Le pouvoir est entraîné dans une voie fausse, et personne au Brésil ne semble bien comprendre la situation.

Il appartiendrait aux chambres de suppléer à l'impuissance du pouvoir dirigeant; et les députés réunis à Rio-Janeiro pourraient éclairer le pays sur ses véritables intérêts, si l'orgueil national n'étendait encore ici sa funeste influence. Par malheur, on ne semble occupé que de flatter sans cesse l'amour-propre des Brésiliens. Souvent j'ai entendu des hommes politiques avouer que la civilisation actuelle du Brésil n'est pas en harmonie avec les institutions représentatives; ils reconnaissent la nécessité d'adopter une politique large, qui, imposant silence aux influences locales, aux intérêts par-

Digitized by Google

ticuliers, ferait marcher la nation dans une voie meilleure. De tels aveux n'ont aucune portée. Les mêmes hommes arrivant au pouvoir tiennent un langage tout différent : ils n'osent s'engager dans aucune réforme sérieuse, de peur de blesser l'orgueil national. Ce déplorable sentiment se fait jour même dans les questions d'intérêt matériel et d'administration provinciale. Les députés des différentes provinces écartent la discussion des affaires que soulève l'état de leur localité ; ils craindraient d'être forcés de convenir que leur province n'est ni aussi avancée en civilisation ni aussi riche que les autres ; au lieu de solliciter le percement de routes nouvelles, l'ouverture de voies de navigation, ils les repoussent comme inutiles ; leur province, déclarent-ils, est un modèle à citer, elle réunit tous les avantages. Le voyageur qui n'aurait d'autre opinion que celle qu'il se serait formée en écoutant les députés brésiliens, croirait fermement que l'empire jouit de la plus complète prospérité. Les Brésiliens ne sont que trop portés à prendre à la lettre tous ces brillans rapports ; ils ne doutent pas que toutes les ressources immenses de leur pays ne soient utilisées, et attribuent à l'influence des étrangers le déficit annuel.

Quiconque a pu voir de près les hommes po-

Digitized by Google

litiques du Brésil s'explique aisément leur légèreté, leur insuffisance sur le terrain des affaires. Rencontrés dans les salons, ils sont agréables et amusans; leur vanité, qui perce à chaque mot, donne à leur conversation un tour assez piquant. Si les idées qu'ils émettent sur l'Europe, sur la politique générale des puissances, ne sont ordinairement qu'un résumé des discussions de la presse, leur grande finesse d'observation, leur jalousie mal dissimulée, renouvellent souvent des thêmes qui paraissent épuisés. Leur instruction est superficielle et variée, ils effleurent toutes les questions, et ont assez de vivacité d'esprit pour traiter un sujet qu'ils n'ont jamais étudié. La causerie, la polémique, les débats de personnes, ont pour eux un charme sans égal; mais dans une discussion sérieuse, le manque d'éducation première ne tarde pas à se trahir. A la tribune, ces brillans causeurs deviennent des orateurs ridicules; quand ils ne s'abandonnent pas à leurs passions haineuses, ils font retentir les grands mots de liberté, de droits civils, de Constitution; ils proclament l'empire du Brésil la première puissance de l'univers. Qu'on me pardonne de citer un fait puéril, mais significatif. Il y a quelques années, un député compara don Pedro II à l'empereur Napoléon; un

Digitized by Google

des membres du parti opposé répondit qu'il n'admettait pas la comparaison comme juste, l'empereur Napoléon ayant usurpé la couronne, tandis que don Pedro n'était parvenu au trône que par son droit de naissance et le vœu de la nation. La discussion fut vive; trois jours furent consacrés à des explications; aucun député n'osa avouer que Napoléon ne pouvait avoir aucun rapport avec le souverain du Brésil. Don Pedro est, aux yeux d'un Brésilien, supérieur à tous les étrangers; le moindre de ses généraux est un Napoléon. Les incidens de ce genre sont communs à la chambre des représentans du Brésil. Le blocus de Montevideo par le général Rosas provoqua une motion au moins singulière. Un député monta à la tribune pour demander que le gouvernement envoyât des bâtimens de guerre dans la Plata, afin d'intervenir et de trancher la question. L'honorable représentant ajouta qu'il savait que la médiation de la France et de l'Angleterre avait été refusée, mais le général Rosas n'oserait s'exposer, disait-il, à l'indignation du gouvernement brésilien.

Les défauts du caractère national ne font que grandir sous l'influence du régime parlementaire. Les chambres auraient dû cependant chercher à combattre, par une attitude sage et

Digitized by Google

digne, les prétentions ridicules des Brésiliens : ces prétentions sont une source de désordres; au fond de toutes les révoltes des provinces, il n'y a guère qu'un seul sentiment, la haine des étrangers. Vainement observerez-vous que le Brésil, avant de traiter d'égal à égal avec les grandes puissances, doit se constituer; vous ne parviendrez jamais à faire comprendre aux habitans que le désordre de l'administration indique un malaise général : ils vous répondront que les avantages accordés aux étrangers sont les seules causes de la misère et de l'anarchie.

Ces ridicules préjugés ne sont pas les seuls maux que le gouvernement laisse subsister sans les combattre. Il suffit de jeter les yeux sur la société brésilienne pour s'assurer que les intérêts moraux sont entièrement négligés par les hommes qui ont mission de diriger le pays. La population du Brésil est évaluée approximativement à cinq millions. On y distingue plusieurs races : 1° les Portugais d'Europe naturalisés Brésiliens; 2° les Portugais créoles nés dans le pays, ou Brésiliens proprement dits; 3° les métis de blancs et de nègres, ou mulâtres; 4° les métis de blancs et d'Indiens, ou *cabres;* 5° les nègres d'Afrique; 6° les Indiens, partagés en diverses peuplades. L'état moral de cette société abandonnée à ses mauvaises

Digitized by Google

passions, à ses instincts sauvages, est vraiment affligeant.

Le phénomène le plus remarquable que présente la population brésilienne, ce sont les empiétemens de la race mulâtre, la seule qui, au Brésil, augmente chaque année. La corruption des Européens est la cause la plus active de cet accroissement. L'immoralité de toutes les classes a favorisé le croisement des races et détruit tous les préjugés de caste qui existent dans les colonies européennes, et surtout aux États-Unis. La seule race pure est celle des Indiens sauvages, en guerre avec le Brésil. Des blancs, des mulâtres nègres et indiens ont souvent des rapports avec la même femme. De ce croisement général des blancs et blanches avec des races mêlées naît une population que le teint naturellement olivâtre, les cheveux noirs et épais, doivent faire regarder comme mulâtre.

Le mulâtre passe ordinairement son enfance dans l'esclavage; il ne doit la liberté qu'à son travail, et n'entre dans la société qu'avec un sentiment de haine et de vengeance contre les blancs. Plus actif, plus intelligent que le Brésilien, il aspire à s'emparer du pouvoir. Parmi les mulâtres affranchis dès l'enfance, on cite des hommes distingués. Tous ont une merveilleuse aptitude aux travaux les plus divers. La

Digitized by Google

position d'infériorité où les place leur origine stimule leur zèle, et ils n'ont ni l'apathie ni l'insouciance des Brésiliens. S'ils ne peuvent dominer la société brésilienne et portugaise dans tout l'empire, ils l'excluront certainement de quelques provinces, et surtout de celle de Bahia, où la suprématie leur semble promise. Le jour où ce triomphe s'accomplira sera un jour de réactions terribles contre les propriétaires blancs : les mulâtres seront sans pitié pour eux. Leur cri d'union est : *Mort aux Portugais!* Les nègres libres soutiendront les mulâtres. Il faudrait d'autres hommes à la tête des affaires pour arrêter l'élan donné à cette population nombreuse, qui a tout à gagner au désordre.

L'intelligente activité des mulâtres devrait provoquer l'émulation de la société d'origine portugaise et européenne. Il n'en est rien. Cette société voit la supériorité morale lui échapper, sans tenter aucun effort pour la ressaisir. Fortifier l'instruction serait un premier pas dans une voie meilleure; mais ce pas n'a point encore été fait. La plupart des Brésiliens ne reçoivent d'autre enseignement que celui des écoles primaires. La province de Rio-Janeiro, dont la population s'élève à quatre cent mille âmes, compte treize cent cinquante élèves

Digitized by Google

qui suivent ces écoles. La province de Minas-Geraës, la plus peuplée de l'empire et celle dont la population est la plus intelligente, envoie aux écoles primaires près de sept mille élèves; les autres provinces y envoient de mille à deux mille élèves, qui, lorsqu'ils ont appris à lire et à écrire, se regardent comme suffisamment instruits. Le nombre de ceux qui passent quelques années soit aux universités du pays, soit à celles d'Europe, est très-limité. Il y a deux écoles de médecine, l'une à Bahia, l'autre à Rio-Janeiro; ces écoles sont suivies par trois cents élèves. Les écoles de droit d'Olinda et de San-Paulo comptent environ deux cents étudians. Il y a encore une académie des beaux-arts, que fréquentent quatre-vingts étudians, un enseignement commercial que soixante jeunes gens viennent écouter. En résumé, toutes ces écoles, dirigées par d'ignorans professeurs, n'ont aucune influence favorable à la civilisation. Les diplômes d'avocat et de médecin sont accordés avec une facilité qui dispense d'étudier. Un Français ne sachant comment vivre, voulut obtenir l'autorisation d'exercer la médecine, et dut subir un examen: le professeur chargé de l'interroger ne savait qu'un peu de mathématiques; l'examen ne roula que sur des questions d'arithmétique, et

Digitized by Google

le Français obtint la liberté de tuer tous ceux qui voudraient lui donner leur confiance. Malgré ces abus, malgré l'évidente insuffisance de l'enseignement public, les Brésiliens, même ceux qui ont passé quelques années en Europe, ont peine à convenir que l'instruction manque à leur pays. Ils vous citeront, comme preuve de progrès intellectuels, le développement de la presse dans la capitale et dans les provinces; mais ces journaux ne sont ouverts qu'à une polémique haineuse, et il est impossible de les lire sans dégoût.

L'état moral de la population d'origine portugaise répond à ses lumières : la corruption des mœurs brésiliennes est trop connue pour que je veuille en citer des exemples; c'est d'ailleurs une affaire de famille. Dans les rares circonstances où l'étranger se voit accueilli par les Brésiliens, il peut difficilement étudier leur vie privée : tout se borne alors à une réception cérémonieuse. Je parle de Rio, où il existe une société à laquelle les femmes peuvent prendre part. Dans l'intérieur des provinces, vous pouvez passer des semaines entières sous le toit d'un habitant, sans entrevoir ni la femme ni les filles de votre hôte. Les Brésiliennes jouissent à coup sûr de moins de priviléges que les femmes de l'Orient. Rejetées pour la plu-

Digitized by Google

part dans la société des esclaves, elles mènent une vie purement matérielle (1). Mariées jeunes, défigurées par leurs premières couches, elles ont bientôt perdu le peu d'agrémens qu'elles pouvaient avoir, et leurs maris s'empressent de leur substituer des esclaves mulâtresses ou négresses. Le mariage n'est considéré qu'au point de vue de l'intérêt. Vous êtes tout étonné de voir une jeune femme entourée de huit ou dix enfans : un ou deux seulement sont à elle, les autres appartiennent à son mari; les enfans naturels sont en grand nombre, et reçoivent l'éducation qu'on donne aux enfans légitimes. L'immoralité des Brésiliens se trouve favorisée par l'esclavage, et le mariage est repoussé par la plupart comme un lien gênant, comme une charge inutile. On m'a cité des districts entiers où sur toute une population il n'y avait que deux ou trois ménages. Les habitans vivaient dans un état de concubinage avec des femmes blanches ou des mulâtresses. Il arrive même souvent qu'un maître ayant abusé d'une jeune esclave, la vend lorsqu'elle devient enceinte; d'autres, plus éhontés, gardent comme

(1) On m'assure qu'un changement commence à s'opérer, et que beaucoup de Brésiliennes savent lire; mais je doute fort qu'elles profitent beaucoup de cette instruction, si ce n'est pour déchiffrer leurs livres de prières.

Digitized by Google

esclaves leurs propres enfans, et ces malheureux, vendus à la mort de leur père, ne peuvent jamais se prévaloir de leur origine (1). Quoique généralement bien traités par les Brésiliens, les esclaves sont soumis à un travail dont la durée dépend de la volonté du maître; les enfans qui naissent sur une habitation ne recevant pas les mêmes soins que dans nos colonies, et les négresses devenues mères n'obtenant aucune diminution de travail, les cas d'avortement sont très-nombreux. On évalue à près de trente mille le nombre d'esclaves qu'on transporte au Brésil chaque année, en dépit des croisières anglaises. Ce nombre est à peine suffisant pour combler le déficit annuel de la population noire. Soit qu'il y ait excédant d'hommes sur les habitations, soit par suite d'avortemens, il est rare de voir une habitation où le nombre des naissances égale celui des décès.

Ce n'est que dans leurs rapports avec les

(1) Voici un fait qu'il faut citer, quelque répugnance qu'on éprouve à s'arrêter sur de pareils détails. Deux frères, propriétaires d'habitations considérables dans la province de Rio-Janeiro, ont adopté un système qui leur a valu l'admiration des Brésiliens. L'aîné des frères rendit mères toutes les jeunes esclaves de son frère; celui-ci imita l'exemple de son aîné, et les esclaves de l'un et de l'autre craignant, si elles se faisaient avorter, d'encourir un châtiment, le nombre des esclaves augmenta rapidement sur les deux habitations, dont on signale aujourd'hui la prospérité.

Digitized by Google

esclaves que les Brésiliens s'abandonnent à tous les vices de leur caractère. Quand on a, par un long séjour, réussi à découvrir les plaies secrètes de cette société si imparfaitement connue, on est péniblement surpris de la corruption profonde qui se cache sous une réserve apparente. Pour beaucoup de ces hommes, qui n'ont de la civilisation que les vices, rien n'est sacré, ni l'amitié, ni la religion, ni la famille. Tout plie cependant devant le sentiment de la peur; l'apparence même du danger suffit pour démoraliser ceux qui ne reculeraient d'ailleurs devant aucun excès. Dans la province de Fernambouc, les assassinats se commettent en plein jour, et les meurtriers se vantent publiquement du nombre et de la qualité des hommes qu'ils ont poignardés. Un Européen observait au président de cette province que, si le duel était autorisé, les haines personnelles pouvant se satisfaire par un combat, il y aurait moins d'assassinats. « Croyez-vous donc, répondit le président, qu'un homme offensé consente, pour se venger d'un affront, à risquer sa vie? Jamais un Brésilien ne commettra semblable folie. » Cette réponse fera juger de ce qu'est le point d'honneur pour la plupart des habitans.

Le clergé, dont l'influence pourrait combat-

Digitized by Google

tre cette profonde démoralisation, est le premier à donner l'exemple de tous les vices. Rien de plus méprisable qu'un prêtre brésilien. Se jouant de la religion qu'il professe, de la morale qu'il doit défendre, il vit dans la débauche la plus éhontée. Des prêtres, entourés d'une nombreuse famille, vous parlent de leurs enfans sans rougir. Quant aux devoirs de leur état, ils n'en connaissent d'autres que de se faire rétribuer largement pour les enterremens et les naissances. Ce manque absolu de dignité enlève aux prêtres le respect qu'il leur serait facile de mériter, si, fidèles à leur mission sacrée, ils donnaient à un peuple naturellement porté vers la foi les leçons d'une morale élevée. Leurs préceptes seraient écoutés et suivis, la considération générale les dédommagerait en peu de temps des fatigues qu'entraînerait leur noble tâche. Faute d'avoir compris ainsi leur rôle, les prêtres n'ont aujourd'hui aucune influence ni religieuse ni politique; ils doivent vivre dans un état d'abandon, et subissent toutes les conséquences d'un abaissement volontaire. En vain quelques missionnaires zélés ont cherché à ramener les esprits par leurs prédications; leur influence n'a duré que le temps de leur séjour. Les premiers hommes qu'il faut convertir, ce sont les prêtres, et c'est

Digitized by Google

là, sans nul doute, la plus difficile de toutes les conversions.

Tel est l'état moral du Brésil. Il reste à voir si l'administration des ressources matérielles peut offrir, sinon une compensation à des plaies si profondes, au moins quelque soulagement à l'orgueil national.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Administration. — Industrie. — Commerce.

Le gouvernement, les chambres, le clergé ont manqué à leur mission; l'administration remplit-elle la sienne? Cette question est résolue pour quiconque a jeté un coup d'œil sur les principales branches du service public. Partout il y aurait de grandes réformes à entre-

Digitized by Google

prendre, partout les forces manquent pour les accomplir.

L'administration de la justice semble constituée, au premier aspect, sur des bases régulières. Le gouvernement a établi partout des tribunaux; mais la vénalité enlève aux juges l'autorité qui doit appartenir à la magistrature. Au lieu de multiplier les tribunaux, il aurait été plus sage d'assurer, par une surveillance active, le respect des lois et de l'équité dans le sein même de l'administration. On ne verrait pas aujourd'hui tous les juges, depuis le *desembargador* jusqu'au pauvre *juiz* municipal, tendre la main, et ne rendre une sentence qu'après avoir été largement rétribués.

La vénalité des juges n'a d'égale que leur effronterie. Un avocat chargé d'une cause importante avait reçu du plaignant une somme considérable pour la répartir entre les juges, près desquels ils n'osait jouer lui-même le rôle de corrupteur. L'avocat s'acquitta de sa commission, et, au bout de quelques jours, un juge vint se plaindre d'avoir reçu moins que ses confrères : il avait droit à plus, et réclama la différence. On comprend quelle doit être l'attitude des familles puissantes en présence d'une administration à ce point corrompue. La justice leur est, pour ainsi dire, entièrement

Digitized by Google

soumise. A Fernambouc, des familles riches tiennent des assassins à leurs ordres. Si un de ces hommes est conduit en prison pour un meurtre, il n'y restera que quelques jours, car aucun juge n'osera commencer une procédure criminelle contre lui. D'ailleurs, on ne trouverait pas de témoins qui osassent déclarer la vérité. L'on condamne seulement les assassins qui, ne pouvant invoquer une protection puissante, n'inspirent aucune terreur. Nous n'en finirions pas si nous voulions citer des exemples à l'appui de nos paroles. Voici deux faits qui nous dispenseront d'un plus long commentaire.

Un meurtrier avait été arrêté au Para; la famille de la victime ayant mis quelque persistance dans ses poursuites judiciaires, cet homme allait être condamné, quand il eut l'idée de recourir à la corruption pour se tirer d'affaire. Il convint donc avec le chef de la justice, le docteur Jaguarete, que, s'il était acquitté, il lui remettrait six cents francs. Il n'en fallait pas davantage, et l'assassin fut renvoyé absous; mais, à peine libre, il oublia son engagement. Quelques mois plus tard, le docteur Jaguarete ayant appris que ce même homme venait de livrer des marchandises à un négociant, se présenta pour en toucher le prix, expliquant sans

Digitized by Google

nul détour les motifs de l'obligation contractée par son débiteur, qui, sans cette convention, disait-il, eût été condamné comme assassin. Un négociant, nommé Abron, qui se livrait à un commerce important entre Belmonte et Minas-Novas, vivait avec une jeune fille; cet homme eut le malheur de parler devant le frère de sa maîtresse des sommes considérables qu'il possédait. Le frère, qui avait jusqu'à ce jour approuvé les rapports de sa sœur et de son amant, trouvant qu'il y aurait avantage à les faire cesser, forma le projet d'assassiner le négociant, et l'exécuta. La justice du pays prit part aux dépouilles de la victime, meurtrier et juge se partagèrent les marchandises et l'argent. Un neveu du mort, espérant obtenir les débris de la succession de son oncle, arriva à Belmonte, fit quelques démarches, et insista auprès du juge pour obtenir la restitution des marchandises qui n'étaient pas encore vendues. Le juge fatigué lui répondit : « Vous savez ce qui est arrivé à votre oncle; tenez-vous tranquille, si vous ne voulez partager son sort. » Le pauvre neveu effrayé dut renoncer à tous ses droits, car cette menace eût été suivie d'exécution.

L'administration de la guerre n'est pas mieux dirigée que l'administration de la justice. Les deux ministères de la guerre et de la

Digitized by Google

marine absorbent pourtant plus de la moitié des recettes générales de l'empire. Si le service de la milice nationale était bien organisé, il serait facile d'opérer de notables économies. Les dépenses du ministère de la guerre sont d'environ dix-huit millions; la paie des soldats absorbe sept millions : tout le reste est dévoré par le traitement des chefs supérieurs, par l'entretien d'une ou deux fabriques de poudre et d'un arsenal consacré à la réparation des armes de guerre.

Le nombre excessif des agens comptables augmente le désordre au lieu de le diminuer; trésoriers et colonels, tous pillent à l'envi et envoient des états exagérés. Aussi est-il impossible de savoir d'une manière précise combien il y a d'hommes présens sous les armes. J'adopterai le chiffre donné dans un rapport aux chambres par le ministre de la guerre, bien que ce chiffre me paraisse exagéré. D'après ce rapport, les troupes de ligne, chasseurs, cavalerie, artillerie, réparties entre toutes les provinces, s'éleveraient à seize mille hommes, commandés par sept colonels, dix-neuf lieutenans-colonels, trente-trois majors, autant d'adjudans, cent soixante-dix capitaines, plus de cinq cents lieutenans et sous-lieutenans. Enfin, le cadre des officiers est au grand complet. A côté de l'ar-

Digitized by Google

mée régulière, il y a la garde nationale, infanterie et cavalerie, dont le chiffre s'élève à six mille hommes. L'organisation de l'armée, comme celle de la milice, laisse beaucoup à désirer. Le nombre des officiers supérieurs excède les besoins du service, et, dans une campagne, l'emploi d'hommes qui ont le même grade est presque toujours une cause active de désordre. L'armée brésilienne compte douze cents officiers, parmi lesquels les seuls capables de faire leur service sont des Portugais qui n'ont pu, lors de la révolution de 1831, renoncer à leur patrie adoptive. Les autres officiers, n'ayant aucune instruction et n'arrivant que par faveur, ne savent ni conduire leurs soldats ni leur donner l'exemple de la bravoure. Les grades militaires s'obtiennent avec d'autant plus de facilité qu'il y a peu de Brésiliens qui veulent suivre la carrière des armes; tous préfèrent les professions d'avocat et de juge, plus lucratives et moins pénibles; ils aiment plutôt à parler de leur courage qu'en donner des preuves.

L'école militaire, créée en 1831, subit chaque année de nouvelles modifications. Aujourd'hui on parle de changer entièrement l'organisation de cet établissement; on veut que les officiers qui en sortiront puissent, au bout d'une année

Digitized by Google

d'études, rivaliser avec les élèves des écoles militaires d'Europe. En attendant que ces promesses se réalisent, les officiers que forme l'école militaire du Brésil ne savent rien de leur métier. Leur inexpérience se révèle par la mauvaise tenue des troupes dont le commandement leur est confié. En vain appellent-ils les verges à leur aide, ils réussissent rarement à former des soldats capables de manœuvrer avec ensemble. Le recrutement, tel qu'il est organisé, ne donne pas d'ailleurs les élémens d'une armée forte et digne d'un grand pays. Les recruteurs enlèvent tous les hommes valides, mais ils ne se hasardent guère que dans les villes; les soldats n'oseraient pas pénétrer dans les campagnes, où ils seraient exposés aux vengeances des habitans. Les nouvelles recrues profitent souvent de la première occasion pour regagner leur liberté; passant d'une province dans une autre, elles se trouvent à l'abri de toutes poursuites, et cette sécurité contribue à multiplier les désertions.

La marine brésilienne compte un vaisseau, qui n'est pas même en état de prendre la mer, trois frégates, cinq corvettes et six bricks : elle se compose en tout de soixante-seize bâtimens de guerre, y compris les *lanches*, les cutters et les barques. Le nombre des matelots s'élève à

Digitized by Google

trois mille huit cents, l'état-major compte trois cents officiers; si l'on observe que, parmi les bâtimens portés sur l'état du ministère de la marine, un quart à peine est armé et en état de tenir la mer, on comprendra que ce nombre d'officiers est plus que suffisant. Lorsqu'il fut question d'envoyer à Naples chercher la future impératrice, on put à peine compléter l'armement d'une frégate et d'une corvette; les arsenaux maritimes étaient au dépourvu. D'ailleurs les ouvriers brésiliens manquaient, et il fallut recourir à des Européens. Les Brésiliens ne brillent guère plus comme marins que comme soldats, et leurs meilleurs ou plutôt leurs seuls matelots sont Portugais.

Le budget des dépenses de la marine est porté à huit millions. Une frégate qu'on a commencé à construire en 1824 est encore dans les chantiers du Para. Les bois employés à la construction, exposés pendant des années à la chaleur du soleil, se sont déjetés, et il faudrait, pour arriver à une bonne exécution, recommencer les travaux, quoique depuis trois ans on ait élevé une toiture qui protége la coque de la frégate contre la pluie et le soleil. Les améliorations qu'exigent tous les ports du Brésil, les changemens à apporter dans l'établissement des phares, restent à l'état de projet; les

Digitized by Google

sommes votées pour ces dépenses sont détournées, et les maux qu'il faudrait guérir ne font qu'étendre leurs ravages. On vient de créer une commission chargée de veiller à l'amélioration des ports et au maintien d'une sage police maritime; cette commission, en outre, est chargée de proposer tous les changemens qu'exigeraient les intérêts de chaque localité : elle commencera son rapport; mais une fois qu'il sera bien constaté qu'elle existe, l'inaction reprendra le dessus, et les chefs de la commission recevront tranquillement à Rio-Janeiro les émolumens de leur place, transformée en sinécure. Ces abus ne doivent pas nous étonner, et il ne faut pas aller jusqu'au Brésil pour en trouver des exemples.

Le Brésil aurait besoin surtout d'une marine à vapeur employée à multiplier les rapports entre la capitale et les provinces. Les bâtimens à voiles ne peuvent servir, à cause des vents qui règnent constamment sur la côte. Il peut arriver qu'un bâtiment mette trois mois pour se rendre de Rio-Janeiro dans l'Amazone. Les bateaux à vapeur achetés en Angleterre par le gouvernement sont trop faibles pour le service qu'ils sont appelés à faire. Les bateaux-postes qui transportent les dépêches, mal tenus et mal commandés, éprouvent sans cesse des accidens. Ces bateaux par-

Digitized by Google

tent de Rio-Janeiro tous les mois; ils touchent à Bahia, à Fernambouc, à Maragnan et au Para. Ces bateaux ne s'éloignent jamais de la côte, et ils peuvent toujours rentrer dans un port en cas d'avaries; mais les machines réparées à la hâte se brisent souvent de nouveau.

La prospérité agricole et commerciale, qui pourrait, jusqu'à un certain point, consoler le Brésil de la faiblesse de ses ressources navales et militaires, trouve un grave écueil dans les vices du caractère national. Le Brésil étant un pays producteur, le commerce doit être la base de sa richesse; l'exploitation des mines, poursuivie avec intelligence, la production sagement dirigée des denrées coloniales, assureraient à cet empire une grande prospérité. Quelle cause rend donc tant de richesses improductives? Sur un sol fertile, au milieu des merveilles d'une végétation inconnue à nos climats, pourquoi la population languit-elle dans la misère? On ne peut s'empêcher d'être sévère pour les habitans qui négligent l'exploitation des produits naturels dans un pays où ils auraient si peu d'efforts à faire pour se procurer le bien-être; mais le plus coupable ici n'est-il pas le gouvernement, qui ne sait pas donner à cette société déchue une direction utile à ses intérêts?

Digitized by Google

Nous n'entrerons pas dans de longs détails sur l'état des cultures. La province de Rio-Janeiro est la plus importante par ses produits; l'agriculture, dirigée en partie d'après les conseils des Européens, y a fait des progrès qu'il est facile de constater par l'exportation. Les autres parties du Brésil sont loin d'être dans un état aussi prospère. Préoccupé de naturaliser des produits étrangers, le gouvernement néglige les produits du sol : les produits étrangers ne peuvent être introduits qu'à grands frais; il faudrait, pour les faire réussir, des efforts soutenus, une activité intelligente, et l'indolence naturelle du Brésilien le rend impropre à toute culture difficile. Le gouvernement a déjà appliqué son système en favorisant l'exploitation du mûrier. J'ai vu à Rio-Janeiro des vers à soie placés sur un jeune mûrier et protégés contre les atteintes de la pluie par un réseau de toile grossière. On les laisse constamment sur l'arbre, où ils déposent leurs cocons. La soie produite par ces vers ne m'a paru inférieure en finesse à nulle autre; le brin toutefois est un peu cassant. Le gouvernement se flatte d'obtenir une quantité de soie suffisante pour l'exportation; mais jusqu'à présent il n'y a eu que des essais, et tout fait croire qu'on s'en tiendra là. Il en sera de cette culture

Digitized by Google

comme de celle du thé, entreprise jadis à grands frais par le roi Juan VI, qui avait fait venir de Chine de pauvres travailleurs pour utiliser leur expérience. Aujourd'hui ces malheureux sont morts de misère, et la plante à thé n'est plus cultivée que dans quelques jardins botaniques.

Au lieu d'encourager ces essais ruineux, le gouvernement devrait protéger les cultures indigènes, le café, la canne, le coton; la négligence et l'ignorance des planteurs ont gravement compromis cette branche si importante de la production nationale. Repoussé jadis des marchés de l'Europe, à cause de son infériorité positive et du goût terreux qu'il contracte en séchant sur un sol humide, le café du Brésil est admis aujourd'hui dans le commerce par suite de la destruction des belles plantations de Saint-Domingue et de la diminution des récoltes dans nos colonies de la Martinique et de la Guadeloupe. La qualité de ce café est bonne; avec plus de soin dans la récolte, il serait facile de lui conserver son arôme. Les propriétaires pourraient alors obtenir un prix plus élevé de cette denrée; soixante-dix millions de kilogrammes de café sont exportés annuellement des ports du Brésil.

Le café est cultivé surtout dans la province de Rio. Les plantations s'étendent sur des mon-

Digitized by Google

tagnes élevées de mille à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Durant les trois premières années, le caféier ne donne que des produits insignifians; ce n'est qu'à partir de la troisième année jusqu'à la huitième qu'il entre en plein rapport. On peut alors compter sur un revenu de trois kilos par pied, quand la plantation est suffisamment aérée et dégagée de toutes les herbes parasites. L'arbre à café forme au Brésil une pyramide dont la base et la hauteur sont égales. Les branches basses ont un développement de sept à huit pieds, et on maintient la croissance de l'arbre dans les limites de sept pieds de hauteur, afin que les négresses employées à recueillir les fruits puissent les atteindre sans trop de peine. Les plantations de café que j'ai visitées me parurent mal dirigées; les branches basses s'entrelaçaient les unes dans les autres. Dans les plantations bien administrées, il y avait plus d'espace : lorsqu'on veut que l'air circule aisément, on doit couper les branches les plus fortes, qui produisent beaucoup de café, mais de qualité inférieure. Un grand nombre de négresses sont employées à la récolte. Le café reste exposé dans des cours, à la pluie et au soleil, jusqu'à ce que la pulpe se sépare du grain; il y a peu d'habitations où l'on ait construit des séchoirs

Digitized by Google

en maçonnerie. Une fois le grain séché, on le transporte à un moulin dont la roue, mue par l'eau, soulève des pilons qui écrasent la pulpe du fruit : le grain glisse et tombe dans une auge, puis il passe sur un tamis où il achève de se séparer des débris de la pulpe; le café mis en sac est chargé ensuite sur des mulets et expédié à Rio.

La culture de la canne et surtout l'extraction du sucre, exigeant plus d'attention et plus de connaissances que la culture du café, présentent aussi des résultats moins satisfaisans. Le sucre du Brésil est inférieur en rendement à tous les autres sucres; pour le raffineur d'Europe, il ne rend que 66 pour 100. La culture de la canne est presque partout négligée; la nature seule semble défier la paresse des habitans; et les cannes, dominant les hautes herbes, couvrent encore des plantations abandonnées. Le bas prix du sucre, le prix élevé des transports ont achevé de décourager les planteurs; et l'exportation du sucre, loin d'augmenter en proportion de celle du café, diminue chaque année. Les plantations dirigées par des Européens auraient pu servir de modèle aux Brésiliens, et leur enseigner un mode d'exploitation plus avantageux. Malheureusement le propriétaire ne sait pas chercher, par son in-

Digitized by Google

dustrie, par des connaissances faciles, à améliorer ses produits; il persiste dans sa voie routinière, au lieu de suppléer, par l'emploi de machines, aux bras, qui commencent à manquer; quelquefois seulement il s'abandonne à de longues récriminations contre le gouvernement, qu'il rend responsable de ce que ses produits de mauvaise qualité sont repoussés par les acheteurs. Sans doute le gouvernement est coupable de ne pas mieux comprendre les intérêts matériels du pays, de ne pas protéger plus activement l'exploitation des richesses nationales; mais les fautes du gouvernement ne peuvent servir à justifier l'ignorance et l'aveuglement des producteurs.

L'industrie manufacturière fait, au dire des Brésiliens, de grands progrès. Déjà on fabrique du savon, du papier et de la sellerie commune. Une fabrique de cristaux avait été établie à Rio-Janeiro; la mauvaise qualité de ses produits les fit repousser par les consommateurs. Le gouvernement, intéressé au succès, vient d'accorder un privilége exclusif pour quinze ans à tous les produits de cette fabrique. La concurrence n'étant plus à redouter, la nouvelle manufacture trouvera naturellement la vente de ses marchandises défectueuses. Malgré ces tentatives et les prétentions des Brésiliens, on

Digitized by Google

peut dire que leur industrie manufacturière est encore dans l'enfance.

La mauvaise exploitation des richesses du sol se traduit en résultats déplorables, quand on examine la situation financière et commerciale du Brésil. Les droits prélevés sur le commerce, tant à l'importation qu'à l'exportation, forment la presque totalité des revenus de l'empire (1). Le système suivi par les chambres et par les différens ministères a toujours été d'augmenter les droits. Comme il n'y a, malgré les essais dont nous avons parlé, aucune fabrique importante au Brésil, les tissus les plus communs doivent être vendus à des prix élevés, et les classes inférieures supportent en réalité tout le fardeau de l'augmentation des droits, car le négociant qui livre sa marchandise doit toujours réaliser un bénéfice. Cette augmentation de droits entraîne un redoublement de sévérité vis-à-vis des négocians et des capitaines de bâtimens, auxquels on impose des

(1) Le revenu total de l'importation a été, de 1840 à 1841, de 11,863,046,000 reis; en calculant le change à 350 reis par franc, cela fait en moyenne pour l'année, 33,894,523 francs. En 1841, l'exportation s'est élevée au niveau de l'importation; toutes deux ont atteint le chiffre de 105,000,000 de francs. — On peut porter les droits d'importation sur toutes les marchandises à 20 pour 100, et à 10 pour 100 les droits d'exportation.

Digitized by Google

formalités minutieuses. Le commerce se trouve ainsi paralysé, chacun craint de se livrer à des opérations incertaines. Les principales maisons ont déjà interrompu leurs relations avec le Brésil, ou témoignent une grande réserve. A l'expiration du traité avec l'Angleterre, en novembre 1844, tous les droits, tant à l'importation qu'à l'exportation, seront encore augmentés ; le gouvernement brésilien a déjà refusé de signer de nouveaux traités de commerce ; il veut se réserver la faculté d'imposer les marchandises étrangères selon les besoins du pays. Les habitans croient que ces actes de leur gouvernement ne décourageront pas le commerce étranger ; ils partent de ce principe que l'Europe a besoin du Brésil, tandis que le Brésil n'a nul besoin de l'Europe.

La situation financière du Brésil est des plus critiques. La dette publique étrangère est de 140 millions de francs portant un intérêt de 5 pour cent. Il y a encore une autre dette étrangère résultant des emprunts portugais mis à la charge du Brésil, et dont le capital excède 50 millions. La dette intérieure, portant intérêt à 6, 5 et 4 pour cent, est de 75 millions. D'autres dettes intérieures, dont les intérêts ne sont pas fixés, s'élèvent à près de 15 millions. Ainsi, la dette totale du Brésil, tant intérieure

Digitized by Google

qu'extérieure, est de 280 millions de francs. Les difficultés qu'éprouvent les porteurs des obligations brésiliennes pour obtenir, non le paiement des intérêts, mais l'émission seulement de nouveaux titres, ont rendu impossible au gouvernement la négociation d'un nouvel emprunt qu'il voulait contracter. Le papier-monnaie perdant chaque jour de sa valeur nominale, soit par la trop grande émission, soit par la quantité de billets faux qui circulent dans le pays, le Brésil se trouve entraîné vers une banqueroute.

Les révolutions qui éclatent incessamment dans les provinces, en augmentant les dépenses, rendent la perception des impôts presque impossible. Le Brésil se trouve donc obligé de recourir aux droits de douanes pour faire face à tous les déboursés de l'Etat; ces droits atteignant par le fait le consommateur et non le négociant, le produit en diminue au lieu d'augmenter en proportion de l'accroissement des tarifs (1). Les revenus de l'empire du Brésil,

(1) En 1840, après l'augmentation des droits sur les vins et eaux-de-vie, le trésor retira de ces droits 2,751,057 francs; en 1841, les droits n'ont plus produit que 2,434,000 francs. Cette diminution tendait à s'accroître par suite du difficile placement des vins et eaux-de-vie de 1838 à 1839. En 1841, il y eut 8,562,000 pipes de vin admises en douane. Depuis ce temps, ce chiffre s'est encore réduit, et on n'a admis que 4,650,000 pipes, les Brésiliens ayant renoncé aux vins de France et de Portugal.

Digitized by Google

pour l'année 1843, étaient évalués à 45,715,000 fr. ; les dépenses, à 66,060,000 fr. Il y a donc eu un déficit de 21 millions sur un seul exercice. Ce déficit va croissant chaque année, et il ne faut s'en prendre qu'au système du gouvernement, qui pourvoit aux besoins financiers du pays par de nouvelles émissions de papier-monnaie. Les hommes d'Etat brésiliens comptent, pour rétablir un peu d'ordre dans les finances, sur l'expiration du traité de commerce avec l'Angleterre, qui permettra de modifier les droits d'importation. Le Brésil, disent-ils, pourra alors, par un accroissement de revenus, rembourser tous les emprunts onéreux qu'il a dû faire, et élever ses recettes au niveau des besoins de l'empire.

Jusqu'à ce jour, ce n'est ni au gouvernement ni à la nation, c'est à la richesse de ses mines et à la fertilité de son sol que le Brésil doit d'avoir échappé à une complète désorganisation. Le gouvernement s'obstine à n'appliquer que des palliatifs impuissans ; la nation rêve une république fédérative, sans voir les causes du mal là où elles sont, dans les mœurs, et non pas dans les institutions. Un sentiment déplorable, la haine des étrangers, n'a pas cessé de dominer l'esprit des habitans et même de troubler la vue des hommes politiques. Au lieu de

Digitized by Google

se consacrer à des réformes morales et matérielles qui deviennent chaque jour plus urgentes, on poursuit une vaine indépendance, comme s'il ne fallait qu'échapper à l'influence de l'Europe pour retrouver la richesse et la prospérité. Les populations sont soulevées chaque année pour des mots et par des mots : chaque crise nouvelle doit entraîner plus de liberté, affaiblir l'action étrangère. Aujourd'hui l'indépendance du Brésil vis-à-vis du Portugal est complète, et cependant la misère est plus grande que jamais, le mécontentement est général. Ne serait-il pas temps de voir qu'on se trompe de route? C'est au contraire l'influence des étrangers qui peut régénérer le Brésil. Le seul but auquel doit tendre cette société inquiète, c'est, en augmentant la valeur de ses produits, de créer des relations plus fréquentes et plus avantageuses avec l'Europe. Tant qu'ils n'admettront pas comme principe que le commerce est pour eux la base de toute richesse, les Brésiliens ne feront que s'engager davantage dans une voie d'appauvrissement et de faiblesse. Le commerce ne leur procurerait pas seulement le bien-être matériel, il les mettrait en contact avec la société européenne, avec la civilisation. Le Brésil manque d'une société active, intelligente. Si les étrangers, au lieu de

Digitized by Google

se voir repoussés comme des spoliateurs, entourés de haines et de défiances, étaient accueillis avec sympathie, l'émigration européenne, qui trouve aujourd'hui si peu d'encouragement, viendrait à la suite du commerce apporter le travail et l'industrie. La France pourrait nouer avec ce grand pays des relations qui seraient utiles à sa puissance aussi bien qu'à une société digne de notre intérêt. Ainsi renaîtraient peu à peu dans le Brésil l'ordre et la prospérité. Si au contraire on persiste à écarter les Européens, à repousser les produits de nos fabriques, la misère publique et le désordre moral ne feront que s'accroître, nous le pensons. On peut se demander si le Brésil est destiné à vivre long-temps comme empire, et si l'anarchie d'une république fédérative ne viendra pas remplacer le désordre caché aujourd'hui sous des formes régulières. Le président de la province de Bahia me disait : « Notre indépendance a été obtenue sans combat, sans effusion de sang; mais, nous le sentons aujourd'hui, une grande séparation ne s'opère jamais impunément, car nous ne pouvons parvenir à nous constituer régulièrement. » Ce sont là de tristes paroles; Dieu fasse qu'elles ne soient pas une juste prédiction !

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Minas-Geraës. — Insurrection en 1842. — Ouropreto.

Malgré mon impatience de quitter la capitale du Brésil avant que la saison des pluies fût commencée, je fus retenu près de trois semaines par tous mes préparatifs de départ. Lorsque j'exprimai l'intention de me rendre à Bahia ou à Fernambouc, en traversant la province de Minas-Geraës, tous m'affirmèrent qu'il me serait impossible de surmonter les difficultés d'un semblable voyage. Si je me dirigeais de

Digitized by Google

Minas-Novas sur Bahia, un immense désert de plus de cent lieues, sans eau, sans habitations, m'opposerait des obstacles presque insurmontables; si, au contraire, je préférais me rendre à Fernambouc en descendant le fleuve San-Francisco, les fièvres pernicieuses qui règnent toute l'année par suite des exhalaisons de ses rives marécageuses pouvaient, pendant le cours d'une longue navigation, après les fatigues d'un voyage sous un ciel ardent, étendre sur moi leur maligne influence. Le temps n'était pas venu de songer aux dangers; et malgré l'insuffisance des renseignemens que les Brésiliens pouvaient me donner, je n'en étais pas moins déterminé à tout braver, plutôt que de revenir sur mes pas après avoir visité le district des diamans.

Parmi les obstacles de toute nature que présente un voyage dans l'intérieur des provinces, il serait injuste de compter la mauvaise volonté des habitans; tous au contraire témoignent un véritable empressement à vous faciliter le succès. On me remit des lettres d'introduction pour les propriétaires dont les habitations se trouvaient sur la route que je devais suivre. L'empereur me donna, sur la demande de notre chargé d'affaires, un passeport impérial, espèce de firman qui m'assurait la protection et

Digitized by Google

l'appui de toutes les autorités du pays. Les Brésiliens qui avaient le plus vivement insisté pour me faire renoncer à mes projets, une fois ma résolution connue, ne cherchèrent plus qu'à m'être utiles; je ne puis qu'éprouver une vive et sincère reconnaissance pour la bienveillante protection qui m'a été accordée. J'avais espéré à Rio des plaisirs et des distractions qui me manquèrent entièrement; je m'en consolai en trouvant tous les Brésiliens disposés à m'être utiles, et me témoignant un sincère intérêt dont je suis redevable aux pressantes recommandations de MM. Taunay et de Saint-George.

Le manque d'auberges, l'éloignement des habitations, l'obligation d'acheter des chevaux et des mules pour éviter les lenteurs des caravanes, qui ne font que deux ou trois lieues par jour, ne sont encore que de légers inconvéniens. Il faut se pourvoir, comme en Orient, d'un lit, d'une cuisine, de provisions de toute espèce, car on ne peut compter sur les *vendas* qui parfois se rencontrent sur la route. Il faut en outre apporter un grand soin au choix des guides; il ne suffit pas qu'ils connaissent les routes, ils doivent encore prendre soin des chevaux, veiller sur eux pendant la nuit, afin qu'ils ne s'écartent pas trop du campement. Un bon guide doit savoir ferrer, saigner les animaux blessés,

Digitized by Google

réparer les bâts de charge. Les mulâtres sont particulièrement propres, par leur activité, leur intelligence, à remplir ces diverses conditions. Moins apathiques, moins indolens que les nègres, ils comprennent et exécutent vos ordres sans que vous ayez besoin de les répéter. Les nègres marchent à pied à côté de vos mulets, tandis qu'un bon *camarada* mulâtre est presque toujours monté.

Ma caravane consistait en six chevaux ou mulets, un pour mes bagages, un second pour mon domestique, les autres pour moi, pour un des guides, et pour servir en cas de besoin; car si un de ces animaux se blesse dans le cours du voyage, il est très-difficile de le remplacer, n'importe à quel prix. Tous les chevaux et mulets proviennent de la province de San-Paulo, et plus vous avancez dans l'intérieur du pays, plus leur valeur augmente.

Ouropreto, chef-lieu de la province de Minas-Geraës, était la première ville importante où je comptais m'arrêter après mon départ de Rio-Janeiro. Je profitai de la brise de mer pour m'embarquer dans un grand canot couvert qui devait me conduire à Porto d'Estrella. Le vent soufflait avec force, et les nombreuses îles qui s'élèvent dans la baie disparaissaient derrière moi. Bientôt je n'aperçus plus l'église de San-

Digitized by Google

Theresa que comme un point noir à l'horizon; j'entrai complètement dans la vie de voyage, et pour la première fois peut-être je doutai qu'il me fût possible d'atteindre mon but, car les routes sont peu sûres, et un voyageur peut être assassiné impunément dans un pays où il n'y a pas de justice. Je côtoyai les îles du Gobernador et de Paqueta, qui servent de rendez-vous aux parties de plaisir des habitans de Rio. La brise venait de tomber lorsque j'entrai dans la petite rivière d'Inhumirim; il fallut la remonter à la rame, les bords marécageux ne permettant pas de remorquer les embarcations, et, après trois heures d'efforts, je débarquai à Porto d'Estrella, qui forme une longue rue composée de deux cents maisons basses et mal bâties.

Cette petite ville est située au confluent de l'Inhumirim et du Saracuruna; c'est le lieu de débarquement de toutes les marchandises qui viennent de la province de Minas. Ces marchandises consistent en cotons, sucres et cafés. Les caravanes prennent en retour tous les produits d'Europe envoyés en échange de l'or et des diamans expédiés à Rio. La situation d'Estrella en fait un entrepôt assez fréquenté; il n'y a cependant que quelques magasins destinés à suffire aux besoins des habitans de la province, qui, ne pouvant se rendre à Rio, achètent ici

Digitized by Google

ce qui est nécessaire pour leur voyage et leur famille.

Je passai la nuit chez un vieux négociant qui possédait la plus belle maison de Porto d'Estrella, la seule qui eût deux étages. Je ne pus me coucher avant d'avoir entendu ses histoires sur les voyageurs plus ou moins illustres qui s'étaient reposés dans le lit que j'allais occuper. Mon hôte, ayant près de soixante ans, confondait assez souvent les noms. Je lui demandai vainement quelques détails sur les environs, il revenait toujours à son sujet favori; j'aurais mieux aimé moins de souvenirs et une collation un peu meilleure. J'eus plus d'une fois à maudire l'hospitalité que les Brésiliens vous accordent si généreusement. Vous n'êtes plus, il est vrai, exposé à l'intempérie des saisons, mais vous devez vous soumettre à des formes cérémonieuses toujours déplaisantes; vous devez causer ou écouter quand vous voudriez dormir et vous reposer. Accablé de questions sur le but de votre voyage, sur l'opinion que vous avez du Brésil, il vous faut parler cette langue portugaise si dure et si gutturale. L'hospitalité devient ainsi une gêne, et le plus souvent on n'échange sa liberté que contre un bien-être douteux; la moindre auberge de nos villages offre plus de ressources que la demeure

Digitized by Google

d'un riche Brésilien vivant au milieu de ses esclaves et de ses troupeaux.

A partir de Porto d'Estrella, le terrain s'élève graduellement. La route, quoique assez large, a été détruite par les pluies; comme le soleil seul est chargé des réparations, il faut éviter presque à chaque pas les fondrières qui coupent le chemin. Un péage est établi pour l'entretien de ces routes qui ne sont pas entretenues. On paie trente *reis* (dix centimes) par lieue de route. Ce péage est un impôt assez onéreux pour les caravanes chargées de marchandises; les routes sur lesquelles il a été établi n'étant pas encore achevées, sont souvent plus mauvaises que les chemins entièrement abandonnés; les terres fraîchement remuées manquent de la solidité nécessaire, et les pluies entraînent des portions souvent considérables de terrain, sans que les autorités s'occupent de remédier aux dégâts. Une route doit être construite de Parahyba, petite ville de la province, à Ouropreto; à l'époque de mon arrivée au Brésil, les travaux étaient commencés depuis huit ans; il n'y avait encore que seize lieues achevées, c'est-à-dire dont le nivellement fût terminé. Les premières lieues avaient coûté cinquante mille francs : plus tard les employés et les ingénieurs s'étaient entendus pour faire

Digitized by Google

porter la valeur de la lieue de route de cent à cent vingt mille francs. Les ponts et les chaussées de cette route avaient été détruits en partie par les pluies d'hiver, les autres étaient en voie de construction. Il est douteux que cette route, qui coûtera des millions, rende les communications plus faciles; il eût fallu des études préliminaires qui n'ont pas été faites, un plan général aurait rendu la route plus directe; on s'est borné à suivre les détours de l'ancien chemin; plus de vingt ans se passeront avant qu'elle soit achevée, quoiqu'il n'y ait que des nivellemens à exécuter pour rendre les pentes moins rapides.

La culture est réduite, comme l'entretien des routes, aux plus simples procédés. On se borne à brûler les bois, puis à semer du maïs ou à planter du café sur l'emplacement qu'on s'est ainsi ménagé. Lorsque la terre devient improductive, loin de chercher à suppléer par des engrais à l'épuisement du sol, on abandonne le terrain, qui bientôt se recouvre de nouveaux bois, mais chétifs et peu vigoureux; vingt ans plus tard, ces bois seront encore détruits, et les terres livrées de nouveau à la culture. Les belles forêts vierges du Brésil disparaissent peu à peu, surtout près des lieux où l'exploitation devient avantageuse; des arbres

Digitized by Google

immenses sont abattus, brûlés sur place par des propriétaires qui renouvellent ainsi leurs terrains de culture.

Je passai près de nombreuses *vendas*, ou cabarets-auberges qui consistent en une maison d'habitation et un hangar destiné à mettre à l'abri les charges des mulets. J'arrivai ensuite dans un charmant vallon où est établie la fabrique de poudre du gouvernement; plusieurs ruisseaux d'une eau limpide se croisent en tous sens et entretiennent dans la vallée une agréable fraîcheur. La fabrique consiste en un long bâtiment divisé en plusieurs corps-de-logis. Directeur, employés, chacun a une habitation séparée. La poudre est fabriquée d'après les procédés d'Europe : le mélange s'opère à l'aide d'une machine que l'eau met en mouvement. Cet établissement ne produit que de la poudre commune et très-faible. La vente des poudres au Brésil ne semble guère favorisée par le gouvernement. Avant mon départ de Rio, j'avais voulu me procurer de la poudre anglaise, et plusieurs marchands m'avaient répondu qu'ils n'en vendaient pas. Le gouvernement avait donné l'ordre d'acheter les poudres importées, afin d'éviter qu'elles fussent expédiées dans les provinces où s'agitent les mécontens.

En quittant la poudrière, il faut s'engager

Digitized by Google

dans des bois assez épais et gravir les pentes escarpées de la sierra d'Estrella; une chaussée mal pavée rend cette ascension difficile et lente; on n'arrive au sommet de la montagne qu'après trois heures de marche, mais on est dédommagé par une vue magnifique. Toute la baie de Rio s'étend à vos pieds. Le *Pain de Sucre* remplit le fond du tableau. Nulle position n'est plus favorable pour contempler la baie, dont les contours forment à cette distance un ensemble harmonieux. Les montagnes que vous avez successivement gravies étagent autour de la sierra leurs plateaux chargés des végétations les plus variées. Dans la plaine règne la culture du maïs, du café, de la canne à sucre; plus haut, celle du maïs et du café seulement; plus haut encore, on ne voit que des arbres que l'homme a respectés, des rochers couverts de plantes parasites et sillonnés de torrens qui se précipitent avec bruit dans la plaine. Après un instant de repos, je me remis en marche, suivant les bords d'un torrent, le Piabanha, qu'on traverse plusieurs fois sur des ponts en bois. Ce torrent, qui se réunit plus loin au Parahyba, a un aspect sauvage; des arbres croissent au milieu des rochers, des lianes descendent et plongent jusque dans l'eau. Je m'arrêtai à Padre-Corréo; une église et quelques maisons qui

Digitized by Google

s'élèvent autour d'une place, dont un immense figuier forme le centre, composent ce village. Je m'établis dans une *venda* renommée comme une des meilleures de la route; en effet, j'obtins une chambre où, sur quelques bâtons en croix, on étendit une natte; le propriétaire était convaincu que son auberge était des plus confortables, et que j'étais trop heureux de partager toutes ces jouissances. Mon dîner fut cependant chose assez difficile : ce n'est qu'au bout de trois grandes heures qu'on put me servir une poule bouillie et du riz cuit à l'eau. Les Brésiliens aimeraient mieux mourir que de se presser. La réclusion volontaire ou forcée des femmes vous oblige à attendre avec patience les quelques mauvais plats qu'il leur plaira de vous envoyer. Un étranger ne pénètre jamais dans l'intérieur des maisons; la cuisine est l'asile inviolable des Brésiliennes; là, vêtues d'une chemise, quelquefois d'un jupon, elles président aux soins du ménage, donnant leurs ordres aux négresses, ou veillant elles-mêmes à la préparation des mets. Je n'ai jamais pénétré dans cette enceinte sacrée; pourtant une porte, entr'ouverte par la curiosité, m'a permis plus d'une fois de m'assurer de la saleté qui règne dans cet intérieur. Les mets indigènes répondent à ces tristes apparences. Les Brésiliens

Digitized by Google

mangent de la viande salée ordinairement fétide, et des haricots noirs qu'ils mêlent à de la farine de manioc ou de maïs.

Parahyba, qu'on rencontre en quittant Padre-Corréo, est un petit village formé de quelques maisons et de quelques boutiques; pour y arriver, il faut traverser en bac la rivière de Parahyba, qui a plus de deux cents mètres de largeur; les bords sont peu escarpés, mais de nombreux rochers en rendent la navigation impossible. Parahyba doit toute son importance au séjour forcé des caravanes qui se rendent à Porto d'Estrella ou retournent à Ouropreto; le bac ne contient que six ou huit mules; et pour peu que les caravanes soient nombreuses, il faut plus de six heures pour passer la rivière. On ne parle pas d'établir un pont sur le Parahyba; en attendant, on est soumis à un péage de cinquante reis par tête d'animal chargé ou non.

Je devais passer la nuit chez un propriétaire dont l'habitation, voisine de Parahyba, s'élevait près d'une forêt vierge; la nuit était déjà avancée. Je traversai la forêt, dont j'entrevoyais à peine les arbres immenses, qui semblaient former devant moi une barrière insurmontable. Enfin, j'atteignis un vallon jadis cultivé, et m'avançai au milieu de massifs de bambous si ser-

Digitized by Google

rés, que je pouvais me croire encore dans la forêt. L'habitation, but de recherches si pénibles, était une pauvre *fazenda*, espèce de ferme autour de laquelle on n'apercevait que des plantations de café en assez triste état. Après quelques heures passées dans ce misérable gîte, je m'engageai de nouveau dans les bois, à travers des vallons où l'on commençait à abattre les arbres pour planter soit du riz, soit du café. Les cultivateurs creusent dans la terre des trous peu profonds, de distance en distance, et y jettent quelques grains, soit de riz, soit de maïs. Si l'année est favorable, un *alquiere* (décalitre) de maïs ou de riz produit deux cents pour un. Les sécheresses viennent souvent détruire toutes les espérances, et l'absence de communications régulières empêchant une province de suppléer par son excédant à l'insuffiance des récoltes voisines, les sécheresses entraînent souvent la disette. A l'époque où je visitai le Brésil, le riz était devenu fort cher; au lieu de 6 fr. l'alquière, il coûtait 30 fr. La révolte qui avait éclaté dans la province de Minas avait empêché la culture d'un grand nombre de terrains. Il arrive souvent au Brésil que vous passez d'un district où tous les vivres sont abondans, dans un autre où les denrées, telles que le maïs, le manioc et le riz

Digitized by Google

manquent totalement. Chacun cultive pour ses propres besoins; si l'on perd sa récolte, il faut savoir souffrir, et attendre une seconde récolte, car vos voisins sont hors d'état de venir à votre secours, n'ayant eux-mêmes recueilli que le nécessaire.

On rencontre bientôt une seconde rivière, le Parahybuna; d'immenses rochers à pic s'élèvent sur ses bords. Le pont en bois qui existait sur le Parahybuna a été brûlé le 17 juin 1842 par les révoltés de la province de Minas; il ne reste plus que les piliers en pierre : le gouvernement veut faire reconstruire tout le pont en pierres, afin d'éviter, me disait-on, qu'il soit brûlé de nouveau. Le village de Parahybuna est, comme Parahyba, une réunion de quelques maisons bâties au hasard; le seul édifice un peu considérable qui subsiste encore servait jadis aux douaniers chargés d'inspecter toutes les marchandises provenant de la province de Minas, et de saisir l'or ou les diamans qu'on aurait voulu soustraire au paiement des droits; aujourd'hui, les droits étant perçus sur les lieux mêmes, il n'y a plus de douane, et j'entrai librement dans la province de Minas, après avoir acquitté le droit de péage pour le bac et pour la route qui est en voie de construction. Cette province a été, en 1842, le théâtre d'une in-

Digitized by Google

surrection considérable. La destruction du pont de Parahybuna fut un des premiers actes de la révolte; les insurgés voulaient arrêter ainsi la marche des troupes qu'on devait envoyer contre eux. Quelques détails sur ce mouvement politique feront connaître la situation des partis dans le Brésil.

La majorité de don Pedro II ayant été proclamée avant l'époque légale, les ambitions politiques s'étaient mises en mouvement pour exploiter l'agitation qui avait suivi cette mesure. L'opposition avait triomphé dans les élections de 1840, et le ministère, regardant les chambres nouvelles comme hostiles au pouvoir, saisit un prétexte pour les dissoudre avant leur convocation. L'opposition fit alors un appel à la force : députés et sénateurs se mirent en rapport avec les hommes influens des provinces; ils réussirent aisément à inspirer l'esprit de désordre à des propriétaires perdus de dettes, et dont les esclaves étaient engagés. Il ne restait plus qu'à soulever les masses. Le ministère avait décrété une mesure qui modifiait l'institution du jury et qui l'annulait de fait, en soumettant la décision des jurés au contrôle du juge en droit du district : on s'empressa de proclamer que la monarchie était en danger, que le ministère violait la Constitution, enchaînait

Digitized by Google

la volonté de l'empereur ; il fallait s'armer pour défendre les institutions ; l'établissement d'une république fédérative était le but non avoué de tous les efforts, de toutes les espérances. Les provinces de San Paulo et de Minas-Geraës obéirent à l'impulsion qui leur était donnée ; les troubles de San-Paulo durèrent peu, les chefs de l'assemblée provinciale s'étaient trop pressés ; ils avaient devancé le mouvement de la province de Minas. Le baron Caxias, général des troupes de l'empereur, eut bientôt rétabli l'ordre dans la population de San-Paulo, et marcha contre l'autre province, celle de Minas, qui venait de prendre les armes. C'est sur ce nouveau théâtre que l'insurrection se développa dans toute sa gravité.

Une assemblée populaire eut lieu à Barbacena ; les membres de la municipalité s'étant mis à la tête des rebelles, élurent pour chef José Feliciano, sénateur d'un caractère faible, de mœurs très-douces, mais très-ambitieux. Ayant déjà occupé pendant deux ans la présidence de la province, José Feliciano avait été en rapport avec toutes les municipalités ; il était connu et aimé de tous les habitans. Le nouveau président accepta le rôle de chef ostensible de la révolte ; il publia une proclamation et un manifeste aux Mineiros (habitans de la province

Digitized by Google

de Minas); quelques passages de ce manifeste sont assez curieux pour que je les transcrive.

« Mineiros! quand la patrie est en danger, le devoir de tout citoyen est de voler à son secours; quand la liberté est foulée aux pieds par un gouvernement ambitieux, tout homme libre doit s'armer; sauvons la Constitution qu'une faction astucieuse parvenue au pouvoir veut annuler. Le recrutement le plus barbare est venu décimer les populations industrielles; on a jeté dans les fers, dans les prisons, les citoyens les plus distingués, qui n'avaient commis d'autre crime que de repousser la faction dominante. Le plan liberticide des ministres a été consommé avec l'adoption par les chambres d'une réforme de notre Code criminel et de procédure. Le Brésil avait élu en 1840 une chambre qui devait représenter les véritables intérêts du pays; cette chambre, avant d'être convoquée, a été dissoute. La province de San-Paulo s'est émue et a pris les armes pour défendre le trône et la Constitution. C'est à nous de suivre son noble exemple. Respecter les droits de chaque citoyen, la propriété de tous, n'user de rigueur que contre les hommes qui, au mépris des vœux de la nation, oseraient soutenir et défendre la faction oligarchique que le Brésil répousse : telle sera votre devoir. »

Digitized by Google

La proclamation et le manifeste de José Feliciano furent publiés à Barbacena en juin 1842. Plus de six mille hommes mal armés, mal vêtus, de toutes les classes et de toutes les couleurs, se réunirent aussitôt dans diverses localités. Des lieutenans, des capitaines furent élevés au rang de commandans en chef. On agit sans ensemble; la peur régnait dans les deux camps. Après une vive fusillade à Parahybuna, il n'yeut que six blessés dans les deux armées : l'engagement le plus sérieux fut celui de Queluz, le 26 juillet; les rebelles, au nombre de quinze cents hommes, chassèrent de la position qu'il occupait le général Riébona, qui eut cinquante hommes tués ou blessés, et perdit cent cinquante prisonniers avec sa seule pièce d'artillerie. Les insurgés triomphans vinrent former le siége d'Ouropreto, chef-lieu de la province; et s'ils avaient été commandés par des chefs habiles ou résolus, cette ville tombait en leur pouvoir, car le président Jacintho de la Vieja était le seul parmi les habitans qui voulût résister : le commandant d'armes de la province était prêt à rendre la ville. Après huit jours d'une vive fusillade, sans qu'il y eût de sang versé, les rebelles se retirèrent, n'ayant pas osé pénétrer, les armes à la main, dans l'intérieur d'une ville tout ouverte, qui n'avait

Digitized by Google

pour défense que quatre pièces de canon. Caëthe fut ensuite assiégé; un combat très-bruyant eut lieu entre l'avant-garde des deux partis, et dans ce combat, qui dura trois jours, deux hommes seulement furent tués par accident.

Malgré l'échec éprouvé par les rebelles devant Ouropreto, leur nombre était encore imposant; ils auraient pu lutter même avec avantage contre les troupes impériales, s'ils eussent marché avec plus d'ensemble; mais de nouveaux incidens vinrent affaiblir la position des insurgés. Une proclamation impériale détermina la défection d'environ trois mille rebelles dégoûtés d'un parti dont le triomphe devenait douteux. La révolte, loin de s'étendre dans toute la province, fut limitée aux districts de Barbacena, Ouropreto, Queluz, Cocaës et Sabara; l'insurrection fut comprimée à Diamantina, Villa do Serro et Minas-Novas. Partout s'organisa la résistance : il y eut un instant près de vingt mille hommes en armes dans toute la province de Minas. Parmi les divers corps d'armée, le plus considérable était celui des quatre mille insurgés qui avaient assiégé Ouropreto. La déroute de cette petite armée par le baron Caxias, général des troupes impériales, mit fin à la guerre civile. La bataille eut lieu à San-Lucia. Le baron Caxias ne disposait que de trois mille

Digitized by Google

hommes : mal secondé par ses lieutenans, il sut, à force d'énergie et de présence d'esprit, remédier aux inconvéniens d'un mauvais plan d'attaque. Le succès justifie toutes les fautes, et le succès fut complet. Après la bataille de San-Lucia, il n'y eut plus de réunion armée. Près de cinq cents hommes furent tués ou blessés dans cette affaire, qui se prolongea depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit. Il eût été facile, je crois, au baron Caxias, qui commandait des troupes régulières et qui avait de l'artillerie, d'éviter une si grande effusion de sang. Le président José fut presque le seul des fauteurs de la révolte qui put s'échapper.

Telle fut la fin de cette petite guerre, qui avait duré plus de trois mois. Il n'eût fallu qu'un peu plus d'ensemble et d'activité pour rendre ce mouvement très-grave. José Féliciano avait eu le tort de remuer sans ménagement les passions populaires; il avait armé sans distinction tous ceux qui venaient s'offrir à défendre la cause de la révolte. Cette conduite imprudente effraya les propriétaires, qui devinrent les plus fermes soutiens du gouvernement. La désunion amena d'atroces représailles : des menaces de mort furent proférées contre ceux qui restaient indifférens; des bandes armées parcouraient le pays, pillant tout sur leur passage.

Digitized by Google

L'insurrection ne fut plus qu'un prétexte pour se livrer au désordre et exercer des vengeances. On pouvait prévoir l'issue d'un mouvement ainsi compromis à son origine. Le moment n'était pas venu d'ailleurs de proclamer la république; il eût fallu que Bahia, Fernambouc eussent donné le signal de la lutte contre le pouvoir monarchique. A part le clergé (1) et quelques propriétaires influens, la rébellion ne recruta que des hommes toujours prêts au désordre; aussi les deux provinces de San-Paulo, de Minas-Geraës, une fois pacifiées, les autres parties du Brésil restèrent tranquilles. L'insurrection se réduisit à une sanglante échauffourée. Le mouvement eût pu devenir général, car l'union du Brésil n'est qu'apparente, et toutes les provinces n'aspirent qu'à l'indépendance; une république formée sur le modèle des Etats-Unis, tel est le rêve dont elles poursuivent l'accomplissement. Ici encore l'orgueil national se trahit : les Brésiliens se croient trop civilisés pour avoir besoin d'un gouvernement même constitutionnel.

Après la victoire de San-Lucia, le ministère

(1) Le clergé avait pris parti pour les rebelles, mais son influence est nulle au Brésil; plusieurs prêtres pourtant payèrent de leur personne, et l'on trouva des ecclésiastiques parmi les morts de San-Lucia.

Digitized by Google

devait se croire fort : les élections de 1842 lui étaient favorables, et il venait de déjouer victorieusement les tentatives de l'opposition; mais une situation régulière ne peut jamais se prolonger au Brésil : une question de susceptibilité nationale entraîna la ruine du cabinet. La haine des étrangers a plus de puissance sur les Brésiliens que tous les principes politiques. Ils ne peuvent comprendre encore une pratique sérieuse et élevée des institutions qu'ils possèdent. Les provinces sont tranquilles aujourd'hui; mais tout fait croire que des crises pareilles à l'insurrection de 1842 se renouvelleront fréquemment.

Les souvenirs qui s'attachent au pont de Parahybuna m'ont détourné du récit de mon voyage à Ouropreto. Il est difficile d'échapper, en visitant le Brésil, aux tristes préoccupations qu'éveille en tout lieu la situation politique de cet empire. En continuant ma route, je retrouvai un nouveau sujet de réflexions sur l'incurie administrative, dont j'avais si souvent remarqué les traces. Je passai la Mantequeira, montagne très-boisée, qui servait jadis de refuge à des voleurs qu'on avait long-temps laissé exercer en paix leur étrange industrie. Ces voleurs prélevaient des impôts sur les caravanes qui suivaient cette route, et massacraient les mule-

Digitized by Google

tiers qui résistaient après une sommation. Ils avaient construit une barricade dans un des passages les plus étroits de la route; hommes, chevaux, ne pouvant passer qu'un à un, il suffisait de deux brigands pour arrêter une caravane entière. Si ces bandits s'étaient bornés à voler, l'autorité serait probablement restée inactive. En effet, le voyageur dépouillé n'a d'autre ressource au Brésil que de se faire justice lui-même. Recourir aux magistrats, pour demander l'arrestation d'un voleur de grand chemin, est une perte de temps fort inutile. Malheureusement pour les brigands de Mantequeira, ils commirent trop d'assassinats. L'ordre fut donc envoyé de Rio-Janeiro de se saisir d'hommes qui arrêtaient toute communication par la terreur qu'ils inspiraient. Un détachement de troupes parvint à tuer les uns, à effrayer les autres, et lorsque je passai, on ne voyait plus que la barricade qui leur servait d'abri; il y avait un mois seulement que les voleurs avaient été arrêtés.

Barbacena, où j'arrivai après trois jours de marche depuis mon départ de Parahybuna, est situé au milieu des *campos*, sur un plateau élevé; on aperçoit au loin une église qui domine cette petite ville. Le nom de *campos* désigne une suite de collines presque entièrement dé-

Digitized by Google

pouillées de végétation; ce n'est que dans le fond des vallées qu'on trouve quelques arbres et un peu de verdure. Je regrettai, je l'avoue, ces belles forêts si épaisses qui m'avaient protégé jusqu'alors contre les ardeurs du soleil. Traverser les bois vierges est pour les Brésiliens un sujet d'effroi; aussi ne comprenaient-ils pas mon admiration pour ces belles solitudes que la main de l'homme n'a pas encore profanées. Rien n'est plus triste qu'un voyage à travers les *campos*. On ne voit de tous côtés que des plateaux arides; à peine quelques troupeaux errent-ils dans les plaines. On marche des heures entières avant de découvrir une habitation, qui presque toujours tombe en ruines.

Barbacena compte douze cents maisons et environ six mille habitans; les négocians les plus riches avaient pris part à la révolte des Mineiros, et ils étaient en fuite. Le climat de Barbacena est tempéré, presque froid. Nos fruits et nos fleurs, qui ne peuvent venir à Rio, réussissent à Barbacena. La différence de climat s'explique par la position élevée de cette dernière ville. Les habitans élèvent des bestiaux et engraissent des porcs; quant à la culture, personne ne s'en inquiète. J'en demandai le motif; on me répondit que les soins à donner aux bestiaux suffisaient à occuper la population. Bar-

Digitized by Google

bacena n'a que peu de maisons à deux étages; toutes les autres sont basses et mal construites, mais régulièrement alignées. Les rues, larges et pavées, sont disposées en escaliers, tant la pente est rapide. Il y a huit églises appartenant à des confréries, aujourd'hui misérables; ce sont de grands bâtimens sans architecture, et dénués de luxe intérieur.

En se détournant de la route directe qui mène de Rio à Ouropreto, on pourrait visiter une ville intéressante, Saint-Jean d'el Rey. Au dire de quelques voyageurs, la position et le climat de Saint-Jean d'el Rey offrent de précieux avantages, qui auraient dû faire choisir cette ville comme capitale de l'empire du Brésil. A Saint-Jean d'el Rey fut établie la seule filature de coton qui ait été créée dans l'empire; cette fabrique ne se soutint que durant peu d'années. Ses produits ne pouvaient supporter la concurrence avec les marchandises étrangères. Les mines d'or de Saint-Jean d'el Rey, si renommées autrefois, sont abandonnées. Il n'y a plus qu'un petit nombre de nègres libres qui s'occupent à laver le sable entraîné par les grandes pluies, pour en dégager quelques parcelles du métal précieux. Rarement ils trouvent assez d'or pour payer leur travail. L'extraction n'est plus un moyen de fortune à

Digitized by Google

Saint-Jean, et la culture des terres a remplacé pour les habitans la recherche de l'or. Une compagnie anglaise qui s'était formée pour l'exploitation des mines d'or près de la ville, a dépensé plus de sept cent mille francs sans résultats, et a renoncé à poursuivre les travaux, la veine d'or étant trop peu abondante pour couvrir les dépenses. Saint-Jean d'el Rey n'étant pas sur le passage des caravanes, perd chaque jour de son importance. La population active s'en éloigne pour s'établir dans des villes nouvelles. Un mauvais village, Juiz de Fora, sur la route de Barbacena à Rio, comptait à l'époque de mon voyage plus de cinquante maisons en construction. Les terres, les bâtimens ayant peu de valeur au Brésil, les populations se déplacent avec une rare facilité. Le Brésilien ne sait pas aménager les terrains qu'il cultive; il les a bientôt épuisés, et s'éloigne alors pour chercher des terres encore vierges, qu'il abandonnera après quelques années. Cette vie indépendante et nomade est celle des plus riches cultivateurs. Privés de toute éducation, les Brésiliens fuient la société plutôt qu'ils ne la recherchent. Vous êtes étonnés de voir de riches propriétaires passer leur vie dans des fermes isolées; entourés d'esclaves soumis à leurs caprices, ils sont heureux d'exercer un

Digitized by Google

pouvoir sans contrôle. Vous les voyez se promener avec des sandales de bois pour toute chaussure, avec une chemise et un caleçon pour tout vêtement; ils ont la contrainte en horreur, et n'entretiennent de relations qu'avec des esclaves; peu importe à ces hommes s'ils vivent dans un lieu ou dans un autre : tout leur est indifférent, pourvu qu'ils puissent satisfaire leurs instincts grossiers.

En continuant à se diriger vers Ouropreto, on suit les bords du Paroopeba, un des affluens du Rio das Velhas, puis l'on arrive à Queluz, petite ville de douze cents âmes. Queluz est encore dans les campos, mais ces solitudes présentent ici des aspects plus variés et moins arides qu'aux environs de Barbacena; les arbres sont plus élevés, les bestiaux en plus grand nombre; les habitations seulement sont toujours rares. Queluz est situé sur le penchant d'une colline, au milieu de jardins bien cultivés; l'église est le principal monument de cette ville, qui ne consiste qu'en une longue rue formée par des maisons d'assez misérable apparence. La température y est plus chaude qu'à Barbacena; le café, les ananas, le tabac réussissent à Queluz, tandis que les nuits froides de Barbacena les feraient périr. A partir de Queluz, le pays prend un nouvel aspect; on est

Digitized by Google

sorti des campos, et on s'engage dans des bois peu élevés, au milieu d'une végétation assez riche; on côtoie de nombreux ruisseaux dont les eaux vont se confondre avec celles du Rio-San-Francisco. Des villages s'élèvent çà et là sur la route. Alto da Virgem, qu'on traverse d'abord, est habité entièrement par des nègres libres; c'est le premier village ainsi peuplé que je trouvai sur ma route depuis Rio; les cabanes me parurent assez propres et les jardins bien entretenus. Ouro-Branco, quelques lieues plus loin, est dans une situation charmante, au pied de la montagne de ce nom; une fontaine ombragée par des palmiers, une chapelle et une trentaine de maisons, voilà ce qui reste de ce village autrefois considérable, ruiné par l'épuisement des mines d'or.

Plus l'on approche d'Ouropreto, et plus la nature devient sauvage; le sol, généralement rocailleux, prend la teinte rougeâtre de l'oxide de fer; la nature n'a pas cependant le caractère de tristesse et de sévérité que je croyais y trouver. Tantôt suivant le cours d'un torrent, tantôt gravissant une colline, on oublie aisément la stérilité du pays en admirant la vigoureuse végétation du bord des rivières. Un peu avant d'arriver à Ouropreto, on aperçoit l'Ita-Columni, immense bloc élevé de dix-huit cents

Digitized by Google

mètres au-dessus du niveau de la mer. L'Ita-Columni est une des montagnes les plus remarquables du Brésil. Ce bloc énorme, imparfaitement exploré, renferme, dit-on, des diamans; le sable entraîné par les pluies fournit toujours de l'or, quoiqu'en moins grande quantité qu'autrefois. Tout indique donc que cette montagne contient des veines riches et abondantes, bien que les travaux entrepris jusqu'à ce jour aient été infructueux.

Enfin j'atteignis Ouropreto ou Villa-Rica, où je comptais m'arrêter avant de continuer mon voyage dans le Brésil. Ouropreto occupe le fond d'un vallon resserré entre de hautes montagnes. On n'aperçoit la ville, du moins par la route que je suivais, qu'au moment d'y entrer. L'aspect de cet amas de maisons perdues au milieu des montagnes, offre peu d'attraits; les églises et le palais de la présidence sont les seuls monumens qui se détachent sur la masse confuse des habitations. Ouropreto étant bâtie sur deux collines, au pied de la montagne du même nom, le terrain y présente partout des pentes que les chevaux gravissent péniblement; les maisons sont en pierres, la plupart à deux étages; beaucoup tombent en ruines, car la population s'éloigne d'une capitale dont le climat offre peu d'agrémens. Un voyageur a calculé

Digitized by Google

qu'il pleuvait à Ouropreto deux cent soixante jours dans l'année. A en croire les habitans, il n'y a pas de matinée sans un brouillard plus ou moins épais. Je pus reconnaître l'exactitude de ces renseignemens, car, venu de Rio à Ouropreto dans l'espace de douze jours, par un temps constamment sec, je fus surpris par la pluie le lendemain même de mon arrivée à Ouropreto; et tant que dura mon séjour, je ne pus sortir qu'à de longs intervalles. La position d'Ouropreto, au milieu des montagnes, explique ces pluies continuelles. La température y est d'ailleurs assez douce. Quelques faibles gelées le matin sont les seuls indices de l'hiver.

Le séjour d'Ouropreto offre, sinon de grandes distractions, au moins le charme qui s'attache à une hospitalité cordiale. La société de cette ville se distingue par beaucoup de bonhomie et d'aménité; fonctionnaires, employés, tous viennent vous offrir leurs services, et cherchent à rendre votre séjour agréable. Il est fâcheux que l'instruction de ces fonctionnaires ne réponde pas à leur bonne volonté. Les autorités même ne connaissent qu'imparfaitement le pays. Il existe à Ouropreto une carte manuscrite de la province de Minas; je demandai un extrait de cette carte, qui m'était nécessaire pour mon voyage : l'embarras fut grand; aucun des points

Digitized by Google

que je voulais visiter n'était marqué; il fallut, avec les cartes d'Arrowsmith, de Spix et de Brué, suppléer aux lacunes. J'exprimai en riant au président mon opinion sur la négligence que l'on mettait à se procurer des renseignemens si utiles à une bonne administration. « Dans un pays où tout marche à l'aventure, me répondit ce fonctionnaire, il est impossible d'obtenir des indications exactes; le gouvernement brésilien n'a pas les moyens d'organiser le service administratif comme il le faudrait, car il doit consacrer ses ressources à prévenir les révoltes ou à les réprimer. » Il en est des renseignemens statistiques comme de tous les autres : le nombre des électeurs de chaque collége, celui des députés-généraux et provinciaux, voilà tout ce que vous parvenez à savoir; quant au mouvement de la population, à l'état de l'agriculture, personne ne peut vous répondre.

Un grand désordre règne dans l'administration de la province de Minas. Le président, Jacintho de la Vieja, s'occupait avec zèle, à l'époque de mon passage à Ouropreto, de réparer les maux causés par les derniers troubles. La trésorerie n'a jamais d'argent; ceux qui veulent se faire payer transigent avec un des employés du trésor, et abandonnent 2 p. 100 de la somme à toucher. La province de Minas est cependant

Digitized by Google

la plus riche et la plus peuplée du Brésil ; elle a conservé un matériel d'employés considérable, mais a perdu beaucoup de sa prospérité : elle a vu disparaître successivement ses ressources en or et en diamans. Aujourd'hui, ses dépenses excèdent chaque année ses revenus. Le budget de 1841 à 1842 présentait un déficit de 100,000 fr. sur un total de 1,200,000 fr. ; les dépenses, en 1842, ont dû s'élever à plus du double des revenus, à cause des frais qu'il a fallu s'imposer pour payer, armer les milices, approvisionner les villes, et s'assurer des moyens de transport.

On peut juger par un seul exemple de l'état de la comptabilité dans cette province, qui tient le premier rang parmi celles de l'empire. Le district du Serro porte en compte de recette 3600 fr. perçus sur les eaux-de-vie ; deux propriétaires paient à eux seuls moitié de la somme, trente ou quarante paient chacun au-delà de 300 fr. : le chiffre de la recette est évidemment amoindri ; mais comment le prouver ? Les reçus restent entre les mains des employés, qui ne portent qu'un dixième à peine au trésor provincial. Je ne suis pas parvenu à me rendre compte du système de comptabilité ; ce que je puis affirmer seulement, c'est qu'il n'y a aucune régularité dans la perception de l'impôt :

Digitized by Google

tel propriétaire, se refusant à acquitter les taxes, résiste par la force aux demandes des employés, ou achète leur silence. Les états de recettes et de dépenses, qui devraient être présentés à des époques régulières, sont remis après des années, lorsqu'il n'est plus possible de s'assurer de leur exactitude. Les droits perçus sur les maisons, un dixième de la valeur locative, les droits et patentes sur l'eau-de-vie, la taxe des esclaves, enfin tous les impôts directs, d'après l'aveu même du ministre des finances, couvrent à peine les frais de perception.

L'exploitation des richesses matérielles de la province de Minas laisse aussi beaucoup à désirer. Le minerai de fer y est très-abondant; malheureusement le défaut de communications y rend le combustible plus cher qu'en Europe. Le minerai de fer produit parfois 90 pour 100, et cependant une seule fonderie, dirigée par un Français, a été établie dans la province. Tous les établissemens que le gouvernement a voulu créer n'ont pu se soutenir; le fer employé vient d'Europe, tandis qu'on pourrait se servir avec avantage du fer du Brésil, qui, par sa dureté et sa malléabilité, rivalise avec le fer de Suède.

L'or, qui jadis se rencontrait à la surface du sol, se cache maintenant dans les profondeurs de la terre. Les travaux d'une mine exigent de

Digitized by Google

si grandes dépenses dans un pays où la main-d'œuvre intelligente n'existe pas, qu'il faudrait une veine bien abondante pour couvrir les frais d'exploitation. Les savans minéralogistes qui ont publié le résultat de leurs observations dans la province de Minas, ont tous été unanimes pour reconnaître que l'or devait exister en grande quantité dans le sein de la terre : des compagnies anglaises se sont formées pour l'exploitation de ces richesses; mais la fortune s'est jouée de leurs efforts, et ces compagnies, qui augmentent chaque année leur capital social, toujours dans l'espoir d'un succès, n'ont encore obtenu aucun résultat avantageux. Si l'extraction des diamans a procuré à quelques spéculateurs une certaine aisance, tous ceux qui sont livrés au travail des mines d'or ont mangé leurs capitaux, et ont été obligés d'abandonner leurs recherches au bout de quelques années. Après avoir dépensé la plus grande partie de son immense fortune dans les différentes cours de l'Europe, le marquis de Barbacena voulut rétablir ses affaires en désordre en venant diriger lui-même l'exploitation d'une mine d'or qu'il possédait dans la province. Malgré le nombre de ses esclaves, la richesse des veines qu'il rencontra, il ne fit que s'obérer : à sa mort, survenue en 1842, la plupart de ses

Digitized by Google

esclaves étaient engagés à une espèce d'usurier d'Ouropreto, nommé Paulo-Santos, qui traitait les malheureux nègres avec une odieuse barbarie. Ce Paulo-Santos était, il y a quelques années, un misérable commis; étant parvenu à se procurer quelque argent, il fit l'usure, et ne tarda pas à s'enrichir. Les usuriers, très-nombreux au Brésil, sont les seuls qui, aujourd'hui, fassent fortune en peu de temps. Presque toutes les propriétés sont engagées; le taux de l'argent est de 2, souvent 3 pour 100 par mois; en peu d'années, les intérêts absorbent le capital. Les seuls dangers que courent les usuriers sont dans l'expropriation; aussi, pour se mettre à l'abri des vengeances, ont-ils des assassins à leurs ordres.

Je vis plus d'une fois, en traversant la petite rivière d'Ouropreto, de malheureux nègres occupés à retirer le sable qu'ils amassaient sur un des bords. Les parcelles d'or qu'ils dégagent du sable couvrent leurs frais de nourriture; mais ils doivent travailler en tout temps, sinon un rival s'emparerait aussitôt de leur place, tous ayant un droit égal à occuper le lit de la rivière, qui est propriété publique. Je demandai à un de ces malheureux s'il était satisfait de son industrie; il me dit qu'elle était rarement productive; des semaines entières de travail se

Digitized by Google

passaient sans qu'il recueillît une seule parcelle d'or. Depuis que les lavages ne donnent plus que des produits insuffisans, la poudre d'or, qui avait long-temps servi de monnaie courante dans la province de Minas, a cessé d'être en usage, et on a supprimé un moyen d'échange qui était établi en faveur des travailleurs pauvres. Ouropreto a encore son *ouvidor;* mais l'amalgame de l'or étant fait, soit par les compagnies anglaises, qui recueillent la plus grande quantité de ce métal, soit par les Brésiliens eux-mêmes, qui évitent ainsi le paiement des droits, l'ouvidor reçoit son traitement pour un emploi devenu inutile. De 1841 a 1842, les droits sur l'or, de 10 pour 100, ne se sont élevés qu'à 30,000 fr. ; les Brésiliens n'ont acquitté sur cette valeur que 2000 fr., le reste des droits a pesé sur les compagnies anglaises, soumises en outre à un droit de 2 pour 100 à l'exportation. Il est remarquable que le droit de 10 pour 100 sur l'extraction ait produit une somme égale au droit de 2 pour 100 sur l'exportation. Cette égalité prouve qu'on a soustrait beaucoup d'or aux droits imposés. Quelle que soit la quantité de métal exportée, on doit admettre, en effet, qu'une somme assez considérable est restée dans le pays, ou a été expédiée en contrebande.

Digitized by Google

J'assistai, le 2 décembre 1842, aux cérémonies célébrées à Ouropreto pour l'anniversaire de la naissance de l'empereur. Entraîné bien contre mon gré, je dus entendre un *Te Deum* chanté à l'église paroissiale. Malgré les brillans uniformes, les décorations de tous les fonctionnaires, on aurait pu, en entendant ces voix si monotones, cette musique si lente, en nous voyant tous un énorme cierge à la main, croire que nous assistions à un enterrement. Le *Te Deum* fini, il fallut voir défiler les troupes, assister aux salves, aux cris obligés; les quatre cents hommes de la garnison, mi-partie noirs, mi-partie blancs, marchaient comme des soldats dont la vie se passerait à dormir. Les officiers, par une prudence que j'admirai, descendirent de cheval au moment du défilé, sans doute pour ne pas nous donner le chagrin de les voir tomber au premier mouvement d'effroi de leurs chevaux, qui n'ont jamais entendu le feu. La revue terminée, tous les employés accompagnèrent le président à son palais, et tous vinrent mettre le genou en terre devant le portrait de l'empereur; ce soi-disant baise-mains est un usage curieux dans un pays qui se croit assez civilisé pour se constituer en république. Le soir, il y avait grand spectacle; le portrait de l'empereur fut placé sur la scène,

Digitized by Google

un couplet fut chanté : trois *vivats*, dont le président donna le signal, furent répétés par l'assemblée. Le portrait une fois retiré de la scène, on oublia l'empereur pour s'occuper de la pièce, dont tous les rôles, même ceux de femmes, étaient joués par des officiers et des soldats. Le drame portugais d'*Inès de Castro* composait le spectacle. Les acteurs, trahis par leur mémoire, s'arrêtèrent souvent au milieu des plus belles tirades. La salle était petite et basse; il n'y avait qu'une ou deux femmes assez jolies; les autres, me dit-on, avaient été effrayées par la pluie. Après être resté quelques instans dans la salle, je fus heureux de laisser le drame s'achever sans moi.

J'acceptai avec plaisir un dîner qui me fut offert; c'était là première fois que j'étais admis dans la vie intime d'une famille brésilienne tout-à-fait étrangère à nos habitudes d'Europe : mon début fut loin d'être agréable. Je ne parle pas du dîner servi avec une profusion de mets peu savoureux, quoique fortement épicés; on s'accoutume en voyage au genre de vie des pays que l'on parcourt, et l'abondance d'une nourriture substantielle est presque le seul luxe auquel on attache du prix; mais les habitudes brésiliennes inspirent un profond dégoût; j'avais été étonné d'entendre un des convives, répon-

Digitized by Google

dant à son hôte qui l'engageait à goûter d'un nouveau plat : « J'ai le ventre plein ; » je le fus plus encore à la fin de ce malencontreux dîner : de toutes les bouches s'échappaient des sons qui ne pouvaient que me révolter ; mes voisins en s'adressant à moi m'envoyaient à la figure de fétides et bruyantes exhalaisons. Je voulus faire bonne contenance ; mes répugnances étaient plus fortes que ma volonté ; et prétextant une indisposition subite, je pus échapper à ce nouveau genre de supplice.

Les Turcs ont conservé ces formes de politesse toute primitive, mais les prodiguent rarement. Les Brésiliens entassant l'un sur l'autre des mets indigestes, ont presque tous des maladies d'estomac ; ceux qui dînent près d'eux, acquièrent tristement la certitude de leur mauvais état de santé. Combien de fois j'ai maudit ces dîners auxquels je devais assister ! ils devenaient pour moi une véritable souffrance ; aussi ai-je souvent usé des priviléges accordés à un étranger pour dîner à des heures où j'étais sûr d'être seul.

Mes mules ayant pris quelque repos, et m'étant assuré d'un nouveau guide qui connaissait les routes de Diamantina et Minas-Novas, rien ne me retenait à Ouropreto. La ville a été tant de fois décrite par les voyageurs qui s'y sont ar-

Digitized by Google

rêtés, que je me crus dispensé d'y faire un long séjour; le président de la province m'indiqua un itinéraire qui offrait moins de dangers que le désert de Bahia, ou la navigation du Rio San-Francisco. Je devais descendre en canot le Jequitinonha jusqu'à son embouchure, puis m'embarquer ensuite directement de Belmonte à Bahia. De nouvelles lettres pour des propriétaires, des ordres pour la chambre municipale de Minas-Novas m'ayant été remises, mon bagage fut bientôt disposé; je n'éprouvai que l'embarras d'emporter les masses de gâteaux que la femme du président m'envoya pour me témoigner l'intérêt qu'elle prenait à mon voyage.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Les mines d'or et les compagnies anglaises. — Villa-do-Principe.

Le 7 décembre 1842, je quittai Ouropreto pour me rendre à Diamantina. J'avais à traverser la partie la plus curieuse et la moins fréquentée du Brésil. Je suivis pendant quelques heures une chaussée pavée, construite lorsque Ouropreto était le centre des mines les plus productives. Le ciel était sombre, une pluie incessante tombait depuis le matin. La vie de

Digitized by Google

voyage recommençait pour moi avec ses fatigues et ses ennuis, mais aussi avec tout le charme de ses incidens bizarres et de ses rencontres imprévues. Le Brésil ne se montrait plus à mes yeux sous l'aspect sévère et morne qui m'avait frappé avant d'arriver à Ouropreto. Les terrains arides et ferrugineux que j'avais remarqués à l'entrée de la ville, avaient fait place à un sol fertile, coupé d'arbres et paré de fleurs. Des groupes d'arbustes bordaient la route; des lianes verdoyantes tapissaient le bord des précipices. Franchissant les montagnes qui dominent Ouropreto, je dis adieu sans regret aux sites désolés, à la ville pauvre et triste que je laissais derrière moi.

Au pied du versant opposé de la montagne d'Ouropreto s'étend un joli vallon traversé par le Rio-Itabira, qui, à cet endroit de son cours, n'est encore qu'un ruisseau sans importance, et l'on domine le village de la Cachoiera. Je suivis lentement le chemin qui m'y conduisait, et je me dirigeai vers une habitation où je comptais me reposer des fatigues de ma première journée de route : c'était l'habitation d'un ancien président de la province de Minas-Geraës, M. Mendez-Rodrigo. Je fus accueilli par le propriétaire avec la bienveillance que les Brésiliens témoignent toujours aux étrangers

Digitized by Google

qui leur sont recommandés. Une fois débarrassé de mes vêtemens mouillés, et attendant le souper, je me crus obligé d'aller passer quelques instans avec mon hôte; je le trouvai assis dans une salle, avec sa femme et ses filles. Je m'avançai pour le saluer; aussitôt il se leva, vint à moi, et me demanda si je désirais entrer dans le salon. Sur ma réponse affirmative, il m'emmena avec lui, et j'eus à subir un tête-à-tête qui dura aussi long-temps que la confection de mon souper, et j'avoue que l'attente me parut pénible. Quant à sa femme et à ses filles, elles avaient disparu; je ne pus les entrevoir. Je connaissais trop bien la répugnance qu'ont les Brésiliens à montrer leurs femmes, pour m'étonner du bizarre procédé de mon hôte. Cette défiance extrême s'explique moins par la jalousie que par un attachement obstiné aux vieilles coutumes portugaises. Au Brésil, le plus grand honneur que puisse vous faire un mari, c'est de vous présenter sa femme; souvent il m'est arrivé de recevoir les excuses de ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient me présenter leur famille, mais qui croyaient toutefois colorer d'un prétexte ce manque de respect au visiteur européen.

La conversation de l'ex-président était peu intéressante; il ne savait que me parler du ha-

Digitized by Google

ras établi à Cachoiera par don Pedro Ier. Situé dans une vallée dont le climat est toujours tempéré, et où de nombreux cours d'eau entretiennent une végétation perpétuelle, ce haras, disait-il, aurait pu exercer quelque influence sur l'amélioration de la race chevaline. Des étalons venus de Syrie y avaient été envoyés; mais bientôt les administrateurs avaient détourné les fonds qui leur étaient confiés par l'empereur, et l'établissement, trop négligé, avait fini par devenir inutile. Il ne reste plus aujourd'hui que les bâtimens élevés aux frais de don Pedro; quant aux étalons, ils ont péri misérablement, sans qu'on puisse retrouver dans le pays un seul cheval de race arabe.

De Cachoiera à Itabira, la route suit la vallée; je dus traverser plusieurs fois la petite rivière d'Itabira, heureusement peu profonde. Il serait facile, avec quelques soins, de rendre cette vallée fertile. Les Brésiliens, peu soucieux d'améliorer les produits de la terre par des engrais, ne tirent du sol que ce qui suffit à leur consommation, et se bornent presque partout à cultiver le maïs ou les haricots. Quelques champs de riz planté dans les plaines facilement inondées forment, avec les champs de maïs et de haricots, les principales cultures de la province de Minas-Geraës. Ce que nous di-

Digitized by Google

sons de cette province peut s'appliquer au reste de l'empire. La nature a tout fait pour le Brésil, et l'homme, au lieu de porter dans les travaux agricoles une activité intelligente, ne pense qu'à découvrir des métaux précieux. Le succès d'un seul spéculateur fait oublier les nombreux exemples d'existences ruinées, de fortunes dilapidées dans ces recherches aventureuses. Il serait temps pour les habitans de Minas de renoncer à leurs rêves chimériques, et de se consacrer à l'agriculture. Les parcelles d'or qui jadis brillaient à la surface du sol sont devenues beaucoup plus rares; l'or n'existe plus aujourd'hui en abondance qu'à de grandes profondeurs, et les dépenses d'extraction, dans un pays où l'usage des machines se trouve limité, faute de moyens de transport, absorbent les produits des mines les plus abondantes. Mais il faudra encore bien des leçons sévères pour éclairer les Brésiliens sur leurs véritables intérêts.

Itabira est un village d'environ deux mille âmes. Les habitans, employés par la compagnie anglaise qui exploite la mine de Catta-Branca, paraissent jouir de quelque aisance. La plupart sont des muletiers qui font le voyage d'Itabira à Rio-Janeiro, ou transportent les bois et charbons nécessaires à l'exploitation de la

Digitized by Google

mine. Je m'attendais, en approchant de la mine de Catta-Branca, à voir s'élever devant moi une de ces montagnes dont l'aridité annonce ordinairement des veines fécondes; je fus agréablement surpris, au contraire, quand je vis les jolis bâtimens de la compagnie anglaise qui surmontent une montagne couverte de fleurs et de verdure. Devant moi s'élevaient en amphithéâtre cinq grandes roues à brocards d'un aspect vraiment pittoresque. Je me crus transporté dans une de nos belles usines d'Europe, en entendant le bruit inaccoutumé de ces puissantes machines hydrauliques, établies à grands frais par la compagnie anglaise dans une des plus admirables positions du Brésil. Mon admiration pourtant faillit m'être funeste. Absorbé par le spectacle que j'avais devant les yeux, je ne faisais nulle attention à la route; tout-à-coup mon cheval s'arrêta effrayé, et je me vis sur un pont sans parapet, au-dessus d'un torrent profond. Une charrette attelée de quatre bœufs s'avançait, en sens inverse, pour traverser ce pont étroit : mon cheval, aussi intimidé par le bruit de l'eau que par le grondement aigu des roues de la charrette, refusait d'avancer en se défendant. Je ne pouvais reculer, car un faux mouvement pouvait me renverser dans le torrent, et j'aurais été brisé sur les rochers.

Digitized by Google

Je me jetai, avec toute la force que donne le sentiment d'un danger réel, sur le premier couple de bœufs, et me trouvai au milieu de l'attelage. Les nègres accoururent pour me dégager et relever un de leurs bœufs que j'avais renversé. Quelques instans après, j'arrivai à l'habitation du directeur de Catta-Branca. La source qui met en mouvement les machines n'est rendue à son cours naturel qu'après avoir servi au lavage du minerai : même alors l'eau est encore utilisée par les nègres esclaves de la compagnie; elle sert à l'irrigation des jardins qu'on leur a abandonnés pour leur usage. Ces jardins, où ils cultivent presque tous les légumes d'Europe et ceux du pays, sont parfaitement entretenus par les pauvres nègres, qui montrent avec fierté leur petit domaine.

L'ensemble des bâtimens d'exploitation et de tous les travaux extérieurs prouve que les directeurs de la compagnie anglaise de Catta-Branca ont le pouvoir et la volonté de bien faire. On doit regretter que les travaux intérieurs aient été conduits avec peu d'intelligence. Lorsque je descendis dans la mine, je fus étonné de voir des voûtes de vingt-cinq et trente pieds de largeur suspendues au-dessus de la tête des travailleurs, sans que rien fût fait pour prévenir un éboulement. Les travaux sont conduits

Digitized by Google

dans une seule direction. Tant que la veine actuelle se prolongera, rien de mieux ; mais aussitôt qu'elle se trouvera interrompue, il faudra des dépenses considérables pour retrouver une autre veine. En visitant les travaux avec l'ingénieur en chef, qui venait des mines de Cornouailles, je me permis quelques observations sur le danger qu'il y avait à exploiter la veine sur une largeur de trente pieds ; il me répondit avec une assurance naïve : « Je ne pense pas qu'en France ou en Allemagne il y ait des hommes qui s'entendent aussi bien que nous à l'exploitation des mines. » Le fait est que les compagnies anglaises, au lieu de confier leurs intérêts à des hommes spéciaux, à des géologues instruits, ont envoyé au Brésil des capitaines-mineurs assez intelligens sans doute pour continuer des travaux déjà commencés, mais incapables de diriger avec succès l'exploitation si difficile d'une mine d'or. Les hommes même qui ont l'expérience du travail de toutes les autres mines échouent dans cette exploitation, pleine de difficultés et de hasards; la formation de la veine d'or est presque toujours inégale, et se présente sous les aspects les plus différens. Les Anglais, tout en exposant d'immenses capitaux, n'ont pas voulu demander à l'Allemagne les seuls travailleurs qui pussent

Digitized by Google

rendre leurs travaux productifs. Nulle part peut-être le mauvais choix des chefs mineurs envoyés d'Angleterre n'a produit d'aussi fâcheux résultats qu'à Catta-Branca. Un seul éboulement a coûté la vie à onze nègres; quant aux éboulemens partiels qui n'ont fait qu'un petit nombre de victimes, on ne les compte plus.

Les travaux des ingénieurs anglais de Catta-Branca avaient atteint, le 10 décembre 1842, une profondeur de 104 brasses; la veine d'or, dont l'épaisseur et la largeur varient à tout instant, était mélangée de bismuth et de quartz; dans toutes les parties où dominait le quartz, l'or était plus pur et plus abondant. On ne recueillait le métal qu'en parcelles palpables, mais on n'avait pu rencontrer encore des morceaux d'or d'un grand poids. La dureté du minerai rend l'exploitation difficile. Environ quarante nègres sont employés dans l'intérieur de la mine : ils doivent travailler huit heures de jour ou de nuit; des mineurs anglais les surveillent tout en travaillant avec eux. Le nombre des esclaves employés par la compagnie de Catta-Branca est de trois cents Les femmes ont à trier le minerai, à le placer sous les brocards, à retirer et à laver le sable aurifère. Le filon de Catta-Branca, sans être d'une richesse remarquable, aurait pu couvrir facilement tous

Digitized by Google

les frais d'exploitation; mais les actionnaires ont choisi des officiers de marine pour directeurs; ils ont confié la conduite des travaux à des agens privés des connaissances nécessaires, et aujourd'hui leurs intérêts sont compromis : les actions de cette mine ne valent plus que 150 fr., pourtant le capital avancé a été de 400 à 500 fr. Aucun dividende n'a pu être payé depuis la formation de la compagnie, et il me paraît difficile d'admettre qu'aucun changement favorable s'opère dans l'exploitation de Catta-Branca.

La compagnie emploie des esclaves et les affranchit après cinq ans de travail irréprochable; on donne à chaque esclave, le dimanche, 50 centimes, lorsque sa conduite a été bonne pendant la semaine. Une fonderie de fer, exploitée par la même compagnie, est à deux lieues de Catta-Branca; le minerai de fer y est abondant; le métal est supérieur en dureté, dit-on, au fer de Suède : tous les outils employés pour la mine y sont fabriqués. Cette fonderie est exclusivement réservée aux besoins de la compagnie. Les directeurs n'ont pas cherché à produire au-delà de la quantité de fer qui leur est nécessaire. Les dépenses entraînées par une plus large exploitation de cette fonderie ne seraient pas couvertes dans un pays où le manque

Digitized by Google

de population restreint nécessairement les bénéfices.

J'avais pu, en visitant les mines de Catta-Branca, prendre quelque idée de l'état de l'industrie minière dans un pays où elle fut jadis si florissante. Je ne devais pas cependant m'en tenir à une première expérience. Ma route passait à travers les districts qui ont été exploités de tout temps. De Catta-Branca, je me rendis, laissant derrière moi plusieurs villages sans importance, à une autre mine non moins remarquable, celle de Morro-Velho. Situé dans le fond d'un vallon, encaissé de tous côtés par des montagnes, l'établissement de Morro-Velho a l'aspect d'une maison de campagne anglaise entourée de vastes dépendances. M. Herring, directeur de la compagnie de Morro-Velho, est non seulement un homme aimable et distingué, mais sa femme et ses dix enfans forment la plus charmante famille qu'on puisse rencontrer. Mal secondés par les capitaines-mineurs envoyés d'Angleterre, qui sont incapables de dresser même un plan de la mine, M. Herring a dû diriger tous les travaux, et il s'est acquitté de sa tâche avec une prudence qui fait honneur à ses lumières. La mine de Morro-Velho forme un contraste complet avec celle de Catta-Branca; les éboulemens y sont inconnus, et les travaux,

Digitized by Google

poussés avec une grande activité, sont toujours conduits dans une pensée d'avenir. La grande difficulté que présente l'exploitation de cette mine, c'est l'extraction ou plutôt la séparation de l'or de son enveloppe de pyrite arsénical. La perte d'or calculée d'après des expériences est aujourd'hui de 50 pour 100. Cette mine, n'ayant plus à supporter que les frais d'entretien des travaux, peut néanmoins donner quelques dividendes aux actionnaires de la compagnie; mais ses produits seront toujours limités par l'impuissance où l'on est, dans l'état actuel de la science, d'opérer parfaitement la séparation de l'or et du pyrite. L'étude des procédés à employer me paraît digne d'occuper les savans; quant à moi, je n'ai pu que constater les efforts faits par M. Herring pour obtenir de meilleurs résultats.

Morro-Velho est de 500 mètres moins élevé que Catta-Branca : aussi la température y est-elle beaucoup plus malsaine; les brusques alternatives de chaud et de froid compromettent la santé de tous les hommes employés aux travaux, nègres ou blancs. Le docteur de la compagnie me disait avoir constaté une différence de 18 degrés dans la température entre le lever du soleil et le coucher. Les miasmes qui proviennent de la mine contribuent, sans doute, à

Digitized by Google

corrompre l'air de cette vallée, qui semble, au premier aspect, un délicieux séjour. J'aurais été heureux de jouir plus long-temps de l'aimable intimité de M. Herring et de sa famille; et ce fut avec regret que je quittai cette riante habitation, où j'avais trouvé les charmes de la vie d'intérieur, si rarement goûtés au Brésil; mais il fallait continuer mon voyage, et atteindre, en côtoyant le Rio das Velhas, Sabara, chef-lieu du district de ce nom.

La ville de Sabara, bâtie au confluent de la petite rivière du même nom et du rio das Velhas, est entourée de hautes montagnes, qui rendent ce séjour insupportable pendant les chaleurs de l'été. La population est d'environ six mille âmes; les rues sont larges et bien aérées. On y exploitait autrefois plusieurs mines d'or. Sabara est situé à 45 milles nord nord-ouest d'Ouropreto; non loin de la ville est un lac dont les eaux ont, dit-on, de grandes propriétés médicales. L'eau, quoique limpide, est couverte d'une pellicule argentée qui blanchit les lèvres de ceux qui la boivent; les habitans ont donné à ce lac le nom de Lagoa-Santa ; ses eaux, presque chaudes, viennent se réunir au rio das Velhas. Il y a quelques années, on avait trouvé dans le district de Sabara le platine en assez grande abondance. Cette découverte est restée

Digitized by Google

sans résultats. L'intérieur du pays est encore si peu connu et a été exploré par si peu de géologues, qu'on ne peut s'étonner de voir tant de richesses perdues. Il n'y a au Brésil que l'or placé à la surface de la terre qui tente l'ambition des habitans. Le gouvernement, qui ne tire que des revenus peu importans des mines actuellement exploitées par les Brésiliens, ne cherche pas à stimuler une population qui, sous une direction habile, serait, je crois, capable d'activité.

De Sabara à Caëthe, la route n'offre aucune particularité intéressante. Une distance d'environ six milles sépare ces deux villes. Rien n'est plus triste que les abords de Caëte. Pour arriver à la ville, on descend une côte aride où s'élèvent à peine quelques buissons épineux et quelques mimosas rabougris. Partout la couleur rougeâtre du sol annonce le pyrite de fer, et donne un aspect triste à ces terrains abandonnés. Caëthe, assez jolie ville, a une église regardée comme le plus bel édifice de la province, et qui n'est qu'un grand bâtiment d'architecture insignifiante. La population est de quatre mille âmes. L'industrie des habitans consiste dans la fabrication de poteries communes et dans la culture des arbres fruitiers. Le climat, beaucoup plus tempéré qu'à Sabara, a fait mul-

Digitized by Google

tiplier les fleurs et les fruits d'Europe, qui s'y sont acclimatés. Caëthe a soutenu un siége pendant les derniers troubles. Après un engagement bruyant qui dura cinq jours, on ne compta que deux hommes blessés par des fusils qui avaient éclaté. Les deux partis agissaient avec une prudence dont les exemples ne sont pas rares dans les guerres intérieures du Brésil.

Laissant derrière moi Caëthe, je me dirigeai vers Congo-Soco, un des établissemens les plus considérables que les Anglais aient fondés au Brésil. J'eus occasion de visiter sur ma route Luis-Soarès, mine d'or qui appartient à la famille du marquis de Barbacena. Cet homme, qui a joué un rôle important dans les affaires de son pays, est mort en 1842, au mois d'août. Chargé de toutes les négociations d'emprunts par la confiance aveugle de l'empereur don Pedro Ier et de son jeune fils, il avait acquis dans ses voyages en Europe une fortune immense qu'il dilapida follement. Il dut céder à des compagnies anglaises le privilége de mines très-riches qu'il possédait dans la province de Minas. Aujourd'hui ses descendans voudraient encore se débarrasser des deux mines qui leur restent, mais leurs propositions ont été refusées.

C'est une curieuse histoire que celle du marquis de Barbacena. Portugais de basse origine,

Digitized by Google

il était simple sous-lieutenant dans l'armée lorsqu'il réussit à obtenir en mariage l'héritière d'un riche négociant de Bahia. Pour obtenir sa main il usa d'un singulier stratagême. Pauvre officier sans fortune, il avait peu de chances de réussir dans ses projets de mariage; il résolut de recourir à la ruse. Ayant obtenu qu'une somme considérable lui fût confiée pour quelques jours, il prétexta un ordre de ses chefs qui exigeait son départ immédiat, et pria le père de la jeune fille de vouloir bien garder, jusqu'à son retour, cette somme dont il se dit propriétaire. Tout en remettant ce dépôt précieux entre les mains du négociant, il insista sur le bonheur qu'il aurait à obtenir la main de la jeune héritière. Le père se laissa séduire, et consentit au mariage. Quelques jours plus tard, M. de Barbacena était possesseur d'une des fortunes les plus considérables du Brésil; un avenir brillant s'ouvrait devant lui. Bientôt il devenait l'arbitre des difficultés survenues entre le Brésil et l'Angleterre, amenait une séparation violente entre la colonie et la métropole, et se voyait entouré d'une considération qu'il devait, non à ses titres acquis, mais à une intelligence remarquable, à une grande habitude des affaires, et à l'ascendant qu'exerce toujours un homme politique qui possède d'immenses revenus.

Digitized by Google

La mine de Luis-Soarès, une des nombreuses possessions du riche marquis, est aujourd'hui dans un état déplorable. L'eau et la boue obstruent les galeries, où l'on ne peut guère marcher que courbé. Renonçant à poursuivre ma visite jusqu'au centre de l'extraction, je me contentai de recueillir quelques fragmens de minerai d'un Brésilien chargé de surveiller les travaux, et qui se plaignait de la difficulté d'exploitation de cette mine, augmentée encore par une humidité extrême que l'on ne cherche pas à combattre.

D'épaisses forêts séparent Luis-Soarès de la mine de Congo-Soco. La compagnie anglaise de Congo-Soco est la plus ancienne de celles qui exploitent les terrains aurifères du Brésil ; c'est son exemple, ce sont les résultats recueillis dès le début de cette entreprise qui ont provoqué la formation des autres compagnies. Cinq cents esclaves travaillent à la mine de Congo-Soco ; à ce nombre il faut ajouter quatre-vingts mineurs anglais. Six roues hydrauliques mettent en mouvement cent vingt brocards. Malheureusement le filon, jadis si riche, a presque disparu ; presque tout le travail actuel se borne à exploiter les sections de veines abandonnées autrefois comme trop pauvres. L'étendue de cette mine est immense. Au mois de juin 1842,

Digitized by Google

on est arrivé, dans une des galeries intermédiaires, à une veine qui, entre autres richesses, a offert un morceau d'or du poids de quarante livres : dégagé des substances étrangères, ce morceau avait encore trente-huit livres de poids. A l'époque où je visitais la mine, l'exploitation était dans une mauvaise phase ; depuis six mois, les travaux produisaient peu ; et M Crickett, directeur de la compagnie, qui voulut bien m'accompagner dans l'intérieur de la mine, chercha vainement des échantillons un peu riches : tous les travailleurs lui répondaient qu'on ne recueillait qu'un minerai pauvre. Les roches n'offrant aucune consistance, il faut soutenir les terres par des poutres. La quantité de bois employée dans la mine de Congo-Soco est effrayante ; les travaux ne peuvent avancer qu'autant que l'ouvrier soutient les percemens nouveaux par des piliers et par des voûtes. Aussi l'exploitation de cette mine exige une grande surveillance, et je n'ai pu qu'admirer l'habile direction donnée aux travaux.

Les trois établissemens anglais de Catta-Branca, Morro-Velho, Congo-Soco, sont les plus importans parmi ceux qu'ont formés des compagnies, et un capital immense est engagé dans cette exploitation. Ces grandes entreprises méritent donc de fixer notre attention. Le gouver-

Digitized by Google

nement du Brésil, après avoir long-temps refusé aux Anglais le droit d'exploiter les mines concédées à ses nationaux, a dû y consentir; mais il ne l'a fait qu'en imposant aux compagnies anglaises des conditions iniques : il a élevé par exemple de 5 à 10 pour cent les taxes sur tout l'or obtenu. Les dépenses énormes pour les frais de premier établissement, bâtimens d'exploitation, maisons d'habitation, employés (1), etc., ont absorbé une grande partie du capital fourni par les actionnaires. Ces travaux, dirigés par des hommes qui jouissaient d'une entière liberté, ont été faits avec un luxe souvent inutile. Catta-Branca, Morro-Velho et Congo-Soco coûtent d'entretien annuel plus de six cent mille francs. Les produits de chaque mine équivalent sans doute à cette somme; mais ils sont insuffisans pour rembourser les frais d'installation. Excepté Congo-Soco, aucune des mines exploitées au Brésil n'a pu donner aux actionnaires l'intérêt de l'argent avancé; on se borne à payer avec les produits de la mine les dépenses d'exploitation et d'entretien.

(1) Le moindre mineur anglais reçoit 250 francs par mois; pour peu qu'un seul établissement compte soixante ou quatre-vingts de ces mineurs, on conçoit que les dépenses s'augmentent beaucoup. Le travail d'un nègre intelligent équivaut à celui d'un mineur anglais ivrogne et insoumis; un nègre ne coûte que 500 francs par an en moyenne.

Digitized by Google

J'ai été surpris que les compagnies anglaises, sacrifiant des capitaux aussi considérables, n'eussent pas choisi pour diriger les travaux des hommes pratiques. A Catta-Branca, cette tâche importante est confiée à d'anciens officiers de marine qui ont conservé toute la sévérité minutieuse du service militaire. A Morro-Velho, à Congo-Soco, les directeurs sont actifs et intelligens; mais, faute d'avoir sous leurs ordres des mineurs entendus, ils voient souvent leurs intentions mal exécutées. Les travaux sont ainsi compromis tour à tour par l'incapacité des directeurs et l'ignorance des ouvriers. En résumé, soit par les dépenses excessives de premier établissement, soit à cause du défaut d'instruction des chefs de travaux, les compagnies anglaises n'ont devant elles qu'un avenir incertain. Si le parlement adopte un jour la motion de lord Brougham, qui veut affranchir tous les esclaves appartenant à des Anglais, ces mines seront forcément abandonnées. Les Brésiliens, tout en admirant les travaux accomplis, sont incapables de les apprécier. Animés d'une haine aveugle contre l'Angleterre, ils ne consentiront jamais à reconnaître que les dépenses faites par les compagnies britanniques ont amélioré le sort des habitans de la province de Minas. C'est une tâche ingrate qu'ont acceptée ces compa-

Digitized by Google

gnies, et leurs efforts, on doit le reconnaître, sont mal récompensés.

Si j'en crois des rapports recueillis sur les lieux, les esclaves occupés dans les mines anglaises du Brésil sont traités avec douceur. Soumis à un travail régulier et recevant une nourriture abondante, ils sont soignés par un médecin attaché à chaque mine; ils touchent chaque semaine une gratification; les heures qu'ils donnent au travail au-delà du temps exigé leur sont payées; et ces divers salaires, en s'accumulant, leur permettent de se racheter après quelques années. Tous les nègres mariés ont une maison séparée, avec un jardin qu'ils cultivent le dimanche, jour de repos général. M. Herring m'assurait qu'il avait rarement d'autre punition à infliger que la suppression de gratification. En citant des faits qui témoignent en faveur de l'humanité des Anglais propriétaires de mines, je dois rappeler que je tiens ces détails des maîtres d'esclaves eux-mêmes, qui ont sans doute intérêt à dissimuler devant un Français leur sévérité à l'égard des nègres, mais qui aussi n'ont aucun intérêt direct à accabler de travail les esclaves de la compagnie qu'ils dirigent.

Cocaes, petite ville où je passai après avoir quitté Congo-Soco, est dans une jolie situation;

Digitized by Google

plusieurs des anciennes familles du Brésil y ont leur résidence. Le chef de la dernière révolution, le sénateur José Feliciano, s'y était réfugié; et malgré le désir que témoignaient les autorités de s'emparer de sa personne, il restait tranquillement à Cocaës, nul n'osant le troubler dans sa retraite. Don José Feliciano est un homme de mœurs douces et conciliantes; tous ceux qui ont eu des rapports avec lui, pendant sa présidence, ne m'en parlaient qu'avec éloges. Devenu chef de parti, il a manqué de caractère et de résolution : il faut se féliciter qu'il n'ait pas réussi, car une anarchie profonde eût succédé à la régularité apparente du gouvernement actuel; des vengeances eussent été exercées contre tous les étrangers; et la province de Minas, qui ne peut extraire les richesses de ses mines que dans les temps de calme et de sécurité, serait devenue le théâtre des intrigues de ces prétendus démocrates qui ne pensent à détruire les institutions établies que pour avoir des places dans un gouvernement nouveau. — Près de Cocaës se trouvent encore des mines d'or exploitées par des compagnies anglaises, que les chances aléatoires de cette industrie n'ont pas découragées. Il faut toute la hardiesse et la ténacité du génie britannique pour expliquer cette persistance dans la pour-

Digitized by Google

suite des richesses mystérieuses du Brésil. L'une de ces mines, payée un million, n'a encore produit que des parcelles d'or, sans offrir un filon régulier. L'autre, signalée comme très-riche, a été mal exploitée dès le début : il a fallu faire venir d'Europe de nouvelles machines, et entreprendre les travaux sur un nouveau plan, pour réparer les fautes d'une mauvaise direction.

Poursuivant ma route vers le district des Diamans, je quittai Cocaës avec l'intention de franchir rapidement la distance qui me séparait de la petite ville de Conceicao : malheureusement, j'avais compté sans les difficutés qui retardent toujours le voyageur sur les routes mal frayées du Brésil. Mon voyage de Cocaës à Conceicao dura quatre jours. Partant au lever du soleil, ne m'arrêtant que peu d'instans pendant la chaleur du jour, il m'arrivait souvent, après une marche de dix heures, de n'avoir fait que sept ou huit lieues de pays, tant les chemins sont affreux. Partout mes chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail dans une boue épaisse, et, pour les retirer, il fallait descendre à chaque instant et m'enfoncer moi-même dans la bourbe du chemin. Je n'avais pas d'ailleurs les dédommagemens qu'offrent en d'autres endroits du Brésil les beautés variées du paysage, car je

Digitized by Google

ne voyais autour de moi que des collines d'un aspect triste et monotone. Les habitations ne se succédaient qu'à de longs intervalles. Çà et là je rencontrai des champs invariablement plantés de maïs ou de haricots ; de nombreuses rivières multipliaient les obstacles, et le plus souvent il fallait les traverser à la nage. Les villages sont en harmonie avec le paysage; le premier où je passai, Itambé, est connu par une litanie devenue proverbiale dans le Brésil :

De miseriis d'Itambé libera nos, Domine.

Cependant, l'aspect d'Itambé ne me sembla pas justifier tout-à-fait sa réputation. Ce village me parut moins effrayant de misère que beaucoup d'autres ; seulement le sol ferrugineux qui s'étend sur les deux rives du Rio-Itambé repousse toute végétation, et le village se trouve encadré par des rochers noirâtres, d'un aspect sévère, qui ferment tristement l'horizon. D'Itambé je me rendis à une ferme (*fazenda*) qui appartenait à un frère du colonel Martins, autrefois chef des rebelles, et récompensé par de hautes faveurs pour avoir trahi la cause des insurgés. Mon hôte ne semblait pas désapprouver la conduite de son frère ; le sentiment moral est tout-à-fait inconnu au Brésil. Je recueillis dans sa

Digitized by Google

conversation de curieux renseignemens sur les richesses du sol environnant. L'entretien de sa ferme révélait une direction intelligente. Le laitage servait à faire des fromages qu'on recherche dans toute la province. Un moulin, destiné à broyer le maïs, était mis en mouvement par la rivière voisine. Il est rare de rencontrer au Brésil des habitans qui travaillent pour se créer une certaine aisance par une sage exploitation de leur domaine : pourtant l'isolement dans lequel ils vivent, les grandes distances qui séparent les habitations les forcent à ne compter que sur eux-mêmes.

Gaspar Soares, où je passai après avoir quitté M. Martins, est le siége d'une fonderie établie par le gouvernement. Le minerai de fer se trouve en abondance dans les montagnes voisines; mais on n'a pas su exploiter ces richesses naturelles, et les travaux ont été abandonnés faute d'une administration régulière. Le gouvernement ne parvenait pas à couvrir ses frais. Il n'y a aujourd'hui qu'une seule fonderie de quelque importance dans la province de Minas; elle appartient à un Français qui la dirige lui-même; et cette fonderie, qui occupe un grand nombre d'esclaves, assure, dit-on, des revenus considérables à notre intelligent compatriote. Je continuai ma route avec le regret de ne pou-

Digitized by Google

voir visiter cet établissement, situé à quarante milles de Congo-Soco.

La rivière de Conceicao, dont le cours est interrompu par des chutes d'eau fort élevées, offre des sites imposans et sauvages; des masses de roches, de plus de cent pieds de hauteur, s'élèvent au-dessus de ses rives; de belles forêts encore vierges étendent leurs branches jusqu'au lit du fleuve, dont les eaux écumantes bondissent avec bruit. La nature, livrée à elle-même, semble se complaire à orner ces lieux déserts de tout le luxe d'une végétation puissante. Malheureusement il faut quitter bientôt les bords de la rivière et traverser des plaines arides pour arriver à Conceicao, qui vient d'être érigé en ville par la dernière assemblée de la province. Cette ville n'est qu'une misérable bourgade; toute sa richesse consiste dans les fromages, que les habitans expédient par milliers. De Conceicao à Villa-do-Principe, les habitans comptent dix lieux. La saison des pluies était commencée, et les chemins tellement mauvais, qu'il me fallut deux jours pour parcourir cette distance. De nombreuses rivières coupent la route; on les passe soit à gué, si elles ne sont pas trop profondes; soit à la nage, quand il n'y a pas un pont construit par les propriétaires voisins. Le pont, consistant en un arbre jeté

Digitized by Google

d'une rive à l'autre, ne peut servir pour les chevaux; il faut donc transporter le bagage à dos d'homme, tandis que les chevaux traversent la rivière en nageant. C'est dans une des provinces les plus importantes de l'empire que les voyageurs ont à lutter contre ces périls et ces fatigues. La route que je suivais, et qui va de Rio-Janeiro au district des Diamans, est une des plus fréquentées du Brésil; mais cette route, qui pourrait être parcourue en quelques jours par un homme à cheval sans bagages, exige aujourd'hui près d'un mois.

Villa-do-Principe, ou Ciudad-do-Serro, est située à l'entrée du district des Diamans. Cette ville compte quatre mille habitans. Le commerce des diamans occupe la classe la plus riche de la population; c'est cette classe qui a pris parti pour le gouvernement dans les derniers troubles de la province. Un grand nombre de nègres trouvent des moyens d'existence dans le lavage des sables du Rio-do-Peixe, qui charrie des grains d'or presque pur; quant aux diamans qu'on retirait autrefois du fleuve, il y a plusieurs années qu'on n'en a trouvé un seul. Villa-do-Principe est dominée par une haute montagne fort riche, dit-on, mais qui n'a été qu'imparfaitement explorée; je remarquai pourtant des traces d'anciennes galeries, aujour-

Digitized by Google

d'hui fermées par les éboulemens intérieurs.

Mon attention fut appelée à Villa-do-Principe sur l'état d'incurie où on laisse le cours des rivières. Le Rio-do-Peixe se réunit au Rio-San-Antonio, qui se jette lui-même dans le Rio-Doce. On conçoit de quelle importance il serait pour ce district éloigné qu'une navigation régulière fût établie sur ce fleuve. Une compagnie anglaise avait été formée, des bateaux à vapeur devaient remonter le Rio-Doce jusqu'à l'embouchure du Rio-San-Antonio. La compagnie qui avait obtenu la concession de toutes les forêts bordant les rives du fleuve, forêts consistant en bois du Brésil, dont la valeur est très-grande en Europe, et qui aurait été exporté en franchise de droit, a été découragée par les difficultés que présentent les nombreux rapides du Rio-Doce. Un bateau à vapeur destiné à cette navigation était mis en vente; un des directeurs de la compagnie voulut recourir à un dernier moyen, et donna au gouvernement l'assurance qu'il remplirait au nom de la compagnie toutes les conditions qui lui étaient imposées, si on voulait le soutenir et faciliter son entreprise. Malgré les efforts du directeur, il est certain que ce projet de navigation sera abandonné. Les Anglais se borneront à exporter une grande quantité des bois

Digitized by Google

qui leur sont concédés, et ne voudront pas risquer dans une navigation périlleuse des bateaux à vapeur qui seraient bientôt hors de service, à cause des rochers qui interrompent le cours de la navigation, et des arbres entraînés dans le lit de la rivière, qu'il serait difficile de retirer.

Les Anglais ne sont pas seuls à défendre au Brésil la cause de la civilisation; mais ces nobles efforts échouent le plus souvent contre l'apathie du gouvernement et de la population. Une exploration a été faite en 1837 par un Français, afin de reconnaître le Rio-Micuri, qui coule à peu de distance de Minas-Novas. La rivière a été reconnue navigable; après dix jours de navigation dans un canot creusé sur le bord même de la rivière, M. Veyssière est arrivé à la mer. Son rapport a dû démontrer au gouvernement brésilien les avantages que pourrait offrir cette nouvelle voie de communication; cependant rien n'a été fait jusqu'ici pour en tirer parti. Le gouvernement fait grand bruit de toutes ces missions; il annonce à l'avance les immenses résultats qu'elles doivent produire, puis on abandonne les travaux commencés. L'état de malaise, le dénuement presque absolu de la province de Minas, la plus peuplée du Brésil, mérite cependant une sérieuse attention, et il serait temps qu'on introduisît

Digitized by Google

quelques changemens faciles et peu coûteux. La navigation du Rio-Doce, du Rio-Micuri, du Rio-Grande de Belmonte, quoique offrant des obstacles, peut devenir praticable, si des ingénieurs habiles sont envoyés sur les lieux, si des cartes sont dressées avec soin. Aujourd'hui l'intérieur de la province est entièrement inconnu, et je ne serais nullement étonné qu'on ne découvrît un de ces jours quelque nouvelle rivière navigable. Aucune province n'est arrosée par un aussi grand nombre de cours d'eau, qui presque tous ont leurs sources dans la Mantiqueira, et se versent dans les quatre grands fleuves, Rio-Doce, Rio-Grande, Rio-San-Francisco, Rio-das-Mortes. Il faut l'incroyable apathie des Brésiliens pour que ces ressources naturelles n'aient pas encore été utilisées; et tandis qu'on abandonne les rivières sans penser à les rendre navigables, on parle d'un projet de chemin de fer que le gouvernement compte sans doute suspendre d'une montagne à l'autre.

Les anciennes formalités imposées aux voyageurs qui voulaient pénétrer dans le district des Diamans n'existent plus depuis que le monopole du gouvernement a été aboli. On entre et on sort librement, sans être soumis à aucune visite. Les Diamans se vendent au plus offrant, et l'État ne prélève aucun droit sur la vente; il

Digitized by Google

n'y a que l'or qui est soumis à un droit d'exportation et soi-disant de monnoyage. Il existait jadis un hôtel des monnaies à Villa-do-Principe; aujourd'hui il y a encore un directeur et des employés qui reçoivent leurs traitemens sans remplir aucune fonction. Le ministre des finances a proposé au congrès, en 1843, une loi qui autoriserait le gouvernement à vendre toutes les mines qui seraient découvertes, et même celles dont la propriété n'aurait pas été légalement reconnue. Ce décret s'appliquerait principalement au district de Tejucco (Diamantina), dont le gouvernement a dû abandonner l'exploitation, toute la population s'étant soulevée contre le monopole exercé jusqu'alors, et chacun ayant pris possession des terrains exploités par le gouvernement. Si cette mesure est adoptée et mise à exécution, les propriétaires actuels des mines exploitées pourront avec quelque sécurité entreprendre des travaux, soit pour le détournement de la rivière Jequitinonha, soit pour l'exploitation des terrains riches, abandonnés par crainte des nègres libres. Ceux-ci se croient en effet le droit d'exploiter toutes les terres, sans qu'aujourd'hui, dans l'état de la législation, on puisse mettre obstacle à leurs prétentions; car les terrains appartiennent au gouvernement, qui n'a jamais reconnu l'aban-

Digitized by Google

don que comme une nécessité; et le nègre qui travaille seul ne doit pas être traité plus sévèrement comme usurpateur, que celui qui exploite un terrain avec vingt esclaves. La solution de cette question se fera sans doute attendre; la mesure est repoussée aussi bien par la population libre que par les riches propriétaires. Le gouvernement craindra d'exciter une guerre civile, et le district des Diamans restera soumis au droit du plus fort.

Le pays change entièrement d'aspect aussitôt qu'on s'est éloigné de Villa-do-Principe. Après avoir suivi quelque temps les bords ombragés d'un ruisseau, on entre dans un pays montagneux, où l'on est entouré de masses de rochers d'un grès sablonneux; des groupes de cette pierre forment des collines isolées d'un aspect bizarre. La végétation se réduit à quelques chétifs palmiers, quelques mimosas, des plantes épineuses; le sol est desséché et aride. Après deux heures de route au milieu de ces roches, je descendis sur les bords du Viao, un des affluens du Jequitinonha. Malgré la largeur de la rivière, le lit était peu profond, et nos chevaux purent le traverser sans mouiller nos bagages. Je laissai, à l'est, San-Gonzales et Milho-Velho, anciens lavages de diamans aujourd'hui presque abandonnés, et je côtoyai les bords du Viao.

Digitized by Google

Forcé bientôt de m'arrêter dans une venda, je fus frappé d'une misère et d'une saleté qui dépassaient ce que j'avais pu observer jusqu'à ce jour. Pouvais-je me douter que je venais d'entrer dans le district des Diamans, ce mystérieux berceau de la richesse du Brésil?

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

La province de Diamantina. — Les propriétaires brésiliens.

Les premiers diamans trouvés au Brésil, en 1729, furent envoyés en Portugal, puis en Hollande. La valeur de ces diamans fut bientôt comprise par les lapidaires hollandais. Ceux-ci passèrent un contrat avec le gouvernement portugais, qui s'engagea à leur livrer toutes les pierres trouvées dans le Serro-do-Frio. En 1772, le produit des mines de diamans retourna au

Digitized by Google

Portugal, par suite de l'expiration du traité avec la Hollande. Le monopole exercé par le gouvernement s'est maintenu jusqu'à la révolution de 1831. A cette époque, les nègres chassèrent les intendans qui dirigaient les travaux des lavages de diamans. Aujourd'hui, le district est exploité par des propriétaires d'esclaves, qui travaillent pour eux-mêmes dans des terrains nouveaux ou dans les anciennes exploitations du gouvernement.

Diamantina ou Tejucco, capitale du district, est située à cinquante lieues d'Ouropreto, et cent vingt-cinq de Rio-Janeiro. Les caravanes mettent quarante-cinq et cinquante jours pour aller de Rio à Diamantina. La difficulté des voies de communication au Brésil multiplie en quelque sorte les distances. Je n'ai jamais pu parcourir une lieue du pays en moins d'une heure et demie. La capitale du district diamantin est située sur le penchant d'une montagne; on y arrive à travers des terrains arides et recouverts de grès sablonneux. Les maisons, basses et de construction irrégulière, ont néanmoins un air d'élégance et de propreté qui surprend le voyageur habitué aux tristes aspects des cités brésiliennes. Aucun monument remarquable ne s'élève dans la ville; les églises ne se distinguent ni par le luxe intérieur ni par l'architec-

Digitized by Google

ture; un marché mal tenu, dont le centre est occupé par un vaste hangar, est fréquenté par les nègres, qui viennent y apporter, chaque matin, le grain et les fourrages destinés à nourrir les chevaux. La nourriture d'un cheval coûte 3 francs par jour à Diamantina; on peut juger, par cet exemple, de la cherté des autres denrées. La stérilité du sol oblige les habitans à tirer leurs provisions de fermes éloignées; quant aux objets de luxe, ils viennent tous de Rio-Janeiro.

La société qui habite cette petite ville se distingue par la douceur et la cordialité qui règnent dans ses relations avec les étrangers. Les habitans n'ont, il est vrai, que de bien rares occasions d'exercer leur hospitalité, car peu de voyageurs se dirigent vers cette partie du Brésil. Ce qui plaît dans leur accueil, c'est la franchise, la simplicité, l'abandon, qualités peu communes assurément dans le pays. Répondant sans embarras aux questions que vous leur adressez, ils cherchent avec empressement à vous être utiles : les femmes elles-mêmes secouent le joug de cette contrainte, qui les rend, dans la plupart des autres villes, à peu près inabordables. Elles prennent part à la conversation; et si ce n'était ce désagréable accent portugais qui enlève tant de charme aux plus

Digitized by Google

aimables causeries, on pourrait se croire, non plus au Brésil, mais dans une colonie d'Espagnols qui auraient gardé sans altération les manières affables de la mère-patrie.

On rencontre, aux environs de la ville, plusieurs *lavras* (lavages) d'or et de diamans. Je visitai successivement ceux de Vassoieras, du Mato, de Guinda et de Bromalinho. J'étais curieux de connaître par moi-même les ressources qu'offre aujourd'hui cette branche si importante de l'exploitation du sol brésilien. Grâce à l'obligeance des propriétaires de *lavras*, je pus recueillir des notions précises sur les difficultés que présente l'extraction des diamans. On emploie divers procédés pour recueillir le *cascalho* (sable qui enveloppe l'or et les diamans). A Vassoieras, un puits a été creusé dans le milieu du Jequitinonha, dont on a détourné les eaux au moyen d'un barrage. Le *cascalho* ainsi retiré a produit plusieurs milliers de diamans. Souvent on lave deux fois le sable, et le second lavage rend encore une précieuse récolte. A la *lavra* du Mato, une des plus riches du district, l'exploitation consiste dans le lavage des terres de l'ancien lit du Jequitinonha, qui a été détourné depuis près d'un siècle. A Guinda, la couche de sable précieux est séparée de la surface du sol par la terre

Digitized by Google

végétale, qui recouvre quelquefois une croûte rocailleuse; et souvent pour arriver au *cascalho* il n'y a d'autre moyen que de faire sauter les rochers. A Bromalinho, outre la couche de terre végétale, il faut traverser une couche d'argile épaisse de sept à huit pieds avant d'atteindre le *cascalho*. Les deux dernières *lavras* sont situées dans les *campos*, à environ deux lieues ouest de la ville. Les *campos* sont des plaines arides, à peine recouvertes d'une mousse légère. On ne peut travailler dans les *lavras* des *campos* que durant la saison des pluies. Le reste de l'année, le manque d'eau empêche de continuer les travaux.

Les moyens employés pour l'extraction des diamans n'ont guère changé depuis les premiers essais d'exploitation. Le prix de la main d'œuvre absorbant à peu près tous les bénéfices, les propriétaires de *lavras* ne peuvent espérer de faire fortune qu'à la condition de rencontrer des diamans de grande valeur. Pourtant, l'octave de trente-deux diamans se paie, à Tejucco, 400,000 reis (environ 1200 francs): je vis payer un seul diamant 1800 francs. J'ai été étonné de la manière dont se font ces achats. Un nègre apporte des diamans, le négociant les examine; il se garderait bien de les peser; il offre un prix : si ce prix est accepté, le nègre dépose

Digitized by Google

les diamans; dans le cas contraire, il va présenter aux autres négocians le produit de son travail. Souvent un diamant estimé par un négociant 1000 fr., est payé 1500 fr. par son voisin. Je disais à un Brésilien faisant ce commerce, que le prix du diamant s'élevait en Europe dans une proportion réglée par le poids : il ne pouvait me comprendre, et me répondit qu'il achetait les diamans à la simple vue. Cette manière de procéder enlève toute régularité au commerce, et les acheteurs perdent souvent sur un marché, tandis qu'ils gagnent sur un autre.

Il y a dans la recherche du diamant beaucoup de hasard. Pourtant les hommes qui s'occupent de cette exploitation prétendent reconnaître, à des signes certains, si le cascalho sera riche ou pauvre. La présence du pyrite de fer en fragmens, d'une certaine espèce de cailloux sous forme de fèves noires, jaunes ou brunes, est un présage toujours accepté comme favorable. La formation des terrains qui contiennent les diamans varie sur chaque habitation, les symptômes indicateurs varient aussi nécessairement. J'ai recueilli plus de vingt pierres différentes dont l'abondance dans le cascalho était considérée comme un indice de richesse. Parmi ces pierres, la *fava preta* (fève noire)

Digitized by Google

était signalée comme accompagnant le diamant dans tous les terrains où il se trouve sur les bords du Jequitinonha.

Le lavage du cascalho exige une longue suite d'opérations. La première consiste à exposer le cascalho à un fort courant d'eau; le sable est précipité sur un tamis en fer qui, mis en mouvement par un esclave, arrête les gros cailloux; le sable et les diamans sont entraînés. La seconde opération est moins simple: on place le sable dégagé des cailloux dans des cadres en bois fermés de trois côtés; un nègre, tenant une grande écuelle de bois nommée *batea*, est placé du côté resté ouvert, et arrose continuellement le cascalho. L'eau, tombant avec force, enlève les petits cailloux; et après une heure de travail, il ne reste plus qu'une faible quantité de cascalho, à peine le vingtième de ce qui avait été apporté pour remplir les cadres. La troisième et dernière opération consiste dans le *lavage à la batea* du sable précieux. Huit nègres se placent dans l'eau; chacun prend quatre à cinq livres de cascalho dans son écuelle, et l'agite en lui imprimant un mouvement circulaire. Renouvelant à chaque instant l'eau du lavage, il retire tous les cailloux sans valeur. Enfin, le diamant apparaît, et sa cristallisation parfaite le fait reconnaître. Les

Digitized by Google

nègres me montrèrent plusieurs fois des diamans dans leur *batea;* et j'avoue que, malgré ma bonne volonté, j'avais une peine infinie à les distinguer : il faut que les diamans soient très-gros pour qu'on puisse les apercevoir pendant la seconde opération. Ce n'est généralement qu'à la troisième qu'on parvient à les trouver. J'assistai à une opération de lavage qui dura deux heures; huit nègres y étaient employés. Cette opération produisit sept diamans d'une valeur de 160 fr., et une quantité d'or estimée 30 fr. Le cascalho était pauvre, et le propriétaire me parut mécontent du résultat obtenu. Des surveillans assistent à toutes les opérations. Aujourd'hui, du reste, les nègres sont traités avec moins de sévérité, et les vols ne sont peut-être pas aussi nombreux que du temps où l'exploitation était conduite par le gouvernement.

En visitant la lavra de Bromalinho, je fus reçu par un Français qui résidait depuis quatorze ans dans le district de Diamantina. Sa femme conservait encore des traces de beauté; ses manières simples et sans affectation, ses expressions naturelles, mais choisies, tout prouvait qu'elle avait reçu une éducation bien supérieure à la triste position dans laquelle je la voyais. Fille de négocians aisés, elle s'était ma-

Digitized by Google

riée par amour, contre la volonté de sa famille, et était venue avec son mari chercher fortune à Rio-Janeiro. Leur commerce, au lieu de prospérer, avait amené leur ruine; et ne voulant pas retourner en France, ils s'étaient réfugiés dans la province de Diamantina. La probité, l'intelligence de notre malheureux compatriote lui avaient valu la confiance de propriétaires de lavras. Devenu d'abord surveillant, il avait fini par recevoir une part des bénéfices, qui lui suffisaient à peine pour élever sa nombreuse famille; je le trouvai miné par une fièvre lente; vainement je cherchai à lui inspirer quelque espoir d'un retour de santé, il avait perdu toute énergie, tout désir de vivre, et il s'éteignait sans regret. Je le plaignais moins que sa femme, qui elle aussi résignée à son sort, accomplissait jusqu'à la fin sa vie de dévouement et d'abnégation, sans autre pensée que l'avenir de ses enfans, dont l'aîné était déjà assez grand pour remplacer son père.

L'or et les diamans ne se trouvent pas seulement dans le lit du Jequitinonha : de récentes découvertes prouvent que les montagnes qui s'étendent de cette rivière jusqu'au San-Francisco, renferment aussi des veines très-fécondes. Un des affluens du San-Francisco, le Coëthe, a depuis long-temps été reconnu comme fort ri-

Digitized by Google

che; mais des fièvres pestilentielles ont enlevé tous ceux qui ont voulu explorer ses rives. La chaîne de montagnes désignée sous le nom de *Serra du Grand-Mogol*, située à environ cinquante-huit lieues de Diamantina, est le théâtre d'exploitations importantes. Malgré les fatigues inséparables d'une excursion dans les montagnes du Brésil, je résolus de me diriger vers la Serra du Grand-Mogol. J'étais curieux de voir l'exploitation des diamans sous ses deux faces, dans le lit des rivières et sur le flanc des montagnes. La grande difficulté était de trouver un guide : l'excursion était périlleuse; il fallait traverser un pays désert pour se rendre dans un lieu éloigné de toute voie de communication. Un mulâtre s'était engagé à m'accompagner : après quelques jours de réflexion, la peur le prit, et il refusa de partir. Placé enfin dans l'alternative de m'accompagner ou de passer trois mois en prison, il s'arma de résolution, et je n'eus plus tard qu'à me louer de son zèle.

Je ne pris pas congé sans regret des aimables habitans de Diamantina; pendant mon séjour près d'eux, j'avais été vivement touché de l'empressement qu'ils mettaient à satisfaire ma curiosité.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Exploitation des diamans dans la Serra-del-Gram-Mogol.

Quittant Diamantina le 10 janvier 1843, après avoir franchi le petit ruisseau qui coule au pied de la colline sur laquelle s'élève la ville, je suivis une chaussée pavée dont la construction remonte à 1780, époque de la plus grande prospérité des mines de diamans. Cette chaussée, solidement construite, est encore en bon état, quoique laissée sans entretien. Arrivé au point

Digitized by Google

culminant du plateau qui sépare Diamantina de la vallée du Jequitinonha, on domine tout le district des diamans; les montagnes, sans autre verdure qu'une mousse sèche, sans autres arbres que de chétifs canellademas, palmiers rabougris de quelques pieds de hauteur, dont le tronc filandreux est le seul bois de chauffage des habitans, ont un caractère de triste sévérité; pourtant des richesses qui pourraient faire le bonheur de milliers d'hommes dorment sous ces terrains arides; mais ces richesses précieusement enfouies dans les entrailles de la terre, ne sont obtenues jusqu'ici que par minimes parcelles. La découverte d'un filon, dans une mine d'or ou d'argent, peut en quelques mois changer la situation de tous ceux qui l'exploitent. Les mines de diamans, toujours inégales, n'ont servi jusqu'ici qu'à faire la fortune de quelques pauvres nègres qui, par un hasard heureux, rencontraient un diamant de grand prix. L'exploitation par le gouvernement ou par les particuliers procure sans doute des bénéfices, mais ces bénéfices sont-ils en proportion des privations qu'il faut supporter? Je ne le crois pas. Une fois sur le versant opposé de la montagne, la vue change entièrement : le bruit des torrens qui se précipitent au milieu des arbres et des rochers anime le paysage. Le Jequitinonha

Digitized by Google

traverse en serpentant la vallée qui se déploie devant vous; la route, disposée en spirale, afin d'adoucir la rapidité de la descente, est ombragée par de beaux arbres.

Une croix plantée sur le bord de la route marque l'emplacement d'une rencontre entre les insurgés du Mendanha et la milice fidèle : six hommes furent tués, quelques autres blessés, et les insurgés durent se disperser au lieu de s'emparer de Diamantina. Pendant les derniers troubles, le district des diamans est resté tranquille; tous attendaient, pour prendre part au mouvement, le succès de José-Féliciano. Les habitans seuls de Mendanha s'armèrent au nombre de deux cents; mais les populations de Rio-Manso, Rio-Pardo refusèrent de se joindre à la révolte, et combattirent pour le gouvernement. Diamantina resta neutre. Le lit du Jequitinonha, au-dessus et au-dessous de Mendanha, a produit jusqu'ici la plus grande quantité de diamans; si des travaux le détournant de son cours le forçaient à suivre le lit du Rio-Manso, il n'est pas douteux que l'or et les diamans seraient plus que suffisans pour compenser toutes les dépenses; mais ces travaux ne peuvent être entrepris que par un gouvernement et avec l'aide d'une population nombreuse; on se borne donc à exploiter les rives du fleuve.

Digitized by Google

Mendanha est un joli village, bâti sur la rive gauche du Jequitinonha, que l'on passe sur un pont en bois d'environ deux cents mètres de longueur. Les habitans affirment que les racines de deux figuiers s'élevant aux deux extrémités du pont traversent le lit de la rivière, et qu'on les aperçoit pendant les mois de sécheresse. La température presque froide de Diamantina est remplacée par une chaleur accablante; tous les fruits des tropiques croissent en abondance dans les jardins de Mendanha; les chaleurs y produisent aussi des fièvres lentes qui attaquent tous les habitans : les nègres nouvellement importés d'Afrique, sont les seuls qui échappent à la pernicieuse influence du climat.

Au sortir de Mendanha, on parcourt une plaine sans culture, de nombreux ruisseaux la sillonnent en tous sens. Je traversai le Rio-Manso, et j'arrivai à l'*arroial* (bourg), qui porte le nom de la rivière. Cet *arroial*, bâti entre les deux bras du Rio-Manso, sur une île assez fertile, compte six cents habitans et deux églises. Ce bourg est renommé pour la salubrité des environs, malgré l'élévation de la température. J'allai demander l'hospitalité à un vieux colonel, qui me donna quelques renseignemens curieux sur l'état de la province. Un missionnaire venait d'y exercer par ses prédications une grande in-

Digitized by Google

fluence. Mon hôte attribuait à l'effet des paroles du missionnaire la tranquillité qui n'a cessé de régner dans cette partie de la province, dont la population ne s'est pas soulevée contre le gouvernement. Le missionnaire avait engagé les fidèles, en venant à l'église, à apporter sur leur tête des pierres destinées aux réparations de ce temple. Les habitans avaient accompli scrupuleusement cette prescription, mais ils s'en étaient tenus là, et les pierres restées en tas attendaient encore la main de l'architecte. Les résultats moraux de la mission avaient été plus satisfaisans. On me parla de cent mariages conclus et célébrés, grâce aux exhortations du prédicateur. Des filles même de mauvaise vie se signalèrent par leur zèle religieux. A Diamantina, comme dans tous les villages un peu importans du district, l'empressement des auditeurs avait été tel, qu'on avait peine à trouver place dans les églises. Toute la population environnante, à huit et dix lieues à la ronde, quittait ses travaux pour se rendre aux sermons. Des familles entières passaient quinze jours loin de leurs habitations, pour suivre des exercices de piété imposés par le missionnaire. Si ces pieuses tentatives, faites par des prédicateurs zélés, se multipliaient, elles auraient un effet salutaire sur les mœurs générales, et par-

Digitized by Google

ticulièrement sur les mœurs du clergé. A l'époque de mon passage, il y avait six mois déjà que le missionnaire avait quitté Rio-Manso.

Il faut monter graduellement pour s'élever jusqu'aux chapadas : on appelle ainsi d'immenses plateaux couverts d'arbres épineux, parmi lesquels domine la nombreuse famille des mimosas, un arbre dont le feuillage ressemble à nos pruniers d'Europe, et dont le fruit, de la grosseur d'une prune, en rappelle le goût, croît sauvage dans les chapadas; les habitans cueillent ce fruit et le conservent; ils l'appellent mangaba. Le piquia, dont les fruits et la forme extérieure rappellent notre noyer, est un des arbres les plus communs. Le fruit huileux se mange cuit. Décrire tous les arbres que l'on remarque dans les chapadas ou le long des rivières, serait entreprendre un travail au-dessus de mes forces; leur variété est infinie, ainsi que celle des oiseaux, des animaux qui errent dans ces plaines désertes. Parmi les oiseaux les plus curieux sont les coupy bruns, tachetés de blanc et à peine gros comme nos alouettes; ils construisent le long des arbres des nids vraiment remarquables par leur solidité; ces nids en terre, dont l'entrée est soigneusement cachée, sont collés sur le tronc même de l'arbre; ils résistent ainsi pendant des années; et les coupy

Digitized by Google

se construisant chaque année une nouvelle demeure, presque tous les arbres conservent les traces de leur passage. Le nid d'un autre oiseau que les Brésiliens appellent le *tailleur*, et qui ressemble à notre loriot, est remarquable par la manière dont il est suspendu en l'air; des branches entrelacées et clissées comme des paniers d'osier, sont disposées en forme de poche, avec une entrée sur le côté. Ce nid, suspendu à une branche si mince que le singe le plus léger n'oserait s'y attacher, s'agite au moindre souffle de vent. J'ai vu plus d'une fois des arbres portant trente à quarante de ces nids. J'en abattis un à coup de fusil pour juger de sa construction, et je fus étonné de la perfection avec laquelle les branches étaient entrelacées. Quant aux animaux, des cerfs d'une petite taille, quelques tigres peu redoutables, sont les seuls hôtes des chapadas. La chasse est rendue dangereuse par la quantité de serpens qui s'y multiplient en paix; et après quelques courses à la poursuite des perdrix, je me vis forcé d'y renoncer, n'ayant échappé que par hasard à la piqûre d'un serpent venimeux dont j'avais voulu admirer de trop près les brillantes couleurs : c'était un coral, le plus beau et le plus dangereux des serpens.

Après deux heures de marche dans les cha-

Digitized by Google

padas, je laissai à l'ouest les lavras de Cangica, abandonnées aujourd'hui, malgré les riches produits qu'elles donnaient; mais l'eau manque pour suivre les travaux. Quittant les chapadas, je descends dans un vallon traversé par plusieurs cours d'eau, et j'arrive à Capao-Grosso, fazenda située sur les bords d'une rivière, dangereuse dans la saison des pluies, à cause de la rapidité du courant. Je suis accueilli par dona Livia, qui fait valoir elle-même sa propriété et se livre à la culture du maïs, manioc, haricots et quelques cannes à sucre. Mon hôtesse, femme déjà d'un certain âge, joint à beaucoup d'embonpoint une tournure et des moustaches toutes masculines; elle prétend être veuve : on m'assura qu'elle n'avait jamais été mariée, et j'ai pu le croire, d'après l'irritation qu'elle témoignait contre le missionnaire, qui avait eu la prétention de séparer les femmes vertueuses de celles qui ne l'étaient pas. A voir ses quatre enfans, qui ont tous des types de figures distincts et des nuances de couleurs plus ou moins foncées, on est tenté de croire que ce dragon féminin s'est livré à une étude comparée sur les différentes races d'hommes; quoiqu'âgée de près de cinquante ans, son regard enflammé reflète les passions les plus ardentes; on peut tout supposer d'une pareille femme, qui, livrée à elle-

Digitized by Google

même, éloignée de toute habitation, vit entourée d'esclaves.

Il me fallut, après Capao-Grosso, quitter de nouveau la vallée et remonter dans les chapadas. Le soleil frappant perpendiculairement sur vos têtes au milieu de la chapada, vous cause de violens éblouissemens ; dans les mois d'hiver de juin à août, la température est presque froide ; il gèle tous les matins, et les semences nouvelles sont souvent détruites par le froid. Je passe près d'une mine d'or abandonnée (pindolihas), et continuant toujours dans la direction du N. E., j'aperçois Pé-do-Morro, village sans importance, et des fazendas qui occupent le fond de vallons arrosés par quelques ruisseaux ; dans le lointain, la Sierra du Grand-Mogol borne l'horizon, et je m'arrête à une ferme habitée par une veuve dont les manières, la tournure et le son de voix forment un parfait contraste avec mon hôtesse de la veille.

Après Colombi, la route se dirige d'abord à l'est, puis revient vers le nord ; on côtoie les rives de l'Arassuahy pendant deux heures, pour s'en éloigner ensuite. J'arrivai après neuf heures de marche à Camille-Gularte, espèce de rancho où je passe la nuit au milieu des poulets et des cochons, qui ont établi leur domicile dans la seule chambre qui compose toute l'ha-

Digitized by Google

bitation : je puis suspendre mon hamac, et me mettre à l'abri de tous les insectes et animaux qui peuplent cette cabane. Des bois épais entourent Camille-Gularte ; la végétation des vallons est remarquable par sa fertilité ; tous les cours d'eau sont ombragés d'arbres, et une herbe épaisse forme de gras pâturages ; le nombre des bestiaux élevés dans les fazendas est peu considérable ; l'industrie des habitans ne consiste qu'à cultiver du maïs et des haricots pour leur subsistance, sans chercher autrement à tirer parti de la richesse du sol ; les produits de leur chasse, les fruits qui croissent sans culture et le lait de quelques vaches suffisent à leur ambition.

Deux heures de marche au milieu de bois épais coupés par de nombreux ruisseaux, et je me trouve sur les rives du Jequitinonha, à l'aldea de Dos-Corgos : les habitans de ce pauvre village ont pour toute industrie de laver le sable de la rivière, qui se trouve arrêté par un banc de rochers, afin d'en extraire l'or et les diamans ; quelques-uns, plus riches, possèdent des canots et vont dans les différentes parties du fleuve à la recherche du cascalho riche. Trois hommes montent un canot, deux le dirigent contre le courant ; le troisième, armé d'une longue perche qui se termine par un sac

Digitized by Google

en cuir maintenu par un cercle de fer, retire le sable du fond de la rivière et le jette dans le canot. Cette opération toute imparfaite, puisque la surface seulement du sable est enlevée, et qu'on ne peut s'y livrer que pendant les mois de sécheresse, produit souvent de brillans résultats; l'or et les diamans suffisent toujours pour couvrir les dépenses. Quelques propriétaires d'esclaves ont commencé à venir chaque année s'établir sur les rives du Jequitinonha, pour s'y livrer à l'extraction du sable, dont ils ne savent retirer qu'une faible quantité, par suite de l'imperfection des moyens dont ils disposent. Si quelques hommes intelligens travaillaient avec le secours d'une cloche à plongeur, leur fortune serait faite en peu de temps.

Le Jequitinonha, resserré dans son cours par des bancs de rocher, est rapide. Mes mules et chevaux durent le traverser à la nage, pendant que j'étais moi-même embarqué avec mes effets dans un misérable canot. Malgré la précaution de soutenir hors de l'eau la tête des chevaux ou mules, je fus au moment de perdre une de mes bêtes de charge; en arrivant sur l'autre rive, elle tomba presque suffoquée. Une fois le Jequitinonha passé, on s'engage dans les montagnes qui forment les derniers chaînons de la Sierra du Grand-Mogol. La végétation cesse en-

Digitized by Google

tièrement, excepté sur le bord des torrens. Il faut sans cesse gravir des collines inégales, et l'on regrette la monotonie des chapadas, où l'on marchait du moins sur un terrain sec et uni. Je m'arrête à Mathias, misérable rancho où je ne puis qu'avec peine obtenir du lait : la culture y est inconnue. Après Mathias, la chaîne de montagnes s'éloigne à l'ouest de la route; les collines se succèdent à de plus longs intervalles, et l'on entrevoit à de grandes distances une ou deux fermes : après une journée aussi monotone que fatigante, j'aperçus Rocinhia, et je descendis, pour y arriver, dans un vallon frais et boisé.

Rocinhia est occupé par un Brésilien qui me parut actif et intelligent. Il exploite une partie des bois qui entourent sa demeure; au lieu de les brûler, selon la coutume du pays, les planches sont transportées à l'arroial du Grand-Mogol, et livrées à des prix avantageux, malgré la cherté du transport, à cause des difficultés de la route et l'absence de mules.

Sorti du vallon de Rocinhia, je m'élevai pour arriver au sommet de la chapada; je laisse à l'est le Banana, petite rivière que je traverse près de sa jonction avec l'Itacambirasou. L'Itacambirasou, large et rapide, est bordé d'arbres; son lit est resserré par les montagnes ou les masses de

Digitized by Google

rochers qui vous obligent à de longs détours. Aussitôt sorti du défilé étroit dans lequel il est encaissé, il forme une nappe d'eau qui se précipite avec fracas sur les rochers, et se divise en plusieurs bras. Je dus le traverser au milieu d'îles de rochers d'une formation bizarre; c'est une espèce de gypse qui se lève par couches comme l'ardoise; un pont jeté au-dessus des rochers facilite le passage, que la rapidité du courant rendrait dangereux.

Bientôt la végétation cesse entièrement, le pays devient de plus en plus âpre et désolé. Une haute colline vous sépare de l'arroial du Grand-Mogol : après avoir franchi cette colline, le long de laquelle serpente une route détestable, on passe près d'une caserne anciennement occupée par les troupes employées à la surveillance du district, puis on entre dans l'arroial, longue rue bordée de maisons pauvres et mal bâties. Une tristesse immense, insurmontable, saisit l'âme de celui qui voit se dérouler pour la première fois devant lui le site sauvage au milieu duquel s'élève le misérable village du Grand-Mogol. L'espoir de faire une rapide fortune peut seul décider l'homme à s'ensevelir vivant dans ces affreuses solitudes. Rien ne doit distraire les habitans de la poursuite obstinée des trésors. Il n'y a ici en pré-

Digitized by Google

sence que les plus tristes instincts de l'homme et les plus sombres aspects de la nature.

La chaîne de montagnes désignée sous le nom de Grand-Mogol, le Ribeiron et l'Itacambirasou furent explorés pour la première fois en 1813. Dans le cours des années suivantes, le gouvernement envoya des employés chargés de diriger quelques travaux, et les diamans rendirent à la couronne d'immenses bénéfices. Forcé, après la révolution qui mit fin au règne de don Pedro, d'abandonner le monopole des diamans, le gouvernement laissa tous les travaux inachevés, et la population des districts voisins se porta avec empressement sur le théâtre d'une exploitation qui promettait de devenir productive. Ainsi fut fondé, en 1833 et 1834, l'arroial du Grand-Mogol. Lorsque je visitai le district, en janvier 1843, ce village comptait déjà près de deux cents maisons; on avait commencé la construction d'une église. La population est composée en grande partie d'aventuriers, de spéculateurs, qui, venus là de tous les points du Brésil dans l'espoir de faire fortune, mènent en attendant une vie misérable. Les richesses si péniblement recueillies sont, en effet, à peu près inutiles à l'arroial : on n'obtient, en échange des diamans, que les objets de première nécessité, sans pouvoir à

Digitized by Google

aucun prix se procurer les jouissances même les plus ordinaires. L'absence de toute communication, le danger qu'offrent les routes, où l'on est trop souvent dévalisé, détournent les caravanes d'entreprendre le voyage de Diamantina à la Serra.

On comprend que les relations sociales n'offrent aucun charme au sein de l'étrange population du Grand-Mogol. Ces hommes vivent tous avec des maîtresses qu'ils soustraient soigneusement à tous les regards. Ils n'ont aucune instruction, et c'est en vain qu'on voudrait tirer de leur torpeur ces âmes assoupies. On ne connaît dans l'arroial qu'un seul sujet de conversation : c'est le prix des diamans trouvés dans la semaine. L'aspect des maisons n'est pas moins triste que l'intérieur. De tous côtés l'on n'aperçoit que des cabanes en bois ; on remarque à peine quatre maisons à deux étages ; les croisées manquent de vitres : pour construire les murs, il a fallu apporter la terre d'une lieue de distance. Il en est de même pour quelques pauvres jardins où croît le bananier ; ce n'est qu'en couvrant les rochers de terre amassée avec effort, qu'on a pu obtenir une végétation imparfaite. Le Ribeiron, petit torrent sur les bords duquel la ville se prolonge depuis le pied de la montagne jusqu'à l'Itacambirasou, char-

Digitized by Google

rie un sable très-fin qu'on recueille avec soin; on conçoit du reste que, depuis dix ans qu'on travaille, les diamans que contenait ce torrent soient devenus plus rares : il a fallu chercher d'autres terrains encore vierges d'exploration. Je parcourus les environs de l'arroial; plusieurs exploitations voisines ont produit de beaux résultats.

Un des rochers qui s'élèvent presque au sommet de la montagne qui domine l'arroial, à plus de cent mètres au-dessus du Ribeiron, renferme des diamans d'un belle eau. Cette roche d'un grès sablonneux qui, durci par l'air, a acquis la consistance du granit et ne peut être brisé qu'avec l'aide de la poudre, a près de 12 mètres de longueur sur moitié de hauteur et d'épaisseur; sa formation me parut bien moins ancienne que celle des roches qui l'entourent. Une fois la surface extérieure du rocher brisée par la mine, les fragmens qui se détachent se broient aisément dans l'eau, et forment un sable qu'on lave à la *batea* pour en retirer les diamans. Pendant mon séjour à la Sierra, j'employai quatre hommes à briser le rocher, dans l'espoir de trouver un diamant enchâssé dans la pierre même. Ils trouvèrent bien des diamans à la suite du lavage, mais ces diamans avaient perdu toute leur valeur à mes yeux : je dus

Digitized by Google

pourtant m'en contenter, ainsi que des fragmens de cette roche, qui offrent, sous le rapport géologique, un phénomène digne d'être observé. Je m'arrêtai quelques instans à l'*aldea* de Muidos, qui doit son nom à la petitesse des diamans qu'on y a recueillis, et visitai Coitès, exploitation commencée en 1840 seulement, et dont les diamans ont déjà rapporté 600,000 francs. Environ deux cents esclaves sont employés aux travaux; ils dépendent de vingt propriétaires différens. La première année, Coitès avait été exploitée par deux propriétaires aidés de trente esclaves seulement. Les heureuses découvertes qui furent faites attirèrent des concurrens; il fallut diviser et subdiviser le terrain exploité. Les premiers arrivés ne conservaient en effet aucun privilége, et chacun obtenait une quantité de terrain proportionnée au nombre d'esclaves qu'il employait. Le lit du Coitès a jusqu'ici produit une grande quantité de diamans, qui, pour la pureté, ne sont nullement inférieurs à ceux du Jequitinonha; seulement la couche de sable qui renferme les diamans est beaucoup moins rapprochée du sol que celle qu'on exploite sur les bords de cette rivière. Après la première couche de terre végétale, il faut traverser un terrain argileux, puis une couche épaisse formée par des rochers d'un grès

Digitized by Google

sablonneux de formation secondaire. L'on parvient ensuite au cascalho, qui se trouve à environ cinquante pieds au-dessous du niveau du sol. S'il était possible de suivre cette couche de cascalho jusque dans l'intérieur de la montagne, les efforts des travailleurs seraient à coup sûr largement récompensés; mais, jusqu'ici, les tentatives n'ont eu que de fâcheux résultats. Les rochers, dont on avait ébranlé la base en remuant les terrains sans précaution, se sont affaissés en plusieurs endroits, et un grand nombre de nègres ont péri écrasés. Force a donc été de limiter les explorations au lit du Coitès et à ses deux rives. Malheureusement les travailleurs commencent à se porter en trop grand nombre sur les bords du Coitès; les bénéfices deviennent presque nuls; et à l'époque où je visitai cette exploitation, la plupart des chercheurs de diamans songeaient à abandonner leurs travaux. Les plus entreprenans étaient partis pour la mine des Aroueras. J'eus le bonheur de rencontrer un docteur anglais, M. Deller, qui arrivait de cette mine, située à cent soixante lieues, presque au nord, dans la chaîne des montagnes à laquelle se rattache la Serra du Grand-Mogol. M. Deller voulut bien me faire part des observations qu'il avait faites sur les lieux mêmes. Je m'assurai, grâce à lui, que

Digitized by Google

les importantes découvertes faites aux Aroueras méritaient de fixer l'attention des Européens. Pour la première fois, peut-être, le diamant s'est trouvé dans un filon régulier. Au-dessous de la couche de terre végétale se trouve une couche de sable dont l'épaisseur varie; elle recouvre une couche d'*ita columni* renfermant les diamans. La veine d'*ita columni,* dont la puissance variait de six à dix pieds, suivait une direction parallèle au sol, souvent interrompue soit par des sables ou des rochers; elle se prolongeait toujours parallèlement, malgré la mauvaise qualité des diamans, qui ne pouvaient être employés qu'à la taille des autres : il était permis de supposer que la grande abondance suppléerait au défaut de qualité, et que plus les travaux pénétreraient dans l'intérieur de la montagne, plus la formation des diamans deviendrait régulière. Combien je regrettai amèrement de ne m'être jamais occupé de géologie! Il y a dans toutes les montagnes du Brésil des découvertes nouvelles à faire, des explorations pleines d'intérêt et d'utilité. Un voyageur étranger à toutes les questions minéralogiques, doit supporter des privations, des fatigues sans utilité réelle, car qu'y a-t-il à observer comme civilisation, comme industrie, auprès de ces aventuriers qui sont venus chercher fortune à la Serra du Grand-

Digitized by Google

Mogol? Aussi il serait à désirer qu'un minéralogiste distingué explorât ces mines où le diamant n'a pas encore atteint sa formation complète, car il ne se présente jamais sous la forme cubique. Outre les mines des Aroueras, il y a dans la même chaîne celles de Suroué, Souvidor et Morro do Chapeo, qui toutes dépendent de la province de Bahia. Suroué a produit non seulement des diamans, mais encore des fragmens d'or cristallisé, d'un poids assez élevé, et presque pur. Cet or se trouvait au pied de la montagne, dans un terrain d'alluvion, et, dit-on, en grande abondance. Les diamans, quoique fragiles, sont plus brillans que ceux des Aroueras, et ont des formes plus régulières. Quant au Morro do Chapeo, exploité depuis longues années, les diamans y sont très-fins, mais aussi très-rares. Tout tend donc à prouver que la chaîne de montagnes qui s'étend depuis le Jequitinonha jusqu'au San-Francisco, contient beaucoup d'or et de diamans. Ces découvertes inattendues ont donné de grandes espérances aux habitans de ces montagnes, et notamment à ceux de la Serra du Grand-Mogol. Tous ont l'espoir de découvrir de nouvelles mines; mais d'immenses dangers sont semés sur la route où se jettent avec tant d'empressement les spéculateurs. Aux Aroueras, les diamans sont tom-

Digitized by Google

bés tout à coup de 600 francs, prix de l'octave, à moins de 300. L'abondance des diamans aurait pu racheter l'abaissement des prix, et les bénéfices seraient restés considérables; mais dans un désert aride, éloigné de plus de cent lieues d'un centre de population, les denrées les plus communes ont atteint une valeur presque fabuleuse. L'alquière de maïs, qui se vend généralement 2000 reis (6 francs), se vendait aux Aroueras de 80 à 100 francs; l'alquière de riz coûtait 250 francs. Les mules ne trouvant aucune nourriture dans les abords de la mine, il fallait les envoyer chercher leur pâture à une et deux journées de distance. Quant à l'état moral des habitans, il était ce qu'il est partout où des aventuriers de toute classe s'agglomèrent sur un même point. Dans l'espace de six mois, sur une population de moins de deux cents personnes, il y avait eu dix-huit meurtres suivis de vol.

Je revins à l'aroial du Grand-Mogol, assez désenchanté. J'entendis tous les habitans se plaindre de la diminution des diamans. Les terres voisines ayant été lavées et relavées, sont devenues stériles, et le Grand-Mogol sera, dans quelques années, abandonné par tous ces hommes qui n'y sont retenus que par le désir de faire fortune. J'assistai un dimanche à la vente

Digitized by Google

des diamans. Les nègres apportent les pierres trouvées pendant la semaine, et vont d'un négociant à l'autre, espérant obtenir un prix avantageux; au dire des négocians, la quantité offerte ainsi diminue tous les mois, et les diamans venant à manquer, le commerce est paralysé.

Les mines de diamans forment une branche importante des produits du Brésil, et il serait temps que le gouvernement adoptât quelques mesures d'utilité publique, qui, tout en lui permettant de prélever sur le produit des mines un impôt modéré, remédiassent aux nombreux inconvéniens de la situation actuelle. Ou le monopole existe, et le gouvernement conserve tous les droits dont il a perdu la jouissance : il doit alors, dans une époque plus ou moins éloignée, poursuivre les propriétaires qui ont pris possession de ses établissemens abandonnés; — ou il a cessé de fait et de droit : dans ce cas, la propriété des mines appartient à l'Etat; c'est à lui de faire les concessions de terrains, d'accorder des priviléges, de poser des conditions. Persister plus long-temps dans la vaine prétention de rétablir le monopole des diamans, et repousser toute demande de concession, de peur de consacrer légalement l'abandon de droits irrévocablement perdus, c'est vouloir se priver volontairement des ressour-

Digitized by Google

ces naturelles qu'offre un sol privilégié. Quel est l'homme disposant de capitaux un peu considérables qui voudrait les exposer aujourd'hui dans l'exploitation des diamans? S'il commence de grands travaux et parvient à mettre à découvert un cascalho productif, de nombreux concurrens viendront aussitôt réclamer leur part de ses bénéfices; s'il refuse, le poignard fera justice de ses résistances : force lui sera donc de consentir, car il ne peut adresser aucune plainte au gouvernement, qui ne reconnaîtrait pas ses droits. Dans l'état actuel de la législation brésilienne, il n'y a que les petits capitalistes qui se lancent dans la périlleuse recherche des diamans. Aussi tout se borne à des explorations dans le lit des rivières; nulle part on n'entreprend ces grands travaux qui seraient nécessaires pour détourner le Jequitinonha ou l'Arasuahy de leur cours; pourtant ces deux rivières, riches en or et en diamans, offriraient des bénéfices incalculables aux spéculateurs; et pour les exploiter fructueusement, il faudrait risquer des capitaux bien moins considérables que ceux que les compagnies anglaises ont sacrifiés dans le travail des mines d'or : cette opinion peut aisément se justifier par des calculs. Le prix d'un nègre arrivant d'Afrique par Bahia, varie de 1500 à 2500 francs. Au

Digitized by Google

Grand-Mogol, le produit net d'un esclave est calculé à 600 francs par an; ainsi, en moins de trois ans de travail, le prix d'achat se trouve remboursé : je crois ce calcul également applicable à Diamantina. Dans tous les cas, en évaluant à dix ans la durée moyenne du travail qu'un nègre doit faire, il est facile de calculer les bénéfices du maître d'un grand nombre d'esclaves. En remplaçant les bras par les machines, on obtient doubles bénéfices, soit parce que les travaux sont plus étendus, soit parce que les dépenses diminuent. Si le gouvernement avait résolu d'exécuter le projet présenté au congrès, en vendant des concessions de terrains dans le district diamantin, et si des Européens intelligens profitaient de cette occasion pour exploiter le sol abandonné aux mains inhabiles des Brésiliens, je suis convaincu que les capitaux avancés dans une telle entreprise seraient quintuplés en moins de deux ans. Les travaux des Européens serviraient de modèle aux habitans, et le pays gagnerait à la fois en richesse et en bien-être. La présence de géologues instruits amènerait de nouvelles découvertes dans ces montagnes encore inexplorées pour la plupart. Malheureusement le Brésil, on le sait déjà, n'admet les étrangers qu'avec répugnance, et des obstacles de tout genre paralyseraient des

Digitized by Google

efforts que le gouvernement craindrait d'encourager.

Je quittai, sans trop de regret, l'arroial du Grand-Mogol. Mon voyage dans l'intérieur du Brésil touchait à sa fin. Je comptais me rendre de l'arroial à Tocayos; je n'atteignis le but de ma course qu'après des fatigues et des retards considérables. Ces deux points ne sont séparés l'un de l'autre, cependant, que par une distance de trente lieues; mais mon guide m'avait égaré plusieurs fois. Après une marche de trois jours, tantôt à travers des forêts vierges, tantôt au milieu d'arides *chapadas,* je n'arrivai qu'à la nuit devant l'habitation du lieutenant-colonel don Jose Muerta, chez qui je devais trouver l'hospitalité. Don Jose, prévenu de ma prochaine arrivée, m'attendait depuis quelque temps, et m'accuellit avec une aimable cordialité. Une fois descendu de cheval, j'oubliai promptement toutes mes souffrances; j'avais terminé cette longue et pénible excursion de la province de Minas-Geraës, qui m'avait révélé toutes les misères et toutes les richesses du Brésil. Je n'avais plus qu'à descendre le Jequitinonha jusqu'à Belmonte, et à m'embarquer pour Bahia.

Tocayos est indiqué sur toutes les cartes et dans les ouvrages publiés sur le Brésil, comme

Digitized by Google

centre d'une population de deux mille âmes. M'informant près du président de la province de Minas des ressources que pouvait m'offrir Tocayos, où je me proposais de m'embarquer, j'avais été étonné de sa réponse : il n'avait jamais entendu citer le nom de ce village. Je crus à une erreur; mais, arrivé à Tocayos, je dus reconnaître que le bourg de deux mille âmes désigné sur les cartes, se compose de deux ou trois *fazendas*. Dans un rayon d'une lieue, je cherchai en vain un hameau. On ne rencontre ni habitans ni trace de commerce. Ce n'est qu'à Callao, village bâti à trois lieues du confluent de l'Arasuahy et du Jequitinonha, qu'il y a une apparence de mouvement commercial. Des canots partant de Callao se rendent au Salto, et rapportent un chargement de sel destiné à la nourriture des bestiaux, de l'huile, des vins et quelques étoffes grossières pour la consommation du pays; ils doivent franchir, pour arriver à Callao, un chemin rapide, dangereux; et il y avait un an à peine, à l'époque de mon voyage, qu'un canot chargé avait péri avec trois bateliers. Du reste, le mouvement du commerce est peu important; vingt canots sont employés à cette navigation, qui exige six jours pour descendre, et dix-huit à vingt pour remonter le fleuve. Le prix d'un canot, avec trois bateliers,

Digitized by Google

varie de deux cents à deux cent cinquante francs. Si l'on calcule qu'un canot, avec trois hommes, ne peut guère à la remonte porter plus de deux tonneaux de marchandises encombrantes, on comprend que tous les articles expédiés par mer de Bahia à Belmonte, et de Belmonte à Callao par le Salto, doivent revenir fort cher. Il faudrait que les canots n'eussent qu'à transporter des articles de grande valeur et de peu de volume pour qu'il y eût avantage à les expédier par cette voie dans l'intérieur de la province, à Minas-Novas et à l'arroial du Grand-Mogol; mais le chargement consistant presque toujours en sel, la navigation n'offre aucun bénéfice : aussi se trouve-t-elle limitée par les besoins restreints d'un district médiocrement peuplé. En revanche, l'éducation des bestiaux, dans ces terrains humides et souvent inondés par le Jequitinonha, procure quelques avantages. Les bestiaux, engraissés sans peine, sont envoyés à l'arroial du Grand-Mogol, et vendus quelquefois deux cents francs, rarement moins de cent francs, somme considérable pour ces provinces où l'argent manque, et où tout le commerce se réduit à des échanges.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Le Jequitinonha. — Belmonte. — Bahia.

J'avais envoyé à la chambre municipale de Minas-Novas l'ordre du président Bernardo de la Vieja, qui lui enjoignait de mettre à ma disposition un canot pour me conduire au Salto. L'ordre fut exécuté. Je vis arriver à Tocayos un canot et trois bateliers. Mon voyage se trouvait ainsi facilité ; je n'avais plus qu'à me munir de quelques provisions pour descendre le fleuve.

Digitized by Google

Après quelques jours de repos employés en préparatifs de navigation, je dus prendre congé de mon hôte Jose Muerta, et je montai dans mon canot. Deux ou trois peaux de bœuf, soutenues par des cerceaux, formaient au-dessus de ma tête une tente assez commode. Mon canot pouvait avoir trente pieds de long sur deux pieds et demi de large. Un canotier, placé sur l'avant, dirigeait avec une rame; les deux autres, toujours debout, ramaient en chantant. Don Jose Muerta ne voulut me quitter qu'après m'avoir accompagné jusqu'au confluent de l'Arasuahy; il me montra en chemin une chapelle qu'il faisait construire. Il espérait attirer quelques habitans et former un village, dont la situation offrirait plus d'avantages que celle de Callao. C'est à regret que je quittai cet homme, qui m'avait reçu avec tant de bienveillance. Don Jose Muerta n'avait aucune des prétentions, aucun des vices de ses compatriotes; c'est un des hommes qui m'ont inspiré le plus de sympathies durant mon séjour au Brésil.

Le cours du Jequitinonha n'offre de remarquable que les forêts qui bordent ses rives. Rien n'est majestueux et imposant comme la vue d'une forêt vierge. Des arbres immenses, dont les troncs sans branches ont quatre-vingts et cent pieds d'élévation sur une circonférence

Digitized by Google

de vingt à trente pieds, forment au-dessus de vos têtes un rempart impénétrable aux rayons du soleil, et même à la lumière du jour; des lianes dont les rameaux flexibles tantôt montent en cercle jusqu'aux premières branches, tantôt retombent à terre ou s'enlacent d'un arbre sur l'autre, composent, avec l'arbre fougère et la grande famille des palmiers, qui s'élèvent à l'ombre des grands arbres, un épais massif. Vainement vous essayez de pénétrer dans l'intérieur de ces forêts; arrêté à chaque pas par des lianes qui se croisent, par des arbres renversés par les orages, vous ne pouvez qu'avec peine vous éloigner des rives du fleuve. La végétation, sur les bords du Jequitinonha, est si puissante que les terres, fertilisées par l'humidité constante du sol, se couvrent d'arbres qui sont si rapprochés, que se frayer un passage autrement que la hache à la main devient impossible; mais si l'on éprouve le regret de ne pouvoir tuer quelques-uns des oiseaux dont les cris arrivent jusqu'à vous, on s'en console par l'imposant spectacle qu'offre cette masse impénétrable d'une forêt si silencieuse et si obscure.

Des tourterelles, des toucans, des perroquets furent les seuls oiseaux que je pus atteindre. Les tourterelles, dont la variété est infinie, s'é-

Digitized by Google

loignent peu des habitations et des champs en culture; les toucans, dont l'énorme bec produit presque le bruit d'un battement de porte, vivent sur la lisière des bois : la beauté de leur plumage ne nuit point à la délicatesse de leur chair; ils m'ont paru d'un goût exquis. La chasse des perroquets est la plus facile : lorsqu'un perroquet a été blessé, tous les autres arrivent à ses cris, et les coups de fusil ne les éloignent qu'un instant : leur chair est dure et coriace; j'ai dû pourtant en manger plus d'une fois en les faisant bouillir avec du riz. Quant aux singes, les tuer était un exercice et un passe-temps; pour les manger, je n'en eus jamais le courage. Une seule fois je m'étais décidé à faire rôtir un petit singe que je venais de tuer; mes domestiques, occupés à mes bagages, le déposèrent près d'une masure en ruines : un énorme boa sortit des décombres, attiré par l'odeur du singe; il le saisit et l'avala: pour moi, je restai tranquille spectateur de cette scène; je n'avais pas d'armes sous la main pour punir le voleur de mon triste souper; et depuis cette aventure, l'idée ne me vint jamais d'essayer quel serait le goût de la chair d'un singe rôti. Plus d'une fois j'entendis les araras; je les vis même traverser d'une rive à l'autre, mais sans jamais pouvoir les approcher à portée.

Digitized by Google

La saison dans laquelle je descendis le Jequitinonha était la plus favorable à la navigation; aussi je pus passer sans obstacle tous les rapides, qui, dans la saison des basses eaux, sont quelquefois dangereux. Ce n'est qu'à quelque distance du fleuve que commencent les montagnes : tantôt elles courent parallèlement, tantôt elles viennent se rapprocher de son lit ou se retirent à de grandes distances. Parfois sur les rives on aperçoit quelques champs de riz et de maïs; les habitations sont cachées par d'épais ombrages, et vous n'apercevez pas même une cabane. Je remarquai parmi les arbres fruitiers le ginnipapo, dont le fruit, de la grosseur d'une pomme, a un goût doucereux et acide; l'intérieur est rempli de pepins : les Indiens extraient de cet arbre le bleu qui sert à leur tatouage; cette couleur, très-acide, est d'une solidité inaltérable.

Le Jequitinonha, dont le cours est souvent interrompu par des îles, par des rochers, forme d'innombrables contours, quoique se dirigeant presque toujours à l'est; plusieurs ruisseaux viennent s'y réunir, surtout de la rive droite. La population manque entièrement sur les rives. Des aldéas désertes, des habitations misérables où les propriétaires élèvent quelques bestiaux, qui leur sont souvent enlevés

Digitized by Google

par les tigres, n'offrent aucune ressource. Si je m'arrêtais la nuit dans une de ces fermes, le propriétaire, tout en m'accueillant avec hospitalité, s'excusait de ne pouvoir rien me donner. En contemplant leur misère, j'avais peu de peine à admettre leurs excuses : pourtant il leur serait facile, en se livrant à la culture, de se créer une sorte d'aisance; ils craignent tous les attaques des Botocudos et les tigres. Les bords du Jequitinonha sont ravagés par de nombreux insectes : si le vent cesse de souffler, l'air est obscurci par des myriades de petites moustiques qui vous dévorent; la brise seule les disperse et vous procure quelque repos: mais lorsque la nuit arrive, et avec elle le calme, les moustiques reviennent plus acharnées que jamais, et vous font éprouver de cruelles souffrances. Une nuit, couché dans mon hamac chez de pauvres fermiers, j'avais fini par m'endormir : un bruit extraordinaire, une douleur vive me réveillèrent. J'appelai mon hôte, car dans l'obscurité je ne distinguais rien; il apporta un flambeau : j'étais entouré de fourmis ailées; je me trouvais sur un passage de ces insectes qui dura plus d'une heure. Tous les arbres placés sur la route de ces fourmis sont dépouillés en peu d'instans. Les habitans cherchent vainement à s'en préserver en abat-

Digitized by Google

tant tous les arbres qui avoisinent leur demeure; les fourmis viennent encore les assaillir, et le passage d'une de ces nuées suffit pour détruire toute une récolte.

San-Miguel, aldéa à égale distance de Locayos et du Salto, est aujourd'hui abandonnée. Une église en ruines, dont le curé venait de mourir, et trois ou quatre maisons composent seules ce village, qui a eu jadis quelque importance comme cantonnement de troupes destinées à empêcher les incursions des Indiens. Je visitai à Aguabranca une aldéa de Botocudos; les malheureux Indiens, attaqués par la rougeole, n'ont trouvé d'autre remède que de se baigner dans le fleuve; ce remède, un peu héroïque, en fit périr le plus grand nombre; plus de deux cents sont morts à la suite de cette épidémie, parmi lesquels un nommé Firmiano, que M. Geoffroy Saint-Hilaire avait eu à son service lors de son voyage au Brésil, et qu'il n'avait pu décider à venir en France. Je parcourus l'aldéa déserte, où je trouvai quatre femmes indiennes; la plus jeune portait ses cheveux coupés en rond, et un collier de verroteries les tenait serrés sur la tête; nues jusqu'à la ceinture, elles portaient une espèce de jupon: c'était, selon l'explication qui me fut donnée, par suite des exhortations d'un missionnaire qu'elles

Digitized by Google

avaient renoncé à se passer de vêtemens; une vieille femme, d'un aspect repoussant, avait seule refusé de se vêtir; sa laideur était le manteau le plus complet qu'elle pût adopter. Toutes ces femmes avaient des bracelets aux bras et aux pieds, et les mains peintes en bleu; aucune n'avait les lèvres ornées de ce tampon de bois, d'un à deux pouces de diamètre, qui distingue les Botocudos des autres peuplades indiennes; une seule avait les lèvres et les oreilles percées. La figure de ces Indiennes était ronde, avec les pommettes des joues très-saillantes, les yeux ronds, légèrement relevés, la bouche et le nez assez réguliers; leur figure avait plutôt une expression de douceur stupide que d'énergie; leur taille grosse et épaisse, leur démarche lente, la saleté de leur peau d'un jaune-rouge, qu'elles fussent jeunes ou vieilles, les rendaient peu séduisantes. Je leur fis donner de la viande salée et de la farine; un éclair de joie brilla dans leurs yeux en recevant mes provisions, et elles voulurent me témoigner leur vive reconnaissance en m'embrassant. Je me refusai à leurs tendres caresses; et la plus vieille, prenant la parole, s'en alla en me disant : il est heure de manger.

Des arbres entiers, entraînés par les eaux,

Digitized by Google

ajoutent à la difficulté de la navigation; ces arbres, arrêtés par les rochers, retiennent les sables chariés par le fleuve, et de nombreuses îles se forment chaque année. Le courant du Jequitinonha est peu rapide, à peine deux à trois milles par heure. Je croyais que les canots ne faisant qu'effleurer la surface des eaux, la moindre impulsion suffisait pour les mettre en mouvement; ils sont au contraire lourds et pesans; le bois employé pour leur construction est le viniatico, dont la pesanteur est très-grande : le fond du canot conserve toujours une certaine épaisseur, assez forte pour lui donner plus de solidité et afin qu'il résiste au contact des rochers; les bords seuls sont minces et peuvent facilement se briser; quant au canot, sa grande longueur et son peu de légèreté le rendent difficile à manœuvrer. Je n'ai jamais calculé faire plus de deux lieues par heure aidé par le courant, et mes mariniers ne cessant de ramer.

Avant d'arriver au Salto, on traverse quelques-uns des rapides les plus dangereux du fleuve. Mes canotiers ne se décidèrent pas sans peine à franchir de nuit la chute appelée *Panellia cachoiera*. Malgré l'obscurité, je ne courus aucun danger sérieux. J'arrivai enfin à la *Cachoiera del Inferno;* les rapides se prolongent sur un espace de près de 500 mètres. Les rochers

Digitized by Google

interceptent en plusieurs endroits le cours du fleuve; on risque à chaque instant de s'y briser, car le courant est très-rapide, et il est difficile de manœuvrer les longs canots du Brésil. La chute de la Cachoiera est de trois à quatre pieds d'élévation, sur une largeur de trente à quarante. La secousse que reçoit le canot est tellement forte, qu'il se remplit d'eau. Les moyens restreints dont dispose le Brésil ne permettent pas au gouvernement d'entreprendre les travaux nécessaires pour rendre ce passage praticable en tout temps.

Deux heures plus tard, j'arrivai à Salto-Grande. Je comptai de Tocayos à cette ville environ soixante-douze lieues de navigation. Les autorités du Salto, croyant sans doute que j'étais chargé d'une mission d'exploration, vinrent au-devant de moi en grande pompe, et on m'indiqua la maison que je devais occuper. Mon seul désir était d'arriver promptement à Bahia; on me promit que je pourrais partir le lendemain. Le Salto-Grande doit son nom aux chutes qui interrompent sur ce point le cours du Jequitinonha.

Le Jequitinonha forme un vaste bassin autour duquel s'élèvent les habitations du Salto; à l'une des extrémités de ce bassin commencent les chutes. Le lit du fleuve, resserré entre deux

Digitized by Google

rives élevées, se précipite avec force sur les rochers, qui ne lui ouvrent qu'un étroit passage. Cinq chutes se succèdent à peu de distance; la différence de niveau est de plus de quatre-vingts pieds, et la largeur du fleuve à peine de soixante. Le Jequitinonha n'étant ni très-rapide ni très-profond, la masse d'eau est moins considérable qu'on ne pourrait le penser. Dans les temps de sécheresse, le fleuve devient presque à sec, et l'on peut, sans danger, le traverser. L'effet de ces chutes n'en est pas moins admirable : la végétation tropicale qui les entoure et couvre de lianes et de feuillages les roches des deux rives, leur donne un aspect plutôt sauvage qu'imposant.

Je profitai de mon séjour au Salto pour visiter une aldéa de Botocudos (tribu indienne). Le chef, distingué par le nom de *Piteauhy* (le grand), m'accueillit dans sa cabane, couverte de feuilles de cocotier. Ces Indiens sont renommés par leur adresse à tirer l'arc; j'étais curieux de les mettre à l'épreuve. Ils s'empressèrent de satisfaire à mes désirs. Une flèche lancée en l'air, après avoir presque entièrement disparu, revenait tomber à leurs pieds. Un malheureux oiseau placé à cinquante pas de distance, fut tué dès le premier coup. J'obtins qu'ils me cédassent quelques arcs et des flèches;

Digitized by Google

ils me demandèrent en échange des hameçons, des couteaux et de la toile commune, voulant, disaient-ils, se faire un vêtement. Je leur donnai ces objets, en y ajoutant de la viande et de la farine, qu'ils mangèrent avec avidité. Les femmes de ces Indiens étaient allées à la récolte des fruits sauvages, et forcé de retourner au Salto, je ne pus les attendre. Un voyageur allemand, le prince Maximilien de Neuwied, a, dans son ouvrage sur le Brésil, donné de nombreux détails sur les Botocudos et toutes les races d'Indiens connus au Brésil sous le nom de *Mansos* (doux). Par ce nom, les habitans essaient de caractériser l'état d'apathie et d'insouciance demi-sauvage où vivent ces tribus. L'exemple de la population brésilienne est bien fait, au reste, pour dégoûter les Indiens de la civilisation.

Je quittai le Salto dans la soirée du 14 février, et j'arrivai à Belmonte après vingt heures de navigation. A partir du Salto, la rivière change de nom, et s'appelle Rio-Grande de Belmonte. Les deux rives sont couvertes de forêts que l'on commence à exploiter. Le *jaquaranda*, que nous connaissons sous le nom de palissandre, croît en grande abondance. Ces bois sont magnifiques; malheureusement ils ne tarderont pas à disparaître, par suite de la négligence du

Digitized by Google

gouvernement, qui laisse les habitans dévaster et brûler les forêts à leur guise. Du Salto à Belmonte, on ne remarque d'autres habitations que de pauvres cabanes construites pour recevoir temporairement les hommes qui se livrent à l'exploitation du *jaquaranda*. Belmonte est situé sur la rive droite du fleuve, à environ deux lieues de la mer; l'entrée de la rivière se trouve fermée par une barre de sable qu'il est souvent difficile de franchir. Ce village se compose d'une soixantaine de maisons, toutes d'un aspect misérable, construites en bois et recouvertes de feuilles de palmier. Les inondations du fleuve, qui ont plus d'une fois enlevé ces cabanes légères, ne permettent pas d'entreprendre des constructions plus solides sur un sol sablonneux et sans consistance. Chaque année l'eau emporte avec elle de vastes portions de terrain, et souvent même elle entraîne les belles plantations de cocotiers qui entourent les maisons des habitans. Le commerce de Belmonte consiste en jaquaranda et autres bois précieux, ainsi qu'en noix de cocos (1), qu'on

(1) En calculant la valeur d'une noix de coco à 20 reis (5 centimes), un cocotier rapporte 12 francs par an. Le jaquaranda coûte de 30 à 40,000 reis (75 à 120 fr.) la douzaine de blocs ronds, carrés ou ovales, de sept à huit pieds de longueur sur une épaisseur d'environ six à dix pouces. Le frêt jusqu'à Bahia est

Digitized by Google

expédie à Bahia. Les retours se font en vins, bœuf salé, eaux-de-vie, étoffes et sel. Expédiées dans le haut de la rivière, les denrées envoyées de Bahia parviennent jusqu'à Minas-Novas et à l'arroial du Grand-Mogol. Ce commerce occupe une quinzaine de barques jaugeant de trente à quarante tonneaux. A mon arrivée à Belmonte, aucune de ces barques n'était dans le port, et au lieu d'attendre qu'une occasion se présentât, je partis pour Canasvieras, d'où je comptais m'embarquer pour me rendre à Bahia.

J'avais passé trois jours à Belmonte, et je quittai sans regret ce triste village. J'appris plus tard que j'étais parti à temps, car la maison dans laquelle j'étais logé fut enlevée par un débordement du fleuve, peu d'instans après que je l'eus quittée. Au moment de mon départ, les eaux étaient déjà hautes. Après une navigation pénible, nous fûmes arrêtés par les sables. Il fallut descendre à terre, traverser les sables à pied, pour nous embarquer de nouveau sur le Rio-Salto, qui communique au

de 60 à 75 fr.; ces bois, rendus à Bahia, se vendent, selon leur qualité, de 200 à 300 fr. Aujourd'hui l'extraction du jaquaranda est devenue plus coûteuse; tous les arbres qui étaient sur les rives ont été exploités; il faut pénétrer dans l'intérieur des forêts; les frais se trouvent presque doublés par le transport jusqu'au lieu d'embarquement, car on ne peut frayer un passage aux blocs de jaquaranda qu'en abattant une grande quantité de bois.

Digitized by Google

Rio-Pardo, et atteindre Canasvieras. Des vents contraires et le débordement de Rio-Pardo me retinrent plusieurs jours dans ce misérable village, composé de deux cents maisons en bois. Le commerce de Canasvieras consiste en farine et en riz, qu'on expédie à Bahia avec quelques chargemens de jaquaranda. Il y a trois ans environ, quatre-vingts maisons furent emportées par un débordement. Pendant mon séjour, plus d'une vingtaine furent entraînées par les eaux. Les habitans montraient une résignation admirable. Aussitôt qu'une maison allait être atteinte par le fleuve débordé, toute la famille se mettait à la démolir; la grande légèreté de ces constructions rendait le travail facile, et le courant n'entraînait que des matériaux de rebut. Enfin le temps redevint assez favorable pour me permettre de reprendre mon voyage. Je m'embarquai sur le Rio-Patype, car le capitaine de mon canot craignait d'affronter la barre de Rio-Pardo. Nous approchions de la mer; l'équipage se préparait avec hésitation à y entrer. Ce fut à force de cris, de tumulte, d'invocations à tous les saints du Paradis, que mon capitaine prit du courage : il lança hardiment sa barque dans la barre; la brise nous souleva: nous étions en mer, et j'avoue que je m'en félicitai autant que mes pauvres matelots,

Digitized by Google

qui croyaient avoir fait preuve d'une grande bravoure. Bientôt, en dépit de l'inexpérience et des lenteurs de l'équipage, je pus saluer la baie de Bahia, un des plus magnifiques panoramas du Brésil.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Bahia. — Les Noirs au Brésil. — Fernambouc.

L'histoire du premier établissement portugais dans la baie de Bahia est toute romanesque. En 1516, un navire part de Lisbonne pour les Indes orientales, fait naufrage sur des bas-fonds, au nord de la baie ; l'équipage peut à peine se sauver. Descendus à terre, les Portugais sont saisis et massacrés par des anthropo-

Digitized by Google

la traite des noirs, et enfin la rébellion de 1837 vinrent consommer sa ruine.

La ville de Bahia est divisée en deux parties. La ville basse est le centre du commerce ; les magasins, les boutiques d'artisans animent cette longue rue étroite qui longe la plage, et où l'on respire les odeurs les plus nauséabondes. La douane et l'entrepôt, où sont amoncelés tous les produits commerciaux de la province, l'arsenal et le chantier de marine, où l'on construit quelques bâtimens de guerre, les églises de la Conception et de Notre-Dame-du-Pilier sont, avec la bourse, les seuls édifices remarquables de la ville. Les rues, étroites et malsaines, sont animées par les cris des noirs, qui portent de lourds fardeaux ou se disputent dans les nombreux cabarets.

La ville haute, où l'on ne parvient qu'après avoir gravi une pente rapide, est moins fréquentée que la ville basse ; mais l'ensemble de ces constructions, d'une architecture noble et régulière, quoiqu'un peu massive, mérite de fixer l'attention du voyageur. Bahia est le siége de l'archevêque métropolitain du Brésil. De beaux édifices vous rappellent son ancienne opulence ; on remarque le théâtre, le palais du président, quelques églises. L'admirable vue de la baie, qu'on domine des hauteurs où s'é-

Digitized by Google

lève la ville, complète heureusement le paysage. D'innombrables couvens attestent l'importance religieuse de Bahia. Le nombre des moines et leurs richesses ont certainement beaucoup diminué, pourtant ils possèdent encore des biens considérables. Quelques-uns de ces couvens, situés hors de la ville, ont été bâtis dans des situations délicieuses. Les cloîtres des femmes ont, à Bahia, un caractère tout particulier; on y passe le temps à fabriquer des fleurs en plumes, et le libertinage le plus éhonté règne parmi les recluses. Les exemples de cette bizarre alliance de la débauche et de la dévotion ne sont, au reste, pas rares au Brésil.

La population noire de Bahia est robuste et active. On est frappé de la beauté des négresses qui reviennent des fontaines situées près de la ville, une cruche d'eau posée coquettement sur la tête. D'autres négresses vendent des fruits, des poteries de toute espèce, ou restent assises sur le seuil des maisons. Les nègres sont occupés à tresser des chapeaux de paille et des nattes de couleur. On reconnaît, chez les noirs de Bahia, tous les caractères d'une race intelligente et laborieuse.

La société de Bahia ne ressemble point à celle de Rio-Janeiro; on n'y retrouve pas l'arrogance et la raideur de ces grandes dames

Digitized by Google

qui composent à Rio ce que l'on est convenu d'appeler la cour. Les relations du monde y offrent plus de charme; l'abandon, la cordialité n'en sont point bannis. Les femmes jouissent d'une grande liberté; elles n'ont rien de cette gêne, de cette timidité qu'une sorte d'esclavage domestique donne trop souvent aux Brésiliennes. Elles se réunissent au théâtre, prennent part aux causeries du monde, et les maris, quoique très-jaloux, permettent qu'on les accompagne. Ces femmes, qui ont toutes le désir de plaire, sont généralement peu jolies, et par leur teint olivâtre se rapprochent beaucoup des mulâtresses. Il faut leur savoir gré des efforts qu'elles font pour animer les tristes salons du Brésil, et pour s'élever au-dessus de l'état d'infériorité sociale où leur sexe est réduit dans les autres provinces. Grâce à leur aimable influence, Bahia conserve assez fidèlement les mœurs européennes; la ville a ses fêtes, ses jours d'ivresse et d'oubli, son carnaval. C'est un étrange plaisir que ce carnaval de Bahia. Pendant trois jours, toutes les affaires sont suspendues; si vous sortez, assailli de tous côtés par des cruches d'eau qu'on vous jette à la tête, vous rentrez meurtri, mouillé, blessé souvent. Il se peut cependant qu'une jolie femme vous lance un fruit de cire rempli d'une

Digitized by Google

eau parfumée, et alors rien ne vous empêche de vous introduire chez elle, car toutes les maisons restent ouvertes. Que de liaisons ont commencé pendant les *intrudos!* Aussi les jeunes gens et les femmes conservent-ils avec un soin jaloux la vieille coutume du carnaval, et il est à croire que ces galantes traditions ne se perdront pas de si tôt à Bahia.

L'ancienne capitale du Brésil est le siége de quelques industries qui ne sont pas sans importance. On y fabrique les seuls cigares qu'on puisse obtenir au Brésil. Si les habitans apportaient plus de soin dans cette fabrication, leur tabac, qui est d'une bonne qualité, serait recherché bientôt sur les marchés d'Europe. Les fleurs en plumes fabriquées par les religieuses sont, avec les cigares et quelques poteries communes, des industries particulières à Bahia. La ville compte même des manufactures, encore en enfance il est vrai; mais une manufacture est chose rare au Brésil. Une fabrique de savon est en pleine activité, et suffit en partie aux besoins de la population. L'école de médecine est dans un état déplorable; c'est pitié vraiment que d'envoyer des élèves à un établissement pareil, où la bibliothèque reste entassée dans une chambre toujours fermée, et où l'on chercherait en vain des instrumens de

Digitized by Google

chirurgie. L'hôpital militaire, un hôpital pour les pauvres, méritent d'être cités parmi les édifices utiles que renferme la ville haute. Ces diverses institutions rappellent que Bahia fut pendant long-temps la première ville de l'empire.

Ne pouvant me résoudre à loger dans les auberges de Bahia, qui sont d'une saleté repoussante, je fus trop heureux d'accepter l'hospitalité que notre consul voulut bien m'offrir. Sa charmante maison de la Vittoria est située dans un des faubourgs de la ville adopté par tous les négocians riches, qui, obligés de passer leur journée dans la ville basse, trouvent le soir, sous les frais ombrages de leurs jardins un délassement plein de charmes. La chaleur est si forte, qu'il est rarement possible de monter à cheval pendant le jour. Le moyen de transport le plus en usage est la *cadeira*, espèce de fauteuil couvert, protégé par des rideaux et porté sur les épaules de deux esclaves. Ces litières fermées sont très-recherchées par les femmes, qui en profitent pour se rendre chez leurs amans, en dépit des jaloux. Chaque famille un peu riche a sa cadeira particulière avec des rideaux de soie damassée, un fauteuil richement orné et des nègres en livrée. On emploie habituellement pendant la journée des cadeiras de louage, et on réserve pour les grandes réu-

Digitized by Google

nions l'usage de la cadeira particulière. Les nègres congos, employés au service de ces litières, sont généralement de beaux hommes, d'une grande intelligence. Plus intéressés que les autres races de nègres, les congos amassent l'argent qu'ils gagnent, afin de se racheter après quelques années de travail. Tous préfèrent obtenir la liberté de travailler pour leur compte, moyennant une redevance journalière, plutôt que de rester soit sur une habitation, soit dans la maison de leur maître. A la vue de ces nègres robustes et hardis, on ne peut se défendre de réflexions pénibles sur l'état de la population noire vis-à-vis des blancs. C'est ainsi qu'au Brésil l'esprit est toujours invinciblement reporté vers les grands problèmes qui travaillent ce pays. Parmi ces problèmes, celui de l'avenir des noirs est assurément un des plus redoutables.

Quelle que soit l'apathie du gouvernement brésilien, il est des situations qu'on n'envisage pas long-temps de sang-froid. Les hommes placés à la tête des affaires commencent eux-mêmes à être effrayés du nombre d'esclaves qui ont su conquérir la liberté depuis quelques années : ce nombre, pour Bahia seul, s'élève à douze mille. On avait voulu interdire aux nègres libres la résidence de la ville; mais cette

Digitized by Google

mesure, par trop brutale, n'aurait jamais pu être mise à exécution : on s'est borné à imposer aux nègres une capitation qu'ils espèrent un jour se faire rembourser par les Portugais, contre lesquels ils nourrissent une haine que les odieux massacres commis en 1838 n'ont pas encore satisfaite. L'insurrection de 1838, quoique restée sans résultat, est un fait bien plus grave que la rébellion de la province de Minas-Geraës en 1841. A Bahia, le cri des révoltés était : *Mort aux Portugais!* Tous les hommes de race blanche tombaient assassinés dans les rues, leurs maisons étaient envahies; et ceux qui purent fuir à quelque distance de la ville échappèrent seuls à la rage des nègres libres et des mulâtres. Sabino, médecin distingué, homme capable et résolu, était à la tête du mouvement révolutionnaire. Le but des insurgés était de proclamer une république fédérative, après s'être affranchis de l'autorité des Portugais, qui, tous négocians riches et disposant d'immenses capitaux, avaient la haute main sur l'administration de la province. D'horribles atrocités furent commises pendant les cinq mois que dura le gouvernement révolutionnaire. Les nègres, les mulâtres frappaient de sang-froid et sans pitié tous les Portugais : si la victime n'était que blessée, malheur à celui qui eût tenté de la

Digitized by Google

secourir ! Un médecin français, passant dans une des rues les plus fréquentées, vit un Portugais expirant ; il reconnaît un de ses amis, et s'élance pour donner des soins au blessé. Les meurtriers, qui n'étaient pas loin, reviennent aussitôt sur leurs pas, et enlevant de force le docteur : « Tu es Français, lui disent-ils, cela te sauve ; mais si jamais tu oses secourir un Portugais, malheur à toi ! » Saisi par ces hommes, ou plutôt par ces bêtes féroces, qui tenaient leur poignard sur sa poitrine, notre compatriote dut laisser expirer son ami sans secours.

Les troupes impériales vinrent enfin mettre le siége par terre et par mer devant la ville insurgée. Cerné de toutes parts, le mulâtre Sabino organisa une vigoureuse défense ; toute la population libre ou esclave s'unit à lui, et ce ne fut qu'après un siége de trois mois et quatre jours d'assaut que les troupes purent occuper Bahia. Sabino, voyant que la résistance devenait impossible, voulut incendier la ville : on mit le feu dans tous les quartiers ; mais les troupes parvinrent à l'éteindre, et Bahia échappa à une entière destruction. Traqué par les vainqueurs, le chef des rebelles chercha un refuge chez le consul de France ; à peine y était-il entré, que les soldats envoyés à sa poursuite vinrent le réclamer : n'obtenant aucune ré-

Digitized by Google

ponse, ils pénétrèrent dans la maison du consul; et Sabino, qui s'était jeté tout nu sous un lit, fut arrêté. Le gouvernement, satisfait de son triomphe, ne se crut pas assez fort pour sévir contre les rebelles : on accorda une amnistie à tous ceux qui firent leur soumission, et Sabino fut envoyé dans la province de Mato-Grosso, où il jouit en ce moment d'une entière liberté.

La question soulevée à cette époque se représentera quelque jour, et le chef des insurgés de 1838, homme jeune encore, pourra bien causer de nouveaux embarras au gouvernement. C'est de Bahia que partira, sans aucun doute, le premier cri de révolte contre la centralisation de Rio-Janeiro. Le nombre des mulâtres s'accroît à Bahia dans une proportion menaçante; autour d'eux se groupent tous les nègres qui parviennent à se racheter par leur travail, et cette population farouche ne subit qu'à regret la domination des blancs. Un nouveau massacre des Portugais établis dans la province sera le signal de désordres que le ministère brésilien aura peine à réprimer : la saisie d'un bâtiment négrier par les Anglais, sur les côtes du Brésil, peut d'un jour à l'autre provoquer une terrible explosion. En effet, ce que les hommes de couleur reprochent aux Por-

Digitized by Google

tugais, c'est moins de maintenir l'esclavage que de ne pas défendre leurs droits contre les exigences de l'Europe : aussi, dans toute l'étendue non seulement de la province de Bahia, mais de l'empire, les Anglais, qui ont eu de nombreux démêlés avec le gouvernement brésilien, sont abhorrés; et si une révolution amenait une république fédérative, les négocians de cette nation seraient forcés de s'éloigner pour sauver leur existence. Les Français jouissent de plus d'influence personnelle, et obtiennent plus de confiance; leur vie serait protégée, mais leurs intérêts auraient à souffrir d'une révolution qui tendrait à isoler le Brésil de l'Europe. et constituerait, sous le titre de république, un gouvernement incapable d'inspirer la confiance au commerce. Tous les hommes influens de Bahia ne peuvent songer, sans tristesse, à l'avenir de leur pays; le président de la province lui-même convient qu'il est impossible de prévoir la fin des convulsions intérieures au prix desquelles le Brésil a acheté l'indépendance. Le gouvernement voit le mal, les autorités le signalent; l'assemblée de la province propose des résolutions, on va même jusqu'à en adopter, jamais on ne les exécute. Si quelque faute est commise, c'est à l'influence des étrangers qu'on l'attribue. On semble attendre les réac-

Digitized by Google

tions, on les prépare, tandis qu'il serait possible encore de les prévenir en développant la prospérité matérielle, en assurant le bien-être et le calme à une population inquiète et misérable.

Le président de Bahia, dans un de ses rapports à l'assemblée provinciale, observe que le commerce, depuis la rébellion du 7 novembre 1837, a été chaque année en décroissant. Les autres provinces ont dû, en effet, chercher à Rio-Janeiro les produits que le blocus les empêchait de demander à Bahia. Les menaces dont plusieurs négocians portugais ont été victimes ont contribué aussi à la stagnation des affaires : la culture a diminué comme le commerce. Aujourd'hui, pour qu'un navire marchand complète son chargement, il doit attendre près de trois mois ; ce surcroît de dépenses ne peut être comblé que par d'immenses bénéfices : toutes ces causes réunies ont amené les résultats signalés dans le rapport du président. La valeur des importations d'Europe s'est élevée de 1840 à 1841, pour la province de Bahia, à environ 22 millions de francs ; les exportations n'ont pas dépassé 19 millions. De 1841 à 1842, l'importation s'est élevée à 23 millions, l'exportation seulement à 15 millions. Les revenus de la douane ont également subi une notable dé-

Digitized by Google

croissance. En 1840, malgré l'élévation des tarifs sur les vins, les droits avaient dépassé 540,000 francs; en 1841, ils tombaient à 420,000 francs, et le ministre des finances, dans son rapport au congrès, annonçait une nouvelle diminution pour 1842.

Les mesures prises contre la traite expliquent en partie l'état d'abandon dans lequel languit Bahia. Parmi les bâtimens d'Europe qui touchent à Bahia, beaucoup sont destinés à la côte d'Afrique, et viennent compléter leur chargement en achetant du rum et des liqueurs fortes, avidement recherchés par tous les nègres de la côte. D'après les traités du Brésil avec l'Angleterre, le commerce des esclaves ne devrait plus exister; mais favorisé par les autorités du pays, offrant des bénéfices hors de proportion avec les risques à courir, ce commerce n'est nulle part aussi actif qu'à Bahia. Des goëlettes d'une marche supérieure, construites aux États-Unis, sont employées à ce trafic. Une goëlette, dont la valeur avec son chargement était estimée à cent mille francs, vint mouiller dans la rade pendant mon séjour à Bahia; elle ramenait six cents esclaves : ce chargement valait un million. Ainsi, en supposant que sur dix bâtimens un seul échappe, le négociant qui les a armés couvre ses dé-

Digitized by Google

penses; mais c'est porter les choses au pire; et ordinairement, sur trois goëlettes expédiées pour la traite, à peine une seule est saisie, les deux autres rentrent au port avec leur chargement d'esclaves. On comprend que de si belles chances encouragent les hommes entreprenans qui veulent faire fortune à tout prix.

Si l'émancipation des nègres n'était pour l'Angleterre qu'une préoccupation morale et religieuse, on admirerait ses efforts et on louerait sa persévérance. Malheureusement il est difficile, pour qui a vu Sierra-Leone, de conserver quelque illusion sur le mobile qui inspire cette croisade philanthropique. Les nègres enlevés aux bâtimens qui font la traite subissent à Sierra-Leone un esclavage plus odieux que dans toutes les autres colonies du monde. Avant d'atteindre la colonie anglaise, les malheureux, entassés dans la prison flottante d'un navire, succombent le plus souvent aux souffrances d'une captivité atroce. Un médecin anglais, dont le témoignage ne peut être suspect, assure qu'il a vu périr, dans une seule nuit, vingt-cinq nègres étouffés, faute d'air et de soins, sur un de ces bâtimens armés pour la cause de l'humanité et de la civilisation. Arrivés à Sierra-Leone, les nègres sont remis, sous le nom d'engagés, à des planteurs anglais. La durée de l'engagement est de quatorze

Digitized by Google

ans. Leurs maîtres les revendent sans nul scrupule avant l'expiration de ce terme, et ils n'ont besoin, pour se mettre à couvert, que de certifier le décès de l'engagé; il est arrivé que des nègres vendus par les planteurs de Sierra-Leone ont été livrés de nouveau à des négriers. Tous ceux qui ont visité le Brésil ont rencontré de ces esclaves; j'eus d'abord peine à croire, je l'avoue, que l'Angleterre tolérât de semblables abus, mais j'ai dû me rendre à l'évidence. Les nègres sont esclaves à Sierra-Leone comme au Brésil, car l'engagement de quatorze ans ne peut être considéré que comme un esclavage perpétuel dissimulé. Il est fâcheux que l'état intérieur de cette colonie anglaise soit aussi peu connu. Si j'en crois des renseignemens dignes de foi qui m'ont été communiqués, le traitement imposé aux nègres par les planteurs anglais, ferait peu d'honneur à la philantropie britannique.

C'est à Bahia que se passa l'affaire du brick fançais *le Marabout*, saisi à sa sortie du mouillage par le commandant du *Cygne*, capitaine Christie. Le saisie du bâtiment français fut motivée par la présence de planches que le capitaine n'avait emportées qu'après s'être muni d'une autorisation du consul. *Le Marabout* fut ramené à Bahia : le consul protesta contre l'ar-

Digitized by Google

restation; mais avant qu'il eût pu obtenir la liberté des passagers et de l'équipage français, le capitaine Christie partit pour Rio-Janeiro, afin de s'assurer l'approbation de ses chefs; et ceux-ci, sans autre information, envoyèrent à Cayenne le bâtiment français pour que justice fût faite. Ce qu'on voulait fut obtenu, justice fut faite, car on condamna le capitaine anglais à des dommages-intérêts; ce n'était qu'un faible dédommagement pour les souffrances qu'il avait imposées aux passagers d'un équipage français injustement détenus. Le gouvernement britannique sembla de son côté vouloir indemniser le capitaine Christie; on ne le rappela qu'en lui accordant de l'avancement.

L'arrogance des officiers anglais chargés de réprime la traite est une cause toujours renaissante de complications. Le capitaine Nott, commandant du *Patridje*, avait vu un bâtiment suspect entrer à Sainte-Catherine, avant d'être visité. Il se présente devant les autorités brésiliennes, et les somme de lui livrer le bâtiment, sinon il tirera sur la ville. Les autorités indignées protestent contre cette violence, et refusent d'obéir. Le pauvre capitaine en fut pour sa colère; il dut se retirer sans avoir exécuté sa menace. Cette attitude hautaine des commandans des croisières anglaises indispose, on le

Digitized by Google

comprend sans peine, toute la population du Brésil; et l'Angleterre, au lieu d'atteindre son but, s'en éloigne, car ces manifestations maladroites ne servent qu'à provoquer une sourde résistance. Il y a d'ailleurs une contradiction flagrante entre les prétentions de l'Angleterre et la conduite de ceux qui la représentent au Brésil. Outre les compagnies anglaises, qui possèdent des esclaves, on voit les agens de l'Angleterre et ses négocians acheter, pendant leur séjour dans l'empire, des noirs qu'ils vendent à leur départ. Le ministre d'Angleterre à Rio-Janeiro n'est servi que par des esclaves; il lui serait facile de s'entourer d'hommes libres, mais leur service serait plus coûteux, et la philanthropie doit se taire devant le bon marché. Quelle autorité peuvent avoir les représentations de M. Hamilton contre un abus dont ce ministre profite tout le premier! Le résultat le plus positif des croisières anglaises est de procurer d'immenses bénéfices aux bâtimens de guerre qui y sont employés. Aussi les capitaines ne pensent-ils qu'à faire fortune; ce qu'ils poursuivent avant tout, c'est l'indemnité qu'on leur alloue comme récompense; si l'on supprimait l'indemnité, s'ils n'avaient plus qu'à exécuter les ordres de leur gouvernement, on aime à croire

Digitized by Google

que, moins éblouis par l'appât du gain, ils agiraient avec plus de dignité et de prudence. Si l'on compare la conduite des officiers de notre marine et leur désintéressement absolu avec l'avidité intéressée des commandans anglais, on conviendra qu'autant notre marine est digne d'une grande nation, autant la marine anglaise a les sentimens et les habitudes d'un peuple de marchands, qui connaît surtout la valeur de l'argent.

Mon voyage ne se terminait pas à Bahia; je voulais visiter les côtes du Brésil. Les villes maritimes, plus fréquentées par les étrangers, ont une physionomie curieuse et piquante. Quand on a vu la population livrée à elle-même dans l'intérieur du pays, on aime à la retrouver, sur les côtes, en présence du commerce européen. C'est un plaisir qu'on achète, il est vrai, par d'ennuyeuses tribulations. Rien de plus sale et de plus mal tenu qu'un paquebot brésilien : des porcs se promènent librement sur l'avant; sur l'arrière, dindons et poulets errent à leur aise. La toilette du bord n'ayant lieu qu'une fois par mois, il se forme sur le pont une poussière épaisse qui colore le bois, dont vous n'apercevez plus la couleur primitive. Les repas ne répondent que trop à ces tristes apparences;

Digitized by Google

il est impossible d'y toucher sans dégoût. Le prix du passage est assez élevé, néanmoins l'entreprise a peine à se soutenir : il y a si peu de passagers, que les frais ne sont pas couverts ; il faut que le gouvernement alloue pour chaque voyage une indemnité qui est évaluée à un million par an. La compagnie doit expédier un paquebot tous les vingt jours de Rio-Janeiro. Ce paquebot, après avoir touché à Bahia, Maceyo, Fernambouc, Céara, San-Luis-de-Maragnan et Sainte-Marie-de-Belem, retourne à Rio-Janeiro en s'arrêtant dans les mêmes villes. Le trajet doit durer deux mois. Dans l'état actuel de la navigation brésilienne, on ne peut attendre aucune régularité dans le service des dépêches. Les machines, mal dirigées par des ingénieurs anglais, qui ne sont que de simples chauffeurs, exigent de continuelles réparations, et au lieu de deux mois, il faut calculer près de trois mois pour un voyage qui n'offre aucun danger.

Deux jours après avoir quitté Bahia, nous entrions dans le port de Maceyo, en évitant les nombreux bancs de sable qui en défendent l'entrée. Maceyo est une ville toute neuve, dont les deux cents maisons forment une longue rue assez large et bien aérée. On remarque chez les habitans quelque activité. La province

Digitized by Google

d'Alagoas, où se trouve Maceyo, est une des moins étendues du Brésil ; elle faisait autrefois partie, comme district, de la province de Fernambouc. La population s'élève à 140,000 âmes. Des bois de construction, l'huile de coco, le sel, qu'on récolte en abondance, et qui est expédié pour la province de Minas, forment, avec le coton, le riz et le maïs, les objets d'exportation de cette province, dont le commerce acquiert chaque année une plus grande importance. Depuis la révolution d'Alagoas, qui a éclaté en 1833 et ne s'est terminée qu'en 1835, il y a eu dans cette province des symptômes notables de prospérité. Les revenus de la douane, qui n'étaient de 1837 à 1839 que de 30,000 francs, se sont élevés, de 1839 à 1840, à 67,000 francs, et atteignaient, de 1840 à 1841, plus de 100,000 francs. La période de 1840 à 1841 a, du reste, été une des plus brillantes qu'ait traversées le commerce d'Alagoas. Les importations des pays étrangers, Europe et États-Unis, ont été estimées 2 millions ; les exportations, 1,500,000 francs. De 1841 à 1842, l'importation s'est trouvée réduite à 1,345,000 francs, et l'exportation à 1,200,000 francs. Le président de la province d'Alagoas, dans un rapport à l'assemblée provinciale, propose l'établissement d'une colonie, où tous ceux qui

Digitized by Google

sont inoccupés et sans moyen avoué d'existence, seraient assujettis au travail.

« Cette colonie aurait, dit-il, non seulement l'avantage d'augmenter les produits de la province, mais elle déciderait aussi le reste de la population à s'assurer, par la culture des terres, une existence honnête; car ce n'est pas la population qui manque, mais la plupart des habitans sont ou inutiles ou dangereux pour la société. » Si des mesures aussi énergiques pouvaient être adoptées dans tout le Brésil, je ne doute pas que le malaise général ne cessât bientôt : les ressources abondent, et la prospérité matérielle ne dépend que de la bonne volonté des habitans.

Après une journée passée à Maceyo, il fallut m'embarquer de nouveau pour gagner Fernambouc. Nous longeâmes les rochers bizarrement taillés qui se prolongent sur la côte du Brésil jusqu'au passage étroit qui sert d'entrée aux bassins contenus entre ce mole naturel et le Récife. On désigne sous ce nom une partie de la cité actuelle de Fernambouc, formée de la réunion de deux villes, Olinda et le Récife.

La ville d'Olinda fut fondée par Duarte Coelho Pereira, en 1535. Celle du Récife fut bâtie par les Hollandais, sous Maurice de Nassau. Construit sur plusieurs bancs de sable

Digitized by Google

séparés par diverses criques et par l'embouchure de deux rivières que trois ponts réunissent, le Récife se subdivise en trois parties : le Récife proprement dit, qui comprend les forts et tous les magasins des négocians; Saint-Antoine, où sont les principales églises et le palais du président; enfin, Boa-Vista, où se trouvent l'évêché, des couvens, quelques églises et les résidences des plus riches négocians, bâties au milieu de magnifiques jardins. Olinda, isolée du Récife et bâtie sur une colline élevée, perd chaque jour de son importance; ses rues sont désertes, ses maisons inhabitées. Les moines, retirés dans quelques couvens de cette ville, jouissent seuls de l'air pur qu'on respire à Olinda; la population s'est éloignée d'un séjour où l'eau manquait, pour se porter dans le Récife, où l'attirent une position plus favorable et le mouvement des affaires.

Les débordemens presque annuels de deux rivières, le Biberide et le Capivari, rendent le séjour de Fernambouc très-malsain. Après la saison des pluies, les eaux accumulées ne trouvent pas d'écoulement; elles remplissent les maisons, et l'évaporation cause des fièvres qu'il est difficile aux étrangers d'éviter. Depuis quelques années, le gouvernement a entrepris des travaux d'art pour favoriser l'écoulement des

Digitized by Google

eaux ; des digues sont commencées pour arrêter les débordemens : on attend avec confiance l'achèvement de ces travaux, dirigés par un ingénieur français, M. Vauthier. Déjà un bateau employé au curage du port a produit une amélioration notable ; les bâtimens qui ont un tirant d'eau de dix pieds arrivent jusqu'aux magasins de coton : auparavant ils devaient rester à distance, faute de profondeur nécessaire.

Les revenus de la douane s'élèvent à environ 5 millions ; l'année de 1841 à 1842 présentait un déficit de 300,000 fr. sur les années précédentes. Cette diminution dans les revenus était attribuée à la mauvaise récolte du coton et au bas prix des sucres de la province. Le coton de Fernambouc, recherché jadis à cause de ses longues soies, ne peut plus supporter la concurrence avec le coton des Etats-Unis ; la différence de prix est hors de proportion avec la différence de qualité. Aujourd'hui, l'arrobe (trente-deux livres) se vend 15 fr. Les frais de transport absorbent tous les bénéfices du cultivateur, et le coton n'est enlevé que par les bâtimens qui ne peuvent obtenir d'autres objets d'échange pour compléter leur chargement de retour. Le sucre, quoique d'une qualité inférieure à celui de Rio-Janeiro, par suite de la négligence apportée à la fabrication, est de-

Digitized by Google

venu le produit le plus important de la province; ce sont les négocians allemands qui enlèvent cette denrée. Les rapports avec l'Angleterre ont à peu près cessé; les Etats-Unis et Hambourg pourvoient presque seuls aux besoins de la province. Le commerce avec la France est insignifiant. On ne compte à Fernambouc qu'un petit nombre de maisons françaises, mais beaucoup de magasins de détail. Les autorités de la province ont compris l'avantage qui résulterait pour tous d'une amélioration dans la fabrication du sucre. Un de nos compatriotes, ancien planteur des colonies, a reçu pour mission d'indiquer à tous les propriétaires les changemens à introduire dans les moulins pour écraser la canne, et dans les chaudières destinées à la cuisson. La question de la qualité du sucre est d'autant plus importante pour le planteur, que les droits seuls de transport doublent les frais. Obtenir une qualité supérieure à des prix plus élevés doit donc être le but des propriétaires : il leur suffit d'adopter quelques changemens faciles pour améliorer leur fabrication, et les autorités ont raison de chercher à détruire ces habitudes de routine, qui rendent infructueuses les terres les plus fertiles.

Les environs de Fernambouc sont assez boisés; une des îles formées par le Capivari est

Digitized by Google

entièrement couverte de cocotiers. A partir de la côte, le sol s'élève graduellement, et la population diminue. Les terrains humides situés sur le bord de la mer sont impropres à la culture; les terrains élevés, qu'on désigne sous le nom de *Sertaon*, sont d'une aridité déplorable. Pendant des jours entiers, vous errez dans les plaines du Sertaon sans rencontrer une source pour étancher votre soif. Le sol qui environne Fernambouc étant peu accidenté, les Brésiliens ont pu entretenir les routes construites autrefois par les Hollandais, routes fort belles, mais qui ne peuvent suffire aux besoins de la province, car elles ne s'étendent que dans un étroit rayon autour de la ville. Ce n'est pas seulement dans ces travaux que la Hollande a marqué son passage : la construction des maisons, l'ensemble régulier des différentes divisions de la ville, tout concourt à vous faire oublier le Brésil; on se croit transporté dans une ville néerlandaise, et l'illusion ne cesse qu'à la vue des nègres accablés de fardeaux, ou des hommes du Sertaon, venus quelquefois de cent lieues de l'intérieur, sur des chevaux efflanqués, avec un chargement de coton. Les mœurs sont, dit-on, moins faciles à Fernambouc qu'à Bahia; mais la société offre aussi moins de charme. Les Brésiliennes ne sortent qu'au point

Digitized by Google

du jour pour se rendre à la messe; une fois rentrées chez elles, on ne les aperçoit plus : elles dorment couchées dans des hamacs. De telles mœurs sont incompatibles avec les relations du monde. Fernambouc a un théâtre, mais pas d'acteurs. La vie est des plus maussades dans cette ville, où règne une chaleur accablante, quand la saison des pluies n'interrompt pas toute activité. Je n'y pus fréquenter d'autre société que celle des consuls, des négocians français ou allemands, et des ingénieurs employés par le gouvernement brésilien.

Les femmes n'exerçant aucune influence, les rapports des maîtres avec leurs esclaves se sont multipliés. J'ai entendu citer des traits d'une révoltante inhumanité. Des hommes vendaient les esclaves dont ils avaient abusé et qui devenaient enceintes; d'autres vendaient la mère et gardaient l'enfant. Ces abus, dont l'opinion publique devrait faire justice, sont au contraire approuvés de tous. Je n'ai jamais entendu un Brésilien blâmer les excès de pouvoir d'un planteur; il en parlait comme de faits tout naturels. On croirait volontiers que le sens moral manque à cette population. Ce qui surprend chez elle, c'est moins une méchanceté profonde que l'ignorance du bien et du mal. Le libertinage est excusé, les assassinats restent impu-

Digitized by Google

nis. Un homme est frappé dans une rue fréquentée, dix témoins regardent l'assassin sans chercher à l'arrêter. Si l'on se trouve forcé d'envoyer en prison un meurtrier, aucun témoin n'ose déposer contre lui, et après quelques jours le malfaiteur est rendu à la liberté. Nulle part on n'est plus frappé qu'à Fernambouc de cet étrange état moral. Cette ville est célèbre par le nombre des assassinats qui s'y commettent impunément. Le président de la province, baron de Boavista, a été lui-même impliqué dans des assassinats commis par sa famille. Sans avoir participé directement au crime, il a employé son influence pour empêcher toute poursuite; aussi une opposition très-vive s'est manifestée contre lui dans l'assemblée provinciale. Il est triste de dire que, si le président est coupable, beaucoup de ceux qui l'accusent auraient fait comme lui. Ces habitudes indignes d'une nation civilisée révoltent le voyageur européen; mais l'exemple part de si haut qu'il faut bien reconnaître que toute répression est impossible. Que faire quand le président de la province est accusé sans pouvoir se justifier? Que faire quand le chef de la justice donne l'exemple d'une vénalité imitée par tous les juges inférieurs? Les femmes suivent les exemples de cruauté qu'on leur donne chaque jour. Elles ne manient pas

Digitized by Google

le poignard elles-mêmes, mais elles soudoient des assassins pour se venger. Une femme qui en était à ses premiers débuts dans la vie galante, fut insultée par une mulâtresse plus courtisée qu'elle. Trois ans s'écoulent ; vivant avec des hommes impuissans à la protéger, elle laisse dormir ses pensées de vengeance. Devenue la maîtresse d'une des premières autorités de la province, elle profite enfin de son pouvoir, et par ses ordres on rase entièrement la mulâtresse qui l'avait offensée. Quelques jours plus tard, elle fait annoncer à sa malheureuse victime, en lui renvoyant les dépouilles de sa chevelure, qu'elle seule a ordonné cet odieux traitement.

Un fait qui s'est passé à Fernambouc, il y a quelques années, caractérise à merveille ce mélange d'orgueil et de cruauté qui indigne l'étranger introduit dans la société brésilienne. Un jeune homme sans fortune, sans appui, avait demandé la main d'une descendante des Albuquerque; ses prétentions irritèrent la famille, qui, entre autres vanités, a celle de faire remonter son origine aux premiers donataires de la province, les Albuquerque-Coëlho. Pourtant la jeune fille était toute favorable à celui qui demandait sa main. Les Albuquerque se réunissent; le prétendant arrive, se croyant sûr

Digitized by Google

du succès. La famille était assise autour d'une table qu'un tapis recouvrait en partie. A peine le jeune homme avait-il fait les premières ouvertures, que le chef de la famille enlève le tapis et lui montre des pistolets, un poignard et le fouet dont on se sert pour châtier les nègres. Il dit au prétendant surpris que, s'il persistait dans sa demande, il n'avait qu'à choisir de ces trois genres de mort, la famille des Albuquerque ne pouvant permettre qu'un homme comme lui élevât ses prétentions jusqu'à un de ses membres. Le pauvre jeune homme, honteux et tremblant, se retira, car il savait que ceux qui le menaçaient l'auraient assassiné sans pitié. Ce fait, que personne n'ignore à Fernambouc, n'a excité ni surprise ni réprobation parmi les habitans. A peine s'est-on permis de rire tout bas d'une famille qui cache sous le nom d'Albuquerque une basse origine.

En rapportant de pareils faits, on éprouve le besoin de rappeler que diverses causes ont dû exercer une action funeste sur l'état moral de la province de Fernambouc. Des révolutions successives, la division des familles, ont contribué à multiplier les assassinats; l'indolence du gouvernement a encouragé le crime. Chaque année, le ministère constate dans son rapport au congrès le nombre des assassinats commis,

Digitized by Google

et jamais on ne pense à sévir contre les meurtriers. Dans le rapport du ministre de la justice, publié en 1843, je trouve les passages suivans : « Pedro Albuquerque Uchôa ayant été assassiné, les recherches de la justice furent impuissantes à obtenir la preuve de la culpabilité de l'assassin, aucun témoin n'osa déposer de la vérité : le planteur qui, suivant le jugement de tous, avait ordonné l'assassinat, fut poursuivi par soixante hommes armés, qui, ne l'ayant pu saisir, tuèrent son neveu, un de ses cousins et son beau-frère, mettant le feu ensuite à toutes les habitations appartenant à sa famille. » Au lieu d'un coupable la justice en avait soixante à poursuivre. On aura peine à le croire, mais le ministre de la justice déclare dans son rapport qu'aucun criminel n'a pu être arrêté. « Les assassins étant dirigés par quelques hommes riches, ceux-ci offrent un asile et une protection redoutée à tous ceux qu'ils emploient pour se faire respecter et craindre par les propriétaires voisins. Il est difficile d'admettre que ces hommes font partie d'un peuple libre et sont citoyens d'un empire constitutionnel ; ils ne forment qu'une réunion de maîtres et de vassaux. Toute l'autorité politique et judiciaire dépend des seigneurs, qui ont le droit de choisir et de nommer les fonctionnaires qui leur conviennent. » La

Digitized by Google

féodalité règne donc dans un Etat constitutionnel, et c'est le gouvernement lui-même qui constate le fait en avouant son impuissance!

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Maragnan. — Le Para. — La population indienne.

Un séjour de quelques semaines à Fernambouc m'avait permis de recueillir sur la ville et les habitans, tous les renseignemens que je désirais. Il me restait, pour compléter mon voyage, à visiter Maragnan et le Para. Je m'embarquai, le 29 mars 1843, sur un paquebot brésilien, *le San-Salvador*. Le capitaine était un bon aubergiste allemand auquel on avait confié, je ne

Digitized by Google

sais trop pourquoi, le commandement d'un *steamer*. Craignant les récifs, il s'éloigna des côtes. A quelque distance de Céara, une des machines se brisa; nous n'avions plus qu'une roue pour avancer. Nous passâmes tout un jour en vue de Céara; enfin, le soir, nous pûmes mouiller dans la rade. Rien n'excite l'étonnement comme les bateaux employés par les habitans de Céara, pour naviguer le long des côtes, que le peu de profondeur de la mer rendrait inabordables pour les bateaux ordinaires. Ils se servent de radeaux formés de cinq ou six madriers d'un bois léger; un aviron est leur seul gouvernail, et une perche attachée au mât, qui supporte une large voile latine, sert à suspendre les vivres et l'eau : le pilote, assis sur un siége en bois, maintient le gouvernail, et un autre homme debout, les pieds dans l'eau, se tient prêt à manœuvrer la voile. Ces jangadas, d'une marche supérieure, bondissent sur les vagues et serrent le vent de plus près qu'aucun autre bateau; de loin on n'aperçoit que cette large voile, et le pilote qui paraît suspendu, car le plancher du radeau est couvert par plus d'un pied d'eau.

Pour descendre à terre, il nous fallut employer une jangada; ce moyen de transport, tout nouveau qu'il était, ne nous parut pas très-agréable; il faut être dans l'eau jusqu'à mi-jambe, et

Digitized by Google

une fois arrivé près de la plage, on attend que les vagues vous soulèvent, et l'on descend à terre complètement mouillé. Un des passagers, en marchant dans le sable, fut piqué par plusieurs chiques, espèce de puces qui s'introduisant sous la plante des pieds, vous causent une douleur insupportable, si vous n'avez pas soin de les faire retirer par une main exercée. La jangada échouée sur le sable ne peut être mise à flot qu'avec la marée descendante; lorsque la mer monte, les vagues soulèvent le léger radeau, et il faudrait plusieurs hommes pour l'enlever et le mettre en mer à quelque distance; aussi l'on ne s'embarque jamais qu'à la marée basse.

Céara, où nous descendîmes, et où il fallut passer trois jours à faire réparer notre machine, est la capitale de la province de ce nom. La ville compte dix mille habitans; elle se compose de quelques maisons à un seul étage, séparées par des rues pleines de sable ou de boue, selon la saison. La richesse des habitans consiste en troupeaux, le commerce en exportation de cuirs et de viande salée. Des correspondans de maisons anglaises et allemandes, établis à Céara, surveillent la distribution des marchandises qu'ils reçoivent de leurs associés. Le sol est aride sur toute la côte, mais fertile et montagneux

Digitized by Google

dans l'intérieur : de riches pâturages, des forêts magnifiques, de nombreuses rivières, font de cette province inhabitée un séjour délicieux. On n'en peut dire autant de la ville, où j'attendis fort tristement le terme de notre halte forcée, malgré l'aimable hospitalité que m'avait offerte un jeune Français, envoyé d'une maison de commerce de Fernambouc. Il fallait se contenter, pour toute distraction, de courses dans les sables qui environnent Céara, ou d'une promenade à pied sur la grande place. Là, du moins, je pouvais observer la tenue des troupes brésiliennes ; j'assistais à l'exercice des conscrits, pauvres paysans maltraités sans motif par les officiers, et qui semblaient n'attendre qu'un moment favorable pour déserter. Vers la fin du jour, quand la fraîcheur de l'air attirait les habitans hors des maisons, il se formait dans la rue des réunions assez animées ; souvent on voyait le passant s'arrêter au milieu d'un de ces groupes et se mêler à la conversation commencée. Les femmes, moins sauvages à Céara que dans les autres cités du Brésil, prenaient une part active à ces causeries en plein air, qui égayaient un peu chaque soir la sombre physionomie de la ville.

La machine du paquebot étant enfin réparée, nous pûmes nous remettre en mer. Je pensais

Digitized by Google

que nous allions regagner le temps perdu, vain espoir ! la machine se brisa de nouveau, et c'est avec une seule roue que nous atteignîmes l'île de Maragnan. Le souvenir d'une tentative de colonisation des Français se rattache à cette île. Deux fois les Français cherchèrent à s'établir au Brésil; d'abord ils avaient pris possession de la baie de Rio-Janeiro, sous les ordres d'un chef célèbre par sa cruauté, Villegagnon; mais la colonie naissante, livrée à des divisions intérieures, ne put résister aux attaques des Portugais. Le fort Coligny, bâti à l'entrée de la baie, et qui porte encore aujourd'hui le nom de Villegagnon, n'était fondé que depuis quatre ans quand il fut pris par Mem de Sa. Dix ans plus tard, les colons, réfugiés dans l'intérieur des terres, étaient massacrés par les indigènes unis aux Portugais, et en 1568 le fort Coligny conservait seul le souvenir de notre apparition sur la terre brésilienne. La déplorable issue de cette première tentative ne découragea pas nos compatriotes. Moins de trente ans après, un négociant de Dieppe, Riffaut, ayant captivé l'affection des peuplades indiennes, pensait à fonder une colonie dans l'île de Maragnan. Ses vœux furent remplis : on forma un établissement. La colonie naissante avait malheureusement à se maintenir en présence de deux en-

Digitized by Google

nemis, les Portugais et les sauvages. En vain Laraverdière, secondé par François de Rasilly, amena dans l'île cinq cents Français et quatre missionnaires, pour soumettre et convertir les Indiens. On ne put se défendre contre les Portugais; et en 1615, vingt ans après la fondation du premier établissement par Riffaut, les Français avaient évacué l'île de Maragnan. Les Hollandais vinrent plus tard prendre possession de cette province, qu'ils abandonnèrent, en 1643, après avoir perdu leur colonie de Fernambouc.

L'île de Maragnan, située à deux degrés sud de l'équateur, s'enfonce à quinze lieues environ dans le continent, dont elle est séparée par deux fleuves, le Taboacourou et le Méary. Des bancs de sable rendent dangereuse l'entrée de la baie où s'élève cette île. Plusieurs bâtimens se perdent chaque année à la Punta d'Area, banc de sable qu'on ne peut doubler qu'en virant rapidement de bord. La pointe de San-Juan présente aussi des dangers : en 1842, deux bâtimens anglais s'y perdirent. Le gouvernement néglige de faire les travaux peu coûteux qui débarrasseraient ce passage des bancs de sable qui l'obstruent. Saint-Louis de Maragnan renferme de beaux édifices, ses places sont vastes, ses rues larges et coupées à angles droits; les mai-

Digitized by Google

sons sont de construction espagnole. Des négocians d'origine portugaise, quelques Brésiliens, un grand nombre d'esclaves et de mulâtres libres, composent la population de Maragnan, qu'on évalue à 30,000 âmes. Les négresses ont adopté un genre de coiffure que je n'ai remarqué que dans cette ville : leurs cheveux des deux côtés de la tête sont divisés en une multitude de tresses, qui servent à maintenir droits et serrés les cheveux du milieu. En voyant cette coiffure à quelque distance, on dirait la crinière d'un casque. Cette élégante coiffure est très-compliquée. Je vis du moins une des artistes négresses mettre plus d'une heure à coiffer, dans la rue, une de ses pratiques ; il faut, il est vrai, que les cheveux se maintiennent ainsi au moins huit jours ; si dans l'intervalle la coiffure se défait, les négresses portent leurs cheveux, longs et laineux, hérissés sur la tête, ce qui leur donne l'air de furies peu poétiques. Les Indiens paraissent rarement dans la ville : l'intérieur de la province contient pourtant encore des peuplades sauvages en guerre contre les planteurs. La société de Maragnan fait oublier au voyageur qu'il est au Brésil, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire. Des bals, quelques soirées animent la ville, où les familles portugaises et celles des négocians anglais vi-

Digitized by Google

vent en rapports intimes. J'assistai aux cérémonies de la semaine sainte. Des processions où figurent tous les personnages de la Passion, et même le Christ portant sa croix, donnent un caractère assez bizarre à ces solemnités. La piété se ressent à Maragnan de l'exaltation méridionale. Le nombre des couvens est très-grand. A un jour marqué, les moines font la quête dans la ville, et il est difficile de répondre par un refus aux pressantes sollicitations de ces pieux mendians.

Comme place de commerce, Maragnan est dans une situation peu avantageuse. La culture du coton a sensiblement diminué depuis quelques années; la production, qui s'était élevée à 80,000 balles, est tombée à 50,000 : c'est le point qu'elle avait atteint il y a vingt-cinq ans. Les bâtimens qui apportent des marchandises d'Europe prennent en retour du coton; mais le prix payé sur place étant supérieur aux cours de l'Europe, il faut que la perte soit compensée par les bénéfices faits sur les marchandises. Aussi les transactions commerciales deviennent-elles chaque jour moins fructueuses. Les planteurs, manquant d'objets d'échange, ne peuvent acheter des marchandises qu'à de longs termes, et le chargement d'un bâtiment attend souvent plus d'un an le jour de la vente. Un

Digitized by Google

négociant m'affirmait qu'un navire qui apporterait plus de cinq cents sacs de farine ne pourrait en trouver le placement; il devrait en transporter une partie au Para, et pourtant l'on compte une population de deux cent mille âmes dans la province de Maragnan. Une situation si difficile enlève chaque jour à cette province une partie de son importance. Les Indiens, traités en ennemis par les habitans, usent de représailles, tandis que des relations pacifiques avec ces peuplades pourraient offrir de précieux avantages. La décadence commerciale s'est déjà révélée à Maragnan par de fâcheux symptômes : les négocians anglais se retirent; il ne reste qu'un petit nombre de négocians de Hambourg, qui cherchent à écouler des marchandises européennes refusées sur les autres marchés du Brésil.

Le gouvernement applique à cette province un système politique dont il devrait reconnaître aujourd'hui les fatales conséquences. Craignant qu'un homme influent ne soulève ce pays éloigné du centre de l'empire, il laisse rarement à un président le temps d'étudier les besoins du pays. Dès qu'un chef politique a pu recueillir quelque expérience, il inspire de la défiance au pouvoir, il est rappelé. Aussi tous cherchent à profiter d'une mission temporaire pour se

Digitized by Google

créer une fortune; président, chef de la justice, autorités civiles et militaires, tous favorisent les abus dont ils profitent; chaque nouveau gouverneur veut introduire des réformes, et modifier le système de son prédécesseur; le commerce, l'agriculture sont paralysés, et le malaise général dispose les esprits à la révolte. En 1842, la province s'était soulevée en partie: les deux districts de Bastos-Bons et d'Itapicura furent occupés par les rebelles : le gouvernement put envoyer à temps des troupes qui dispersèrent les insurgés; mais, malgré les triomphes du pouvoir, les tentatives d'insurrection, sans cesse renouvelées, anéantissent l'action gouvernementale, et les lois ne sont pour les planteurs qu'une lettre morte, quand une force militaire n'en protége pas l'exécution.

De Maragnan à l'entrée de la rivière du Para, la navigation n'offre aucun intérêt. Les côtes sont basses, et bien qu'éloignées seulement de quelques milles, nous ne pouvions les apercevoir. Un nouveau dérangement dans la machine du paquebot retarda notre arrivée; nos pilotes effrayés voulurent attendre le jour pour doubler le banc de Bragance, qui obstrue la partie inférieure de la rivière, et dont les brisans servent de point de reconnaissance. Un passage entre la terre et le banc de Bragance

Digitized by Google

venait d'être exploré par un bâtiment français, *la Boulonaise*. Cette baleinière, commandée par M. Tardif de Montravel, un de nos officiers hydrographes les plus distingués, avait dignement rempli sa périlleuse mission. Lorsque le navire français s'était engagé dans ce passage, regardé comme impraticable par les pilotes du pays, les autorités brésiliennes conçurent l'espoir que nos marins périraient victimes de leur tentative ; une ancre abandonnée forcément par *la Boulonnaise* fut rapportée à Sainte-Marie de Belem comme un signe du désastre espéré, et le président ne put dissimuler sa joie, car la mission de *la Boulonnaise* l'inquiétait vivement. Il ne pouvait supposer à cette expédition un but simplement scientifique. Après une longue absence, *la Boulonnaise* reparut devant Sainte-Marie, et les autorités furent forcées de contenir les sentimens qui les animaient. Ces dispositions hostiles n'ont rien que de naturel de la part des Brésiliens. Lorsqu'en 1801 le Portugal se vit contraint à nous abandonner la rive gauche de l'Amazone, des instructions officielles furent données à un officier chargé d'accompagner les Français dans leur exploration. Ces instructions confidentielles portaient que, « pour dégoûter et forcer les Français à se retirer sans fonder aucun éta-

Digitized by Google

blissement, il devait les mener dans les plus mauvais parages, perdre leurs ancres et les exposer à ces ras de marée qui, à l'entrée de l'Amazone, s'élèvent jusqu'à quarante pieds. » Ce fait, peu honorable pour la bonne foi des Portugais, est rapporté par un écrivain dont le témoignage ne peut être suspect. Les instructions dont nous venons d'indiquer le sens se trouvent consignées dans le *Tableau de la province du Para* (*Compendio das eras da provincia do Para*), dû au colonel Monteiro Baena.

En remontant le cours du Toccantins pour pour arriver à Sainte-Marie-de-Belem, capitale de la province du Para, située à quinze lieues de l'embouchure, nous admirâmes les belles forêts qui en couvraient les bords. Quelques rares habitations s'élevaient çà et là au milieu des arbres. Les terrains qui bordent la rivière n'ont aucune valeur ; nous passâmes près d'une île qui avait plus d'une lieue carrée ; elle n'avait été vendue que 5000 francs ; pourtant on y remarquait quelqnes maisons recouvertes en tuiles, et la valeur des bois qui s'y trouvaient excédait dix fois cette faible somme. Cette dépréciation des terrains s'explique par la nécessité où sont les habitans de transporter tous leurs produits à Sainte-Marie-de-Belem ; il leur est impossible, si ce n'est par contre-

Digitized by Google

bande, de remettre leurs marchandises aux bâtimens qui descendent la rivière. Nous côtoyames quelque temps l'île de Macayo, qui a près de trente lieues de longueur sur moitié de largueur, et dont l'intérieur est encore inexploré ; de nombreux troupeaux sauvages s'y sont multipliés ; les jaguars et l'once noire y sont communs, mais les forêts qui couvrent l'île rendent la chasse difficile et dangereuse. Quelques Portugais se sont réfugiés dans les solitudes de Macayo ; établis au sein des riches vallons de l'île, ils vivent de l'élève des bestiaux et fournissent les denrées nécessaires à la consommation de la capitale. On pourrait recueillir en abondance, aux environs de Sainte-Marie, le caoutchouc et le cacao. Si le gouvernement renonçait à son système d'intimidation vis-à-vis des étrangers qui veulent s'établir sur les rives de l'Amazone, il y aurait là pour une colonie européenne une source de revenus importans.

Un couvent de jésuites élevé sur la pointe Saint-Antoine, et qui sert aujourd'hui de forteresse, est le premier édifice qu'on remarque avant d'entrer dans la baie formée par l'embouchure des deux rivières Guarna et Acara. La ville de Sainte-Marie-de-Belem, bien bâtie et assez animée, se présente au fond de la baie ;

Digitized by Google

environ ving bâtimens de toute nation, la plupart portant le pavillon des États-Unis, étaient mouillés dans la baie quand nous y entrâmes. La largeur du Toccantins, en face du Para, est d'environ deux lieues. Nous descendîmes à terre, près d'un môle construit il y a peu d'années. Je me hâtai de me rendre chez un négociant portugais, M. da Costa, qui avait bien voulu m'offrir l'hospitalité, car aucun hôtel n'existe à Belem, et il faut recourir à l'obligeance des habitans pour se procurer un asile. On évalue à douze mille âmes la population de la capitale du Para. L'occupation de cette ville par les Indiens en 1835, lui a porté un coup dont elle ne s'est jamais relevée. Depuis cette époque, les habitans vivent dans des terreurs continuelles. L'invasion des Indiens semble toujours imminente. Pourtant, de l'aveu même des habitans de Belem, les Indiens ont exercé moins de ravages que les troupes brésiliennes destinées à réprimer la révolte. Les sauvages, facilement satisfaits, respectaient ceux qui ne leur résistaient pas, tandis que les chefs brésiliens dépouillaient indistinctement amis et ennemis. On s'étonne moins de l'attitude inquiète de la population, quand on songe à quelles mains l'administration de la province est confiée. Il avait suffi, me dit-on,

Digitized by Google

d'une mauvaise plaisanterie pour porter le président à déserter son poste. On l'avait menacé par écrit de lui faire en armes une visite de carnaval. Le pauvre fonctionnaire perdit la tête, et alla demander refuge à bord d'un brick de guerre mouillé dans le port; après deux jours passés dans cet asile, il se décida à rentrer dans son palais. Remis de sa frayeur, il prétendit, pour s'excuser, avoir reçu avis d'un mouvement révolutionnaire.

Malgré le danger toujours présent d'une invasion des Indiens, la capitale du Para est un séjour assez agréable. Il règne dans les relations une cordialité, une gaîté qui ne sauraient être trop appréciées. Chaque semaine un bal est donné par un des négocians. Pour éviter les rivalités de toilette, une robe de mousseline est le costume exigé, et on ne permet que quelques rafraîchissemens. Des orages journaliers vous condamnent à garder la chambre pendant l'après-midi. Les pluies commencent à deux heures et finissent à quatre. On ne sort que le matin et le soir. Quelques promenades entourent la ville; mais si l'on veut jouir plus complètement de la belle nature du Brésil, il faut s'éloigner un peu des maisons, et bientôt on se trouve sous les magnifiques ombrages des forêts vierges. Outre le charme pittoresque, cette situation présente

Digitized by Google

des avantages matériels qu'une population plus industrieuse que celle de Sainte-Marie saurait utiliser. La variété des bois de construction qui croissent sur les bords de l'Amazone est prodigieuse; mais les ressources qu'offrent ces belles forêts ne stimulent pas l'activité des habitans du Para. Une frégate en construction est depuis dix ans sur les chantiers, et probablement elle ne sera jamais achevée. Un malheureux charpentier français qu'on avait fait venir pour diriger les travaux, a été renvoyé brutalement, parce qu'un Brésilien voulait obtenir sa place. Grâce à un capitaine marchand qui retournait à Marseille, notre pauvre compatriote et sa famille purent regagner la France. Il est triste de voir tant de richesses naturelles perdues aussi bien pour les habitans qui les négligent que pour les étrangers qu'on repousse. J'ai pu vérifier par moi-même un fait presque incroyable. Dans ce pays couvert d'arbres qui ont vingt et trente pieds de circonférence, on reçoit de mauvaises planches de sapin envoyées des États-Unis, et on les emploie plutôt que d'utiliser les bois qui bordent le fleuve, et dont l'exploitation serait trop coûteuse. En dépit de la négligence des habitans, la province conserve une grande importance commerciale. Ses produits sont des plus va-

Digitized by Google

riés (1). Aujourd'hui l'importation étrangère se balance avec l'exportation; de 1840 à 1841, l'une et l'autre se sont élevées à 5 millions de francs; de 1841 à 1842, la valeur des marchandises importées et exportées n'a pas varié, sauf une diminution de quelques mille francs.

La province du Para est une des moins peuplées du Brésil; on n'y compte que 150,000 âmes; elle est bornée au nord par les trois Guyanes française, anglaise et hollandaise, au nord-ouest par la Colombie, à l'ouest et au sud par la province de Matto-Grosso, au sud-est par l'Océan. Les limites de cette province du côté des Guyanes ont soulevé des réclamations de la part des gouvernemens français et anglais. Cette question des limites est importante: l'Angleterre et la France sont en présence sur les bords de l'Amazone, et là comme ailleurs l'action envahissante de la politique

(1) Voici le prix qu'on payait ces produits en mai 1843 : le coton (l'arobe de trente-deux livres) se demandait à 10 fr.; le riz à 4 fr.; la gomme élastique en bouteilles, par arrobe, valait 15 fr.; les souliers en gomme, par paire, de 60 à 75 cent.; le cacao, par arrobe, 6 fr. 50 cent.; la salsepareille, par arrobe, 30 fr.; trente-six livres d'huile de copahu se payaient 22 fr.; l'arrobe de roucou, 11 fr.; de clou de girofle, 12 fr.; de tabac d'Irutuia, 30 fr. Le miel de canne, la colle de poisson, le café, les cuirs secs et tannés, la copahyba, la résine, une espèce d'amande connue sous le nom de châtaignes du Para, forment, avec les bois de construction, les autres produits notables de la province.

Digitized by Google

anglaise peut devenir la source de graves complications. A cette question des limites s'en rattache une autre non moins digne d'attention, celle de la lutte des Indiens contre les autorités brésiliennes. Si une puissance européenne étendait son influence parmi les peuplades sauvages, il est à croire que la cause de la civilisation serait désormais gagnée dans ce pays. Malheureusement, les violences des autorités brésiliennes ont poussé à bout les Indiens. On peut en juger par ces extraits d'un rapport fait par un missionnaire chargé par le gouvernement du Brésil de visiter les établissemens de l'intérieur :

« Le pire de tous les maux pour les Indiens est la présence parmi eux d'hommes qui se disent civilisés, et qui ne sont que vicieux et corrompus. Les commerçans fraudent sur le poids, la mesure, la quantité, vendent pour intactes des marchandises entamées ; ils profitent de l'ignorance et de la bonne foi des Indiens pour les duper; ils exploitent leur penchant à l'ivresse pour faciliter la prostitution ; ils sèment des intrigues dans ces populations paisibles; et si les Indiens, poussés à bout, ne commettent pas de nombreux assassinats, c'est que leur caractère pacifique les détourne d'user de représailles.

« Témoin oculaire, je puis affirmer que la

Digitized by Google

population du plus petit village, dans les temps passés, était plus forte que celle du village le plus peuplé aujourd'hui. La *comarca* du Rio-Negro, qui, il y a vingt ans, comptait plus de seize mille habitans, en a moins de douze mille à présent; il en est ainsi du reste de la province : les Indiens s'éloignent. Non seulement on perd en eux des bras utiles, mais on se crée des ennemis, quand il eût été si facile, en ménageant ces peuplades, d'obtenir toutes les richesses de leurs forêts.

« Les jésuites exerçaient sur les Indiens une autorité souvent excessive; mais ils avaient su conserver la confiance des indigènes : ceux-ci ne s'éloignaient ni de leurs familles ni de leurs villages. On les distribuait par couples mariés pour des services particuliers, qui se prolongeaient deux ou trois mois; le temps du service une fois fixé, ne dépassait pas le terme convenu. Aujourd'hui, les Indiens sont arrachés à leurs foyers : s'il se trouve parmi eux un homme robuste et actif, tant pis pour lui! jamais on ne le relâchera; la fuite seule peut le réunir à sa famille : aussi est-il impossible désormais de se confier aux Indiens.

« D'après ce que je vois pratiquer par les commandans militaires, je regarderais comme un miracle que même les Indiens civilisés ne

Digitized by Google

rentrassent pas dans leurs forêts ; quant à ceux qui ne sont réunis en villages que depuis quelques années, il est impossible de les retenir.

« J'ai appris que dans le Rio-Solimoens se commettaient encore d'infâmes abus : on surprend, on attaque les *malocas* des Indiens, on saisit les habitans, on les met à la chaîne, et on les transporte ensuite sur des embarcations pour les vendre. Les Indiens forment une marchandise de commerce; on est allé même jusqu'à s'en servir pour payer des dettes. Dans les attaques dirigées contre les peuplades, il y a eu des morts et des blessés; quelques tribus se sont enfoncées dans les forêts sans qu'on puisse les retrouver. Ces persécutions barbares favorisent les démarches des missionnaires anglais du Rio-Branco et de Demerari, qui n'ont pas de peine à séduire les Indiens, avec lesquels ils communiquent par le Rio-Japura.

« Les chefs militaires et civils refusent de supprimer l'horrible trafic des Indiens, dont ils sont les premiers à profiter. Je le répète, non seulement ce trafic s'est pratiqué ouvertement jusqu'ici, mais on en est venu à poursuivre et à surprendre les Indiens dans leurs propres habitations; on les met ensuite à la chaîne pour qu'ils ne s'évadent pas, et on les vend de 16 à 20,000 reis chacun (48 à 60 fr.) à des

Digitized by Google

particuliers qui ne se font aucun scrupule de les acheter : seulement on colore cette vente du titre de rançon ! »

Le rapport dont nous venons de citer quelques extraits a été remis au président de la province du Para. Ce document jette une triste lumière sur la civilisation du Brésil. En présence de ces faits déplorables, j'ai regretté vivement que l'Amazone ne fût pas restée la frontière de notre colonie de la Guyane. Une fois maître d'une embouchure de ce fleuve, dont les nombreux affluens établissent une communication avec le centre de l'Amérique, il nous eût été possible de rendre à la culture toutes ces terres improductives aujourd'hui. Au lieu d'organiser, d'encourager un odieux trafic, nous aurions cherché à exercer parmi les Indiens une influence bienfaisante. Un premier pas avait été fait ; les troupes françaises avaient occupé Mapa. Les réclamations de l'Angleterre, qui dans cette question s'unissait au Brésil pour s'opposer à l'extension des limites de notre Guyane, ont déterminé notre gouvernement à donner l'ordre de retirer nos troupes. Quelques mois auparavant, un capitaine anglais, examinant les travaux du fort de Mapa, avait dit à nos officiers : « Ne vous donnez pas tant de peine, avant six mois ce fort sera évacué. »

Digitized by Google

Notre gouvernement s'est en effet empressé d'obéir pour ne pas compromettre l'entente cordiale. Nous espérons pourtant que la question des limites de la Guyane n'est pas résolue. Rétablir ces limites telles que les traités les ont déterminées sous l'empire, placer notre frontière sur la rive gauche de l'Amazone, telle doit être l'objet des réclamations constantes de la France. Ce n'est pas le vain désir d'un agrandissement de territoire qui doit nous animer, c'est le sentiment de remplir une mission bienfaisante, la volonté d'exercer une action salutaire dans un pays plus digne peut-être de notre ambition que les lointains îlots de l'Océan-Pacifique. L'exemple d'une colonie florissante, où règneraient l'ordre et la paix, ne tarderait pas à éveiller l'attention des Brésiliens sur leurs vrais intérêts. Ils ne comprendraient pas de beaux préceptes de morale; mais le bien-être matériel d'une population voisine leur enseignerait à coup sûr le respect de la justice et des lois.

En ce moment, les Brésiliens s'obstinent dans un triste aveuglement, l'évidence des faits pourra seule les convaincre. Animées d'un sentiment de jalousie contre des nations dont elles ne peuvent contester la supériorité, les autorités de l'empire témoignent une malveillance hostile contre tous les Européens chargés d'une

Digitized by Google

mission politique ou commerciale, et qui doivent transmettre à leur gouvernement des rapports sur l'état du pays. Un agent français a été désigné pour Santarem, le président de la province a refusé jusqu'à ce jour de lui donner l'*exequatur*. Nous avons déjà parlé de *la Boulonnaise* et de sa mission toute scientifique; cette mission consiste à dresser une carte de l'Amazone, carte qu'aucun officier ou ingénieur brésilien n'est en état de lever. Notre baleinière a reçu l'ordre de ne pas remonter les Toccantins au-delà de Sainte-Marie. Les canots du fort devaient tirer sur ce bâtiment, si la limite était dépassée; le commandant de *la Boulonnaise*, M. de Montravel, a été forcé de s'embarquer avec quelques matelots pour remonter le fleuve dans un canot du pays, et exécuter ainsi le sondage jusqu'à Santarem.

Cependant l'Angleterre s'agrandit, elle a su profiter du mécontentement qu'excitent parmi les Indiens les mesures barbares tolérées par le gouvernement du Brésil. Les Anglais sont déjà parvenus sur les bords du Rio-Negro; bientôt les limites de leurs possessions s'étendront jusqu'à l'Amazone. Une commission avait été nommée pour la délimitation des frontières du Brésil et de l'Angleterre; cette commission ne s'est pas encore réunie. Depuis plus d'un

Digitized by Google

an, un Allemand désigné par le gouvernement brésilien pour prendre part aux délibérations des commissaires, attend au Para un ordre de convocation. L'Angleterre temporise, elle ne veut rien terminer. Ces longs retards ne sont pas perdus pour ses agens; ils envoient dans les tribus indiennes des marchandises qu'on livre à vil prix : j'ai vu des foulards anglais, apportés de quatre et cinq cents lieues dans l'intérieur, qui coûtaient moins cher que les moindres étoffes importées directement au Para. Ces relations commerciales, établies et facilitées par le bon marché, ouvrent à la puissance anglaise une voie qu'elle saura plus tard élargir. Deux officiers de la marine britannique se sont rendus récemment du Pérou dans l'Amazone. Le récit de ces deux voyageurs a été publié. Le lieutenant Smyth a consacré plus de huit mois à terminer cette entreprise difficile; le lieutenant Lister, au lieu de partir de Lima pour s'embarquer sur *le Mallaya*, s'est rendu par mer à Truxillo, et de là à Balsa-Puerto; il a suivi le cours du Chaciguco, et a pu achever son excursion en sept mois. Toutes ces entreprises de l'Angleterre devraient stimuler notre ardeur. La colonie de Cayenne pourrait devenir le centre de missions qui étendraient dans ces vastes contrées notre influence morale et poli-

Digitized by Google

tique. Le Brésil refuse d'exercer une autorité protectrice sur les malheureux restes de l'ancienne population du pays. Redoutant les Indiens, il tolère toutes les violences exercées contre des tribus inoffensives, il va même jusqu'à autoriser un abominable trafic. Des missions établies sur les limites de la Guyane sauveraient de la destruction cette race infortunée; l'Europe aurait enfin des représentans dignes d'elle sur cette terre livrée à l'exploitation combinée de la ruse et de la force. Les Indiens, au lieu de retourner à l'état sauvage, au lieu de fuir dans leurs forêts inaccessibles, viendraient sur notre territoire comme dans un asile inviolable, et apprendraient, sous la tutelle de la France, à aimer la civilisation, que des hommes cruels leur font détester.

Telles étaient les réflexions qui m'occupaient pendant mon séjour au Para. Je voyais avec surprise une population qui semblerait appelée à répandre la civilisation parmi les Indiens, contribuer par ses violences aveugles au retour de l'état sauvage. Le sentiment pénible causé par la maladroite cruauté des autorités de l'empire fut la dernière impression que je reçus au Brésil. Après un mois de séjour au Para, je m'embarquai sur la goëlette *la Jeune Adèle*, qui devait me conduire à Cayenne.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Rapports du Brésil avec l'Europe. — Difficultés intérieures.

Le Brésil est de tous les Etats de l'Amérique du sud, celui qui offre le plus de ressources naturelles; aux mines d'or et de diamans, dont l'exploitation imparfaite laisse tant à désirer, il faut ajouter des mines de fer d'une grande richesse, dont le minerai contient jusqu'à 70 pour cent, d'un métal comparable pour la qualité au fer de Suède; des mines de cuivre, de

Digitized by Google

plomb et les mines de charbon (récemment découvertes dans la province de Sainte-Catherine), qui suffiraient pour assurer la prospérité de l'empire. Les mines ne sont qu'une des moindres ressources du Brésil; la fertilité du sol sous un climat brûlant près des rivages de la mer, mais tempéré dans l'intérieur par l'élévation des montagnes, est le véritable élément de sa richesse et de la prospérité de ce vaste empire. La végétation, aussi puissante que variée, est favorisée par les nombreux cours d'eau, par les rivières qui, descendant des montagnes, traversent les provinces et facilitent les communications avec la mer : l'Amazone, le plus majestueux des fleuves, serait aussi le plus utile pour un peuple moins indolent, moins apathique que les Brésiliens. Partout, en parcourant le Brésil, on est affligé du contraste d'une population misérable et dégénérée, avec une nature dont les produits ont tant de grandeur et de majesté; ce serait trop espérer, sans doute, que de demander aux Brésiliens d'utiliser toutes les ressources de leur sol; mais on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse, en les voyant languir misérablement au milieu des richesses que la nature a mises à leur disposition.

Le gouvernement constitutionnel, préoccupé

Digitized by Google

des questions extérieures, s'inquiète peu du bien-être des populations; le Brésil est devenu indépendant du Portugal, ses institutions ont été changées, il y a un sénat, des députés élus, mais les voies de communication n'existent même pas à l'état de projet; les rivières, qui pourraient être navigables, sont fermées au commerce, et l'on ne peut sans danger passer d'une province à l'autre. L'agriculture se trouve limitée par le défaut de moyens de transport, et le Brésil perd chaque jour les avantages qu'il aurait dû conserver. Les cotons de Fernambouc, n'arrivant qu'avec peine par des chemins impraticables jusqu'au lieu d'embarquement, ne peuvent être livrés à des prix aussi bas que ceux de la Louisiane. La culture du coton est abandonnée pour celle de la canne à sucre, qui ne donne que peu de bénéfices, aussi l'importance commerciale de Fernambouc et Maragnan n'existe plus qu'en souvenir.

Rio de Janeiro seulement est en voie de progrès; la culture du café, en prenant un développement remarquable, a ouvert une nouvelle branche de commerce; les habitans trouvant sans peine le placement de leurs produits, cultivent leurs terres avec plus de soin; il en serait ainsi dans le reste de l'empire, si les mêmes avantages étaient assurés à tous les planteurs;

Digitized by Google

car l'inertie et l'indolence seraient combattues par l'appât du gain. Les révolutions qui se succèdent dans les provinces indiquent un profond malaise; les intérêts, qui n'ont pris encore ni leur assiette ni leur niveau, le recherchent péniblement; dans leurs efforts vers l'état définitif où ils vivront en paix, ils se froissent et se heurtent; et des luttes plus ou moins vives sont la conséquence de l'état provisoire dans lequel languit le Brésil. Si l'empereur était assez fort pour créer des institutions qui garantiraient l'ordre et la sécurité, en employant toutes les forces vitales de la société, s'il pouvait concentrer tous les intérêts, par la confiance qu'il saurait leur inspirer, il aurait bientôt dissipé toutes les inquiétudes et dompté les résistances : un grand pas serait fait vers la civilisation. A toutes les causes de désordre qui devaient agiter une société encore dans l'enfance, passait sans transition du despotisme aveugle du Portugal, à une liberté dont ils ne comprenaient que les abus, est venu se joindre la question de l'esclavage. L'irritation qu'a produit au Brésil l'intervention de l'Angleterre, doit être considérée comme une cause des troubles qui ont éclaté; l'orgueil brésilien, toujours susceptible et toujours en défiance, a été facilement excité par les hommes qui avaient intérêt à provoquer une

Digitized by Google

révolution. L'Angleterre, trop habile pour ne pas comprendre qu'elle compromettait un gouvernement déjà si faible, que son existence était chaque jour mise en question, n'a cessé d'insister, employant tour à tour la menace ou la flatterie. Un diplomate anglais envoyé au Brésil pour exiger de nouvelles concessions contre la traite, me disait : « Nous faisons de si pénibles efforts pour abolir l'esclavage, que nous devons tous mériter le Paradis. » Ce zèle apparent pour la race esclave est trop intéressé pour provoquer nos sympathies. Le Brésil refusait de se soumettre au despotisme de l'Angleterre, craignant d'être entraîné, comme le Portugal, vers une ruine complète, s'il accordait plus long-temps les priviléges exorbitans concédés au commerce anglais par la reconnaissance de l'imbécille Jean VI; il fallait à tout prix empêcher son organisation. Le but de l'Angleterre a été atteint. Le Brésil, à la suite de son indépendance, pouvait se constituer; des désordres, conséquences naturelles de l'état moral des habitans, auraient sans doute éclaté, mais ces désordres n'auraient pas créé cette hostilité du Brésil contre l'Europe, hostilité provoquée en partie par les exigences de l'Angleterre dans cette question d'esclavage.

Les préjugés populaires une fois soulevés,

Digitized by Google

l'inquiétude a régné, des révolutions ont été tentées, et les difficultés contre lesquelles se débat l'empire, tendent à se compliquer de plus en plus.

Parmi ces difficultés, une des plus importantes est la question des limites, qui éternise l'irritation et les intrigues sur les frontières de ce vaste pays. L'origine des différens élevés à ce sujet entre le Brésil et les puissances européennes, remonte à l'établissement même de l'empire. L'Espagne, la France et l'Angleterre ont eu tour à tour à soutenir avec le Brésil des discussions épineuses, et deux de ces puissances ne peuvent pas regarder encore ces discussions comme terminées.

En 1493, une bulle du pape Alexandre VI traçait une ligne de démarcation imaginaire entre les possessions espagnoles et portugaises; ainsi fut formé le territoire brésilien. La bulle d'Alexandre VI accordait au Portugal toutes les terres situées à cent lieues à l'ouest des îles Canaries. Plus tard, cette ligne de démarcation fut reportée à deux cent-soixante lieues des mêmes îles. L'Espagne refusa de reconnaître l'autorité du pape; les discussions entre les deux puissances qui se disputaient la souveraineté du nouveau continent se prolongèrent jusqu'en 1754. A cette époque, on tomba d'ac-

Digitized by Google

cord que le confluent du Jaura et du Paraguay serait la limite occidentale du Brésil, et les démêlés avec l'Espagne se trouvèrent terminés.

On ne put donner une solution également satisfaisante aux différens avec la France. En 1713, le traité d'Utrecht avait fixé la limite entre le Brésil et les possessions françaises. La rivière nommée le Rio-Oyapock, ou Vincent-Pinson, devait séparer la Guyane française du territoire occupé par les Portugais; par une mauvaise foi inqualifiable, le Portugal soutint plus tard que les limites de ses possessions s'étendaient jusqu'à une autre rivière qu'il lui plaisait de nommer aussi Vincent-Pinson. Lors des traités de 1815, la justice des prétentions de la France fut reconnue par toutes les puissances; pourtant la question ne fut pas résolue. Plus récemment, le Brésil contesta de nouveau à la France le droit d'étendre ses limites jusqu'à l'Oyapock. Nous avons parlé de l'évacuation de Mapa; c'est une satisfaction accordée aux exigences du Brésil, appuyé par l'Angleterre. En vain le conseil colonial de Cayenne a protesté contre la décision du gouvernement, en refusant d'allouer les frais d'évacuation, on n'a pas tenu compte de cette manifestation significative, et le Brésil s'est vu encouragé ainsi dans ses injustes prétentions.

Digitized by Google

Ce n'est pas seulement la France et l'Espagne que le Brésil rencontre aux extrémités de son territoire, c'est l'Angleterre. Les limites entre les possessions anglaises et l'empire n'ont pas encore été fixées. L'Angleterre montre vis-à-vis du Brésil la prudence et l'habileté qui la distinguent en toute occasion; elle ne se presse pas de faire déterminer la ligne qui doit séparer ses établissemens du territoire brésilien; elle se contente d'avancer sans bruit dans l'intérieur. Le temps n'est pas venu pour elle de se montrer impérieuse et menaçante. Une fois maîtresse d'une des rives du Haut-Amazone, elle exigera du gouvernement brésilien qu'on lui laisse remonter le cours du fleuve. Le gouvernement brésilien commence à comprendre que les peuplades indiennes échappent à son influence; tôt ou tard, que ce soit l'Angleterre ou la France qui prenne l'initiative, le cours intérieur de l'Amazone sera ouvert à une navigation régulière. Un territoire immense et des populations opprimées ne peuvent être longtemps tenues à l'écart du mouvement commercial et civilisateur de l'Europe.

Après les différens avec les grandes puissances, viennent les querelles avec les petits États. En 1828, l'établissement de la république de l'Uruguay reporta vers le nord la fron-

Digitized by Google

tière du Brésil, et lui fit perdre sa limite du Rio de la Plata. Depuis 1835, la province de Rio-Grande, qui touche à la république de l'Uruguay, est en lutte contre le Brésil. Sans la guerre qui a éclaté entre Buenos-Ayres et Montevideo, le Brésil eût depuis long-temps été forcé de renoncer à cette province, qu'on doit considérer en fait comme séparée de l'empire. Une autre province, celle de San-Paolo, tend à se détacher du Brésil, et s'en séparera d'ici à quelques années. La cause qui fait perdre à l'empire ces deux provinces est l'incompatibilité de caractère et de tendances qui existe entre les hommes d'origine espagnole, les *gauchos* de Montevideo et de Rio-Grande, et les peuples abâtardis de race portugaise. L'indépendance de Montevideo a été une victoire de ce sentiment de supériorité innée et réelle qui porte la race espagnole à secouer la domination des Portugais, trop faibles pour maintenir leur autorité compromise. Les *gauchos* de Rio-Grande ont reconnu des frères dans les Espagnols de Montevideo, ils ont fait cause commune avec eux; San-Paolo suivra cet exemple. Le Brésil ne pourra rien retenir ni rien empêcher.

Si des affaires extérieures nous passons aux questions intérieures, nous ne rencontrerons encore qu'obstacles et dangers Nous avons déjà

Digitized by Google

indiqué la plupart de ces difficultés, la stagnation du commerce, les révoltes toujours renaissantes, l'impuissance des autorités, la vénalité de la justice, l'ambition farouche de la race noire, l'attitude hostile des tribus indiennes, enfin (et c'est là surtout ce qui doit alarmer les hommes politiques du Brésil) l'état moral des habitans. Il ne faut pas trop s'étonner des tristes tableaux qu'offre la civilisation brésilienne. Les mœurs de la population s'expliquent par son passé. Dans l'origine, les Portugais n'attachèrent qu'une importance secondaire à la possession du Brésil; on ne pensait alors qu'à s'établir aux Indes orientales, et on eut grand' peine à recruter des émigrans pour le Brésil. Il fallut y envoyer les proscrits, les victimes échappées aux *auto-da-fé*, les femmes de mauvaise vie. Ainsi se forma une population ignorante et cruelle, livrée à l'indolence et dominée par les mauvaises passions.

La première cause de faiblesse et de ruine pour le Brésil fut l'insouciance coupable des rois de Portugal. Tandis que l'Espagne imprimait une forte direction à ses colonies, le Portugal laissait les vices-rois gouverner à leur guise, et ceux-ci exploitaient le pays dans leurs propres intérêts. Tout porte au Brésil la trace de l'avarice et de l'ignorance de ces souverains

Digitized by Google

indignes de leur noble mission. Nulle part on ne trouve ces somptueux édifices d'utilité publique qui ont marqué la domination espagnole : l'aqueduc de Rio-Janeiro est le seul monument qui conserve le souvenir des anciens possesseurs du pays. Il y eut pour la colonie des temps d'opulence, mais le Portugal en profita seul; le Brésil n'était pour lui qu'une vaste exploitation d'or et de diamans. On veillait avec un soin jaloux sur les richesses de la terre, et on laissait sans direction, sans frein moral, une population énervée; ne fallait-il pas la tenir en enfance pour la ruiner plus librement? Aussi les étrangers étaient-ils repoussés avec une rigueur impitoyable; on redoutait leur influence, on voulait éviter le partage, on craignait surtout une révolte qui n'eût pas manqué d'éclater dans une société ouverte au luxe et à la civilisation de l'Europe. On ne put réussir complètement sans doute; le jour de l'affranchissement devait venir, et il vint; malheureusement il était trop tard, l'égoïsme des Portugais avait porté ses fruits. La conséquence naturelle de l'émancipation devait être une révolution morale qui se fait encore attendre. Affaiblie par un long esclavage, la population semble impuissante à supporter un nouveau régime.

La forme actuelle du gouvernement entrave

Digitized by Google

peut-être plutôt qu'elle ne sert le développement moral et intellectuel de la nation. On ne saurait ménager avec trop de soin, dans un pays long-temps soumis au pouvoir absolu, le passage difficile du despotisme à la liberté. La mise en mouvement des rouages d'un gouvernement constitutionnel exige une sagesse, une prudence extrêmes dans ceux qui dirigent les affaires comme dans ceux qui représentent la nation. Cette sagesse, cette prudence, on ne les rencontre guère que dans les sociétés vieillies sous l'influence féconde et bienfaisante de la civilisation. Pouvait-on les demander aux Brésiliens? Pouvait-on espérer que des hommes qui savent à peine obtenir de leurs habitations des revenus suffisans, seraient aptes à traiter les grandes affaires, à discuter les questions politiques? Rien n'eût été perdu encore si ces hommes grossiers et ignorans eussent pu accepter le contrôle et la direction des esprits supérieurs; mais tout député brésilien se croit un homme d'État, tout fermier qui a lu un journal tient avec un entêtement ridicule à ses opinions. Pour se soutenir, le ministère doit ménager toutes les susceptibilités, toutes les ambitions, même les plus folles; sinon, il fera des mécontens; les députés se transformeront en chefs de rebelles, ils quitteront la métropole

Digitized by Google

pour aller soulever leur province. Au milieu de tels obstacles, les libertés qu'assure le système constitutionnel deviennent un danger.

Le gouvernement lui-même semble reconnaître que les institutions actuelles ne suffisent pas à tirer le Brésil de l'état d'anarchie et de langueur où il se débat. Quelques passages du discours prononcé par le ministre de l'intérieur à l'ouverture du congrès, en 1843, m'ont paru remarquables. La situation du pays est exposée par le ministre avec une sincérité qui doit nous surprendre. « Une ambition effrénée, des passions haineuses, dit-il, et le désir de développer outre mesure l'élément démocratique de notre Constitution, ont motivé toutes les révoltes qui depuis 1831 ont coûté tant de sacrifices d'argent à l'empire. La force seule a pu faire rentrer dans l'ordre les provinces rebelles. En 1842, la loi qui introduisait quelques modifications dans le Code de procédure, et la création d'un conseil d'État, ont servi de prétexte à des rébellions qui, sans cesse réprimées, se renouvellent toujours, grâce à l'impunité assurée aux perturbateurs de la paix publique. L'assemblée législative de San-Paolo a envoyé au souverain un message confié à trois de ses membres, message par lequel elle exigeait de l'empereur la suspension des lois nouvelles. Sur le refus d'ob-

Digitized by Google

tempérer à de semblables menaces, San-Paolo, Minas-Geraës s'insurgèrent contre le gouvernement; des hommes armés troublèrent la tranquillité publique dans les provinces de Fernambouc, Céara et Maragnan. Les troubles qui, avant et depuis 1831, ont éclaté dans la capitale, dans les provinces d'Alagoas, Fernambouc, Para, Rio-Grande, à Matto-Grosso, à Bahia, et dernièrement encore à San-Paolo et Minas-Geraës, prouvent que notre système libéral nous mène à l'anarchie. »

Le ministre des finances ne s'exprime pas moins explicitement dans son rapport présenté, vers le même temps, à l'assemblée générale : « Quelles que soient, dit-il, les réductions que vous adoptiez pour les dépenses générales, il est impossible que les recettes actuelles, à moins d'une modification dans les impôts, d'une augmentation dans les produits, suffisent aux charges du gouvernement. L'emploi de palliatifs, en atténuant le mal pour quelques momens, ne fera que provoquer une réaction dangereuse. Si nous comparons les recettes ordinaires de l'empire en 1820 avec celles de l'année courante, nous ne pouvons contester qu'il n'y ait une diminution amenée par l'emploi du papier-monnaie, dont la valeur varie à chaque instant. Les causes qui ont amené une diminution dans les

Digitized by Google

recettes publiques n'ont pas cessé d'exister, et acquièrent chaque jour plus de gravité. Une augmentation de dix pour cent sur toutes les marchandises importées est le seul remède que nous puissions regarder comme efficace. En moins de dix ans, les révoltes des différentes provinces ont causé un surcroît de dépenses de 90 millions de francs, et l'État se trouve encore chargé du paiement des pensions dues aux familles des militaires blessés ou tués dans les rencontres avec les factieux.

« Si la culture du café acquiert chaque jour plus d'extension, celle du coton et du sucre perd au contraire de son importance ; les bras enlevés à l'agriculture par les révolutions diminuent la production et les revenus de l'État, sur laquelle ils se basent. »

En présence d'une pareille situation, les ministres qui posent si nettement les questions et signalent à la chambre le malaise général, pensent-ils à modifier par quelques mesures d'utilité publique la triste position du Brésil? Les circonstances extraordinaires dans lesquelles s'est trouvé placé le gouvernement n'ont pas permis, disent les ministres, d'accorder une attention sérieuse aux grands travaux qu'exigeraient la navigation intérieure et la construction de grandes voies de communication.

Digitized by Google

Le gouvernement ne s'est préoccupé que de quelques embellissemens dans la capitale, de constructions d'édifices publics.

Les inconvéniens, les dangers même de la situation actuelle, sont compris : que fait-on pour prévenir la banqueroute imminente, qui amènerait sans nul doute la dissolution de l'empire? pour améliorer l'état intérieur des provinces, qui, s'irritant de la prospérité de Rio-Janeiro, veulent s'isoler et proclamer une république fédérative? On se borne à signaler le mal, sans penser à l'éloigner. Surmonter les obstacles créés par l'inertie des habitans, l'orgueilleuse incapacité des fonctionnaires, éclairer sur leurs vrais intérêts ces agitateurs ambitieux qui égarent par leurs déclamations contre l'Europe les assemblées provinciales et le peuple tout entier, est sans doute une pénible mission, mais le gouvernement se montre incapable de la remplir. Les hommes d'État du Brésil partagent une partie des préjugés des classes inférieures; le commerce, au lieu d'obtenir une protection éclairée, est grevé chaque année de nouveaux droits. Essayer de faire comprendre aux ministres, aux populations, que les droits pèsent en définitive sur le consommateur brésilien, est vouloir combattre un préjugé trop enraciné pour être détruit. Des Brésiliens vous

Digitized by Google

affirment avec sang-froid que leur misère est due à la présence des étrangers. Les compagnies anglaises, fondées depuis dix ans pour l'exploitation des mines d'or, n'ont pas réussi à couvrir leurs dépenses, et vous ne persuaderez pas à un Brésilien que les Anglais ont employé un capital immense qui reste dans le pays et lui profite; il vous répondra que l'Angleterre a enlevé tout l'or, et que l'usage du papier-monnaie n'est que la conséquence de l'établissement des compagnies anglaises. Qu'on ne pense pas que ces idées sont combattues par les hommes plus éclairés: ils trouvent un intérêt à exploiter la haine des étrangers. L'amour-propre national est flatté de ces grands mots de dignité, d'honneur, d'indépendance répétés chaque jour; tous croient de bonne foi que le Brésil est dans un état de progrès réel. Les aveux des ministres, qui se terminent par des demandes d'argent et de belles assurances, n'inspirent aucune inquiétude sur l'avenir de l'empire : ils ont trop d'orgueil pour admettre qu'ils sont engagés dans une fausse voie.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Conclusion.

En exprimant avec autant de franchise que d'impartialité mon opinion sur la situation actuelle du Brésil, j'ai cherché à baser mon jugement sur des faits. Accueilli avec bienveillance et hospitalité par les Brésiliens, j'aurais voulu pouvoir partager leurs illusions : partout je n'ai rencontré que misère et anarchie; les plus riches districts dépeuplés et improductifs; l'a-

Digitized by Google

griculture, l'industrie dans l'état d'enfance; les attentats les plus odieux commis contre les personnes; les formes extérieures d'un gouvernement avancé, et tous les abus, les désordres d'une autorité ignorante et vénale. Pourtant le Brésil a un climat admirable; nulle part des épidémies ne déciment les populations : l'abondance, la fertilité du sol, en créant le bien-être, devaient assurer l'ordre et la tranquillité. La question d'esclavage trouble sans doute la sécurité des propriétaires; mais l'affranchissement des noirs ne soulève aucune opposition dans les provinces, comme Minas-Geraës, où les blancs cultivent eux-mêmes la terre. Il a fallu toute l'ineptie des hommes à la tête du gouvernement, toute l'ignorance orgueilleuse des Brésiliens pour que les révolutions se succédassent à de si courts intervalles. Tous ont cru qu'il suffisait de rêver des théories pour créer une administration; et la réalité ne s'accordant pas avec les espérances, les guerres civiles ont commencé : elles ne cesseront que lorsque le gouvernement parviendra à se constituer. Bien des embarras sont à vaincre, bien des obstacles à combattre et des préjugés à dissiper avant que le Brésil puisse utiliser ses immenses ressources. Un gouvernement fort, appuyé sur quelques hommes d'une ins-

Digitized by Google

truction éclairée, se tirerait peut-être d'une situation si périlleuse; mais, jusqu'à ce jour, il a manqué aux affaires une direction puissante. Un empereur jeune, sans énergie, sans capacité; des ministres, des hommes d'Etat qui voient le danger sans chercher à le prévenir, sont peu faits pour nous rassurer sur les destinées du Brésil. Qu'un changement s'opère dans les principes suivis jusqu'à ce jour; qu'au lieu de se laisser diriger par une susceptibilité étroite, le gouvernement ouvre de nouveaux débouchés à l'industrie et au commerce, en construisant des routes qui facilitent le transport des marchandises, nous applaudirons à ces efforts. Si l'état moral des habitans nous inspire des craintes, elles sont motivées par l'anarchie et la misère dont nous avons eu le triste spectacle. Le Brésil réunit tant d'élémens de richesse que, malgré tous les vices de la population, le bien-être et la prospérité seront la conséquence forcée d'un gouvernement régulier : aussi souhaitons-nous vivement que ce gouvernement parvienne à s'établir. Il y a là plus qu'une question d'existence et de salut pour le Brésil, il y a aussi une question d'intérêt général; car l'Europe souffre de voir un grand empire repousser son influence civilisatrice, entraver son commerce.

Digitized by Google

Si des ressources précieuses, aujourd'hui perdues, se trouvent exploitées; si des relations commerciales, avantageuses à tous les peuples, s'établissent enfin sur des bases régulières, le Brésil peut encore reprendre confiance dans l'avenir : le commerce européen n'apportera pas seulement avec lui la prospérité matérielle, il servira la cause de l'ordre, favorisera la réforme des mœurs, et ramènera une population égarée dans les voies de la civilisation, dont elle s'écarte de plus en plus.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

Table.

LES PROVINCES DU CAUCASE.

		Pag.
CHAP. Ier.	Quelques mots sur les principaux États de l'Orient, et sur la Russie.	1
II.	Départ de Constantinople pour les provinces du Caucase. — Erzeroum. — Le traité du 15 juillet 1840. — Goumri. — Tiflis. . .	32
III.	Le Daghestan et le littoral de la mer Caspienne. — Zakataly, Derbent, Kouba. .	58
IV.	Bakou. — Le monastère d'Atesch-Gah. — Choumakhie et Gandja.	103
V.	Tiflis. — La société. — Les Géorgiens et les Circassiens. — Administration de la Géorgie et situation de l'armée russe. . . .	134

Digitized by Google

Pag.

VI. Passage des piles caucasiennes. — Wladi-Cawkas. — Stavropol. — Les rives du Kouban. — Thaman et Kirtsch. 160

VII. Conclusion. 186

L'EMPIRE DU BRÉSIL.

CHAP. Ier. Départ de France. — Gibraltar. — Quelques mots sur la Plata. — Rio-Janeiro. 193

II. Le gouvernement. — Les chambres. — La société brésilienne. 215

III. Administration. — Industrie. — Commerce. 234

IV. Minas-Géraës. — Insurrection en 1842. — Ouropreto. 255

V. Les mines d'or et les compagnies anglaises. — Villa-do-Principe. 295

VI. Les provinces de Diamantina. — Les propriétaires brésiliens. 328

VII. Exploitation des diamans dans la Serra-del-Gram-Mogol. 338

VIII. Le Jequitimonha. — Belmonte — Bahia. . 365

IX. Bahia. — Les Noirs au Brésil. — Fernambouc. 381

X. Maragnan. — Le Para. — La population indienne. 414

XI. Rapports du Brésil avec l'Europe. — Difficultés intérieures. 439

XII. Conclusion. 456

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google